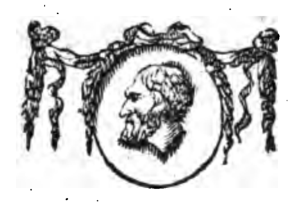
MÉMOIRES
DU MARÉCHAL
DE BERWICK, James Fitz-James

ÉCRITS PAR LUI-MÊME,

Avec une suite abrégée depuis 1716, jusqu'à sa mort en 1734; précédés de son Portrait, par Milord BOLINGBROKE, *& d'une ébauche d'Eloge historique, par le Président de* MONTESQUIEU; *terminés par des Notes & des Lettres servant de pieces justificatives pour la campagne de 1708.*

TOME PREMIER.



EN SUISSE,
CHEZ LES LIBRAIRES ASSOCIÉS.

M. DCC. LXXVIII.

AVERTISSEMENT.

Le Maréchal de Berwick a joui, durant sa vie, d'une grande réputation de vertu & de capacité militaire : cette opinion de ses contemporains nous a été transmise, sans réclamation. L'on sait aussi que sa vie, passée presque entiérement dans les champs de Mars, a été terminée, comme celle du Grand Turenne, par une mort mémorable & glorieuse; mais on est peu instruit du détail des faits qui ont produit cette opinion générale, & qui sont le fondement de sa gloire. Il n'existe pas d'Histoire particuliere de sa vie, ni de ses campagnes: ce qui a été donné immédiatement après sa mort, sous le titre de Mémoires du Maréchal de Berwick, *est une compilation informe, sans intérêt comme presque sans vérité. Les Histoires générales sont aussi très-défectueuses dans la relation des opérations militaires, & dans tout ce qui concerne ce grand Homme. L'Ouvrage que nous publions, suppléera à ce défaut. Ses Mémoires, écrits de sa propre main, présentent une Histoire authentique de presque toute sa vie, telle qu'aucun autre n'auroit pu la donner : toute sa conduite, soit à la*

guerre, soit dans l'administration civile, y est rapportée. On y trouve ses principes, ses mœurs, son caractère clairement exprimés. L'addition qu'on y a jointe pour les completter, & qui contient l'Histoire des dernieres années de sa vie, de ses dernieres campagnes & de sa mort, a été faite sur ses lettres, sur sa correspondance avec les Ministres, & autres pieces.

Toute Préface ou Introduction est ici parfaitement inutile; cependant, comme le Maréchal de Berwick étoit lié intimement avec deux hommes des plus célebres de leur temps pour les talens de l'esprit (Milord Vicomte de Bolingbroke & le Président de Montesquieu), qui se sont plû à lui payer un tribut de leur respect & de leur admiration, en traçant des esquisses de sa vie, on ne privera pas le Public de ces pieces. Il jugera probablement que, tout imparfaites qu'elles sont, elles valent les chef-d'œuvres d'Ecrivains ordinaires, & que leurs témoignages, provoqués par les motifs les plus nobles, sont bien au-dessus de tous les éloges commandés par l'orgueil des familles, ou dictés par la vanité des Orateurs.

L'estime que le Maréchal de Berwick & Milord Bolingbroke avoient prise l'un pour l'autre

dans les grandes affaires qu'ils avoient eu occasion de traiter ensemble, les avoit étroitement unis. Ce que nous présentons de ce Seigneur Anglois, est une effusion de son cœur, dans le moment qu'il apprit la mort du Maréchal de Berwick. De concert avec plusieurs Grands d'Angleterre, il s'amusoit, dans ce temps, à publier des dissertations politiques, dans une feuille hebdomadaire intitulée le Craftsman, *dissertations qui transmettront son nom à la postérité la plus reculée. La nouvelle de la mort du Maréchal de Berwick lui fit tomber la plume des mains, & son cœur ne lui permit de continuer à s'occuper des objets les plus grands & les plus intéressans, que préalablement il ne lui eût rendu les derniers devoirs, en couvrant de fleurs son tombeau.*

Lorsque le Maréchal de Berwick alla à Bordeaux en 1716, *pour commander en Guienne, il y connut le Président de Montesquieu. Quoique ce célebre Ecrivain n'eût alors que vingt sept ans, & qu'il n'eût encore donné aucun de ses Ouvrages, le Maréchal sut discerner Montesquieu des autres hommes, & se lia avec lui d'une amitié solide, qu'il conserva jusqu'à sa mort. Sa famille hérita de ses sentimens pour le Prési-*

dent : pressée par des amis à donner au Public les Mémoires du Maréchal, elle les communiqua au Président de Montesquieu, pour avoir son avis. Il pensa, après les avoir lus, qu'il falloit les donner tels qu'ils étoient, sans y rien changer, & tels qu'on les donne aujourd'hui ; *il agréa même de se charger de l'édition ; mais malheureusement la mort l'enleva avant que d'avoir rien exécuté. M. de Secondat de Montesquieu, ayant trouvé parmi les papiers de son illustre Pere une esquisse d'Eloge historique du Maréchal de Berwick, a eu l'honnêteté de la remettre à la famille. Ce n'est que le projet d'un discours, un pur brouillon raturé, parsemé de blancs qu'il comptoit remplir. On le reconnoîtra cependant pour la production de l'esprit & du cœur du Président de Montesquieu.*

On croit donc n'avoir d'autre devoir à remplir que d'ajouter quelques notes, pour éclaircir certains faits, sur-tout par rapport aux affaires d'Angleterre, dont il est souvent question dans ces Mémoires : tout ce qui demandera une exposition un peu plus longue, sera renvoyé à la fin du volume, par forme d'éclaircissement.

PORTRAIT DU M^AL. DE BERWICK,

PAR MILORD BOLINGBROKE.

TIRÉ d'une Feuille extraordinaire du Craftsman, du 30 Juin (vieux ſtyle) 1734.

LES lettres de Paris nous apprennent que le Maréchal de Berwick a été tué d'un coup de canon, le matin du 12 Juin (*nouveau ſtyle*), étant à la tranchée devant Philisbourg, où ſon intrépidité peu commune & ſa vigilance ordinaire ne le portoient que trop ſouvent. Il étoit fils du feu Roi Jacques II, & de Demoiſelle Arabelle Churchill, (qui a été depuis Madame Godfrey) ſœur du feu Duc de Marlborough.

Sa patrie le perdit bientôt, n'ayant que dix-ſept ans (1) lors de la derniere révolution, & la France, qui devint dès-lors ſon refuge, ne tardera pas ſans doute à s'appercevoir que l'armée qu'il commandoit, & le Royaume entier le perdent trop tôt aujourd'hui. C'eſt véritablement une perte pour l'humanité, à laquelle on peut bien dire qu'il faiſoit honneur, comme on l'a dit du Grand Turenne.

(1) Il en avoit dix-huit.

Il a eu tant de part aux affaires de ſon temps, qu'il tiendra une grande place dans l'Hiſtoire de ce ſiecle ; & ſans doute que quelque bonne plume célébrera particuliérement une vie digne du meilleur Écrivain. L'étendue de cette Feuille ne me permet que de marquer quelques-uns des principaux traits d'un ſi excellent tableau.

Il ſe montra de bonne heure dans la profeſſion qu'il a illuſtrée depuis. A l'âge de quatorze ans (1) il ſe trouva au ſiege de Bude, & fit deux campagnes en Hongrie, où il fut élevé au grâde de Général Major. Depuis ce temps, l'Irlande, la Flandre, l'Eſpagne, la Savoie, l'Allemagne, ont été ſucceſſivement le théatre de ſes grands talens pour la guerre. Il ſe ſignala dans les commandemens inférieurs, durant la guerre de 1688 ; & lorſqu'il parvint à avoir le commandement en Chef des armées, ce qui fut, ſi je ne me trompe, en 1702 (2), de dix-huit (3) campagnes qu'il a faites depuis, il n'y en a pas une qui n'ait été marquée par des ſuccès extraordinaires ; & cela, dans des temps où la Fortune ſembloit avoir abandonné le parti

(1) Il en avoit quinze.

(2) C'étoit en 1

(3) De quinze.

dans lequel il étoit engagé, comme si la Victoire, n'ayant que de l'indifférence pour les Nations qui se faisoient la guerre, eût réservé ses faveurs, pour les répandre uniquement sur deux hommes, dans les veines desquels couloit le même sang, les Ducs de Marlborough & de Berwick. Il avoit un talent particulier pour les sieges, & pour ce qu'on appelle le détail d'une armée; mais les champs d'Almanza attestent que, si les occasions s'en étoient aussi souvent présentées, il n'auroit pas montré moins de capacité pour les batailles, sur lesquelles le commun des hommes, peut-être injustement, mesure la gloire des Généraux, quoique le succès n'en soit souvent dû qu'à des événemens imprévus, & que ce ne soient que les grandes suites d'une victoire qui frappent les imaginations des hommes, & enlevent leur admiration. Il étoit particuliérement attentif à ménager la vie du Soldat, soit en pourvoyant avec le plus grand soin à sa subsistance, soit en ne l'exposant qu'à des dangers inévitables qu'on lui voyoit affronter le premier. Il étoit avec cela très-exact à maintenir la discipline. En un mot, il fut généralement regardé comme l'égal des plus grands Généraux de son temps, & dans

un pays de Guerriers il vécut assez pour se voir reconnu le premier de tous. Ses talens ne se bornoient pas à cet unique genre de grandeur ; il étoit également grand dans le gouvernement civil, & dans le cabinet. L'honneur qu'il eut d'ètre admis aux plus importans Conseils par Louis XIV, & par le Régent de France, les deux plus sages & les deux plus grands Princes de leur temps, le prouvent suffisamment, aussi bien que l'estime & l'affection générale que lui porte une grande Province, la Guienne, dont il eut, durant plusieurs années, le commandement. Tout le monde sait que l'on doit à ses soins & aux sages mesures qu'il prit, que la peste qui menaçoit toute l'Europe ait été contenue dans le lieu où elle avoit pris naissance.

Il connoissoit très-bien les Cours ; mais il ne se servoit de cette connoissance, que pour éviter de se laisser entraîner par les factieux, & pour se garantir des artifices & des trahisons de ce pays.

Pour en venir aux qualités de l'homme privé, le Maréchal de Berwick étoit au dessus de l'argent, & son désintéressement, déjà bien connu par nombre de traits, éclatera davantage, quand le Public sera instruit de plusieurs

faits que sa modestie lui avoit fait céler. Il étoit exact observateur de la justice, & si fidele ami de la vérité, qu'il avoit coutume de garder un profond silence sur les affaires dont l'importance demandoit le secret ; & aucun motif d'intérêt ou autre ne pouvoit l'engager à violer la loi qu'il s'étoit prescrite à lui-même. Personne n'avoit plus d'humanité que lui ; il étoit naturellement affable, & s'il ne le paroissoit pas au premier abord, cela ne provenoit que de la réserve que l'élévation de son rang lui avoit imposée, & de ce qu'il craignoit de se trop livrer à la familiarité d'une nation souvent portée à en abuser. Quand il ne traitoit point d'affaires, & qu'il se trouvoit parmi ses amis, il étoit familier & parfaitement à son aise. On a toujours remarqué en lui l'humeur la plus égale, ce qui sembloit être une qualité acquise ; car il étoit naturellement vif & porté à la colere. Il fut dès sa jeunesse exempt des vices, qui ne sont guere regardés comme des taches à cet âge, & dans les personnes de sa profession. Son penchant pour la vertu le porta bientôt à la Religion, & la Religion à la piété, dans laquelle il persévéra inviolablement. Elle fut en

lui si douce, qu'elle n'imposa jamais la moindre contrainte à ceux qui vivoient avec lui.

On s'attend peut-être, que, pour rendre tout ce que je viens de dire plus croyable, je ferai mention de ses défauts; mais dans le vrai ils étoient si légers & si passagers, qu'on avoit peine à les appercevoir. Je suis sûr d'avoir omis plusieurs de ses vertus, & que ses plus grands ennemis, si tant est qu'il en eût, ne sauroient lui imputer aucun vice.

Pour reprendre en peu de mots son caractere, on peut dire de lui, avec quelques additions, ce qui a été dit de son grand-pere le Roi Charles I, qu'il étoit le fils le plus soumis, le meilleur pere, le mari le plus tendre, l'ami le plus sincere, le maître le plus compatissant, & le sujet le plus fidele qui ait paru de son temps; & sa mémoire sera chere à tous ceux qui ont eu le bonheur de le bien connoître, comme du *meilleur Grand Homme*, qui ait jamais existé.

Multis ille bonis flebilis occidit,
Nulli flebilior quàm mihi.

ÉBAUCHE
DE L'ÉLOGE
HISTORIQUE
DU M^AL. DE BERWICK,
Par le Président de MONTESQUIEU.

IL naquit le 21 d'Août 1670; il étoit fils de Jacques, Duc d'Yorck, depuis Roi d'Angleterre, & de la Demoiselle Arabella Churchill; & telle fut l'étoile de cette Maison de Churchill, qu'il en sortit deux hommes, dont l'un dans le même temps fut destiné à ébranler, & l'autre à soutenir les deux plus grandes Monarchies de l'Europe.

Dès l'âge de sept ans il fut envoyé en France, pour y faire ses études & ses exercices. Le Duc d'Yorck étant parvenu à la Couronne le 6 Février 1685, il l'envoya l'année suivante en Hongrie; il se trouva au siege de Bude.

Il alla passer l'hiver en Angleterre, & le Roi le créa Duc de Berwick. Il retourna au printemps en Hongrie, où l'Empereur lui donna une commission de Colonel, pour commander le régiment de Cuirassiers de Taaff. Il fit la cam-

roît même que les Officiers François qu'on y envoya, penſerent comme ceux qui les y envoyoient: ils n'eurent que trois choſes dans la tête, d'arriver, de ſe battre & de s'en retourner. Le temps a fait voir que les Anglois avoient mieux penſé que nous.

Le Duc de Berwick ſe diſtingua dans quelques occaſions particulieres, & fut fait Lieutenant Général.

Milord Tirconel, ayant paſſé en France en 1690, laiſſa le commandement général du Royaume au Duc de Berwick. Il n'avoit que vingt ans, & ſa conduite fit voir qu'il étoit l'homme de ſon ſiecle à qui le Ciel avoit accordé de meilleure heure la prudence. La perte de la bataille de la Bôine avoit abattu les forces Irlandoiſes; le Roi Guillaume avoit levé le ſiege de Limerick, & étoit retourné en Angleterre; mais on n'en étoit guere mieux. Milord Churchill (1) débarqua tout-à-coup en Irlande avec huit mille hommes. Il falloit en même temps rendre ſes progrès moins rapides, rétablir l'armée, diſſiper les factions, réunir les eſprits des Irlandois. Le Duc de Berwick fit tout cela.

(1) Depuis Duc de Marlborough.

En

En 1691, le Duc de Tirconel étant revenu en Irlande, le Duc de Berwick repassa en France, & suivit Louis XIV, comme Volontaire, au siege de Mons. Il fit dans la même qualité la campagne de 1692, sous M. le Maréchal de Luxembourg, & se trouva à la bataille de Steinkerque. Il fut fait Lieutenant Général en France l'année suivante, & il acquit beaucoup d'honneur à la bataille de Nerwinde, où il fut pris. Les choses qui se dirent dans le monde, à l'occasion de sa prise, n'ont pu avoir été imaginées, que par des gens qui avoient la plus haute opinion de sa fermeté & de son courage. Il continua de servir en Flandre, sous M. de Luxembourg, & ensuite sous M. le Maréchal de Villeroi.

En 1696, il fut envoyé secrétement en Angleterre, pour conférer avec des Seigneurs Anglois, qui avoient résolu de rétablir le Roi. Il avoit une assez mauvaise commission, qui étoit de déterminer ces Seigneurs à agir contre le bon sens. Il ne réussit pas: il hâta son retour, parce qu'il y avoit une conjuration formée contre la personne du Roi Guillaume, & il ne vouloit point être mêlé dans cette entreprise.

Je me ſouviens de lui avoir ouï dire, qu'un homme l'avoit reconnu ſur un certain air de famille, & ſur-tout par la longueur de ſes doigts; que par bonheur cet homme étoit Jacobite, & lui avoit dit: *Dieu vous béniſſe dans toutes vos entrepriſes;* ce qui l'avoit remis de ſon embarras.

Le Duc de Berwick perdit ſa premiere femme, au mois de Juin 1698. Il l'avoit épouſée en 1695. Elle étoit fille du Comte de Clanricard. Il en eut un fils, qui naquit le 21 d'Octobre 1696.

En 1699, il fit un voyage en Italie, & à ſon retour il épouſa Mademoiſelle de Bulkeley, fille de Madame de Bulkeley, Dame d'honneur de la Reine d'Angleterre, & de M. de Bulkeley, frere de Milord Bulkeley.

Après la mort de Charles II, Roi d'Eſpagne, le Roi Jacques envoya à Rome le Duc de Berwick, pour complimenter le Pape ſur ſon élection, & lui offrir ſa perſonne pour commander l'armée que la France le preſſoit de lever, pour maintenir la neutralité en Italie; & la Cour de Saint-Germain offroit d'envoyer des troupes Irlandoiſes. Le Pape jugea la beſogne

un peu trop forte pour lui, & le Duc de Berwick s'en revint.

En 1701, il perdit le Roi ſon pere, & en 1702, il ſervit en Flandre ſous le Duc de Bourgogne & le Maréchal de Boufflers; en 1703, au retour de la campagne, il ſe fit naturaliſer François, du conſentement de la Cour de Saint-Germain.

En 1704, le Roi l'envoya en Eſpagne avec dix-huit bataillons & dix-neuf eſcadrons qu'il devoit commander, & à ſon arrivée le Roi d'Eſpagne le déclara Capitaine Général de ſes armées, & le fit couvrir.

La Cour d'Eſpagne étoit infeſtée par l'intrigue. Le Gouvernement alloit très-mal, parce que tout le monde vouloit gouverner. Tout dégénéroit en tracaſſerie, & un des principaux articles de ſa miſſion étoit de les éclaircir. Tous les partis vouloient le gagner, il n'entra dans aucun; & s'attachant uniquement au ſuccès des affaires; il ne regarda les intérêts particuliers, que comme des intérêts particuliers; il ne penſa ni à Madame des Urſins, ni à Orry, ni à l'Abbé d'Etrées, ni au goût de la Reine,

ni au penchant du Roi ; il ne pensa qu'à la Monarchie.

Le Duc de Berwick eut ordre de travailler au renvoi de Madame des Ursins. Le Roi lui écrivit : „ Dites au Roi mon petit-fils, qu'il „ me doit cette complaisance. Servez-vous de „ toutes les raisons que vous pourrez imaginer „ pour le persuader, mais ne lui dites pas que „ je l'abandonnerai, car il ne le croiroit jamais. " Le Roi d'Espagne consentit au renvoi.

Cette année 1704, le Duc de Berwick sauva l'Espagne ; il empêcha l'armée Portugaise d'aller à Madrid. Son armée étoit plus foible des deux tiers ; les ordres de la Cour venoient coup sur coup de se retirer, & de ne rien hasarder. Le Duc de Berwick qui vit l'Espagne perdue, s'il obéissoit, hasarda sans cesse, & disputa tout. L'armée Portugaise se retira, M. le Duc de Berwick en fit de même. A la fin de la campagne, le Duc de Berwiek reçut ordre de retourner en France. C'étoit une intrigue de Cour ; & il éprouva ce que tant d'autres avoient éprouvé avant lui, que de plaire à la Cour, est le plus grand service que l'on puisse rendre à la Cour, sans quoi toutes les œuvres,

pour me servir du langage des Théologiens, ne sont que des œuvres mortes.

En 1705, le Duc de Berwick fut envoyé commander en Languedoc : cette même année il fit le siege de Nice, & la prit.

En 1706, il fut fait Maréchal de France; & fut envoyé en Espagne, pour commander l'armée contre le Portugal. Le Roi d'Espagne avoit levé le siege de Barcelone, & avoit été obligé de repasser par la France, & de rentrer en Espagne par la Navarre.

J'ai dit qu'avant de quitter l'Espagne, la premiere fois qu'il y servit, il l'avoit sauvée; il la sauva encore cette fois-ci. Je passe rapidement sur les choses que l'Histoire est chargée de raconter. Je dirai seulement que tout étoit perdu au commencement de la campagne, & que tout étoit sauvé à la fin. On peut voir dans les Lettres de Madame de Maintenon à la Princesse des Ursins, ce que l'on pensoit pour lors dans les deux Cours. On formoit des souhaits, & on n'avoit pas même d'espérances. M. le Maréchal de Berwick vouloit que la Reine se retirât à son armée : des conseils timides l'en avoient empêchée. On vouloit qu'elle se

retirât à Pampelune ; M. le Maréchal de Berwick fit voir que, si l'on prenoit ce parti, tout étoit perdu, parce que les Castillans se croiroient abandonnés : la Reine se retira donc à Burgos, avec les Conseils, & le Roi arriva à la petite armée. Les Portugais vont à Madrid, & le Maréchal par sa sagesse, sans livrer une seule bataille, fit vuider la Castille aux ennemis, & rencoigna leur armée dans le Royaume de Valence & l'Arragon. Il les y conduisit marche par marche, comme un Pasteur conduit des troupeaux. On peut dire que cette campagne fut plus glorieuse pour lui, qu'aucune de celles qu'il a faites, parce que les avantages n'ayant point dépendu d'une bataille, sa capacité y parut tous les jours. Il fit plus de dix mille prisonniers, & par cette campagne il prépara la seconde ; plus célebre encore par la bataille d'Almanza ; la conquête du Royaume de Valence, de l'Arragon & la prise de Lérida.

Ce fut en cette année 1707, que le Roi d'Espagne donna au Maréchal de Berwick les villes de Liria & de Xerica, avec la Grandesse de la premiere classe ; ce qui lui procura un établissement plus grand encore pour son fils

du premier lit, par le mariage avec Dona Catharina de Portugal, héritiere de la Maiſon de Véraguas. M. le Maréchal lui céda tout ce qu'il avoit en Eſpagne.

Dans le même temps, Louis XIV lui donna le Gouvernement du Limouſin, de ſon propre & pur mouvement, ſans qu'il le lui eût demandé.

Il faut que je parle de M. le Duc d'Orléans, & je le ferai avec d'autant plus de plaiſir, que ce que je dirai ne peut ſervir qu'à combler de gloire l'un & l'autre.

M. le Duc d'Orléans vint pour commander l'armée. Sa mauvaiſe deſtinée lui fit croire qu'il auroit le temps de paſſer par Madrid. M. le Maréchal de Berwick lui envoya Courier ſur Courier, pour lui dire qu'il ſeroit bientôt forcé à livrer la bataille : M. le Duc d'Orléans ſe mit en chemin, vola & n'arriva pas. Il y eut aſſez de Courtiſans qui voulurent perſuader à ce Prince, que le Maréchal de Berwick avoit été ravi de donner la bataille ſans lui, & de lui en ravir la gloire; mais M. le Duc d'Orléans connoiſſoit qu'il avoit une juſtice à ren-

dre, & c'eſt une choſe qu'il ſavoit très-bien faire; il ne ſe plaignit que de ſon malheur.

M. le Duc d'Orléans déſeſpéré, déſolé de retourner ſans avoir rien fait, propoſe le ſiege de Lérida. M. le Maréchal de Berwick, qui n'en étoit point du tout d'avis, expoſa à M. le Duc d'Orléans ſes raiſons avec force; il propoſa même de conſulter la Cour. Le ſiege de Lérida fut réſolu. Dès ce moment, M. le Duc de Berwick ne vit plus d'obſtacles: il ſavoit que ſi la prudence eſt la premiere de toutes les vertus avant que d'entreprendre, elle n'eſt que la ſeconde après que l'on a entrepris. Peut-être que s'il avoit lui-même imaginé ce ſiege, il auroit moins craint de le lever. M. le Duc d'Orléans finit la campagne avec gloire; & ce qui auroit infailliblement brouillé deux hommes communs, ne fit qu'unir ces deux-ci; & je me ſouviens d'avoir entendu dire au Maréchal que l'origine de la faveur qu'il avoit eue auprès de M. le Duc d'Orléans, étoit la campagne de 1707.

En 1708, M. le Maréchal de Berwick d'abord deſtiné à commander l'armée du Dauphiné, fut envoyé ſur le Rhin, pour commander

ſous l'Electeur de Baviere. Il avoit fait tomber un projet de M. de Chamillart, dont l'incapacité conſiſtoit ſur-tout à ne point connoître ſon incapacité. Le Prince Eugene ayant quitté l'Allemagne, pour aller en Flandre, M. le Maréchal de Berwick l'y ſuivit. Après la perte de la bataille d'Oudenarde, les ennemis firent le ſiege de Lille; &, pour lors, M. le Maréchal de Berwick joignit ſon armée à celle de M. de Vendôme. Il fallut des miracles ſans nombre, pour nous faire perdre Lille. M. le Duc de Vendôme étoit irrité contre M. le Maréchal de Berwick, qui avoit fait difficulté de ſervir ſous lui. Depuis ce temps, aucun avis de M. le Maréchal de Berwick ne fut accepté par M. le Duc de Vendôme; & ſon ame, ſi grande d'ailleurs, ne conſerva plus qu'un reſſentiment vif de l'eſpece d'affront qu'il croyoit avoir reçu. M. le Duc de Bourgogne & le Roi, toujours partagés entre des propoſitions contradictoires, ne ſavoient prendre d'autre parti, que de déférer au ſentiment de M. de Vendôme. Il fallut que le Roi envoyât à l'armée, pour concilier les Généraux, un Miniſtre qui n'avoit point d'yeux: il fallut que cette maladie de la nature humai-

ne, de ne pouvoir souffrir le bien, lorsqu'il est fait par des gens que l'on n'aime pas, infestât pendant toute cette campagne le cœur & l'esprit de M. le Duc de Vendôme : il fallut qu'un Lieutenant Général eût assez de faveur à la Cour, pour pouvoir faire à l'armée deux sottises, l'une après l'autre, qui seront mémorables dans tous les temps, sa défaite & sa capitulation : il fallut que le siege de Bruxelles eût été rejetté d'abord, & qu'il eût été entrepris depuis; que l'on résolût de garder en même temps l'Escaut & le Canal, c'est-à-dire, de ne garder rien. Enfin, le Procès entre ces deux Grands Hommes existe; les lettres écrites par le Roi, par M. le Duc de Bourgogne, par M. le Duc de Vendôme, par M. le Duc de Berwick, par M. de Chamillart, existent aussi (1). On verra qui des deux manqua de sang froid, & j'oserois peut-être même dire, de raison. A Dieu ne plaise que je veuille mettre en question les qualités éminentes de M. le Duc de Vendôme! Si M. le Maréchal de Berwick revenoit au monde, il en seroit fâché : mais je dirai,

(1) *Voyez* la fin de ces Mémoires.

dans cette occasion, ce qu'Homere dit de Glaucus: Jupiter ôta la prudence à Glaucus, & il changea un bouclier d'or contre un bouclier d'airain. Ce bouclier d'or, M. de Vendôme, avant cette campagne, l'avoit toujours conservé, & il le retrouva depuis.

En 1709, M. le Maréchal de Berwick fut envoyé pour couvrir les frontieres de la Provence & du Dauphiné; & quoique M. de Chamillart, qui affamoit tout, eût été déplacé, il n'y avoit ni argent, ni provisions de guerre & de bouche; il fit si bien qu'il en trouva. Je me souviens de lui avoir ouï dire que dans sa détresse il enleva une voiture d'argent, qui alloit de Lyon au Trésor Royal; & il disoit à M. d'Angervilliers, qui étoit son Intendant dans ce temps, que dans la regle ils auroient mérité tous deux qu'on leur fit leur procès. M. Desmarais cria: il répondit qu'il falloit faire subsister une armée, qui avoit le Royaume à sauver.

M le Maréchal de Berwick imagina un plan de défense, tel qu'il étoit impossible de pénétrer en France, de quelque côté que ce fût, parce qu'il faisoit la corde, & que le Duc de

Savoie étoit obligé de faire l'arc. Je me souviens qu'étant en Piémont, les Officiers qui avoient servi dans ce temps-là, donnoient cette raison, comme les ayant toujours empêchés de pénétrer en France; ils faisoient l'éloge du Maréchal de Berwick, & je ne le savois pas.

M. le Maréchal de Berwick, par ce plan de défense, se trouva en état de n'avoir besoin que d'une petite armée, & d'envoyer au Roi vingt bataillons: c'étoit un grand présent dans ce temps-là.

Il y auroit bien de la sottise à moi de juger de sa capacité pour la guerre, c'est-à-dire, pour une chose que je ne puis entendre. Cependant, s'il m'étoit permis de me hasarder, je dirois que, comme chaque Grand Homme, outre sa capacité générale, a encore un talent particulier, dans lequel il excelle, & qui fait sa vertu distinctive; je dirois que le talent particulier de M. le Maréchal de Berwick étoit de faire une guerre défensive, de relever des choses désespérées, & de bien connoître toutes les ressources que l'on peut avoir dans les malheurs. Il falloit bien qu'il sentît ses forces à cet égard. Je lui ai souvent entendu dire que la chose qu'il

avoit toute sa vie le plus souhaitée, c'étoit d'avoir une bonne place à défendre.

La paix fut signée à Utrecht en 1713. Le Roi mourut le 1er. Septembre 1715: M. le Duc d'Orléans fut Régent du Royaume. M. le Maréchal de Berwick fut envoyé commander en Guienne. Me permettra-t-on de dire que ce fut un grand bonheur pour moi, puisque c'est-là où je l'ai connu?

Les tracasseries du Cardinal Alberoni firent naître la guerre que M. le Maréchal de Berwick fit sur les frontieres d'Espagne. Le Ministere ayant changé par la mort de M. le Duc d'Orléans, on lui ôta le commandement de Guienne. Il partagea son temps entre la Cour, Paris & sa maison de Fitz-James. Cela me donnera lieu de parler de l'homme privé, & de donner, le plus courtement que je pourrai, son caractere.

Il n'a guere obtenu de graces, sur lesquelles il n'ait été prévenu: quand il s'agissoit de ses intérêts, il falloit tout lui dire..... Son air froid, un peu sec, & même quelquefois un peu sévere, faisoit que quelquefois il auroit semblé un peu déplacé dans notre Nation, si

les grandes ames & le mérite perſonnel avoient un pays.

Il ne ſavoit jamais dire de ces choſes, qu'on appelle de jolies choſes. Il étoit ſur-tout exempt de ces fautes ſans nombre, que commettent continuellement ceux qui s'aiment trop eux-mêmes...... Il prenoit preſque toujours ſon parti de lui-même: s'il n'avoit pas trop bonne opinion de lui, il n'avoit pas non plus de méfiance; il ſe regardoit, & ſe connoiſſoit avec le même bon ſens, qu'il voyoit toutes les autres choſes...... Jamais perſonne n'a mieux ſu éviter les excès, ou, ſi j'oſe me ſervir de ce terme, les pieges des vertus: par exemple; il aimoit les Eccléſiaſtiques; il s'accommodoit aſſez de la modeſtie de leur état; il ne pouvoit ſouffrir d'en être gouverné, ſur-tout s'ils paſſoient, dans la moindre choſe, la ligne de leurs devoirs: il exigeoit plus d'eux, qu'ils n'auroient exigé de lui...... Il étoit impoſſible de le voir, & de ne pas aimer la vertu, tant on voyoit de tranquillité & de félicité dans ſon ame, ſur-tout quand on la comparoit aux paſſions qui agitoient ſes ſemblables.... J'ai vu de loin dans les Livres de Plutarque, ce qu'étoient

les Grands Hommes ? j'ai vu en lui de plus près ce qu'ils ſont. Je ne connois que ſa vie privée : je n'ai point vu le Héros, mais l'homme dont le Héros eſt parti..... Il aimoit ſes amis : ſa maniere étoit de rendre des ſervices, ſans vous rien dire ; c'étoit une main inviſible qui vous ſervoit.... Il avoit un grand fond de Religion. Jamais homme n'a mieux ſuivi ces Loix de l'Evangile, qui coûtent le plus aux gens du monde : enfin, jamais homme n'a tant pratiqué la Religion, & n'en a ſi peu parlé..... Il ne diſoit jamais de mal de perſonne : auſſi ne louoit-il jamais les gens qu'il ne croyoit pas dignes d'être loués..... Il haïſſoit ces diſputes, qui, ſous prétexte de la gloire de Dieu, ne ſont que des diſputes perſonnelles. Les malheurs du Roi ſon pere lui avoient appris qu'on s'expoſe à faire de grandes fautes, lorſqu'on a trop de crédulité pour les gens même dont le caractere eſt le plus reſpectable.... Lorſqu'il fut nommé Commandant en Guienne, la réputation de ſon ſérieux nous effraya ; mais, à peine y fut-il arrivé, qu'il y fut aimé de tout le monde, & qu'il n'y a pas de lieu où ſes grandes qualités aient été plus admirées......

Perſonne n'a donné un plus grand exemple du mépris que l'on doit faire de l'argent..... Il avoit une modeſtie dans toutes ſes dépenſes, qui auroit dû le rendre très à ſon aiſe; car il ne dépenſoit en aucune choſe frivole: cependant il étoit toujours arriéré, parce que, malgré ſa frugalité naturelle, il dépenſoit beaucoup. Dans ſes commandemens, toutes les familles Angloiſes ou Irlandoiſes pauvres, qui avoient quelque relation avec quelqu'un de ſa maiſon, avoient une eſpece de droit de s'introduire chez lui; & il eſt ſingulier que cet homme, qui ſavoit mettre un ſi grand ordre dans ſon armée, qui avoit tant de juſteſſe dans ſes projets, perdît tout cela, quand il s'agiſſoit de ſes intérêts particuliers.....

Il n'étoit point du nombre de ceux, qui tantôt ſe plaignent des auteurs d'une diſgrace, tantôt cherchent à les flatter; il alloit à celui dont il avoit ſujet de ſe plaindre, lui diſoit les ſentimens de ſon cœur, après quoi il ne diſoit rien......

Jamais rien n'a mieux repréſenté cet état, où l'on ſait que ſe trouva la France à la mort de M. de Turenne. Je me ſouviens du moment

où cette nouvelle arriva : la consternation fut générale. Tous deux ils avoient laissé des desseins interrompus ; tous les deux, une armée en péril ; tous les deux finirent d'une mort qui intéresse plus que les morts communes : tous les deux avoient ce mérite modeste, pour lequel on aime à s'attendrir, & que l'on aime à regretter.....

Il laissa une femme tendre, qui a passé le reste de sa vie dans les regrets, & des enfans qui par leur vertu font mieux que moi l'éloge de leur pere.

M. le Maréchal de Berwick a écrit ses Mémoires ; & , à cet égard, ce que j'ai dit dans l'esprit des Loix sur la relation d'Hannon, je puis le dire ici. *C'est un beau morceau de l'Antiquité que la relation d'Hannon : le même homme qui a exécuté, a écrit. Il ne met aucune ostentation dans ses récits ; les grands Capitaines écrivent leurs actions avec simplicité, parce qu'ils sont plus glorieux de ce qu'ils ont fait, que de ce qu'ils ont dit.*

Les Grands Hommes sont plus soumis que les autres à un examen rigoureux de leur conduite : chacun aime à les appeller devant son

petit tribunal. Les Soldats Romains ne faisoient-ils pas de sanglantes railleries autour du char de la victoire ? Ils croyoient triompher, même des triomphateurs; mais c'est une belle chose pour le Maréchal de Berwick, que les deux objections qu'on lui a faites ne soient uniquement fondées que sur son amour pour ses devoirs.

L'objection qu'on lui a faite, de ce qu'il n'avoit pas été de l'expédition d'Ecosse, en 1715, n'est fondée que sur ce qu'on veut toujours regarder le Maréchal de Berwick comme un homme sans patrie, & qu'on ne veut pas se mettre dans l'esprit qu'il étoit François. Devenu François, du consentement de ses premiers Maîtres, il suivit les ordres de Louis XIV, & ensuite ceux du Régent de France. Il fallut faire taire son cœur, & suivre les grands principes: il vit qu'il n'étoit plus à lui: il vit qu'il n'étoit plus question de se déterminer sur ce qui étoit le bien convenable, mais sur ce qui étoit le bien nécessaire, il sut qu'il seroit jugé, il méprisa les jugemens injustes. Ni la faveur populaire, ni la maniere de penser de ceux qui pensent peu, ne le déterminerent.

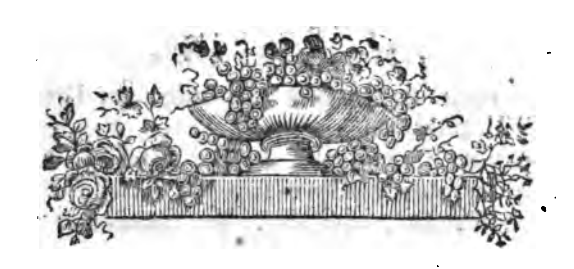
Les Anciens, qui ont traité des devoirs, ne

trouvent pas que la grande difficulté ſoit de les connoître, mais de choiſir entre deux devoirs. Il ſuivit le devoir le plus fort, comme le deſtin. Ce ſont des matieres qu'on ne traite jamais, que lorſqu'on eſt obligé de les traiter, parce qu'il n'y a rien dans le monde de plus reſpectable qu'un Prince malheureux. Dépouillons la queſtion : elle conſiſte à ſavoir, ſi le Prince, même rétabli, auroit été en droit de le rappeller. Tout ce que l'on peut dire de plus fort, c'eſt que la patrie n'abandonne : mais cela même n'étoit pas le cas; il étoit proſcrit par ſa patrie, lorſqu'il ſe fit naturaliſer. Grotius, Puffendorf, toutes les voix par leſquelles l'Europe a parlé, décidoient la queſtion, & lui déclaroient qu'il étoit François, & ſoumis aux Loix de la France. La France avoit mis pour lors la paix pour fondement de ſon ſyſtême politique. Quelle contradiction, ſi un Pair du Royaume, un Maréchal de France, un Gouverneur de Province avoit déſobéi à la défenſe de ſortir du Royaume, c'eſt-à-dire, avoit déſobéi réellement, pour paroître aux yeux des Anglois ſeuls n'avoir pas déſobéi! En effet, le Maréchal de Berwick étoit, par ſes Dignités même, dans des circonſtances particulie-

res ; & on ne pouvoit guere diſtinguer ſa préſence en Ecoſſe d'avec une déclaration de guerre avec l'Angleterre. La France jugeoit qu'il n'étoit point de ſon intérêt que cette guerre ſe fît ; qu'il en réſulteroit une guerre qui embrâſeroit toute l'Europe. Comment pouvoit-il prendre ſur lui le poids immenſe d'une démarche pareille ? On peut dire même que s'il n'eût conſulté que l'ambition, quelle plus grande ambition pouvoit-il avoir, que le rétabliſſement de la Maiſon de Stuart ſur le Trône d'Angleterre ? On ſait combien il aimoit ſes enfans. Quels délices pour ſon cœur, s'il avoit pu prévoir un troiſieme établiſſement en Angleterre !

S'il avoit été conſulté pour l'entrepriſe même, dans les circonſtances d'alors, il n'en auroit pas été d'avis : il croyoit que ces ſortes d'entrepriſes étoient de la nature de toutes les autres, qui doivent être réglées par la prudence, & qu'en ce cas, une entrepriſe manquée a deux ſortes de mauvais ſuccès ; le malheur préſent, & une plus grande difficulté pour entreprendre de réuſſir à l'avenir.

MÉMOIRES



MÉMOIRES

DU MARÉCHAL

DE BERWICK,

ÉCRITS PAR LUI-MÊME.

JE naquis le 21 Août 1670, & dès l'âge de sept ans je fus envoyé en France, pour y 1670
être élevé dans la Religion Catholique, Apostolique & Romaine. Le Pere Gough, Prêtre de l'Oratoire, à qui on avoit confié le soin de mon frere, depuis Duc d'Albemarle, & de moi, nous mit à Jully, college de sa Congrégation, où le Duc de Monmouth, fils naturel de Charles II, avoit pareillement étudié. Ce bon-homme étant mort, l'on nous ôta de là, & nous fumes au college du Plessis jusqu'en l'année 1684, que le Duc d'Yorck voulant nous voir, nous passâmes en Angleterre. Le Duc nous présenta au Roi son frere, qui nous fit 1684.

1684. beaucoup de careſſes, & offrit au Duc de me donner un titre ; mais ce Prince ne le voulut : ainſi on nous renvoya en France achever nos études, &, par le conſeil du Pere Peters, Jéſuite, on nous mit à la Fleche.

1685. Charles II, Roi de la Grande-Bretagne, étant mort le 6 Février 1685, (vieux ſtyle) ſon frere le Duc d'Yorck fut incontinent proclamé Roi, ſous le nom de Jacques II. Peu après, le Duc de Monmouth débarqua dans l'oueſt de l'Angleterre avec environ quatre-vingts perſonnes ; & ayant été joint par un nombre aſſez conſidérable de gens de la populace, il eut la témérité de prendre le titre de Roi, ſous le faux prétexte que le Roi Charles avoit épouſé ſa mere. Sa royauté ne fut pas de longue durée ; car l'armée du Roi, commandée par le Comte de Feversham, le defit à Sedgemore, au mois de Juillet : il fut pris, & eut la tête tranchée à Londres. L'on prétend que le Prince d'Orange, qui ſongeoit dès ce temps-là à s'emparer de la Couronne *, l'avoit encouragé & aſſiſté ſur la promeſſe qu'il lui fit, que, s'il venoit à bout du Roi, il proclameroit le Prince & la Princeſſe d'Orange. Dès que ce Rebelle eut pris le titre de Roi, le Prince d'Orange offrit ſa perſonne & des troupes au Roi, ſon oncle & ſon beau-pere ; mais les ſoupçons, dont on vient de parler, empêcherent qu'on n'acceptât ſa propoſition.

* Voy. la Note No. 1.

Le Comte d'Argyle avoit aussi débarqué en Ecosse, & y avoit ramassé quelque monde; 1685.
mais il fut bientôt battu & pris par le Comte de Dumbarton, puis décapité à Edimbourg. Les troubles de la Grande-Bretagne étant pacifiés, le Roi me fit revenir de la Fleche; & m'envoya à Paris pour y faire mes exercices pendant l'hiver. Au printems je quittai l'Académie, & m'en allai en Hongrie.

Le siege de Bude ayant été résolu dans le 1686.
Conseil de l'Empereur Léopold I, & tout ce qui étoit nécessaire pour cette entreprise étant prêt, le 18 Juin les Ducs de Lorraine & de Baviere, Généraux de l'armée, investirent la ville des deux côtés du Danube; savoir, le premier du côté du midi, où est située Bude, & l'autre du côté du Nord, où est la ville de Pest, séparée de Bude par le Danube. L'on travailla incontinent aux lignes de contrevallation; & dés qu'on eut construit les deux ponts de communication au dessus & au dessous de la ville, le Duc de Lorraine rapprocha son armée du côté de la basse ville; & le Duc de Baviere, ayant passé le Danube avec la sienne, se posta au dessous de la ville, du côté du château, près d'une montagne appellée de Saint-Gérale. On avoit à peine commencé à tirer du canon contre la basse ville, que les Turcs l'abandonnerent & y mirent le feu.

Vers le commencement de Juillet, on ouvrit la tranchée, & l'on établit des batteries. Du côté de l'attaque du Duc de Lorraine, il y avoit une double enceinte, séparée par un

1686. fossé très-profond ; deux grosses tours joignoient & flanquoient les deux enceintes. Par le dehors, il n'y avoit, ni fossé, ni ouvrage, ni chemin-couvert. La breche ayant été faite à la première enceinte, on y donna l'assaut ; mais comme il y avoit peu de troupes commandées pour cette attaque, & que la breche étoit assez difficile, on fut bientôt repoussé. L'on y perdit à la vérité peu de Soldats ; mais nombre de Volontaires y furent tués & blessés : le Duc de Vejar, Grand d'Espagne, étoit du nombre des premiers. L'on attribua cet echec au Felt-Maréchal Comte de Staremberg, qui avoit, en 1683, défendu Vienne contre les Turcs : il étoit créature du Prince Hermand de Bade, Président du Conseil de guerre, lequel haïssant mortellement le Duc de Lorraine, le traversoit dans toutes ses entreprises. Par bonheur, peu de jours aprés cette attaque, Staremberg fut blessé, & obligé de se faire transporter à Vienne : ainsi le Duc de Lorraine n'eut plus à l'armée d'ennemis domestiques qui pussent le traverser.

On rapprocha les batteries, qu'on augmenta de plusieurs grosses pieces ; mais toutefois les breches ne se trouverent entiérement praticables, que le 27 de Juillet. Alors le Duc de Lorraine, ne voulant point tomber dans les inconvéniens du premier assaut, ordonna dix mille hommes pour l'attaque, & se transporta lui-même à la tête de la tranchée, afin de tout voir & d'être plus à portée de donner les ordres nécessaires. Les Turcs, de leur

côté, qui ne pouvoient ignorer notre dessein, —————
attendu le grand nombre de troupes qu'ils 1686.
voyoient arriver à la tranchée, firent tous les préparatifs imaginables pour une vigoureuse résistance. L'attaque commença sur le midi, & dura pendant six heures : jamais on ne vit plus de courage qu'il en parut ce jour-là de part & d'autre. Les Chrétiens, malgré la grêle de balles, de fleches, de grenades, de pots & sacs à poudre, & douze mines ou fougasses, s'efforçoient de se loger; mais les Turcs les obligeoient de plier, lorsque le Duc de Lorraine sortit de la tranchée, l'épée à la main, & ranimant par sa présence le courage des troupes presque rebutées, les ramena à la breche, dont elles s'emparerent, & se logerent sur la premiere enceinte : on fit aussi un logement sur la partie des deux tours, qui joignoit la premiere enceinte. Les Turs conserverent la partie opposée, par le moyen d'un retranchement considérable de poutres & de palissades qu'ils y avoient fait. L'on compte que les Chrétiens eurent en cette occasion environ quinze cents hommes de tués & autant de blessés. Le Duc de Lorraine y perdit un Aide-de-camp, sur lequel il s'appuyoit, en montant à la breche.

Le Duc de Baviere attaqua en même temps une tour du château : il s'y logea; mais les Turcs ne laisserent pas que de se maintenir dans le reste du château, pendant tout le siege, sans que jamais on les en pût chasser.

L'on fit des batteries sur les deux tours & 1686. sur la courtine, pour faire breche à la seconde enceinte, & miner les retranchemens des Turcs; & lorsqu'on crut que l'artillerie avoit fait son effet, l'on donna successivement deux assauts, où l'on fut toujours repoussé avec perte. L'on tenta, avec aussi peu de succès de mettre le feu aux poutres & palissades, dont étoit composé le retranchement des tours: à mesure que le bois commençoit à être consommé, les Turcs en remettoient d'autres. Enfin, ne sachant comment venir à bout d'entrer dans la place, on fit une nouvelle batterie sur la courtine, à la droite de l'attaque du Duc de Lorraine. Le mur étoit foible de ce côté là, & l'on n'y trouva qu'une seule enceinte: ainsi en très-peu de jours la breche fut faite, & pour ne pas donner le temps aux Turcs de faire de nouveaux retranchemens, on résolut de donner l'assaut général; ce qui fut exécuté le 2 du mois de Septembre. La résistance fut très-foible, & la breche emportée presqu'aussi-tôt qu'attaquée: le Visir & le Pacha furent tués sur la breche, & tout ce qui se trouva dans la ville fut passé au fil de l'epée; excepté environ mille personnes de tout sexe. L'Aga des Janissaires, qui s'étoit sauvé au château, dont le Duc de Baviere ne put jamais s'emparer, s'y rendit à discrétion, avec cinq cents Janissaires, le reste de douze mille qu'ils étoient au commencement du siege.

Pour ne pas interrompre la relation de ce qui regarde les différentes attaques, je

n'ai point fait mention de ce qui ſe paſſoit
en campagne : le voici en deux mots. Le 1686.
Grand-Viſir s'avança avec quatre-vingt mille
hommes, pour tâcher de ſecourir la place,
& vint camper ſur une hauteur vis-à-vis
de notre camp : il fit pluſieurs tentatives
par de petits détachemens ; mais l'entrée
d'un petit nombre de Turcs dans la place,
n'étoit pas ſuffiſante ; ainſi il réſolut de faire un effort conſidérable. Pour cet effet, il
deſcendit un jour, avec toute ſon armée,
dans une grande plaine, entre les deux
camps, comme s'il vouloit donner bataille.
Notre armée ſortit auſſi-tôt des lignes, pour
le mieux recevoir ; mais tout d'un coup, à
la faveur de quelques fonds qui ſe trouvoient ſur la gauche, il fit couler ſix mille
Spahis, lesquelſ, avec une diligence extrême, gagnerent le haut d'une montagne fort
près de nos lignes. Le Duc de Lorraine n'eut
que le temps d'envoyer le Général Dunewald,
avec trente-un eſcadrons, pour s'oppoſer aux
Turcs ; car nos lignes étoient alors dégarnies.
Dunewald arriva juſte en même temps que
les Infideles, qui le chargerent d'abord avec
leur cavalerie : après quoi il chargea l'infanterie, qu'il diſperſa, & en tua deux mille
ſur la place. Pendant cette action, les deux
armées étoient en halte, comme pour attendre l'événement de ce qui ſe paſſoit à la
montagne. Dès que le Duc de Lorraine eut
appris le ſuccès, il fit ébranler toute l'armée,
pour marcher à celle des Turcs ; mais ceux-

ci, voyant leur projet échoué, ne jugerent pas à propos de hazarder la bataille; ainsi ils firent demi-tour à droite, & se retirerent au petit pas sur la montagne de leur ancien camp: ce que voyant le Duc de Lorraine, il fit halte & rentra aussi dans ses lignes; car quand une fois les Turcs se retirent, il seroit non-seulement inutile, mais très-dangereux de les suivre, vû qu'on ne peut se flatter de les atteindre, & que, pour peu que l'on dérange ses rangs, ils reviennent avec une telle précipitation & une telle furie, que les meilleures troupes courent risque d'en être culbutées.

1686.

Les Turcs, voyant que la place étoit prise, se retirerent du côté d'Esseck, & le Duc de Lorraine envoya un détachement qui se rendit maître de Ségedin, par où finit la campagne.

Pendant le siege, il arriva une chose remarquable: le magasin à poudre, qui étoit près du château, sauta en l'air, ruina une partie du château, & fit une breche très-considérable dans le rempart; mais nous n'en pûmes profiter, attendu qu'elle se trouva du côté de la riviere, & qu'ainsi nous ne pouvions y arriver. Le bruit fut épouvantable, toutes les vitres à une lieue à la ronde furent cassées, & il y eut des pans de muraille d'une grosseur énorme jetés de l'autre côté du Danube. Je ne peux dire combien il y avoit de poudre; mais la quantité en devoit être très-grande, car c'étoit le magasin de toute la Hongrie.

Je n'ai jamais pu savoir comment le feu s'y étoit mis : il y en a qui prétendent que ce 1686.
fut par le moyen d'un incendiaire que les Chrétiens y avoient envoyé ; d'autres croient que ce fut un pur effet du hasard ; au moins est-il certain que personne ne parut depuis pour en solliciter la récompense,

Le Général Mercy, neveu de ce fameux Général du même nom, qui fut tué à Nortlingue, reçut, durant le siege, un coup de sabre à la tête, dont il mourut au bout de trois semaines, généralement regretté de tout le monde, & sur-tout du Duc de Lorraine, qui connoissoit sa valeur & ses talens pour la guerre. La campagne finie, je retournai en Angleterre.

Après avoir passé l'hiver à la Cour de Londres, je fus créé Duc de Berwick ; aupara- 1687.
vant je ne m'appellois que M. Fitz-James : je retournai au printemps en Hongrie. L'Empereur me donna une commission de Colonel, pour commander le régiment de Cuirassiers de Taaff : celui-ci étoit alors Lieutenant-général de Cavalerie, homme de beaucoup d'esprit, & le favori du Duc de Lorraine. Il étoit Irlandois de naissance, & frere du Comte de Carlingford (a) ; il avoit été Page de l'Empereur, &, par son mérite, avoit trouvé le moyen de se faire un établissement considérable à la Cour de Vienne. Après la mort du

(a) Ce Comte de Carlingford ayant été tué à la Boyne, il lui succéda dans le titre.

Duc de Lorraine, il eſt toujours reſté auprès
1687. des enfans de ce Prince, en qualité de leur Gouverneur; & quand, par la paix de Riſwick, le Roi Très-Chrétien rendit la Lorraine, il y vint avec le jeune Duc, qui le fit ſon Grand-Maître & ſon premier Miniſtre: il étoit de plus Felt-Maréchal de l'Empereur, & Chevalier de la Toiſon d'or. C'étoit un des Seigneurs de l'Europe, des plus agréables; il poſſédoit parfaitement les Belles-Lettres, & étoit grand homme de cabinet, mais peu eſtimé à la guerre. J'ai cru devoir parler de ce Général Taaff, d'autant que le Roi d'Angleterre m'avoit adreſſé à lui, & qu'il avoit la bonté de prendre ſoin de moi.

L'armée étant aſſemblée, nous marchâmes ſur la Drave, que la Cour de Vienne avoit ordonné qu'on paſſât pour aller combattre les troupes campées ſous Eſſeck. Le Duc de Lorraine avoit inutilement repréſenté le ridicule de ce projet, & le danger où l'on expoſeroit l'armée. Les ordres étoient ſi précis, qu'il y fallut obéir; & il y a lieu de croire que les ennemis de ce Prince avoient principalement en vue de le perdre. Quoi qu'il en ſoit, nous paſſâmes la Drave après beaucoup de temps qu'il nous fallut employer, tant pour faire les paſſages au travers d'une lieue de marais, que pour conſtruire notre pont de bateaux. Nous marchâmes enſuite à l'armée Turque, retranchée ſous Eſſeck; mais après avoir bien viſité la ſituation & la force de leur camp, & après avoir perdu

beaucoup de monde par le feu de leur artillerie, que nous essuyâmes pendant un jour & demi, nous jugeâmes qu'il n'étoit pas possible de les attaquer avec espérance de succès ; ainsi nous repassâmes la Drave, & vînmes camper sur le Danube, à Mohats. De là nous résolûmes de marcher vers Cinq-Eglises, afin d'y trouver des vivres qui nous manquoient. Dès que les Turcs, qui avoient aussi repassé la Drave, nous virent en marche, ils nous attaquerent. La bataille ne dura pas plus de deux heures : la cavalerie des Infideles plia la premiere, & ensuite on attaqua leur infanterie, qui d'abord fit assez de résistance ; mais enfin on les enfonça. On poursuivit les Turcs jusqu'au pont d'Esseck ; on leur tua dix mille hommes, sans compter ce qui se noya dans la Drave. L'on fit environ dix mille prisonniers ; toute leur artillerie & tout leur bagage furent pris. Notre perte ne fut pas considérable ; je ne crois pas qu'elle montât à deux mille hommes, tant tués que blessés. Le Duc de Mantoue qui étoit Volontaire, ne courut pas grand risque ; car dès qu'il vit les Turcs s'avancer pour nous attaquer, il se retira sur la montagne de Harsan, où nous avions placé notre bagage : à la vérité il y eut quelques momens de peur ; car un corps de Tartares, qui s'étoit coulé par notre droite, venoit à toutes jambes pour tomber sur les bagages : mais heureusement pour le Sérénissime Duc, le Général Taaff prit quelques escadrons de la seconde ligne, qu'il mit en poten-

1687.

ce, pour les couvrir; ainsi les Tartares s'en
1687. retournerent (*a*).

Cette bataille fut donnée près de Mohats, dans le même terrein où fut autrefois défait par les Turcs, Louis, Roi de Hongrie, qui y périt avec toute son armée.

Après cette victoire, l'armée passa le Danube, & se rendit maîtresse de tout le plat-pays de l'autre côté de ce fleuve, jusqu'en Transilvanie. Après quoi finit la campagne; car le Duc de Lorraine n'avoit aucuns préparatifs quelconques pour faire des sieges, de maniere que le profit de cette défaite se termina à peu de chose. L'Empereur, à mon retour à Vienne, me fit Sergent général de bataille, c'est-à-dire, Maréchal de Camp.

(*a*) Il s'apelloit Ferdinand-Charles, & étoit fils de Charles III, Duc de Mantoue, & d'Isabelle-Claire, fille de l'Archiduc Léopold. Il a été le dernier de sa race, &, après sa mort, l'Empereur s'est emparé du Duché de Mantoue. Il y a apparence que le Maréchal de Berwick ne l'auroit pas censuré de la sorte, si sa lâcheté n'eut été très notoire, & s'il ne se fût rendu la fable de l'armée. Voici ce qu'on lit de lui à cette même occasion, dans la Vie du Prince Eugene: „ Pendant que ces choses se passoient, (les premieres escarmouches) le Duc de Mantoue demanda au Général Caprara, quel étoit l'endroit où l'on pourroit le plus commodément voir le combat. Caprara lui montra le mont Harsan. Le Duc s'y rendit au plus vîte, & ne le quitta qu'après que la bataille fut finie. On en fit des railleries, & les Soldats donnerent à ce mont le nom de *Miroir de la valeur Mantouane*, nom qu'il a conservé jusques aujourd'hui.

Il ne sera pas hors de propos de parler ici du caractere du Duc de Lorraine ; d'autant 1687.
qu'il n'en sera plus question dans le reste de ces Mémoires ; & qu'il ne seroit pas raisonnable d'omettre ce qui regarde un si grand homme. C'étoit un Prince éminent par sa prudence, sa piété & sa valeur ; aussi habile, qu'expérimenté dans le commandement des armées ; également incapable d'être enflé par la prospérité, comme d'être abattu par l'adversité ; toujours juste, toujours généreux, toujours affable. A la vérité, il avoit quelquefois des mouvemens vifs de colere ; mais dans l'instant la raison prenoit le dessus, & il en faisoit ses excuses. Sa droiture & sa probité ont paru, lorsque, sans considérer ce qui pouvoit lui être personnellement avantageux, il s'opposa en 1688 à la guerre que l'Empereur méditoit contre la France, quoique ce fût l'unique moyen pour être rétabli dans ses Etats. Il représenta fortement qu'il falloit préférer le bien général de la Chrétienté à des inimitiés particulieres ; & que, si l'on vouloit employer toutes ses forces en Hongrie, il oseroit presque répondre de chasser les Turcs de l'Europe, dans peu de campagnes. Son avis ne fut pas suivi ; mais il n'en est pas moins louable. Il avoit épousé la veuve de Michel, Roi de Pologne, & sœur de l'Empereur Léopold, dont il a eu une nombreuse lignée. Il mourut au commencement de l'année 1690 (*a*).

(*a*) Ce Prince mourut à Velz, près de Lintz, le

Quand je retournai de Vienne en Angleter-
1687. re, je paſſai par la Flandre Eſpagnole, dont le Marquis de Gaſtanaga étoit Gouverneur; homme de très-bonne mine, d'une converſation agréable, & qui vivoit avec plus de magnificence que pluſieurs Rois de l'Europe. Il me reçut avec tous les égards & toute la politeſſe imaginable; & pendant quinze jours qu'il me retint à Bruxelles, ce ne furent que fêtes & divertiſſemens de toutes ſortes. A mon retour, le Roi me donna le Gouvernement de Portſmouth & de la Province de Southampton, qu'il venoit d'ôter au Lord Ganesborough. L'on m'avoit, pendant l'été, conféré le régiment d'Infanterie du Lord Ferrers, & l'hiver j'eus auſſi le régiment des Gardes à cheval du Comte d'Oxford.

Je reſtai cette année en Angleterre, pen-
1688. dant l'été. Le Roi fit un camp ſur la Bruyere de Hounslow, à dix mille de Londres. Nous y avions environ quatre mille hommes.

---

17 Avril 1690, âgé d'environ quarante-huit ans. Il écrivit, en mourant, à l'Empereur Léopold ſon beau-frere, la lettre ſuivante.

„ Sacrée Majeſté, ſuivant vos ordres, je ſuis „ parti d'Inſpruck, pour me rendre à Vienne; mais „ je ſuis arrêté ici par un plus grand Maître. Je „ vais lui rendre compte d'une vie que je vous avois „ conſacrée toute entiere. Souvenez-vous que je „ quitte une épouſe qui vous touche, des enfans à „ qui je ne laiſſe que mon épée, & des ſujets qui „ ſont dans l'oppreſſion. "

La Reine accoucha le 20 Juin, dans le Palais Saint-James, d'un Prince, qui fut dans l'instant, selon les usages du Royaume, créé Prince de Galles. La Reine Douairiere, le Chancelier, & tout ce qu'il y avoit de personnes considérables à la Cour & à la Ville, se trouverent dans la chambre de la Reine, lors de sa naissance; le Roi ayant eu soin d'ordonner qu'on les avertît: la Princesse de Danemark, fille du Roi, étoit absente, & l'on croit qu'elle alla exprés aux eaux de Bath, afin de ne pas être à l'accouchement. 1688.

Le Prince d'Orange envoya le Comte de Quilestein faire au Roi ses complimens en forme: mais en même temps très-fâché de se voir éloigné de la Couronne, par la naissance du Prince, il employa par-tout des Emissaires pour insinuer que cet enfant n'étoit pas né de la Reine, & que les Catholiques l'avoient supposé, afin de donner au Trône un héritier de leur Religion. Il n'y eut sortes de mensonges, d'impostures, d'artifices, dont on ne se servît, pour tâcher de rendre cette calomnie probable; & le silence de la Princesse de Danemarck, sur cette matiere, étoit une augmentation de soupçons. Elle avoit d'autant plus de tort, qu'elle savoit mieux que personne la vérité de la grossesse de la Reine, ayant plusieurs fois mis la main sur le ventre nu de la Reine, & senti l'enfant remuer. Il est vrai que, depuis la révolution, elle a écrit au Roi son pere, pour demander pardon de tout ce qu'elle avoit commis contre lui; mais

ce ſont de vaines paroles, qui n'ont point
1688. réparé les malheurs de ſa famille.

Les motifs que je viens de marquer, déterminerent le Prince d'Orange à envahir l'Angleterre; mais il prit pour prétexte les prieres de toute la Nation, qui l'avoit, diſoit-il, fait ſolliciter de venir ſauver les Loix, la Religion & la liberté, du danger évident où elles étoient. Sur les bruits de l'armement qui ſe faiſoit en Hollande, le Roi de France, perſuadé que cela regardoit l'Angleterre, fit offrir au Roi, & troupes & flottes: mais ce Prince, trompé par le Comte de Sunderland, ſon premier Miniſtre, répondit toujours que cet armement ne le regardoit pas, & qu'en tout cas il n'avoit beſoin que de ſes ſujets pour ſe défendre. Le Marqnis d'Albeville, Envoyé d'Angleterre en Hollande, écrivoit continuellement au Comte de Sunderland, pour informer le Roi des préparatifs que faiſoit le Prince d'Orange, & pour l'aſſûrer que c'étoit pour une deſcente en Angleterre. Le Comte, pour toute réponſe, le traitoit de viſionnaire. Enfin Albeville, laſſé d'écrire en vain & pénétré de zele, paſſa lui-même la mer, pour répéter au Roi, de bouche, tout ce qu'il avoit déjà mandé par lettres. Le Comte le fit réprimander par le Roi, d'être venu ſans permiſſion, & il eut ordre de s'en retourner incontinent. A la vérité, il eut la ſatisfaction de rendre compte au Roi, de tout ce qu'il ſavoit; mais on n'y fit pas toute l'attention convenable, quoi-

que l'on ne pût plus disconvenir que le Prince d'Orange n'eût dessein sur l'Angleterre. 1688.

Skelton, Envoyé d'Angleterre en France, convaincu du danger où étoit le Roi son maître, avoit engagé le Roi Très-Chrétien à déclarer aux Etats Généraux, que, s'ils faisoient aucun acte d'hostilité envers le Roi de la Grande-Bretagne, il le regarderoit comme une déclaration de guerre contre lui: sur quoi, comme Skelton avoit agi en cela sans ordre, Sunderland le fit non-seulement rappeller, mais à son retour mettre à la tour de Londres.

Le Pape Innocent XI, l'Empereur & le Roi d'Espagne, étoient d'intelligence avec le Prince d'Orange, sur l'invasion préméditée; cela dans la vue d'obliger le Roi d'Angleterre à renoncer à l'alliance qu'il avoit avec la France, & à se joindre à la Ligue nouvellement faite à Augsbourg, contre cette Nation. Leur intention ne fut jamais pourtant de détrôner le Roi d'Angleterre; & pour preuve, Dom Pedro Ronquillo, Ambassadeur d'Espagne à Londres, dans une Audience particuliere qu'il demanda exprès, fit entrevoir clairement au Roi, que l'orage le menaçoit; mais en même temps l'assûra, au nom de la Maison d'Autriche, que, s'il vouloit entrer dans la Ligue, il n'y auroit plus rien à craindre pour lui, & que tout l'effort se tourneroit contre la France. La réponse du Roi, quoique peu conforme à ce que la politique auroit peut-

être pu exiger de lui dans les circonstan-
1688. ces présentes, fut selon la droiture de son cœur & de sa conscience. Il assûra l'Ambassadeur qu'il avoit intention de vivre bien avec tout le monde, & de ne se départir jamais des regles de l'équité & de la justice; que par ces mêmes regles, il ne pouvoit rompre avec un Prince son parent & son allié, de qui il n'avoit jamais reçu que des amities. Ronquillo le pressant fortement, & lui faisant envisager les malheurs où il alloit être exposé, s'il persistoit dans cette résolution, le Roi lui répondit qu'il perdroit plutôt sa Couronne, que de jamais commettre une action injuste.

Le Roi Très-Chrétien, informé de la Ligue faite contre lui, & des desseins qu'avoit formés le Prince d'Orange, crut qu'il devoit prendre des mesures d'avance contre ses ennemis, & sur-tout se garantir contre les entreprises des Allemands. Pour cet effet, le Dauphin, au mois de Novembre, assiégea Philipsbourg, dont il se rendit maître, & par là couvrit entiérement l'Alsace. Ce n'étoit pourtant pas ce qu'il y avoit de mieux à faire: car si le Dauphin, au lieu d'aller sur le Rhin, eût attaqué Maëstricht, les Hollandois, alarmés de voir la guerre portée dans leur pays, n'auroient jamais permis au Prince d'Orange de passer en Angleterre avec leurs troupes, en ayant besoin pour la défense de leurs propres frontieres.

Au mois d'Octobre, le Prince d'Orange, ayant fait voile des côtes de Hollande, passa avec sa flotte à la vue de celle du Roi, mouillée au Boy-du-Nore, à l'embouchure de la Tamise. Plusieurs personnes ont cru que c'étoit par mauvaise volonté que Milord Dartmouth, Amiral de la flotte, ne suivit pas celle du Prince d'Orange; mais j'ai su du Chevalier Strickland, Vice-Amiral de Dartmouth, & très-honnête homme aussi bien que très-habile marin, que les vents ne permettoient pas à la flotte de pouvoir sortir d'où elle étoit, à cause de certains bancs de sables. Ce même Dartmouth a fait voir depuis, qu'il étoit fidele sujet, étant mort dans la tour de Londres, où le Prince d'Orange, devenu Roi, l'avoit enfermé, le soupçonnant avec raison d'être attaché à son véritable Souverain. En effet, le Roi l'avoit comblé de faveurs; il l'avoit fait Grand-Ecuyer d'Angleterre, & Grand-Maître de l'Artillerie. Il avoit aussi été fait Lord par le Roi Charles, à sa recommandation. 1688.

Le Roi ayant eu avis que le Prince d'Orange étoit débarqué à Torbay dans l'Ouest de l'Angleterre, résolut de marcher à lui pour le combattre; & pour cet effet il ordonna que le rendez-vous général de l'armée seroit à Salisbury.

J'étois alors à Portsmouth, mon Gouvernement, & j'y reçus ordre d'aller à Salisbury prendre le commandement des troupes qui s'y assembloient. Cependent Milord Cornbury,

1688. fils aîné du Comte de Clarendon, & par conséquent cousin germain des Princesses d'Orange & de Danemarck, y étoit arrivé le premier; &, comme le plus ancien Colonel, se trouva, par mon absence, Commandant du quartier. Il voulut profiter de l'occasion pour mener au Prince d'Orange les quatre régimens de Cavalerie & de Dragons qui y étoient. Le sieur de Blathwayt, Secrétaire de la guerre, pour favoriser ce projet, avoit exprès differé pendant plusieurs jours de m'envoyer l'ordre du Roi. Cornbury donc supposant avoir reçu des ordres de la Cour, pour s'approcher plus près des ennemis, se mit en marche, & craignant que je ne le joignisse, il marcha nuit & jour faisant seulement quelquefois de petites haltes, pour rafraîchir les chevaux. Le Prince d'Orange, à qui il avoit donné avis de sa marche, envoya au devant de lui un gros détachement de cavalerie; & dès que Cornbury l'eut apperçu, il l'alla joindre avec quelques Officiers à qui il avoit donné le mot: mais le gros des troupes se voyant surpris & trahi par les Chefs, se retira au galop.

J'étois arrivé, peu de jours auparavant, à Salisbury, d'où ayant trouvé les troupes parties, je les suivis & arrivai à Warminster (je crois que c'est le nom du Bourg) le soir de cette trahison. J'y fus réveillé vers le minuit par un grand bruit que j'entendis dans la rue; & ayant mis la tête à la fenêtre, je vis

passer beaucoup de gens qui crioient : *Les Ennemis*: sur quoi je montai promptement à cheval ; & étant sorti du bourg, je ralliai les fuyards, & ramenai à Salisbury les quatre régimens, qui ne se trouverent diminués que d'environ cinquante Cavaliers ou Dragons, & d'une douzaine d'Officiers. 1688.

Il est à remarquer que, malgré l'invitation & les promesses de nombre de Seigneurs, le Prince d'Orange fut pendant plus de quinze jours, après être débarqué, sans que personne l'allât joindre ; de maniere qu'il commença à craindre pour la réussite de son entreprise, & délibéra même dans son Conseil, s'il ne se rembarqueroit pas : toutefois s'étant déterminé d'attendre encore quelque temps, il vit avec plaisir arriver Milord Colchester, Lieutenant des Gardes du Corps du Roi ; & peu de temps après, l'avanture du Milord Cornbury étant survenue, il ne songea plus qu'à profiter des mauvaises dispositions où étoit la Nation contre le Roi.

Le Roi étant arrivé à Salisbury, avoit donné ses ordres pour que l'on se tînt prêt à marcher en avant ; mais ayant appris qu'il y avoit nombre de mal-intentionnés dans l'armée, & qu'il étoit à craindre, qu'en s'approchant de l'ennemi, il ne se trouvât abandonné de la plupart, il prit le parti de retourner à Londres. Le Prince Georges de Danemark, les Ducs de Grafton & d'Ormond,

1688. Milord Churchill, & plusieurs autres, quitterent le Roi, & passerent au Prince d'Orange.

Le Roi me donna la Compagnie des Gardes-du-Corps, vacante par la désertion du Lord Churchill, mon oncle : le régiment des Gardes à cheval, que j'avois, fut donné au Comte d'Arran, fils aîné du Duc d'Hamilton.

Le Roi, en partant de Londres, avoit envoyé le Prince de Galles à Portsmouth, pour y être plus en sûreté; & lorsqu'il résolut de retourner de Salisbury à Londres, il envoya ordre à Milord Dover, Capitaine des Gardes-du-Corps, qui accompagnoit le Prince, de le mener en France; & pour cet effet signa l'ordre pour que Milord Dartmouth, qui étoit mouillé avec la flotte à Spithead, passât le Prince. Dartmouth refusa de le faire, disant qu'il falloit un ordre en forme du Conseil, pour le disculper envers la Nation de hasarder l'héritier présomptif de la Couronne hors du Royaume; mais sa véritable raison étoit, qu'il n'avoit plus que le nom d'Amiral, & qu'il craignoit que, si le Prince étoit embarqué, la flotte, toute dévouée au Prince d'Orange, ne le livrât aux ennemis : ainsi le Prince fut ramené à Londres, où le Roi arriva pareillement.

Quoique je voulusse cacher les fautes qu'a commises Milord Churchill, je ne puis passer sous silence une circonstance assez remarquable. Le Roi devoit, de Salisbury, aller dans mon carrosse visiter le quartier que commandoit le Major Général Kirck : un prodigieux

ſaignement de nez, qui prit tout d'un coup au Roi, l'en empêcha; & l'on prétend que la partie étoit faite, & les meſures priſes par Churchill & Kirck, pour livrer le Roi au Prince d'Orange: mais cet accident détourna le coup. 1688.

La Princeſſe de Danemarck, ayant ſu que le Roi revenoit de Saliſbury, & que ſon mari étoit paſſé aux ennemis, s'enfuit de Londres à Nottingham, accompagnée de l'Evêque de Londres, de Madame de Churchill & de Madame de Berkley: beaucoup de Nobleſſe s'empreſſerent de toutes parts à ſe rendre auprès d'elle; le tout ſur le prétexte que l'Egliſe étoit en danger, & que le Roi vouloit introduire le papiſme & le pouvoir arbitraire. Il eſt vrai qu'en pluſieurs occaſions on avoit agi avec peut-être trop peu de circonſpection, & que par-là on avoit donné lieu à de fauſſes imaginations: il eſt certain auſſi, qu'indépendamment du zele indiſcret de quelques Catholiques, le Comte de Sunderland y avoit plus contribué que perſonne; & cela, dans la vue de ruiner le Roi, & de préparer les eſprits pour les entrepriſes du Prince d'Orange, qui l'avoit gagné depuis long-temps. Mais, quoi qu'il en ſoit, l'on peut aſſûrer, que, malgré quelques démarches irrégulieres qu'on ne peut totalement excuſer, beaucoup de ce qu'on diſoit étoit outré, & que la Nation n'avoit jamais été ſi floriſſante que ſous ce regne.

1688. Le Roi se voyant trahi & abandonné par ses enfans, & par ceux en qui il avoit le plus de confiance, crut que la voie de négociation convenoit mieux que celle des armes, mais qu'avant tout, il falloit mettre la Reine & le Prince en lieu de sûreté. Il les fit donc embarquer secrétement, & conduire en France par Messieurs de Lausun & de Saint-Victor, deux François qui se trouvoient pour lors à Londres. Après cette démarche, il députa au Prince d'Orange trois Seigneurs; savoir, les Comtes de Nottingham & de Godolphin, avec le Marquis d'Hallifax, Chef de l'Ambassade. Le Prince d'Orange, pour toute réponse, dit qu'il alloit s'approcher de Londres, afin d'être plus à portée de traiter; & en effet il continua sa marche à la tête de son armée: sur quoi le Roi jugeant de la mauvaise volonté du Prince d'Orange, & craignant d'être arrêté, prit le parti de se déguiser & de se sauver en France; mais en chemin il fut arrêté par la populace, auprès de Feversham, & ayant été obligé de se découvrir, pour éviter leurs emportemens, (car ils le prenoient pour un Prêtre, aussi bien que le Chevalier Hales qui seul l'accompagnoit,) il fut traité avec respect; ensuite il fit venir de Londres le Comte de Feversham, avec un détachement de Gardes-du-Corps, & y retourna dans ses carrosses. En passant par la ville pour aller à Whitehall, le peuple s'empressoit en foule pour le voir, & crioit, *Vive le Roi*, avec toutes les démonstrations de la plus grande

joie : le ſoir il y eut partout des illuminations. Ces marques d'amitié des Bourgeois 1688.
de Londres déplurent au Prince d'Orange, & il réſolut d'éloigner le Roi, crainte que ſa préſence ne fût un obſtacle à ſes vaſtes deſſeins. En effet, le Roi lui ayant, auſſi-tôt après ſon retour, envoyé un meſſage à Windſor où il étoit arrivé, eut pour réponſe, que les affaires préſentes requérant ſa préſence à Londres, il ne convenoit pas que le Roi s'y trouvât en même temps, & qu'ainſi Sa Majeſté eût à choiſir l'endroit où Elle ſe voudroit retirer. Le Roi choiſit la ville de Rocheſter. Pendant ce temps, les Gardes Bleues du Prince d'Orange étoient venues prendre poſte à Whitehall, & les Gardes Angloiſes eurent ordre de ſe retirer : à quoi le Roi leur ordonna d'obéir. Le Roi, accompagné d'un détachement des Gardes du Corps du Prince d'Orange, ſe rendit à Rocheſter par eau : j'y arrivai deux jours après, ayant un peu auparavant, par ordre du Roi, rendu au Prince d'Orange la ville de Portſmouth. Il m'auroit été bien difficile, pour ne pas dire impoſſible, de défendre cette place ; car, quoique je fuſſe aſſez aſſuré de ma garniſon, conſiſtant en deux mille cinq cents hommes de pied, & cinq cents Dragons, je n'avois aucun magaſin de vivres, & je ne pouvois en trouver, à cauſe que par mer j'étois bloqué par la flotte qui ne vouloit laiſſer entrer aucun bâtiment dans le port ; & du côté de terre M. Norton, Colonel du temps de Cromwell,

1688. ayant aſſemblé les Milices du pays, s'étoit poſté ſur les hauteurs de Poſtdowne, & par-là barroit l'entrée & la ſortie de la petite iſle de Portſmouth. J'avois été à bord de Milord Dartmouth, pour lui repréſenter la néceſſité où j'étois, par rapport aux vivres, & l'importance de m'en faire avoir pour conſerver la place: il me répondit, les larmes aux yeux, qu'il convenoit de tout ce que je lui diſois, & que de ſon côté il n'y avoit rien qu'il ne fît pour le ſervice du Roi; mais qu'il n'étoit pas plus maître de la flotte, que moi; qu'il y étoit véritablement priſonnier, quoiqu'en apparence on vînt lui rendre les reſpects dus à un Amiral; que c'étoit le Chevalier Berry, ſon Contre-Amiral, qui étoit le maître; & qu'ainſi tout ce qu'il pouvoit me conſeiller de mieux, c'étoit de ne plus revenir à bord, crainte qu'on ne m'arrêtât. Je fus donc obligé de convenir avec Norton, que je ne ferois aucun acte d'hoſtilité, pourvu qu'il permît que les payſans vinſſent au marché à l'ordinaire; car nous ne vivions qu'au jour la journée. Le Roi avoit bien ordonné, en partant de Salisbury, qu'un vaiſſeau chargé de vivres, qui étoit à Southampton, vînt à Portſmouth; mais le Chevalier Berry l'avoit ſaiſi, ſous prétexte que la flotte en manquoit.

J'arrivai le ſoir à Rocheſter, & le Roi me dit de reſter à ſon coucher. Après qu'il fut déshabillé, & que tout le monde fut congédié, il reprit ſes habits, & ſortant par une

porte dérobée, qui étoit dans sa chambre, il gagna le bord de l'eau, & s'embarqua dans une grande chaloupe que Travagnon & Macdonnel, deux Capitaines de vaisseaux, dont les navires étoient dans la riviere, lui avoient préparée : il n'avoit avec lui que ces deux Officiers, Hidolph, Gentilhomme de la chambre, Labadye, Valet de chambre, & moi. Nous débarquâmes la nuit d'après à Ambleteuse, d'où le Roi se rendit à Saint-Germain : la Reine & le Prince de Galles y étoient arrivés quelques jours auparavant. — 1688.

Le Roi m'avoit dépêché de Boulogne à Versailles, pour donner part au Roi Très-Chrétien de son arrivée en France, & lui demander retraite dans son Royaume. J'en fus reçu avec toute la politesse & l'amitié imaginables ; & il étoit aisé de voir par ses discours, que son cœur parloit autant que sa langue.

Dès que le Prince d'Orange apprit le départ du Roi, & son arrivée en France, il convoqua une Convention, où assisterent tous les Grands du Royaume & les Députés des Provinces & Villes : après de grands débats, il y fut à la fin conclu, à la pluralité des voix, que le Roi avoit abdiqué, & qu'ainsi le trône étoit vacant. — 1689.

Le Roi écrivit de Saint Germain une lettre à la Convention, pour lui expliquer les raisons qu'il avoit eues de se retirer en France, & lui défendre en même temps de procéder en rien contre ses intérêts ou son autori-

té : mais on ne voulut pas recevoir sa lettre ;
1689. & peu après on déféra la Couronne, ou, pour mieux dire, on élut pour Roi & Reine d'Angleterre, le Prince & la Princesse d'Orange.

Je ne prétends pas ici faire un long discours, pour prouver l'irrégularité de tout ce qui se faisoit en Angleterre ; je dirai seulement qu'il n'a jamais été défendu par aucune Coutume ou Loi à un Prince de sortir d'un de ses Royaumes sans la permission de ses sujets, & qu'il est absurde d'avancer que par-là il abdique ; l'abdication étant une démission volontaire faite, ou de bouche, ou par écrit, ou du moins par un silence non forcé, après qu'on a été pressé de s'expliquer. Le Roi n'est tombé dans aucun de ces cas ; il étoit prisonnier, & pour se tirer des mains de ses ennemis, s'étoit sauvé où il avoit pu. De plus il ne lui étoit pas possible d'aller joindre ses fideles sujets en Ecosse, ou en Irlande, que par la France ; car toute l'Angleterre étant soulevée, il n'eut pu traverser tout ce Royaume qu'avec un grand péril : mais quand même il auroit été vrai que le Roi eût abdiqué, la Couronne se trouvoit, selon les loix fondamentales du Royaume, *ipso facto*, dévolue à l'héritier immédiat, lequel n'étant alors qu'un enfant au berceau, ne pouvoit avoir commis aucun crime, ni abdiqué. Le Prince de Galles, son fils, avoit été reconnu pour tel par toute l'Europe, par toute la Nation Angloise, & même par le Prince d'Orange : ainsi le Prince de Galles étoit Roi ; &

pour en reconnoître un autre, il falloit prouver qu'il étoit un enfant ſuppoſé: mais c'eſt ce qu'on n'a jamais oſé entreprendre, attendu que nul Prince n'eſt venu au monde en préſence de tant de témoins que celui-ci; comme il fut prouvé en plein Conſeil & aſſemblée de Notables, un peu avant la deſcente du Prince d'Orange. J'en pourrois parler ſavamment, car j'y étois; & malgré mon reſpect & mon dévouement pour le Roi, je n'aurois jamais pu donner les mains à une action ſi déteſtable, que celle de vouloir ſuppoſer un enfant, pour ôter la Couronne aux véritables héritiers; & après la mort du Roi, je n'aurois pas continué à ſoutenir les intérêts d'un impoſteur: l'honneur & la conſcience ne me l'auroient pas permis. 1689.

J'ajouterai encore cette réflexion. Le Prince d'Orange, par ſa déclaration, lorſqu'il paſſa en Angleterre, marquoit qu'il n'y venoit à autre intention que celle d'empêcher la ruine de l'Egliſe Anglicane, & d'examiner la naiſſance du Prince de Galles.

Quant au premier point, il l'a effectué, en détrônant un Roi Catholique; mais en même temps il a renverſé un des principaux articles de la Religion Anglicane, qui juſques-là avoit fait gloire de ſoutenir l'obéiſſance paſſive. Quant au ſecond, j'ai déjà dit que le Prince d'Orange ne l'a jamais oſé mettre ſur le tapis; & il n'en avoit plus beſoin, puiſqu'on l'avoit déclaré Roi: ſes Emiſſaires ont même ſouvent voulu avancer qu'il ne tenoit la Couronne,

que par droit de conquète, à l'exemple de
1689. Guillaume le Conquérant.

Quoique la défection semblât être générale, il faut pourtant dire, à l'honneur de l'Eglise Anglicane, que l'Archevêque de Cantorbery, & six autres Evêques, ne voulurent jamais reconnoître d'autre Roi que Jacques II; & malgré ce que la Convention venoit de faire pour le Prince d'Orange & la Princesse sa femme, ils continuerent à prier Dieu publiquement pour le Roi. La réponse, que l'Archevèque fit faire à la Princesse, est digne d'ètre transmise à la postérité. Dès qu'elle fut arrivée de Hollande à Whitehall, elle lui envoya un Gentilhomme, pour demander sa bénédiction. Il répondit: „ Quand elle aura obtenu celle „ de son pere, je lui donnerai volontiers la „ mienne. „ Le Prince d'Orange, voyant la fermeté de ces Prélats, les fit déposer. Ils donnerent un bel exemple de fidélitè inviolable à leur Souverain; car plutôt que de rien faire qui y put ètre contraire, ils se laisserent dépouiller de leurs dignités & revenus, & ne vécurent plus que des aumônes qu'on leur faisoit,

Le Comte de Tirconel, Vice-Roi d'Irlande, ayant rejetté les offres avantageuses qui lui avoient été faites par le Prince d'Orange, & ayant, par sa fermeté, conservé dans l'obéissance toute l'Irlande, à l'exception du Nord qui s'étoit déclaré pour la révolution, le Roi résolut de l'aller joindre, & de mener avec lui des Officiers Généraux François. M. de

Rosen, Lieutenant Général, lui fut donné pour commander l'armée sous Tirconel; M. 1689.
de Momont, Maréchal de Camp, pour servir de Lieutenant Général; & MM. de Pusignan & Lery, Brigadiers, pour être Maréchaux de Camp-Boisselau, Capitaine aux Gardes, fut envoyé pour être Major Général; & l'Estrade, Enseigne des Gardes-du-Corps, pour être Maréchal des Logis de la Cavalerie. Au mois de Février le Roi partit pour Brest, où il m'avoit déjà envoyé, & où le Roi Trés-Chrétien avoit fait équiper une escadre de trente vaisseaux de guerre, commandés par M. de Gabaret. Le Roi mit à la voile au premier bon vent; mais il fut obligé de rentrer dans le port, ayant été abordé & endommagé à la hauteur de Camaret, par un autre vaisseau de guerre. Dès que le vaisseau fut radoubé, nous remîmes à la voile, & nous arrivâmes à Kingsale le 17 Mars. Tirconel vint au devant du Roi à Cork, où il fut créé Duc : il rendit compte de l'état des affaires, & du nombre de troupes qu'il avoit levées. Les peuples montrerent par-tout une joie extraordinaire, n'ayant jamais vu de Roi dans ce Royaume, depuis Henri II. Le Roi se rendit à Dublin, où il convoqua un parlement, afin de trouver les fonds pour la guerre.

Avant l'arrivée du Roi, Tirconel avoit envoyé M. Richard Hamilton, Lieutenant Général, avec quelques troupes, pour tâcher de réduire le Nord : j'eus ordre aussi de m'y rendre, pour servir sous lui, en qualité de Maré-

chal de Camp. Après que je l'eus joint, nous
1689. nous avançâmes à Colraine, poſta très conſidérable, que les Rebelles abandonnerent à notre approche, dans la crainte d'être coupés par un détachement, qui avoit paſſé la riviere un peu au deſſus. De là nous marchâmes, le 15 Avril, au pont de Clady, ſur la riviere de Strabane, dont les Rebelles, au nombre de dix mille, vouloient défendre le paſſage : il n'y avoit point de gué, & de l'autre côté du pont, qui étoit rompu, les ennemis avoient placé de l'infanterie dans un bon retranchement, Nous n'avions mené avec nous que trois cent cinquante hommes de pied & environ ſix cents chevaux ; le reſte de notre petite armée étoit reſté près de Strabane. Notre infanterie s'approcha du pont rompu, & à coups de fuſils chaſſa les ennemis de leur retranchement. Hamilton, jugeant à propos de profiter du déſordre qui paroiſſoit parmi les Rebelles, ordonna qu'on paſsât la riviere à la nage. Dans l'inſtant nous nous y jettâmes tous à cheval, & nous arrivâmes ſur l'autre bord avec perte ſeulement d'un Officier & de deux Cavaliers noyés : l'infanterie en même temps trouva moyen, avec des planches, de paſſer ſur le pont, & s'étant ſaiſi des retranchemens, ſe mit à tirer ſur le gros des Rebelles qui étoient en bataille à mi-côte ; ce qui joint à l'action hardie que nous venions de faire, jetta l'épouvante parmi eux, de maniere qu'au lieu de venir nous charger au ſortir de l'eau, il s'enfuirent tous, Nous les pourſuivîmes pendant

cinq

cinq milles ; mais il n'y eut pas moyen d'atteindre leur cavalerie : pour l'infanterie, nous 1689.
en tuâmes environ quatre cents sur la place : le reste, à la faveur des marais, trouva moyen de se sauver. M. de Rosen, que le Roi Très-Chrétien avoit donné au Roi pour être son Général, étoit arrivé à Strabane pendant l'action, avec quelques troupes, & voyant que les Rebelles, qui lui étoient opposés, se retiroient, il passa pareillement la riviere à la nage sans aucune opposition. Le Roi, qui s'étoit avancé vers cette frontiere, ayant su la déroute, fut conseillé de s'approcher en personne de la ville de Londonderry, où les Rebelles s'étoient retirés, ne doutant pas que sa présence ne les déterminât à se soumettre. En effet, ayant joint M. de Rosen, il se mit en marche par S. Johnstown, & arriva devant Londonderry, sans en avertir Hamilton. Le malheur voulut que celui-ci, ayant envoyé, aussi-tôt après notre action, sommer les habitans de se rendre, ils lui avoient répondu qu'ils envoyeroient des Députés dans deux jours pour traiter ; mais qu'ils demandoient que les troupes ne s'approchassent pas plus près de leur ville, que Saint-Johnstown ; ce qu'Hamilton leur promit. Voyant donc paroître le reste de l'armée devant leur ville, les Rebelles s'imaginerent que l'on vouloit les surprendre, & que la promesse de M. d'Hamilton n'avoit été que pour mieux en venir à bout ; de maniere que, lorsque le Roi les fit sommer, ils

né repondirent qu'à grands coups de canons: ainsi, comme nous n'avions rien de prêt pour un siege, nous nous retirâmes un peu en arriere, & le Roi s'en retourna à Dublin, afin de tâcher de former une armée suffisante pour oppofer à celle que le Prince d'Orange se préparoit à envoyer en Irlande, sous le commandement de M. de Schomberg. M. de Rosen avoit eu d'autant plus de tort de persuader au Roi de faire devant Londonderry la démarche que je viens de marquer, qu'il avoit su & approuvé l'accord de M. d'Hamilton. Le Roi en partant avoit laissé le commandement de l'armée à MM. de Momont & d'Hamilton, ayant emmené avec lui M. de Rosen. Après le départ du Roi, nous résolûmes de nous approcher de Londonderry, pour la bloquer, en attendant que nous pussions avoir ce qui étoit nécessaire pour le siege. Momont, Hamilton, Pusignan & moi, nous nous avançâmes avec quatre cents hommes de pied, le régiment de Cavalerie de Tirconel, & celui de Dragons de Dungan, faisant environ sept cents chevaux: nous prîmes nos quartiers près du fort de Cullmore au dessous de Derry (Londonderry) sur la même riviere: le Commandant de ce fort se rendit d'abord, quoique nous n'eussions pas de quoi le prendre.

1689.

Siege de Londonderry

Nous avions laissé à Saint-Johnstown trois bataillons & neuf escadrons; comme aussi à deux milles de Derry, du côté de Saint-Johnstown, quatre bataillons aux ordres du Brigadier Ramsey. Le Brigadier Wauchop étoit de

l'autre côté de la riviere, vis-à-vis de Derry, avec deux bataillons, quelque cavalerie & quelques petites pieces de campagne. 1689.

Nous avions envoyé ordre à Ramſey d'envoyer deux cents hommes de pied, ſous les ordres du Colonel Hamilton, occuper le village de Pennibom, à un mille de la ville du côté de Cullmore, à deux milles de notre quartier, & à trois de celui de Ramſey. Les ennemis, qui virent paſſer cette petite troupe à la vue de la ville, ſortirent deſſus au nombre de quinze cents fantaſſins & de trois cents chevaux. Le Colonel Hamilton ſe poſta dans les haies & maiſons de Pennibom, & nous envoya avertir de venir promptement à ſon ſecours : malheureuſement notre cavalerie étoit au fourrage, de maniere que nous ne pûmes nous ſervir que d'une garde de quarante Maîtres avec leſquels nous allâmes au grand galop à Pennibom : nous trouvâmes que l'infanterie des ennemis s'étoit miſe en bataille vis-à-vis de la nôtre, & que leur cavalerie étoit à leur droite, ſur l'Eſtran : nous formâmes dans l'inſtant notre cavalerie, qui, par l'arrivée de quelques Dragons, ſe trouva de deux troupes de quarante Maîtres chacune ; nous chargeâmes la cavalerie ennemie, que nous culbutâmes & que nous pourſuivîmes le long de l'Eſtran, juſques fort près de la place. L'infanterie ennemie voyant cette déroute, ſe retira, & nous ne les inquiétâmes que de loin par quelques coups de fuſils : notre perte ne

fut pas considérable, quoiqu'en allant à la
1689. charge nous eussions essuyé tout le feu de l'infanterie ennemie. Momont y fut tué, aussi bien que le Major Taaf, frere du Comte de Carlingford & du Général Taaf, & six ou sept Cavaliers ou Dragons ; de tout ce que nous étions, il n'y en eut pas un qui ne fût, ou lui-même, ou son cheval, blessé. Cette action arriva le 21 Avril.

Crainte de nouvelle attaque, nous augmentâmes le poste de Pennibom jusqu'à cinq cents hommes de pied ; toutefois le 25, les ennemis sortirent vers les neuf heures du matin, avec sept à huit mille hommes, & nous attaquerent vivement. Le combat dura toute la journée : mais comme nous avions été chassés de toutes les haies, & réduits aux dernieres maisons du village, nous courions risque d'être totalement battus, si Ramsey, à qui nous avions envoyé, ne fut arrivé vers les sept heures du soir, avec ses troupes. Il commença d'abord par attaquer les Rebelles par derriere : ce qui les fit retirer avec précipitation dans la ville. Nous ne perdîmes pas beaucoup de monde dans cette action, quoique très-longue : Pusignan, Maréchal de Camp, y fut blessé, & mourut peu de jours après ; Pointy, Brigadier François y fut blessé, mais il en guérit : je reçus une grosse contusion à l'épine du dos, qui me fit grand mal, j'en fus quitte pour quelques incisions ; c'est l'unique blessure que j'aie eue de ma vie.

Les ennemis continuerent à faire des ſorties conſidérables, & il ne ſe paſſoit pas de jour que nous n'euſſions quelque action. 1689.

Comme on nous avoit mandé de Dublin, qu'on nous envoyoit de l'artillerie, nous crûmes qu'il étoit à propos de prendre à l'avance les poſtes près de la ville, qui pourroient en faciliter le ſiege. Pour cet effet, le 6 Mai, Ramſey attaqa avec ſes troupes un moulin à vent, qui étoit ſur une hauteur à demi portée du canon de la place, derriere laquelle étoit un fond où il devoit ſe camper. Les ennemis ſe défendirent avec une grande bravoure, & à la fin toute la ville étant ſortie ſur lui, il fut pouſſé & obligé de ſe retirer. Ramſey y fut tué avec environ deux cents hommes; pluſieurs Officiers de diſtinction furent pris. Wauchop prit le commandement des troupes de Ramſey, & réſolut de tenter encore de s'emparer du moulin. Les ennemis, qui en voyoient la conſéquence, l'avoient enveloppé d'un grand retranchement: nos troupes ne purent jamais le forcer, & nous y perdîmes encore pluſieurs Officiers, & au moins cent Soldats.

Voyant l'opiniâtreté, le nombre & la bravoure des Rebelles, nous raſſemblâmes toutes nos troupes, conſiſtant en douze bataillons, & quinze ou ſeize eſcadrons. Nous nous campâmes vis-à-vis du front de la place, derriere un rideau à une portée de carabine, & nous laiſſâmes de l'autre côté de la riviere les deux bataillons qui y étoient.

Quelques jours après arriverent six pieces
1689. de gros canon; il y en avoit trente dans la ville. Nous n'avions en tout que cinq à six mille hommes; les assiégés en avoient plus de dix mille bien armés.

M. de Rosen arriva pareillement avec des Ingénieurs & Artilleurs François, pour commencer les attaques. Comme la besogne ne me plaisoit pas, non plus que le nouveau Général, & que l'on avoit dessein d'envoyer un détachement pour observer les Rebelles d'Inniskillin, dont le nombre s'augmentoit, j'en demandai le commandement, & l'obtins. Je partis le 21 Juin du camp avec quatre cents chevaux, ou Dragons, & me rendis à Cavanparck sur la riviere de Shabane: de là ayant appris qu'il y avoit à Donnegal trois cents Rebelles, qui faisoient des magasins, j'y marchai de nuit, & les attaquai à la petite pointe du jour: ils y furent battus & contraints de se sauver dans le château. Je brûlai les magasins & la ville, & me retirai à mon camp avec quinze cents bœufs, vaches, ou moutons.

Ayant été joint quelque temps après par un régiment de Cavalerie, par un de Dragons, & par quatre bataillons venus de Dublin, je résolus de m'approcher d'Inniskillin, afin de mieux observer les mouvemens des Rebelles. J'allai donc le 6 de Juillet camper à Trelick, à neuf milles d'Inniskillin; le 13 je m'avançai avec un détachement, pour reconnoître le pays & la ville. Les ennemis

fortirent fur moi avec deux cents hommes de pied & cent chevaux; je les attaquai, & poussai la cavalerie jusqu'aux retranchemens qu'ils avoient faits auprès de la ville, & même sous le feu du canon d'un fort qu'ils avoient bâti: nous fîmes main-basse sur l'infanterie, dont il ne s'échappa que cinq ou six hommes: nous prîmes un Capitaine, un Lieutenant & deux drapeaux. 1686.

Peu de temps après, je fus fait Lieutenant général.

Le Général Kirck étant arrivé avec une petite flotte dans le lac Foyle, où la riviere de Derry se décharge, M. de Rosen m'ordonna de revenir, tant pour être plus à portée de le renforcer, que pour m'opposer aux entreprises de Kirck. Etant donc revenu à Cavanparck, j'eus avis par M. de Rosen, que Kirck avoit fait une descente à Ramulton, avec huit cents Fantassins; sur quoi je m'y transportai diligemment avec ma Cavalerie & mes Dragons, faisant pour lors douze cents chevaux. Je fis tâter l'infanterie ennemie par les Dragons; mais il n'y eut pas moyen de la déposter, d'autant qu'elle étoit soutenue par des frégates, qui tiroient continuellement sur nous: ainsi l'affaire se passa en escarmouches toute la journée, & le lendemain je me retirai à Cavanparck.

Le 28 Juillet, les vaisseaux ennemis remonterent la riviere, malgré l'estacade que l'on avoit faite auprès du fort de Cullmore, & qui fut brisée par le premier bâtiment,

qui passa. M. de Rosen, voyant le secours
1689. entré dans la place, jugea à propos de lever le siege, d'autant que le Roi pouvoit avoir besoin de son armée pour faire tête à M. de Schomberg, qui étoit sur le point d'arriver en Irlande avec des forces considérables. L'armée décampa dans le commencement d'Août, & retourna du côté de Dublin. Le Roi avoit ordonné qu'on me donnât partie des troupes, & l'artillerie, pour aller prendre Inniskillin; mais Rosen n'y voulut point consentir, disant que je n'avois pas de quoi réussir dans cette expédition. Il est vrai que nous avions peu ou point de boulets pour notre canon, ni presqu'aucune sorte de munitions de guerre; mais pourtant, comme le fort d'Inniskillin n'étoit que de terre, nous aurions pu l'emporter; de plus, la ville d'Inniskillin étoit ouverte, ainsi nous nous en serions emparés, & par-là aurions peut-être obligé le fort à se rendre. Rosen me dit que, s'il avoit trouvé l'affaire praticable, il y auroit été lui-même.

En revenant du Nord, nous laissâmes une bonne garnison dans Charlemont. A peine fus-je arrivé à Dublin, que le Roi ayant eu avis que Schomberg étoit débarqué dans le Nord, m'ordonna de m'y avancer avec mille hommes de pied, & six cents chevaux ou Dragons: il étoit question de retarder sa marche le plus qu'il se pourroit, afin de donner au Roi le temps de former une nouvelle armée; car celle qui venoit de Derry étoit réduite à peu de chose. Je me portai à New-

ry, où je restai pendant que Schomberg fit le siege de Carick-Fergus; en quoi nous lui 1690.
eûmes grande obligation: car s'il eût marché tout droit en avant, sans s'amuser, il seroit arrivé à Dublin, avant que le Roi eût été en état de s'opposer à lui. Je fis travailler à Newry, publiant que je voulois défendre ce poste. En effet, Schomberg, ne s'imaginant point que j'osasse rester dans cet endroit avec si peu de troupes, ne douta point, ou que je n'eusse beaucoup de monde, ou que mon poste ne fût excellent. Etant donc venu avec son armée camper à deux milles de Newry, il vint me reconnoître avec quatorze escadrons. Je fis occuper tous les petits monticules, car le pays en étoit plein, par des vedettes, & me tins au milieu sur une hauteur avec deux troupes seulement, faisant jouer des fanfares par les trompettes. Cette contenance confirma Schomberg dans son opinion, & il se retira à son camp, jusqu'où je le suivis à une certaine distance. Il fit distribuer des munitions à son infanterie, dans l'intention de m'attaquer le lendemain avec toute son armée; mais la nuit je me retirai à Dundalk, d'où, deux jours après, par ordre, je me rendis à Drogheda. Le Roi y étoit arrivé, & par les soins du Duc de Tirconel, il avoit ramassé une armée de vingt-deux mille hommes assez mal armés: il résolut de se porter en avant; & en effet nous marchâmes à Affane, a trois mille de Dundalk, où Schomberg étoit campé avec toute son ar-

1689. mée, composée de vingt mille hommes. Peu de jours après, le Roi mit l'armée en bataille dans une plaine à la vue des ennemis, pour leur offrir le combat; mais ils demeurerent dans leur poste, & nous dans notre camp, jusqu'à la fin d'Octobre que nous nous retirâmes en quartiers d'hiver : Schomberg en fit autant, & abandonna Dundalk, où, par les maladies que causoit le mauvais air, il avoit perdu la moitié de ses troupes. Nous y établîmes un quartier considérable aux ordres d'un Maréchal de Camp.

M. de Rosen s'en retourna en France, à son grand contentement, aussi bien qu'à celui de tous les Officiers de l'armée, qui ne pouvoient le souffrir. Il étoit de Livonie; il avoit commencé à servir en France, dans le régiment du vieux Général Rosen. Son Colonel, lui trouvant du courage & de l'esprit, le fit Officier, & enfin lui donna sa fille en mariage; de là il trouva moyen de se pousser par les degrès, & parvint à être Lieutenant Général, & ensuite Mestre-de-Camp Général de la Cavalerie Françoise. C'étoit un excellent Officier, fort brave & fort appliqué, très-propre pour être à la tête d'une aile; mais incapable de commander une armée, par la raison qu'il craignoit toujours les événemens; & quoique très-civil dans la société, & très-noble dans sa maniere de vivre, il étoit fort sujet à se mettre en colère, & même à un tel point qu'il en devenoit furieux; & alors il n'étoit plus capable de rien

écouter que sa passion. Il fut fait Maréchal de France en 1703, & voyant qu'on ne vouloit pas le mettre à la tête d'une armée, il se retira à une terre qu'il avoit en Alsace, & y mourut en 1714, âgé de 78 ans. 1689.

M. d'Avaux, Ambassadeur de France, fut aussi rappellé; le Roi n'étoit pas content de ses manieres hautes, & peu respectueuses: c'étoit d'ailleurs un homme d'esprit, & qui avoit acquis de la réputation dans les différentes ambassades qu'il avoit eues.

A la priere de la Reine d'Angleterre, le Roi Très-Chrétien envoya à sa place le Duc de Lausun, à qui il donna aussi le commandement des sept bataillons François qu'il avoit résolu de faire passer en Irlande. Le Roi avoit demandé au Roi Très-Chrétien un secours de troupes, à cause que le Prince d'Orange se préparoit à y venir en personne, avec une armée considérable; mais ce petit nombre n'étoit pas suffisant, & fut cause que le Prince d'Orange en mena plus qu'il n'avoit d'abord projetté. Milord Montcassel passa en France, sur les mêmes bâtimens qui avoient porté les troupes Françoises, & y conduisit cinq régimens d'Infanterie Irlandoise, que le Roi envoyoit en échange des troupes qu'avoit emmenées le Duc de Lausun.

Vers le commencement de cette année, le Roi ayant eu avis que, dans la vue d'étendre ses quartiers, M. de Schomberg avoit détaché le Brigadier Woosely, pour se saisir de Belturbet, petit bourg, dans un pays abondant 1690.

& très-propre à son dessein, m'envoya de ces
1690. côtés-là, avec quinze cents hommes de pied & deux cents chevaux, afin d'observer les ennemis, & de les déloger s'il étoit possible. J'arrivai à Cavan, à cinq milles de Belturbet, le soir fort tard, & le temps étant fort mauvais: les troupes furent logées dans la ville. Je chargeai le Brigadier Wauchop, qui y avoit commandé pendant l'hiver, du soin d'avoir des partis en campagne; ce qu'il m'assûra avoir déjà fait, & qu'il seroit averti du moindre mouvement des ennemis. Toutefois le lendemain, à la pointe du jour, nous fûmes fort surpris d'entendre crier aux armes: en effet, les ennemis ayant marché la nuit, étoient déjà à la vue des postes avancés. Je fis incontinent monter mes troupes sur une hauteur à la droite de la ville, & les rangeai en bataille un peu en avant d'une espece de fort de terre, où nous avions une garnison. Le dessein des ennemis, qui ignoroient pareillement mon arrivée, étoit de s'emparer de cette hauteur, & d'attaquer le fort; mais ayant apperçu plus de troupes qu'une simple garnison, ils se mirent en bataille. Ils étoient au nombre de trois mille hommes de pied, & de trois cents chevaux. Je marchai à eux; je les attaquai, & les poussai de haies en haies, jusqu'au penchant de la hauteur, qu'ils commençoient déjà à descendre assez en désordre: mais malheureusement le Brigadier Nugent, & beaucoup d'Officiers de son régiment, ayant été blessés, & se retirant, une terreur

panique saisit toutes mes troupes, & dans un instant de vainqueurs nous dévînmes vaincus. Toute mon infanterie s'enfuit dans le fort, sans qu'il me fût possible de la rallier au dehors. Les ennemis ne poursuivirent point ma cavalerie, qui se retira à douze milles en arriere. Ils ne resterent qu'une demi-heure sur le champ de bataille, & se retirerent à Belturbet. Dans cette occasion ils perdirent environ deux à trois cents hommes, & nous cinq cents. Je restai quelques jours à Cavan, pour y donner des ordres nécessaires à la sûreté de cette frontiere, & puis je retournai à Dublin. 1690.

Le Prince d'Orange débarqua au printemps dans le Nord de l'Irlande; sur quoi le Roi ayant rassemblé son armée, s'avança au mois de Juin à Dundalk. Les ennemis avoient quarante-cinq mille hommes, & nous n'étions que vingt-trois mille. Cette grande disproportion nous détermina à tâcher d'occuper quelque poste pour arrêter le Prince d'Orange, ou du moins le combattre avec moins de désavantage. Il fut proposé de se camper sur les hauteurs au delà de Dundalk, attendu que le pays étoit assez difficile; mais comme les ennemis, en faisant un petit détour, pouvoient descendre dans la plaine derriere nous, il fut résolu de se placer derriere la riviere de Boyne, près de Drogheda. Le Prince d'Orange nous suivit, & se campa vis-à-vis de nous, le 29 Juin. Le lendemain, les ennemis partagerent leur armée: le Prin-

ce d'Orange, avec la moitié, remonta la riviere jusqu'à Slane, d'où ayant chassé deux régimens de Dragons, qui gardoient ce passage, il s'avança vers nous. Le Roi, qui vit cette manœuvre, marcha aussi de ce côté-là avec la plus grande partie de l'armée, & laissa, pour garder le passage d'Old-Bridge, huit bataillons aux ordres de M. d'Hamilton, Lieutenant Général, & l'aile droite de cavalerie aux miens. Schomberg, qui étoit resté vis-à-vis de nous, attaqua Old-Bridge, & s'en empara, malgré la résistance du régiment qui y étoit, & qui y perdit cent cin quante hommes tués sur la place sur quoi Hamilton descendit avec les sept autres bataillons pour rechasser les ennemis. Deux bataillons des Gardes les enfoncerent; mais leur cavalerie ayant trouvé moyen de passer à un autre gué, & s'avançant pour tomber sur notre infanterie, j'y fis marcher notre cavalerie, ce qui donna le moyen à nos bataillons de se retirer; mais aussi il fallut que nous commençassions un combat fort inégal, tant par le nombre d'escadrons, que par le terrein qui étoit fort coupé, & où les ennemis avoient fait glisser de l'infanterie. Nous ne laissâmes pas de charger & recharger dix fois; & à la fin les ennemis étourdis de notre audace, firent halte: nous nous reformâmes devant eux, & puis nous nous remîmes en marche au petit pas, pour aller joindre le Roi; lequel, après avoir mis l'armée en bataille, pour charger le Prince d'Orange, en fut empêché par un marais

1690.

Battle of the Boyn

qui se trouva entre les deux armées: sur quoi, pour n'ètre pas enveloppé par cette partie des ennemis qui venoient de forcer le passage d'Old-Bridge, il fit marcher par la gauche pour gagner le ruisseau de Duleek. J'arrivai avec ma cavalerie, justement comme les dernieres troupes du Roi passoient le ruisseau; mais celles du Prince d'Orange, qui s'avançoient toujours, y arriverent presque en même temps; de maniere que je fus obligé de passer le défilé au grand galop & en confusion: nous nous ralliâmes de l'autre côté, & toute notre armée s'y rangea en bataille. Les ennemis en firent autant vis-à-vis de nous, mais n'oserent nous attaquer. Après quelque peu de temps, nous nous remîmes en marche, & fûmes suivis par partie de l'armée ennemie; toutes les fois qu'à quelque défilé nous faisions halte, ils en faisoient de même, & je crois qu'lis étoient bien aises de nous faire un pont d'or. A la vérité, cette inaction pouvoit venir de la mort de Schomberg, qui avoit été tué dans la mêlée du côté d'Old-Bridge dans une des charges que nous y fîmes, & l'on peut (sans faire tort au Prince d'Orange) assûrer que Schomberg étoit meilleur Général que lui. Quoi qu'il en soit, les ennemis nous laisserent aller tranquillement. La nuit venue, nous reçûmes ordre de marcher à Dublin; ce que nous fîmes le matin. De là de Duc de Tirconel nous ordonna de gagner Lymerick, qui en étoit au moins à soixante milles: chaque Colonel fut chargé d'y conduire son régiment 1690.

1690. par où il jugeroit à propos ; ce qui fut exécuté, ſans qu'il y eût que fort peu de déſordre commis dans le pays. Les François faiſoient l'arriere-garde, commandée par M. de Zurlaube, Brigadier ; car tous les autres François avoient pris le chemin de Cork & de Kinſale, à deſſein de s'embarquer. Le Duc de Tirconel & le Duc de Lauſun ſe rendirent auſſi à Limerick. Le Roi, ayant vu que, par le malheureux ſuccès de la journée de la Boyne, il ne pouvoit conſerver Dublin, crut qu'il convenoit mieux de laiſſer le commandement à Tirconel, & de s'en retourner en France, tant pour y ſolliciter des ſecours, que pour voir mêmes s'il ne trouveroit pas jour à profiter de l'abſence du Prince d'Orange, pour faire une entrepriſe ſur l'Angleterre (*a*). L'occaſion ſe trouvoit favorable, car le Maréchal de Luxembourg avoit gagné en Flandre la bataille de Fleurus ; & le Comte de Tourville, qui venoit de battre les flottes ennemies, étoit actuellement à l'ancre aux Dunes ; de ma-

(*a*) M. de Voltaire a cenſuré un peu rigoureuſement la conduite d'un Roi vertueux, & d'une Nation brave & fidelle : il ne l'auroit pas fait s'il avoit connu la vérité ; car, en pluſieurs endroits de ſon Hiſtoire générale, ou plutôt dans tous ſes écrits, l'on voit que la vertu & la valeur malheureuſes ont droit à ſon reſpect. Cela nous engagera à mettre à la fin de ces Mémoires une relation plus ample de cette bataille, & de la retraite du Roi, tirée des Mémoires manuſcrits de ce Prince. *Voyez* la note n°. 2.

maniere que le passage en Angleterre étant sans difficulté ni opposition, il y avoit lieu 1690.
de présumer que le Roi pourroit aisément se rendre maître de ce Royaume. Cela auroit aussi obligé le Prince d'Orange à abandonner l'Irlande, pour accourir au plus pressé : mais M. de Louvois, Ministre de la Guerre, qui, par opposition à M. de Seigneley, Ministre de la Marine, étoit contraire en tout au Roi d'Angleterre, s'opposa si fortement à ce projet, que le Roi Très-Chrétien, persuadé par ses raisons, n'y voulut pas consentir.

Je reviens à l'Irlande. Dans le combat de la Boyne, nous ne perdimes qu'environ mille hommes, & il n'y eut que les troupes de M. d'Hamilton, & les miennes, qui combattirent : Hamilton y fut pris ; Milord Dongan, le Chevalier de Vandray (a), le Comte d'Hoquincourt, fils du Maréchal de même nom, & Milord Carlingford, y furent tués. La perte des ennemis n'y fut que très-médiocre : la Caillemotte, frere du Marquis de Ruvigny, créé depuis Vicomte de Galloway, fut tué au passage d'Old-Bridge ; Schomberg fut tué par un Exempt & quelques Gardes-du-Corps, lesquels le prirent, à cause de son Cordon bleu, pour le Prince d'Orange.

(a) Il avoit été mon Gouverneur.

1690. Les ennemis furent plusieurs jours sans venir à Dublin ; ce qui fit courir le bruit en Flandre, & même dans toute l'Europe, que le Prince d'Orange avoit été tué. Il est vrai que, la veille du combat de la Boyne, il avoit été frappé légérement d'un coup de canon, qui lui effleura le haut de l'épaule. A la fin les ennemis se mirent en marche, & de Dublin ils vinrent à Limerick. Le même jour qu'ils y parurent, les troupes Françoises se retirerent à Galloway. Nous laissâmes M. de Boisseleau, François, Capitaine aux Gardes du Roi Très-Chrétien, & Maréchal de Camp, pour commander dans la ville, avec toute notre infanterie Irlandoise, qui montoit à environ vingt mille hommes, dont pourtant il n'y avoit pas plus de la moitié qui fût armée. Nous tînmes la campagne avec notre cavalerie, qui pouvoit faire trois mille cinq cents chevaux. Nous campâmes d'abord à cinq milles de Limerick, en deçà de la riviere de Shannon, qui la traverse, afin de garder la communication libre avec la ville. Cela nous réussit parfaitement, & jamais les ennemis n'oserent tenter de l'investir de notre côté, ni même d'envoyer aucun parti en deçà de cette riviere, qui n'est guéable qu'en quelques endroits. La place n'avoit pour toute fortification qu'un mur non terrassé, avec quelques méchantes petites tours sans fossés. Nous avions fait une sorte de chemin couvert tout autour, & une espece d'ouvrage à cornes pallissadé devers la grande porte ; mais

les ennemis ne l'attaquerent point par-là. Ils ouvrirent la tranchée au loin sur la gauche; 1690.
ils dresserent des batteries, firent une breche de cent toises, & puis sommerent la garnison de se rendre. Les Irlandois n'y voulurent point entendre, de maniere que le Prince d'Orange fit donner l'assaut général par dix mille hommes. La tranchée n'étant qu'à deux toises des pallasides, & n'y ayant point de fosses, les ennemis furent sur le haut de la breche, avant que l'on eût l'alarme de l'attaque. La décharge d'une batterie que Boisseleau avoit pratiquée en dedans, les arrêta un peu; mais bientôt ils descendirent dans la ville. Les troupes Irlandoises s'avancerent de tous côtés, & ensuite chargerent les ennemis avec tant de bravoure dans les rues qu'ils les rechasserent jusques sur le haut de la breche, où ils voulurent se loger. Le Brigadier Talbot, qui se trouvoit alors dans l'ouvrage à cornes avec cinq cents hommes, accourut par-dehors le long du mur, & les chargeant par-derriere, les chassa, & puis rentra par la breche, où il se posta. Dans cette action, les ennemis eurent deux mille hommes tués sur la place; de notre côté, il n'y en eut pas quatre cents.

Le Prince d'Orange, voyant le mauvais succès de cette attaque, & que l'élite de ses troupes y avoit péri, se détermina à lever le siege. Il publia en Europe que les pluies

continuelles en avoient été la cause (a): mais
1690. je peux certifier qu'il n'étoit pas tombé une goutte d'eau de plus d'un mois auparavant, & qu'il ne plut pas de trois semaines après.

Il ne restoit dans Limerick, que cinquante barils de poudre, lors de la levée du siege; & nous n'avions pas, dans toute la partie de l'Irlande qui nous étoit soumise, de quoi y en mettre encore autant.

J'avois proposé au Duc de Tirconel, dès que les ennemis furent placés & établis devant Limerick, de passer le Shannon avec nos trois mille cinq cents chevaux, dans l'intention d'aller détruire tous les magasins qu'ils avoient sur leurs derrieres, sur-tout à Dublin; ce qui les auroit indubitablement obligés de décamper. Comme les villes de ce pays étoient toutes ouvertes & sans défenses, j'étois moralement sûr de réussir dans mon projet; & quant au retour qu'on m'objectoit devoir être difficile, la connoissance que j'avois du pays, m'y avoit fait pourvoir; car, outre l'avance que j'aurois eue sur les ennemis, je comptois gagner le Nord, & rentre dans nos quartiers par Sligo. Le Duc de Tirconel, devenu pesant & craintif, ne voulut point consentir à ma proposition, & peut-être y entra-t-il un peu de jalousie de sa part; car, comme il ne convenoit pas à sa dignité de Vice-Roi de devenir partisan, & que d'ailleurs il n'étoit pas d'un

[a] Il allégua là même raison dans son discours au Parlement d'Angleterre.

âge ni d'une taille à faire cette course ; le tout auroit roulé sur moi. 1690.

Peu de temps après, ayant su qu'un grand convoi d'artillerie & de munitions de guerre alloit au camp devant Limerick, il détacha le Brigadier Sarsfield, avec huit cents chevaux ou Dragons, pour l'attaquer : celui-ci tomba dessus, battit l'escorte, & brûla le convoi. Cette expédition pouvoit avoir été la cause du manque de poudre & de boulets, où se trouverent les ennemis ; & ce qui, joint à l'obstination & à la bravoure des Irlandois, détermina sans doute la retraite du Prince d'Orange, qui repassa bientôt après en Angleterre.

Le Duc de Tirconel crut qu'il étoit nécessaire qu'il allât en France, pour y répresenter le mauvais état des affaires, & faire sentir que, sans des secours très-considérables, on ne pouvoit soutenir l'Irlande. M. de Lausun partit avec lui, & ramena en même temps les troupes Françoises.

Il ne sera pas hors de propos de parler ici de M. Lausun, d'autant qu'il n'en sera plus question dans ces Mémoires. Son caractere est aussi extraordinaire, que sa vie a été romanesque. Il étoit né Gascon, & d'une très-grande Maison. Il trouva moyen de se pousser à la Cour, & d'y devenir favori du Roi Louis XIV, qui le fit Capitaine des Gardes-du-Corps, & créa pour lui la charge de Colonel Général des Dragons. Non-seulement il traita les Ministres & les Courtisans avec la derniere hauteur, mais il poussa ses prétentions jusqu'à ne vou-

loir pas se contenter d'épouser en secret Made-
1690. moiselle, fille de Monsieur, Gaston de France, à quoi le Roi avoit consenti; il vouloit absolument qu'il lui fût permis de célébrer le mariage publiquement, avec pompe, & en présence du Roi & de toute la famille Royale. Les Princes du Sang firent leurs représentations; sur quoi le Roi lui défendit de plus songer à ce mariage: mais Lausun, loin d'avoir pour son maître & son bienfaiteur les égards convenables, s'emporta jusqu'au point de reprocher au Roi son manque de parole, & même de casser son épée en sa présence, lui disant qu'il ne méritoit plus qu'il la tirât pour son service. Le Roi, malgré cette impertinence, lui offrit d'oublier le passé, & même de le faire Duc, Maréchal de France & Gouverneur de Province, pourvu qu'il voulût ne plus prétendre à Mademoiselle: mais il réfusa tout, de maniere que le Roi, irrité contre lui, le fit enfermer dans le château de Pignerol, où il a resté pendant nombre d'années, jusqu'à ce que Mademoiselle, qui l'avoit épousé secrétement, donna, pour le tirer de prison, à M. le Duc du Maine, la Principauté de Dombes. Il passa ensuite en Angleterre, d'où, en 1688, il revint en France avec la Reine & le Prince de Galles, ainsi que je l'ai marqué ci-devant. Le Roi Très-Chrétien, à la priere de la Reine, le fit Duc, & lui redonna toutes les entrées qu'il avoit eues auparavant. Etant passé en Irlande, à la tête des troupes auxiliaires, il

y fit voir que, si jamais il avoit su quelque chose du métier de la guerre, il l'avoit alors totalement oublié. Le jour de la Boyne, étant avec lui le matin, lorsque les ennemis passerent la riviere à Slane, il me dit qu'il falloit les attaquer ; mais à force de chercher un champ de bataille, il donna le temps aux ennemi de déboucher & de se former dans la plaine ; après quoi j'ai marqué qu'il ne fut plus possible de les charger. Il ne montra en Irlande ni capacité, ni résolution, quoique d'ailleurs on assurât qu'il étoit très-brave de sa personne. Il avoit une sorte d'esprit, qui ne consistoit pourtant qu'à tourner tout en ridicule, à s'ingérer par tout, *à tirer les vers du nez, & à donner des godens.* Il étoit noble dans ses manieres, généreux, & vivant très-honorablement. Il aimoit le gros jeu, & jouoit très-noblement. Sa figure étoit fort mince, & l'on ne peut comprendre comment il a pu être un homme à bonne fortune. Après la mort de Mademoiselle, il s'est marié avec la fille du Maréchal de Lorges, dont il n'eut d'enfans. Le Roi d'Angleterre lui avoit donné la Jarretiere. 1690. M. De Lauzun.

Tirconel m'avoit laissé le commandement général du Royaume en son absence ; sur quoi ayant envie d'étendre mes quartiers au delà de la riviere de Shannon, je passai au pont de Banaker avec toute ma cavalerie, sept bataillons & quatre pieces de canon ; j'attaquai le château de Blir : mais par la maladresse de mes Canonniers, qui ne purent jamais attraper le château, je me vis obligé de lever le siege;

car le Général Douglas, ayant rassemblé un
1690. très-gros corps des ennemis, vint au secours,
& je ne crus pas devoir hasarder une action
avec des forces si inégales. Je me retirai donc
à deux milles en arriere, dans un très-bon
poste, d'où ensuite je repassai le Shannon.

Peu de temps après, j'eus avis que Milord Churchill avoit débarqué près de Kinsale avec huit mille hommes ; il assiégea cette place, la prit en peu de jours, & de là marcha à Cork. J'avois cependant ramassé sept à huit mille hommes, & je m'avançai du côté de Kilmalock pour tenter le secours ; mais toutes les troupes ennemies de ce côté-là l'ayant joint, je me trouvai si inférieur en nombre, que je me contentai de l'observer ; & quand son expédition fut finie, nous nous retirâmes tous dans nos quartiers. Le Duc de Grafton, fils du Roi Charles II, Vice-Amiral d'Angleterre, qui étoit venu Volontaire avec Churchill, fut tué à Cork.

Pour ne point interrompre les faits militaires, j'ai omis plusieurs particularités d'intrigues & de cabales, que je vais ici présentement dire en deux mots.

Dès l'arrivée du Roi à Dublin, plusieurs Irlandois conçurent de la haine pour Mylord Melford, Ecossois, premier Ministre & Secrétaire d'Etat : le Duc de Tirconel, qui voyoit avec peine le grand crédit de ce favori, contribua sous main à faire éclater les murmures publics, & enfin fit présenter au Roi un placet au nom de la nation Irlandoise, pour

demander l'éloignement de Melford. Le Roi, dans les circonstances présentes, ne crut pas pouvoir le refuser à une Nation qui soutenoit si noblement ses intérêts, & à laquelle il espéroit alors avoir l'obligation de son rétablissement sur le trône d'Angléterre. Melford fut donc envoyé en France, & de là à Rome, pour y résider auprès du Pape, comme Ministre du Roi. Le Chevalier Nagle, Irlandois, & Procureur Général, eut, à la sollicitation de Tirconel, la charge de Secrétaire d'Etat. C'étoit un très-honnête homme, de bon sens & très-habile dans son métier; mais nullement versé dans les affaires d'Etat. Le Brigadier Luttrel avoit été un des principaux boute-feux dans toute cette affaire, & montra dans la suite de quoi il étoit capable; car, après la bataille de la Boyne, le Duc de Tyrconel étant redevenu Vice-Roi d'Irlande par la retraite du Roi, Luttrel ne cessa de parler contre Tirconel, & d'exciter tout le monde contre lui: il sut si bien animer les principaux de la Nation, qu'un jour Sarsfield me vint trouver de leur part, & après m'avoir fait promettre le secret, il me dit, qu'étant convaincus de la perfidie de Tirconel, ils avoient résolu de l'arrêter, & qu'ainsi il me proposoit de leur part de prendre sur moi le commendement du Royaume. Ma réponse fut courte: je lui dis que je m'étonnois qu'ils osassent me faire une telle proposition, que tout ce que l'on pouvoit faire contre le Vice-Roi étoit crime de

1690.

leze-Majesté, & que par conséquent, s'ils ne
1690. cessoient de cabaler, je serois leur ennemi, & en avertirois le Roi & Tirconel. Mon discours fit impression, & empêcha l'exécution de leurs desseins. Après le départ de Tirconel pour la France, Sarsfield, Simon Luttrel, frere du Brigadier, & le Brigadier Dorington, me vinrent trouver à Limerick, de la part de l'assemblée générale de la Nation, pour me dire qu'ils avoient lieu de soupçonner que Tirconel ne représenteroit pas suffisamment à la Cour de France leurs besoins, & qu'ainsi ils me prioient de vouloir bien prendre des mesures pour le faire moi-même. Je leur répondis que je m'étonnois qu'ils osassent faire de pareilles assemblées sans ma permission, que je leur défendois d'en faire à l'avenir, & que le lendemain je leur ferois savoir mes intentions sur ce dont ils m'avoient parlé. En effet, je convoquai chez moi tous les principaux Seigneurs, tant Ecclésiastiques que Laïques, & tous les Officiers Militaires, jusqu'aux Colonels inclus. Je leur fis un discours à peu près comme la veille; mais pour montrer que je ne desirois que le bien, je dis que je voulois bien avoir la complaisance pour eux d'envoyer en France des personnes de leur goût, pour représenter au vrai leur état & leurs besoins: je proposai l'Evêque de Cork, les deux freres Luttrel, & le Colonel Purcell. Tout le monde approuva dans l'instant mon choix, & dans peu de jours je fis partir mes dépu-

tés : j'envoyai auſſi le Brigadier Maxwell, Ecoſſois, pour expliquer au Roi les raiſons 1690.
que j'avois eues pour faire cette députation & pour le ſupplier de vouloir bien ne pas laiſſer revenir le Brigadier Luttrel, ni le Colonel Purcell, les deux plus dangereux brouillons, que j'avois choiſis exprès pour les éloigner. Ces Meſſieurs, étant à bord, ſoupçonnerent que Maxwell pouvoit être chargé d'inſtructions ſur leur ſujet, & propoſerent de le jetter dans la mer ; mais ils en furent empêchés par l'Evêque & l'aîné Luttrel : le premier étoit un Prélat d'une piété diſtinguée ; & le ſecond, d'un eſprit liant, m'a toujours paru un honnête homme, Malgré ce que Maxwell put repréſenter, le Roi permit à ces Meſſieurs de retourner en Irlande. Tirconel y conſentit ; mais il eut dans la ſuite lieu de s'en repentir. Comme ils craignoient d'être mis en priſon, ils firent inſinuer au Roi que les Irlandois s'en prendroient à moi du traitement qu'on leur feroit ; & ce fut cette conſidération qui détermina le Roi à leur permettre de s'en retourner en Irlande.

Pendant cet hiver, il ne ſe paſſa rien de conſidérable, & je ne fus occupé que de la 1691.
viſite du pays & des poſtes, du rétabliſſement des troupes, & de l'approviſionnement des magaſins.

Vers le milieu de Janvier, le Duc de Tirconel revint en Irlande, & le Roi ne voulant point me laiſſer dans un pays ſi plein

1691. de troubles, m'ordonna de repasser en France, ce que je fis au mois de Février. A peine fus-je arrivé, que le Roi Très-Chrétien partit pour le siege de Mons: j'eus l'honneur de l'accompagner comme Volontaire. Le Roi souhaitoit fort aussi d'y aller: mais on le fit prier sous main de ne le pas proposer. Dans ce même temps, le Prince d'Orange étoit à la Haye, où il y avoit un Congrès de nombre de Princes des plus considérables de la Ligue, lesquels concertoient les moyens de pousser plus vigoureusement la guerre: cette entreprise faite, pour ainsi dire, à leur barbe, les surprit & les mortifia. Le Prince d'Orange assembla aussi-tôt son armée: mais comme elle étoit de beaucoup inférieure à la nôtre, il n'osa s'avancer que jusqu'à Notre-Dame de Hall. Le Roi Très-Chrétien délibéra avec ses Généraux sur ce qu'il y avoit à faire, en cas que les ennemis s'approchassent pour secourir la place: l'avis du Maréchal de Luxembourg fut de rester dans ses lignes; & ce fut celui qui fut suivi.

Il dit pour raison, que lorsqu'on n'a qu'une petite armée, & que par conséquent on ne peut être également en force dans tout le tour de la circonvallation, il vaut mieux à l'approche de l'ennemi sortir de ses lignes pour aller combattre; mais que, lorsqu'on a suffisamment de troupes pour être campé sur deux lignes tout autour de la place qu'on assiege, il vaut mieux profiter de l'avantage que donne un bon retranchement, d'autant

que par là le siege n'est point interrompu ni ralenti. 1601.

Le siege ne dura que trois semaines de tranchée ouverte; l'on y perdit peu de monde, & il n'y eut que deux actions un peu remarquables, toutes deux à l'ouvrage à cornes. L'envie de faire plaisir au Comte de Boufflers, Lieutenant Général, détermina M. de Vauban, Chef des Ingénieurs, à consentir qu'on fit l'attaque de cet ouvrage, lorsqu'il étoit de tranchée. Je m'y trouvai : nous entrâmes dans l'ouvrage assez facilement, quoique la breche ne fût pas encore fort bonne; mais au bout d'un gros quart-d'heure, & avant que notre logement pût être en état, les ennemis sortirent sur nous, & nous chasserent; Boufflers y fut blessé légérement. Deux jours après, le canon ayant perfectionné la breche, on s'y logea & on s'y maintint. Le Prince de Bergues, Gouverneur de la place, ayant demandé a capituler le 9 Avril, obtint une capitulation tres-honorable. Le Roi Très-Chrétien s'en retourna ensuite à Versailles, & renvoya toutes les troupes dans leurs quartiers.

L'armée commandée par le Maréchal de Luxembourg, se rassembla au mois de Mai; & j'y servis en qualité de Volontaire. Il n'y eut rien de considérable durant le cours de cette campagne; tout se passa à s'observer & à consommer les fourrages. Vers le mois de Septembre, le Prince d'Orange quitta l'armée, & en laissa le commandement au Prince de Waldeck. Le 18 de Septembre, M. de Luxem-

bourg ayant appris que l'armée ennemie décam-
1791. poit de Leuſe, s'y porta diligemment avec vingt & un eſcadrons de la Maiſon du Roi & de la Gendarmerie : il ordonna à M. de Roſen de ſuivre, avec trente autres eſcadrons ; il mena auſſi trois régimens de Dragons, commandés par le Marquis d'Alégre, Brigadier. En arrivant, il trouva que l'armée ennemie avoit déjà paſſé le ruiſſeau de Lacatoire, & qu'il ne reſtoit que dix eſcadrons en deçà de l'eau, & quelques bataillons dans les cens de Lacatoire. Les ennemis, qui croyoient que les troupes qui paroiſſoient, n'étoient que le détachement du Marquis de Villars, Maréchal de Camp, firent repaſſer toute leur aile droite de cavalerie, qui faiſoit leur arriere-garde, pour attaquer Villars ; mais voyant qu'ils s'étoient mépris ; ils ſe mirent en bataille, la droite au ruiſſeau de Leuſe, & la gauche à celui de Lacatoire. Ils avoient environ ſoixante-dix eſcadrons, & le terrein ſe trouvant fort ſerré, ils furent obligés de ſe mettre ſur trois lignes. Le Maréchal de Luxembourg commença par jetter les Dragons dans les haies, pour contenir & amuſer l'infanterie ennemie ; puis, ayant formé une premiere ligne & mis la Gendarmerie en ſeconde, il donna ordre de charger. La premiere ligne des ennemis fit des merveilles, & nos troupes ſe mêlerent ; mais enfin, après une vive réſiſtance, les ennemis plierent. Notre premiere ligne s'étant reformée, partie avec la Gendarmerie, & partie en ſeconde ligne, nous mar-

chasses à la seconde ligne des ennemis, qui, dès qu'on fut près, firent leur décharge & s'enfuirent: ce que voyant leur troisieme ligne, elle tourna le dos, & s'en alla aussi. Nous ne poursuivîmes les ennemis que jusqu'au ruisseau; car toute leur armée qui revenoit, se formoit à mesure de l'autre côté; presque toute leur infanterie avoit été témoin de l'action. 1691.
Les ennemis y eurent quinze cents hommes de tués sur la place. Notre perte ne monta qu'à quatre cents hommes; mais nombre d'Officiers principaux, Ogier, Lieutenant Général, Neuchal, Maréchal de Camp, & Thoiras, Brigadier, furent tués. M. de Rosen s'avançoit au petit pas pour nous joindre: mais comme il étoit encore loin lorsque l'action finit, M. de Luxembourg lui envoya ordre de faire halte; & crainte que toute l'armée ennemie ne revînt sur nous, l'on se remit au plutôt en marche; & l'on retourna le soir à Tournay: de là nous allâmes ensuite finir la campagne à Courtray.

Quoique je ne veuille mettre dans mes Mémoires que ce que j'ai vu, néanmoins, attendu que ce qui se passa cette année en Irlande, regardoit le Roi d'Angleterre, je crois devoir en faire mention.

A la priere du Roi, S. M. T. C. y avoit envoyé le sieur de Saint-Ruth, Lieutenant Général, pour commander l'armée sous le Vice-Roi, & il avoit avec lui Messieurs d'Usson & Chevalier de Tessé, Maréchaux de Camp.

Les armées étant assemblées, le sieur Ginckle, Général des ennemis, marcha vis-à-vis d'Athlone, & s'étant emparé facilement d'un Fauxbourg, qui y étoit, résolut d'attaquer la place, la riviere de Shannon entre deux; projet d'autant plus chimérique, que cette riviere est fort large, qu'il n'y avoit qu'un gué très-profond, près du pont, à passer environ six hommes de front, & que l'armée du Roi étoit campée à deux milles d'Athlone du même côté de la riviere, par conséquent, à portée d'y envoyer tel nombre de troupes qu'il seroit nécessaire. Comme les fortifications de la place du côté de l'armée du Roi n'étoient que de terre, l'on avoit proposé à Saint-Ruth de faire ouvrir les courtines, afin d'être en état d'y entrer en batailles s'il en étoit question; mais il n'en fit rien; de maniere que Ginckle ayant dressé des batteries sur le bord de la riviere, & ayant fait breche à la muraille, il fit donner l'assaut. Maxwell, Maréchal de Camp de jour, qui s'y trouvoit alors commandant à son tour, eut beau avertir Saint-Ruth des préparatifs qu'il voyoit faire, & demander un renfort de troupes, n'ayant que deux bataillons de nouvelles troupes (car on y relevoit la garde comme dans une tranchée), on lui répondit que s'il avoit peur, on y envoyeroit un autre Officier Général: les ennemis donc se jetterent dans l'eau & attaquerent la breche, que nos troupes abandonnerent après une décharge. Maxwell y fit ferme avec quelques Officiers; mais

1691.

mais la plupart ayant été tués à ſes côtés, il fut pris, & alors les ennemis coulerent le long du rempart. Saint-Ruth entendant l'attaque, & craignant quelque malheur, y envoya le Major Général, Jean Hamilton, avec deux brigades d'infanterie; mais il étoit trop tard, car il trouva le rempart bordé des troupes ennemies, & ainſi il fut obligé de retourner au camp. Saint-Ruth décampa d'où il étoit, & ſe retira à Aghrim; en quoi il fit encore une grande faute, car les ennemis, quoique maîtres d'Athlone, n'auroient pu en déboucher à cauſe d'un grand marais. 1691.

Quoique le Vice-Roi eût pour Saint-Ruth tous les égards imaginables, & qu'il le laiſſât le maître de tout faire, celui-ci étant naturellement fort vain, ſupportoit impatiemment d'avoir un ſupérieur à l'armée : ainſi ſe ſervant de ces mêmes brouillons, dont j'ai parlé, il ſe mit à déclamer contre Tirconel, & fit tant qu'il l'obligea à quitter l'armée & à ſe retirer à Limerick; après quoi, étant fâché & honteux du mauvais ſuccès qu'il avoit eu à Athlone, il ſe détermina à combattre. Il eut bientôt ce qu'il ſouhaitoit; car les ennemis voyant que le débouché d'Athlone étoit libre, marcherent droit à lui. Il étoit fort bien poſté, ayant à quelque diſtance en avant un marais impraticable à la cavalerie, hors ſur les chauſſées qui le traverſoient. Il eut pu aiſément les empêcher de paſſer; mais il avoit tant d'envie de batailler, qu'il répéta le même *dictum* du

Maréchal de Crequi : Que plus il en passeroit, plus il en battroit ; & cela lui reussit aussi de même. Les ennemis passerent tous & se mirent en bataille sans être inquiétés ; alors il les attaqua. Son infanterie d'abord poussa celle des ennemis : mais bientôt elle fut ramenée à son tour : ses deux ailes de cavalerie furent aussi battues ; sur quoi voulant aller chercher son corps de réserve, qui n'etoit composé que de six escadrons, il fut emporté d'un coup de canon, & l'armée du Roi ne songea plus qu se sauver. Plusieurs personnes ont publié que, s'il n'avoit pas été tué, il auroit gagné la bataille ; mais j'en fais juge le lecteur. Lui auroit-il été possible, avec six escadrons, de rétablir une affaire déjà perdue ? Tout ce qu'il auroit pu faire, c'eût été de faciliter un peu la retraite ; ce que firent les Officiers Généraux après sa mort. La perte du côté des ennemis fut très considérable : celle des Irlandois le fut aussi. Le débris de l'armée se retira partie à Galloway, & partie à Limerick : la premiere place se rendit sans coup férir, à l'approche des ennemis ; & quant à la seconde, comme c'étoit la seule dans toute l'Irlande, qui restât sous l'obéissance du Roi, les ennemis la bloquerent de toutes parts ; & au mois de Septembre, le Duc de Tirconel y mourut.

1691.

Aughrim

Vers la fin de l'année, les provisions manquant absolument, les Irlandois demanderent à capituler. Le Général ennemi offrit de leur restituer tous leurs biens, & de leur permettre l'exercice de leur Religion, ainsi qu'ils

l'avoient sous le regne de Charles II, à condition qu'ils missent bas les armes, & s'en retournassent vivre chez eux tranquillement : mais les Irlandois ne voulurent pas accepter ces conditions, & enfin il fut arrêté qu'il seroit permis à tous ceux qui étoient alors dans Limerick, de retourner chez eux & de jouir de leurs biens, & qu'on fourniroit à ceux qui voudroient passer en France les vaisseaux suffisans. On eut grand tort de ne pas faire insérer dans les articles, *tous les Irlandois en général*; car les Généraux ennemis auroient consenti à tout pour mettre fin à cette guerre; mais l'imbécillité des Députés que la garnison avoit chargés de la capitulation, & peut-être la crainte que cette proposition ne fût un obstacle au transport des troupes que quelques personnes, par des vues d'intérêt particulier, souhaitoient, fut cause que l'on n'en fit pas seulement mention. Nombre de Seigneurs & d'Officiers prisonniers en furent ruinés; car ils perdirent totalement leurs biens, sans être assurés de recouvrer leur liberté.

1691.

Limerick

Pour finir ce qui regarde la guerre d'Irlande, il sera bon de dire ici quelque chose des principales personnes qui y ont eu part.

Richard Talbot, Duc de Tirconel, étoit natif d'Irlande, & de bonne maison; il étoit d'une taille au dessus de l'ordinaire; il avoit une grande expérience des affaires du monde, ayant été de bonne heure dans la meilleure compagnie, & pourvu d'une charge honorable

chez le Duc d'Yorck. Ce Prince, devenu
1691. Roi, l'éleva à la dignité de Comte, & peu après, connoissant son zele & son attachement, il le fit Vice-Roi d'Irlande. Il avoit un très-bon sens; il étoit très-civil, mais infiniment vain, & fort rusé. Quoiqu'il eût acquis de grands biens, on ne peut dire que ce fut par de mauvaises voies; car il n'a jamais paru avide d'argent. Il n'avoit point de génie pour la guerre, mais beaucoup de valeur. Sa fermeté conserva l'Irlande après l'invasion du Prince d'Orange, & il refusa noblement toutes les offres qu'on lui fit pour se soumettre. Après la bataille de la Boyne, il baissa prodigieusement, étant devenu aussi irrésolu d'esprit, que pesant de corps.

Sarsfield

Patrice Sarsfield étoit né Gentilhomme, & avoit hérité de son frere aîné d'environ deux mille livres sterling de rente. C'étoit un homme d'une taille prodigieuse, sans esprit, de très-bon naturel, & très-brave. Il avoit été Enseigne en France dans le régiment de Monmouth, Lieutenant des Gardes-du-Corps en Angleterre; & quand le Roi passa en Irlande, il y eut un régiment de Cavalerie, & fut fait Brigadier. L'aventure du convoi battu, dont j'ai parlé ci-devant, l'enfla tellement, qu'il se crut le plus grand Général du monde. Henri Luttrel ne cessoit de lui tourner la tête, & de le vanter par-tout, non par une véritable estime qu'il en eut, mais afin de le rendte populaire, & par là s'en servir à ses propres desseins. En effet, la plupart des Irlandois conçu-

rent une telle opinion de lui, que le Roi, pour leur plaire, le créa Comte de Lucan, & à la prochaine promotion il fut fait Maréchal de Camp. Etant passé en France après la capitulation de Limerick, le Roi lui donna une Compagnie des Gardes-du-Corps, & le Roi Très-Chrétien le fit Maréchal de Camp. Il fut tué en 1693, à la bataille de Nerwinde. 1691.

Henri Luttrel étoit Gentilhomme Irlandois, & avoit servi subalterne en France quelques campagnes. Il avoit beaucoup d'esprit, beaucoup de manege, beaucoup de courage, & étoit bon Officier, capable de tout pour venir à bout de ses fins. Depuis la prise de Galloway, il fut soupçonné d'intelligence avec les ennemis; si bien que Milord Lucan, son ami intime, l'arrêta à Limerick par ordre du Duc de Tirconel. Après la capitulation, le Prince d'Orange lui donna le bien de son frere aîné, & même une pension de deux mille écus. Il a été assassiné à Dublin en 1717; l'on n'a pu découvrir par qui.

Vers le commencement de cette année, les troupes Irlandoises arriverent de Limerick à Brest, au nombre d'environ vingt mille hommes. On les mit d'abord en quartiers dans la Bretagne, & le Roi y alla lui-même en faire la revue. Il en forma neuf régiments d'Infanterie de deux bataillons chacun, deux de Dragons à pied, deux de Cavalerie, & deux Compagnies des Gardes-du-Corps, dont j'eus la premiere, & Milord Lucan la seconde. Toutes ces troupes étoient à la commission 1692.

du Roi, mais payées par les Trésoriers de la Cour de France.

1692. (*) Cet hiver, le Roi Très-Chrétien, convaincu que le plus court moyen de finir la guerre, seroit de rétablir le Roi en Angleterre, & de plus poussé à cette belle action, par l'amitié qu'il avoit naturellement pour ce Prince, donna ordre d'équiper une grande flotte, dont quarante quatre vaisseaux s'armoient à Brest, & trente-cinq à Toulon. Toutes les troupes Irlandoises, avec quelques bataillons & quelques escadrons François, furent disposées à portée de la Hogue & du Havre-de-Grace, où se devoit faire l'embarquement, & le Roi se rendit auprès de la Hogue à la fin d'Avril.

* Voy. la note n°. 3.

Le rendez-vous de la flotte étoit, au mois de Mai, à la hauteur d'Ouessant; mais les vents contraires empêcherent le Comte d'Estrées, pendant six semaines, de sortir de la Méditerranée avec les vaisseaux de Toulon: de maniere que le Roi Très-Chrétien, impatient d'exécuter son projet, envoya ordre au Chevalier de Tourville, Amiral de la flotte, d'entrer dans la Manche avec les vaisseaux de Brest, sans attendre l'escadre du Comte d'Estrées, & de combattre les ennemis, fort ou foible, s'il les trouvoit. Cet Amiral, le plus habile homme de mer qu'il y eût en France, & peut-être même dans le monde entier, étoit piqué de ce que, la campagne précédente, on avoit voulu lui rendre de mauvais offices à la Cour, & même l'accuser de ne pas aimer les batailles; ainsi il ne balança pas à exécuter

l'ordre qu'il avoit reçu. Il entra dans la Manche avec ses quarante-quatre vaisseaux de ligne, 1692.
& ayant su que les flottes combinées d'Angleterre & de Hollande, au nombre de quatre-vingt-cinq vaisseaux de ligne, étoient à Spithéad, il y fit voile. Les Hollandois le voyant venir à pleine voile, & avec des forces si inférieures, craignirent d'abord quelque trahison, & se tinrent au vent; mais bientôt ils reconnurent la fausseté de leurs soupçons. Tourville attaqua vivement les Anglois; le combat dura jusqu'à la nuit, & jamais action ne fut plus brillante, plus hardie, ni plus glorieuse pour la marine Françoise. Tourville, quoiqu'environné d'ennemis, se battoit en lion, sans que les ennemis lui prissent aucun vaisseau, ni osassent l'entamer: toutefois voyant qu'il ne pouvoit pas soutenir un combat si inégal, & qu'il avoit perdu beaucoup de monde, il crut que la prudence exigoit qu'il se retiràt la nuit vers les côtes de France; ce qu'il exécuta, suivi de la flotte ennemie.

Nous avions entendu très-distinctement le combat, & le lendemain nous vîmes arriver sur nos côtes nombre de vaisseaux. Comme d'abord nous ne voyions que des pavillons François, nous crûmes que notre flotte victorieuse venoit pour nous transporter en Angleterre; mais notre joie fut courte, car bientôt nous decouvrîmes les pavillons Anglois, par où nous ne connûmes que trop que nos vaisseaux étoient poursuivis par les Alliés.

Tourville espéroit avoir assez de marée pour

1692. passer le Ratz Blanchart, & en effet partie de ses vaisseaux le passerent : toutefois la marée manquant, il mouilla avec le reste à l'entrée ; mais les gros courans faisant chasser ses ancres, il fut obligé de couper ses cables, & de percer au travers la ligne des ennemis, qui avoient pareillement mouillé auprès de lui. Quatre de ses vaisseaux des plus endommagés entrerent à Cherbourg, où les ennemis, quelques jours après, les brûlerent ; & lui, avec treize vaisseaux, entra dans la baie de la Hogue. Il s'y mit d'abord à l'ancre en ligne, le plus près de terre qu'il put, & ensuite vint trouver le Roi d'Angleterre, qui logeoit sur la côte, pour recevoir ses ordres, & le consulter sur ce qu'il y avoit à faire.

Le Maréchal de Bellefont, qui devoit être le Général du débarquement, & tous les Officiers Généraux, tant de terre que de mer, furent appellés au Conseil. Tourville proposa tous les différens partis qu'il y avoit à prendre ; mais en même temps il fit voir que, selon les apparences, il n'y en avoit aucun qui pût sauver les vaisseaux, & qu'en cas que l'on voulût les défendre, tous ceux qui s'y trouveroient seroient infailliblement perdus, si les ennemis y mettoient le feu. Il fut donc résolu qu'on feroit échouer les vaisseaux, après en avoir retiré tout ce que l'on pourroit, & qu'on tâcheroit, par le moyen des chaloupes dont nous avions nombre destinées pour le débarquement, d'empêcher qu'on y mît le feu. Les ennemis, qui étoient en bataille à

l'entrée de la baie, détacherent quelques vaisseaux de guerre, pour canonner le fort de la Hogue, & pour soutenir leurs chaloupes, qui s'avancerent en bon ordre avec des brûlots : les nôtres voulurent aller au devant d'eux ; mais dès que l'on vint à la portée des coups de fusils, les ennemis, plus accoutumés & plus adroits que nos gens à ces sortes de manœuvres, les firent plier & regagner la terre ; après quoi ils s'emparerent des vaisseaux, qu'ils brûlerent, ne les pouvant emmener.

1692.

Après cette malheureuse aventure, nous demeurâmes encore quelque temps sur la côte, jusqu'à ce que, par les ordres de la Cour de France, l'on fit marcher les troupes pour aller grossir les armées sur les frontieres. Alors le Roi retourna à Saint-Germain ; & au mois de Juin je pris le chemin de Flandre.

J'arrivai au camp devant Namur, le lendemain que la place s'étoit rendue. Le Prince d'Orange étoit venu avec son armée pour la secourir : mais le Maréchal de Luxembourg, qui commandoit l'armée d'observation, s'étant présenté sur la Mehaigne, les ennemis n'oserent en tenter le passage. Namur pris, le Roi Très-Chrétien s'en retourna à Versailles.

Le Prince d'Orange, fâché de n'avoir servi, par sa présence, qu'à donner un plus grand lustre à la conquête de Namur, résolut de chercher à combattre.

Après quelques camps & marches faites de part & d'autre, nous vînmes le premier du

mois d'Août camper à Steinkerque, près d'An-
1692. guien, & les ennemis auprès de Hall, à Tubize.

Steinkerque Le Prince d'Orange, ayant découvert qu'un Secrétaire de l'Electeur de Baviere donnoit avis au Maréchal de Luxembourg de tout ce qui se passoit, voulut en profiter, pour tâcher de surprendre notre armée. Il obligea cet homme à mander, que le lendemain les ennemis devoient fourrager. En effet, comme on vint à la pointe du jour avertir M. de Luxembourg, que les ennemis paroissoient, il n'y fit d'abord aucune attention; toutefois sur les avis réitérés qu'on lui donna, il monta à cheval, & s'étant porté un peu en avant du camp, il vit les colonnes d'Infanterie: sur quoi d'abord il ordonna de faire repasser le ruisseau d'Anguien aux troupes, qui étoient campées du côté d'où venoient les ennemis; mais peu après il se détermina à ne faire aucun mouvement, & à se soutenir dans la situation où il étoit, quoique le ruisseau coupât notre armée en deux, & qu'ainsi la communication n'en fût pas commode pour les mouvemens à faire dans une action générale. Il fit donc avancer des troupes, tant pour renforcer, que pour soutenir celles qui étoient campées en avant: le tout fut exécuté avant onze heures du matin. Les ennemis arrivoient cependant en colonnes, & se formoient; mais à cause du pays très-coupé, ils ne purent être en bataille, & leurs dispositions faites, que vers une

heure après midi. Alors ils attaquerent notre droite avec furie, & malgré la résistance des troupes, ils nous chasserent du terrein que nous occupions, & se rendirent maîtres du canon; il n'y eut qu'un bataillon d'Orléans, qui se maintint toujours dans son terrein: la brigade de Pollier, qu'on fit avancer, s'arrèta tout court à une certaine portée des ennemis; mais toutefois ne s'enfuit pas. Sur cela, M. de Luxembourg, qui voyoit l'importance d'un coup de vigueur, pour rétablir l'affaire, fit venir la brigade des Gardes, qui chargea l'épée á la main, & culbuta tout ce qui se présenta. Plusieurs brigades, qui étoient sur la droite & la gauche, en firent de même, de maniere que nous poussâmes les ennemis un grand quart de lieue, jusques hors du bois, avec un prodigieux carnage. Notre troupe dorée, composée de Monseigneur le Duc d'Orléans, de MM. les Duc de Bourbon, Prince de Conti, Duc de Vendôme, Grand-Prieur, & nombre d'autres, fut pendant toute l'action avec M. de Luxembourg, exposée au plus grand feu. La nuit approchant, on jugea à propos de ne pas pousser l'affaire davantage, quoique quelques-uns proposassent de profiter de l'occasion, & d'attaquer les ennemis. M. de Luxembourg soutint que ce seroit perdre beaucoup de monde, sans pouvoir espérer d'avoir du jour suffisamment pour en faire une action décisive, d'autant que c'étoit un pays fort coupé & plein de haies. L'on perdit de part & d'autre,

1692.

en deux heures de temps, que dura le com-
1692 bat, plus de sept mille hommes, tués sur le champ de bataille; & M. de Luxembourg assûra n'avoir jamais vu une action si chaude.

L'on a dit communément dans le monde, que nous fûmes surpris par le Prince d'Orange; toutefois par ce que j'ai raconté, l'on voit que M. de Luxembourg, trompé par la lettre de l'espion, ne se doutoit pas que les ennemis eussent intention de marcher à lui; mais cela ne conclut pas qu'il fut surpris; & en effet, il n'est pas facile à une grande armée d'en surprendre une autre; car, comme il faut nécessairement marcher de nuit & en colonnes, quand la tête paroît, la queue est encore bien loin, & par conséquent on a tout le temps de prendre les armes & de faire les dispositions nécessaires pour recevoir l'ennemi.

Le Prince d'Orange commit deux grandes fautes dans cette journée. La premiere, c'est qu'il auroit dû attaquer notre gauche en même temps que notre droite, n'étant pas dans l'ordre de s'imaginer battre une armée par une pointe. La seconde, c'est de n'avoir pas fait soutenir par des troupes fraîches, celles qui commencerent l'attaque: s'il l'avoit fait, je ne sai ce qui en seroit arrivé; mais l'on m'a assûré, que, pendant l'action, ce Prince resta fort loin immobile, & sans donner le moindre ordre, quoique les Officiers généraux envoyassent à chaque instant lui demander du secours.

Le reste de cette campagne se passa tranquillement. 1693.

Je servis encore cette année en Flandre, en qualité de Lieutenant Général, dans l'armée du Maréchal de Luxembourg. Le Roi Très-Chrétien, ayant projeté de se rendre maître de la Flandre, y avoit assemblé une armée prodigieuse qu'il partagea en deux. Il en commandoit une, ayant sous lui le Dauphin & le Maréchal de Luxembourg étoit à la tête de l'autre. Nous marchâmes d'auprès de Mons, & nous avançâmes à Gemblours, où étoit le quartier du Roi. On y resta quelques jours, pour y attendre, à ce que l'on croyoit, des convois; mais nous fûmes fort surpris, quand tout-à-coup l'on déclara la résolution du Roi, de s'en retourner à Versailles, & d'envoyer le Dauphin en Allemagne, avec une partie de l'armée. Le Prince d'Orange, qui n'avoit au plus que cinquante mille hommes, s'étoit campé à l'Abbaye du Parc, auprès de Louvain, pour nous observer & tâcher de couvrir Bruxelles; mais, avec six-vingt mille hommes, nous l'aurions attaqué & écrasé, s'il avoit osé nous attendre; nous nous serions rendus maîtres de tout le pays; nous aurions pris Liege, & même Maestricht: rien ne pouvoit s'opposer à nos entreprises; & c'est ce qui rendoit la retraite du Roi d'autant plus incompréhensible. Ne pouvant y avoir de bonnes raisons, & même n'en ayant jamais pu apprendre, ni des Ministres, ni des Généraux, il faut conclure que Dieu ne vouloit

pas l'exécution de tous ces beaux projets.
1693. Quelques gens ont voulu en rejetter la cause sur Madame de Maintenon, laquelle avoit accompagné le Roi sur la frontiere où elle étoit restée; c'est ce que je ne puis pourtant ni affirmer, ni nier.

La séparation des armées étant faite, nous marchâmes à Melder, qui n'étoit qu'à une lieue de l'armée ennemie. Nous la trouvâmes si bien postée, que nous ne crûmes pas à propos de l'y attaquer. Le Maréchal de Luxembourg fit plusieurs marches & contre-marches pour tâcher d'attirer les ennemis, sans que cela réussit d'abord. Il surprit à Tongres une trentaine d'escadrons, que commandoit M. de Tilly; ensuite il vint camper à Vignamont, d'où il fit faire le siege d'Huy par le Maréchal de Villeroy. Les ennemis, qui craignoient pour Liege, y avoient placé trente bataillons dans un bon camp retranché. Nous allâmes les reconnoître, & nous eûmes ordre de faire des fascines, comme si nous eussions voulu les attaquer. Le Prince d'Orange cependant étoit venu se camper entre les deux Gettes, à sept lieues de Vignamont, ne doutant pas d'être assez éloigné de nous, pour n'avoir rien à craindre; en quoi il se trompa très-fort: car le Maréchal de Luxembourg, dont le principal objet étoit de combattre, fit tout d'un coup une marche forcée, & arriva avec toute sa cavalerie en présence des ennemis, le 28 Juillet. L'infanterie ne put y arriver que très-tard; ainsi il fallut différer le com-

bat jusqu'au lendemain 29 de Juillet. Le Prince d'Orange auroit pu, la nuit, se retirer de l'autre côté de la Gette, au moyen de nombre de ponts qu'il y avoit; mais les discours qu'on avoit tenus sur son compte, la campagne précédente, le déterminerent à la bataille, malgré la représentation de l'Electeur de Baviere, & des Principaux de son armée. Il n'avoit que soixante-cinq bataillons & cent cinquante escadrons; nous avions quatre-vingt seize bataillons, & deux cent dix escadrons: il espéroit, par le moyen d'un retranchement, suppléer à notre supériorité: en effet, toute la nuit les ennemis travaillerent si vivement, qu'à la pointe du jour leurs retranchemens étoient fort élevés. Leur flanc gauche étoit appuyé à un bon ruisseau, & la droite au village de Nerwinde, d'où il y avoit près d'un quart de lieue jusqu'à l'autre ruisseau: à la vérité le terrein y étoit coupé de haies; mais c'étoit toujours une grande faute de ne l'avoir occupé qu'avec un très-petit nombre de troupes; de maniere que, si nous les eussions tournées par-là, la bataille auroit été décidée en peu de temps, attendu que nous aurions pris toute leur armée en flanc; mais nous fîmes en cela une faute aussi bien qu'eux.

1693.

Nerwinde

M. de Luxembourg ayant reconnu la situation des ennemis, fit sa disposition. Il ordonna à la droite de contenir seulement les ennemis sans attaquer, à cause qu'il y avoit de ce côté-là un ravin très-profond, difficile

à passer. Il étendit au centre la plus grande
1693. partie de sa cavalerie, & poussa sur la gauche le gros de son infanterie.

M. de Rubantel, M. de Montchevreuil, Lieutenans Généraux, & moi, eûmes ordre de commencer l'attaque; savoir, Rubantel, avec deux brigades, les retranchemens à la droite de Nerwinde; Montchevreuil, avec le même nombre de troupes, à la gauche; & le village fut mon lot, avec deux autres brigades.

Ce village faisoit un ventre dans la plaine, de maniere que, comme nous marchions tous trois de front, & que j'étois dans le centre, j'attaquai le premier: je poussai les ennemis, & les chassai de haies en haies jusques dans la plaine, au bord de laquelle je me remis en bataille. Les troupes, qui devoient attaquer sur ma droite & ma gauche, au lieu de le faire, jugerent qu'ils essuieroient moins de feu, en se jettant dans le village; ainsi tout-à-coup ils se trouverent derriere moi. Les ennemis, voyant cette mauvaise manœuvre, rentrerent par la droite & la gauche dans le village: ce fut alors un feu terrible; la confusion se mit dans les quatre brigades que commandoient de Rubantel & de Montchevreuil, de maniere qu'ils furent rechassés; & par-là je me trouvai attaqué de tous côtés. Après avoir perdu un monde infini, mes troupes abandonnerent pareillement la tête du village; &, comme je tâchois de m'y maintenir, dans l'espérance que M. de Luxembourg,

à

à qui j'avois envoyé, feroit avancer du fecours, je me trouvai à la fin totalement coupé. Alors je voulus tâcher de me fauver par la plaine, & ayant ôté ma cocarde blanche, l'on me prenoit pour un Officier des ennemis: malheureufement le Brigadier Churchill, frere de Milord Churchill, préfentement Duc de Marlborough, & mon oncle, paffa auprès de moi, & reconnut un feul Aide de Camp, qui m'étoit refté; fur quoi, fe doutant dans l'inftant que j'y pourrois bien être, il vint à moi & me fit fon prifonnier. Après nous être embraffés, il me dit qu'il étoit obligé de me mener au Prince d'Orange. Nous galopâmes long-temps, fans le pouvoir trouver; à la fin nous le rencontrâmes fort éloigné de l'action, dans un fond où l'on ne voyoit ni amis, ni ennemis. Ce Prince me fit un compliment fort poli, à quoi je ne répondis que par une profonde révérence; après m'avoir confidéré un moment, il remit fon chapeau, & moi le mien; puis il ordonna qu'on me menât à Lewe. J'ai raconté toutes ces circonftances, à caufe que dans le monde on les avoit tournées tout autrement, & qu'on avoit fait fur cela des contes fort éloignés de la vérité. 1693.

Après ma prife, le Maréchal de Luxembourg rattaqua, & fe rendit maître de la plus grande partie du village, d'où il penfa néanmoins être encore rechaffé; mais enfin, à force de troupes, il vint à bout d'en chaffer totalement les ennemis: & alors, moyennant le feu de notre infanterie, il fit entrer fa cavale-

rie dans les retranchemens. Après nombre de
1693. charges, les ennemis furent entiérement battus & mis en fuite. Le Prince d'Orange & l'Electeur de Baviere se retirerent avec partie du débris à Tirlemont & Louvain. Le Prince de Nassau, Stadhouder de Frise, les Généraux Ginckle & Talmash passerent par Lewe, & gagnerent la Hagueland. Je marchai avec ces derniers jusqu'à Sichen, d'où l'on m'envoya à Malines, & puis à Anvers.

Les ennemis perdirent à cette bataille près de vingt mille hommes, & nous au moins huit mille. Montchevreuil, Lieutenant Général, Milord + Lucan & Ligneville, Maréchaux de Camp, sept Brigadiers de Cavalerie, & nombre d'autres Officiers, furent tués de notre côté.

+ Sarsfield

On ne doutoit pas, qu'après une victoire si complette, le Maréchal de Luxembourg ne se rendit maître de tous les Pays-Bas; mais on fut surpris de voir qu'il ne fit aucun mouvement: il prétendoit n'être pas en état; faute de vivres, de pouvoir marcher en avant; mais il étoit facile de répondre, que le pays étoit plein de subsistances, & que la consternation étoit si grande, que s'il eût seulement fait avancer un corps considérable, on auroit de toutes parts apporté les clefs & des provisions. Bruxelles, Louvain, Malines, Lierre, n'attendoient que de le voir paroître, ou une semonce pour se soumettre : je puis l'assûrer; car, pendant que j'y étois, l'on venoit me demander ma protection.

Cette inaction des François donna le temps au Prince d'Orange de rassembler une armée, tant du débris de la sienne, que d'un renfort d'Allemagne, & des troupes de M. de Virtemberg, qu'il fit revenir de Flandre. Avec cette armée, il vint se poster auprès de Bruxelles ; & M. de Luxembourg avec la sienne ne s'occupa, pendant le mois d'Août, qu'à donner à ses troupes abondance de vivres & de fourrages ; dans le Brabant & le Pays de Liege. 1693.

Après la bataille*, M. de Luxembourg m'avoit répété, afin que, selon le cartel, on me renvoyât au bout de quinze jours : mais quoique, de son côté, il eût relâché sur leur parole tous les Officiers Généraux ennemis, qui étoient prisonniers, toutefois on me gardoit à Anvers ; sur quoi la fortune ayant voulu que le Duc d'Ormont ne pût, à cause de ses blessures, profiter du congé comme les autres, M. de Luxembourg fit déclarer aux ennemis qu'il retiendroit ce Duc jusqu'à ce qu'on m'eût renvoyé. Il somma aussi le Lieutenant Général Scravemore, & le reste des Officiers, de revenir à Namur : cela produisit son effet, & je retournai joindre notre armée au camp de Nivelle. Le Prince d'Orange avoit certainement dessein de m'envoyer prisonnier en Angleterre, où l'on m'auroit gardé étroitement à la tour de Londres, quoique cela eût été contre toutes les regles de la guerre ; car, quoiqu'il prétendit que j'étois son sujet, & par conséquent rebelle, il ne

* de Nerwinde

pouvoit me traiter comme tel, du moment
1693. que je n'avois pas été pris ſur les terres de ſon obéiſſance : nous étions ſur ſes Etats du Roi d'Eſpagne, & j'avois l'honneur de ſervir de Lieutenant Général dans l'armée du Roi Très-Chrétien ; ainſi le Prince d'Orange ne pouvoit jamais y être regardé que comme auxiliaire.

Au mois de Septembre, le Maréchal de Luxembourg, preſſé par les ordres de la Cour, réſolut d'attaquer Charleroi. Il vint pour cet effet ſe camper dans les plaines de Fleurus, & le Maréchal de Villeroi fut détaché pour en faire le ſiege : M. de Vauban y arriva, & en eut la direction. Après la tranchée ouverte, M. de Luxembourg me détacha avec dix-ſept bataillons & quelque cavalerie pour aller camper auprès de Mons, non-ſeulement pour couvrir le pays, mais auſſi dans la vûe d'avoir une tête d'armée à portée de ſe rendre diligemment en Flandre, ſi les ennemis y vouloient marcher.

Charleroi fut pris dans un mois de temps, malgré le belle défenſe que fit M. de Caſtillo, depuis Marquis de Villadarias ; & nous allâmes finir notre campagne à Courtray.

Je ſervis en Flandre dans l'armée de Mon-
1694. ſeigneur le Dauphin, qui avoit ſous lui les Maréchaux de Luxembourg, de Villeroi, de Joyeuſe & de Boufflers. Mais le premier, par une diſtinction particuliere, commandoit aux trois autres, leſquels prenoient le mot de lui, chacun à ſon tour, comme nous le faiſions d'eux. Nous paſsâmes la campagne à

consommer les fourrages aux camps de Saint-Tron, de Tongres & de Vignamont; les ennemis en faisoient autant de leur côté. 1694.

Vers le mois de Septembre, les ennemis ne craignant plus d'entreprise de notre part, vû la saison avancée, formerent le dessein de profiter de la position où ils se trouvoient, & de se porter en Flandre; ils n'avoient que seize lieues à faire, pour gagner l'Escaut entre Tournai & Oudenarde; au lieu que par le tour qu'il nous falloit faire, nous en avions le double: cela leur faisoit juger avec raison qu'y arrivant plutôt que nous, ils forceroient aisément nos lignes de Comines, & se plaçant au milieu de notre pays, ils en tireroient de grosses subsistances & contributions. La confiance qu'ils avoient dans ce projet, qui ne pouvoit naturellement manquer de réussir, fut cause qu'il échoua; car, se croyant sûrs de leur fait, ils marcherent fort lentement. Dès que nous apprîmes qu'ils avoient décampé, nous passâmes la Sambre auprès de Namur; nous la repassâmes à Mierbe-Poitrine, &, par les marches les plus vives, nous arrivâmes à Tournai, avec toute notre infanterie, ou du moins tous nos drapeaux, en même temps que les ennemis arrivoient à Pott & Escanaffe, où ils avoient dessein de faire leurs ponts sur l'Escaut.

Monseigneur le Dauphin, qui avoit pris les devans avec la cavalerie, & huit ou dix bataillons, avoit été joint au pont d'Espierre par M. de la Valette, Lieutenant Général,

qui commandoit dans les lignes avec une dou-
1694. zaine de bataillons. Il se mit en bataille à la vue des ennemis, & mit contre eux en batterie quelques pieces de campagne. La surprise du Prince d'Orange, qui croyoit ne trouver que M. de la Valette, fut si grande, qu'il ne jugea pas à propos de rien hazarder ce jour-là. Le lendemain nous allions joindre Mgr. le Dauphin, qui n'étoit qu'à trois lieues de nous; mais les ennemis s'étant remis en marche pour Oudenarde, nous allâmes camper à Courtray. Le Prince d'Orange fit un détachement qui prit Huy; & ainsi finit cette campagne.

1695. Cet hiver, mourut le Maréchal Duc de Luxembourg, universellement regretté des gens de guerre. Jamais homme n'eut plus de courage, de vivacité, de prudence & d'habileté; jamais homme n'eut plus la confiance des troupes qui étoient à ses ordres; mais l'inaction dans laquelle on l'avoit vu rester après plusieurs de ses victoires, l'a fait soupçonner de n'avoir point envie de finir la guerre, ne croyant pas pouvoir faire la même figure à la Cour, qu'à la tête de cent mille hommes: quand il étoit question d'ennemis, nul Général plus brillant que lui; mais du moment que l'action étoit finie, il vouloit prendre ses aises; & paroissoit s'occuper plus de ses plaisirs, que des opérations de la campagne. Sa figure étoit aussi extraordinaire, que son humeur & sa conversation étoient agréables. Sa grande familiarité lui avoit attiré l'amitié des Officiers; & son indulgence à ne point trop se soucier d'empêcher la maraude, l'avoit fait

Duc de Luxembourg

adorer des Soldats, qui, de leur côté, se piquoient d'être toujours à leur devoir, quand 1695.
il avoit besoin de leurs bras.

Le Maréchal de Villeroi fut nommé Général de l'armée de Flandre, à la place de M. de Luxembourg; & je servis avec lui. Notre armée étant inférieure à celle des ennemis, M. de Villeroi resta avec une partie derriere les lignes de Comines, & le Maréchal de Boufflers avec le reste, derriere les lignes entre la Lis & l'Escaut. Le Prince d'Orange laissa auprès d'Oudenarde l'Electeur de Baviere, avec moitié de son armée, & s'avança avec le reste à Roussselar, à une lieue de Comines. Son intention étoit de nous faire croire qu'il vouloit nous attaquer, afin que nous nous fissions rejoindre par Boufflers; & alors, par une contremarche, de se porter diligemment sur Namur.

Lorsque le Maréchal de Villeroi vit arriver le Prince d'Orange à Roussselar, il proposa au Roi de l'attaquer; ce qui se pouvoit exécuter facilement, & avec apparence de succès; car, pendant que nous l'aurions attaqué de front, le Maréchal de Boufflers pouvoit, en une marche de nuit passer la Lis auprès de Courtray, & se trouver à la pointe du jour sur les derrieres des ennemis: le Comte de la Mothe, qui étoit à Ypres avec un corps de troupes, devoit arriver en même temps sur leur droite; de maniere qu'il y avoit apparence que nous les aurions écrasés dans ce trou, où ils s'étoient fort mal à propos enfournés,

1695. & d'où il ne s'en seroit échappé aucun s'ils eussent été battus.

La Cour, persistant dans la résolution de demeurer sur la défensive, ne voulut point consentir à la proposition. Le Prince d'Orange, étant resté quelque temps à Roussélar, décampa au mois de Juin, & se porta tout d'un coup devant Namur, qu'il avoit fait investir par le Comte d'Athlone. Le Maréchal de Boufflers eut toutefois le temps de s'y jetter avec quelques régimens de Dragons. Nous restâmes avec l'armée entre Tournai & Courtray, jusqu'à ce que le siege fût entiérement formé; après quoi le Prince de Vaudemont étant demeuré auprès de Deinse, avec trente bataillons & soixante escadrons, pour nous observer, le Maréchal de Villeroi résolut de l'attaquer. Pour cet effet, nous marchâmes de nuit; &, quoique nous eussions la Lis à passer, & huit lieues à faire, nous arrivâmes sur lui, presque avant qu'il en fût informé: on attaqua & prit deux bataillons Prussiens, qui se trouverent campés en avant. Le Prince de Vaudemont ne jugeant pas la partie soutenable, se détermina à la retraite: elle lui eût été très-difficile, j'ose même dire impossible, d'autant que toute notre gauche étoit déjà arrivé sur son flanc droit, & qu'avec l'infanterie j'étois déjà à mille pas des ennemis derriere le village d'Arselle. J'avois détaché M. de Surville, Brigadier, avec tous les Grenadiers, & je le suivois avec quarante bataillons, quand tout-à-coup un ordre supérieur me fit faire halte; & par-là les ennemis,

que nous pouvions joindre & charger, nous échapperent. La conséquence de les avoir battus, auroit été la levée du siege qu'ils n'auroient pu continuer; car, outre que nous serions devenus supérieurs en nombre, sur-tout lorsque les secours qui nous venoient d'Allemagne, nous auroient joints, nous pouvions, sans coup férir, obliger le Prince d'Orange à abandonner son entreprise, en nous mettant entre Bruxelles & Namur, & par-là lui coupant les vivres. 1695.

Vaudemont retiré à Gand, nous fûmes attaquer Dixmude, qui ne tint que peu de jours; la garnison composée de huit bataillons, fut prisonniere : de là nous fûmes à Deinse, où il y avoit deux bataillons, qui se rendit sans résistance. Le Commandant de la premiere de ces villes eut la tête coupée; & celui de la derniere fut cassé avec infamie; ce que tous deux méritoient, pour ne s'être pas défendus autant qu'ils le devoient.

Ces expéditions faites, nous marchâmes à Bruxelles, derriere laquelle ville le Prince de Vaudemont se plaça : le Maréchal de Villeroi écrivit à l'Electeur de Baviere, qui y étoit arrivé du camp devant Namur, pour lui faire savoir qu'il avoit ordre du Roi de bombarder cette capitale des Pays-Bas, en représailles de ce que la flotte des Alliés faisoit sur les côtes de France; mais, que si S. A. E. vouloit promettre qu'à l'avenir on ne feroit plus rien de pareil, il n'exécuteroit pas les ordres qu'il avoit. L'Electeur fit d'abord réponse, qu'il

1695. enverroit au Prince d'Orange, pour savoir ses volontés : mais, comme le Maréchal de Villeroi lui manda qu'il ne pouvoit accorder de délai, & qu'il falloit sur le champ une réponse positive, l'Electeur déclara qu'il n'étoit pas en son pouvoir de donner sa parole sur cette affaire : sur quoi, les batteries étant faites, nous bombardâmes la ville pendant deux fois vingt-quatre heures, & nous y jettâmes force boulets rouges. Jamais on ne vit un spectacle plus affreux, & rien ne ressembloit mieux à ce que l'on nous raconte de l'embrasement de Troye. On estime que le dommage causé par cet incendie, montoit à vingt millions.

Bombardement de Bruxelles

De Bruxelles, nous nous mîmes en marche, pour tenter le secours de Namur ; & ayant été joints par les détachemens venus d'Allemagne, nous allâmes par la grande chaussée.

Après avoir passé le défilé des Cinq-Etoiles, comme nous commencions à camper sur la Méhaigne, nous vîmes paroître de l'autre côté un gros corps de cavalerie. D'abord nous crûmes que ce pouvoit être l'armée d'observation du Prince d'Orange, qui vouloit nous disputer le passage de la riviere ; mais nous apperçûmes bientôt que cela n'étoit point suivi. C'étoit M. de la Forest, qui venoit avec trente escadrons nous reconnoître. M. le Maréchal de Villeroi prit tout ~~ce qui~~ se trouva de cavalerie dans le camp ; car la plus grande partie étoit allée au fourrage ; & passant à Bonef, il attaqua la Forest, qui fon-

geoit déjà à se retirer. Il fut poussé & suivi jusqu'auprès du camp ennemi, d'où il sortit 1695. beaucoup d'infanterie, pour faciliter la retraite de la Forest: sur quoi, nous jugeâmes aussi à propos de nous retirer à notre camp, crainte que toute l'armée ennemie ne sortît sur nous, ayant plus de deux lieues de chemin à faire: nous ne fûmes pas suivis. Dans cette action, nous ne perdîmes qu'une centaine d'hommes, & M. de la Forest en perdit au moins quatre cents.

Le lendemain, nous allâmes reconnoître le camp des ennemis, que nous trouvâmes de toutes parts bien postés & retranchés, de maniere qu'il fut déterminé qu'on ne pouvoit les attaquer avec espérance de réussir. Nous ne restâmes que trois jours dans ce camp; car, ayant appris que Namur s'étoit rendu, nous décampâmes aussi-tôt, & regagnâmes nos frontieres. A la fin d'Octobre, les ennemis ayant commencé à se séparer, pour entrer en quartiers d'hiver, nous en fîmes autant. Le Maréchal de Boufflers avoit fait une belle défense, tant dans la ville, que dans le château. Ce dernier étant entiérement ouvert, il soutint l'assaut général; & quoique les ennemis fussent déjà entrés dans la place, il les rechassa avec une perte considérable de leur part; mais à la fin, ne voyant plus d'espérance d'être secouru, & ne croyant pas qu'il fût raisonnable d'exposer à un second assaut la garnison fatiguée & diminuée considérablement, il demanda à capituler. Le Prince

d'Orange lui accorda volontiers toutes les con-
1695. ditions les plus honorables, telles que méritoient ſa dignité, ſon mérite perſonnel, & ce qu'il venoit de faire : mais après que la garniſon fut ſortie, il fit arrèter le Maréchal, ſous prétexte que, contre le droit des Gens, on retenoit les huit bataillons pris à Dixmude, au lieu de les renvoyer, ſelon le cartel, au bout de quinze jours, après qu'ils eurent été réclamés. A la vérité nous avions tort, & le tout venoit de la faute de M. de Montal, qui avoit fait la capitulation de Dixmude ; car, s'il y avoit ſtipulé le mot d'*à diſcrétion*, au lieu de celui de *priſonniers de guerre*, il n'y auroit eu aucune difficulté. Le Maréchal de Boufflers fut mené à Maëſtricht, où on le garda juſqu'à ce que le Roi eût promis de relâcher les ſuſdits huit bataillons : ſa détention lui donna occaſion d'entamer quelques propoſitions de paix, qui, deux ans après, produiſirent les conférences publiques qu'il tint avec Milord Portland.

Prise de Namur par les Alliés

Le Roi Jacques avoit ſous main concerté
1696. un ſoulévement en Angleterre, où il avoit fait paſſer nombre d'Officiers : ſes amis y avoient trouvé le moyen de lever deux mille chevaux bien équipés, & même enrégimentés, prêts à ſe mettre en campagne au premier ordre : pluſieurs perſonnes de la premiere diſtinction s'étoient auſſi engagées dans l'affaire ; mais tous unanimément avoient réſolu de ne point lever le maſque, qu'un corps de troupes n'eût premiérement débarqué dans

l'isle. Le Roi Très Chrétien consentoit volontiers à le fournir; mais il insistoit, qu'avant de faire l'embarquement, les Anglois prissent les armes, ne voulant point risquer ses troupes, sans être sûr d'y trouver un parti pour les recevoir. 1696.

Ni les uns, ni les autres ne voulant se relâcher de leurs résolutions, de si belles dispositions ne pouvoient rien produire: ce qui détermina le Roi d'Angleterre à m'envoyer sur les lieux, pour tâcher de convaincre les Anglois de la sincérité des intentions de la Cour de France, & les engager à prendre les armes, sans attendre la descente, leur promettant que dans l'instant le Marquis d'Harcourt, nommé Général de cette expédition, feroit embarquer ses troupes. Je passai donc déguisé en Angleterre. Je me rendis à Londres, où j'eus plusieurs conversations avec quelques-uns des principaux Seigneurs: mais j'eus beau leur dire tout ce que je pus imaginer de plus fort, & leur représenter la nécessité de ne pas perdre une si belle occasion, ils demeurerent fermes à vouloir, qu'avant que de se soulever, le Roi d'Angleterre mît pied à terre avec une armée. Pour dire la vérité, leurs raisons étoient bonnes; car il étoit certain que, dès que le Prince d'Orange auroit vu la révolte, ou qu'il auroit eu avis du projet, ce qui ne pouvoit demeurer long-temps caché, attendu les préparatifs qu'il étoit nécessaire de faire pour le transport; il auroit dans l'instant mis une flotte en mer, & auroit fait bloquer les

1696. ports de France ; au moyen de quoi les Soulevés ſe trouvant obligés de combattre avec leurs troupes levées à la hâte, contre une bonne armée composée de Soldats aguerris & diſciplinés, il étoit certain qu'ils auroient été bientôt écraſés.

Ne voyant pas d'apparence de pouvoir faire changer de ſentiment à ces Seigneurs, & ayant d'ailleurs été informé, pendant mon ſéjour à Londres, qu'il s'y tramoit une conſpiration contre la perſonne du Prince d'Orange, je crus que ma principale miſſion étant finie, je ne devois pas perdre de temps à regagner la France, pour ne point me trouver confondu avec les Conjurés, dont le deſſein me paroiſſoit difficile à exécuter. Je retournai par le même chemin que j'étois venu, & étant arrivé à une maiſon près de la mer, où je devois avoir nouvelles de mon bâtiment, je me couchai ſur un banc, & m'endormis. Au bout de deux heures, je fus éveillé en ſurſaut par un grand bruit que j'entendis à la porte ; & me levant, je vis entrer nombre de Soldats armés de fuſils. J'avoue que d'abord ma ſurpriſe & mon inquiétude furent grandes ; mais bientôt j'en fus quitte pour un peu de peur ; car, à la lueur d'une lampe, je reconnus le Maître de mon bâtiment, qui, crainte d'accident, avoit par précaution mené avec lui une douzaine de Matelots bien armés.

Je m'embarquai tout de ſuite, & j'arrivai à Calais en trois heures de temps.

Ayant de là pris le chemin de Saint-Germain, je rencontrai le Roi d'Angleterre, que la Cour de France avoit fait partir un peu trop précipitamment, nonobſtant ce dont on étoit convenu avec moi; ſavoir, qu'il ne bougeroit pas, juſqu'à ce qu'il eût de mes nouvelles. Ce Prince continua ſa route pour Calais, & m'envoya à Marli rendre compte de l'affaire dont j'étois chargé. Le Roi Très-Chrétien demeurant ferme dans ſa premiere réſolution, de ne point faire d'embarquement, juſqu'à ce qu'il eût appris un ſoulévement formel en Angleterre, conclut que l'entrepriſe ne ſe feroit pas: toutefois, comme je lui fis part du projet qu'on m'avoit communiqué contre la perſonne du Prince d'Orange, il ordonna que tout reſteroit dans le même état, afin d'être prêt à paſſer en Angleterre, en cas que l'on eût la nouvelle, que, depuis mon départ, il y fût arrivé quelque événement. Ainſi j'allai à Calais rejoindre le Roi: nous y apprîmes bien-tôt que la Conſpiration avoit été découverte, beaucoup de coupables arrêtés, & que tous les vaiſſeaux de guerre, qui ſe trouvoient dans la Tamiſe, avoient ordre de venir aux Dunes. La Cour de France ne laiſſa pas de prier le Roi d'Angleterre de reſter encore quelque temps ſur les côtes, quoiqu'il n'y eût plus de poſſibilité de rien entreprendre. 1696.

Il ſera utile de dire en peu de mots ce qui regarde cette conſpiration, que le Prince d'O-

range a voulu imputer à son beau-pere & au
1696. Roi Très-Chrétien.

J'ai déjà dit qu'il y avoit deux mille chevaux de prêts à se mettre en campagne, pour joindre le Roi à son arrivée. Le Chevalier Fenwick, Maréchal de Camp, devoit se mettre à leur tête; & on lui avoit envoyé de France nombre d'Officiers pour qu'il s'en servît. Le Chevalier Barkley, Brigadier, Lieutenant de ma Compagnie des Gardes-du-Corps, qui étoit du nombre, se trouvant un jour au cabaret à Londres, avec le sieur Porter, Gentilhomme Catholique, celui-ci lui dit que, pour faciliter le soulévement prémédité, il avoit imaginé un projet qu'il croyoit devoir rendre la chose presque sûre : il lui expliqua toutes les allées & venues du Prince d'Orange, & dit, qu'il se feroit fort, avec une cinquantaine d'hommes, de battre les Gardes, & de se saisir de sa personne. Barkley goûta la proposition; tout fut réglé entr'eux, les hommes choisis, & le jour même pris pour l'exécution; de maniére qu'ils ne doutoient plus de la réussite. Barkley, que je vis trois jours après mon arrivée à Londres, m'en fit confidence; & quoique je ne trouvasse pas la chose aussi sûre qu'ils la faisoient, je ne crus pas être obligé en honneur de l'en détourner: mais Pendergras, un des Conjurés, effrayé du danger, ou pour mieux dire, dans la vue de la récompense, alla découvrir le tout à Mylord Portland; ainsi cette affaire manqua précisément sur le point qu'elle alloit s'exécuter.

Le

Le Prince d'Orange étoit prêt à sortir ; ses carrosses arrivés ; mais dans l'instant tout fut renvoyé, & les ordres furent donnés pour tâcher de saisir les coupables, dont on prit plusieurs, qui furent condamnés & exécutés à mort. Porter, qui avoit tout imaginé & proposé, se voyant arrèté & attiré par la promesse du pardon, servit de témoin contre ses camarades & ses amis ; tant il est vrai que la crainte de mourir peut quelquefois déterminer des gens, jusqu'alors honnêtes, à commettre des actions indignes.

1696.

Barkley se sauva ; & si j'avois tardé plus long-tems à partir de Londres, j'aurois couru grand risque, car de tous côtés on arrètoit les passans. Le Chevalier Fenwick, qui ignoroit totalement la conspiration, fut arrèté ; & quoiqu'il n'y eût pas de preuves suffisantes pour le convaincre d'avoir eu intention de se soulever, le Parlement ne laissa pas de le condamner à mort, déclarant que cette maniere de procès & de jugement ne pourroit servir d'exemple à l'avenir. La vérité est, que le Prince d'Orange avoit une haine personnelle contre Fenwick, & se servit de la disposition des esprits, & de la conjoncture pour les déterminer, malgré les Loix, à sacrifier cet homme à son ressentiment. La Noblesse du Comté de Lancastre fut plus heureuse ; car, quoiqu'ils fussent tous dans le projet du soulévement, & que, pour cet effet, ils eussent actuellement armé hommes & chevaux prêts à s'en servir, on ne put jamais les condamner,

faute de témoins. Le Roi demeura environ six
1697. semaines à Calais, ou à Boulogne, après quoi il retourna à Saint-Germain, & j'allai servir en Flandre, dans l'armée de M. le Maréchal de Villeroi.

Il ne se passa rien de considérable pendant toute la campagne. On ne songea de part & d'autre, qu'à subsister; & l'arriere-saison venue, on entra en quartiers d'hiver.

Je servis encore cette année dans l'armée de M. le Maréchal de Villeroi. La paix ayant été faite en Italie, la Cour en avoit fait venir toutes les troupes en Flandre, où elle en forma trois armées sous les ordres des Maréchaux de Villeroi, de Boufflers & de Catinat. Les trois faisoient cent trente-trois bataillons, & trois cent cinquante escadrons. Catinat fit le siege d'Ath: la défense en fut très-médiocre; de maniere qu'il ne dura pas un mois. Après cette conquète, nos armées marcherent en avant, du côté de Ninove; mais le Prince d'Orange, qui étoit beaucoup inférieur, demeura toujours clos & couvert auprès de Bruxelles. Le Maréchal de Boufflers eut plusieurs conférences avec Milord Portland, & enfin la paix générale fut réglée; ce qui mit fin & à la campagne & à cette guerre. La prise de Barcelonne par M. de Vendôme, au mois d'Août, détermina les Espagnols à signer; & l'Empereur, qui, selon la coutume ordinaire de la Cour de Vienne, ne se décidoit jamais qu'après ses alliés, accepta pareillement, après quelques contestations, les con-

ditions que le Prince d'Orange avoit réglées pour lui. 1697.

Le Roi d'Angleterre eut la mortification de voir l'Usurpateur reconnu pour Roi; mais il ne s'en prenoit qu'à son mauvais sort, & au besoin que la France avoit de la paix, sans en conserver aucun ressentiment contre le Roi Très-Chrétien, dont il avoit reçu tant de marques d'amitié. Par le traité de paix, il avoit été stipulé que le Prince d'Orange paieroit réguliérement à la Reine d'Angleterre, son douaire: mais, quand la France en demanda l'exécution, Milord Portland soutint que le Maréchal de Boufflers lui avoit promis, qu'en faveur de cet article, le Roi d'Angleterre sortiroit de France: Boufflers avoua que Portland lui en avoit parlé; mais qu'il ne s'étoit engagé à rien. Quoi qu'il en soit, la France ne crut pas devoir recommencer la guerre pour ce douaire; & la Reine n'en a jamais rien touché.

L'on fit une grande réforme dans les troupes Irlandoises, que l'on réduisit à huit régimens d'Infanterie, & un de Cavalerie. Les Gardes-du Corps furent réformés, & l'on me donna un régiment d'Infanterie; dans lequel cent cinq Gardes furent incorporés, comme Cadets, avec haute paye.

Ma femme, que j'avois épousée en 1695, mourut au mois de Janvier de cette année. 1698.
Elle étoit attaquée de la poitrine, & je l'avois menée à Pesenas en Languedoc, dans l'espérance que l'air de ce pays pourroit rétablir

1698. sa santé. Elle étoit fille du Comte de Clanricard, de l'ancienne & illustre famille des Bourke en Irlande (a).

Je fis un voyage en Italie, pour mon plaisir uniquement; j'allai à Turin, de là par la Lombardie, à Venise, & ensuite par Lorrette, à Rome. Le Cardinal de Bouillon qui y étoit chargé des affaires de la France, me logea chez lui.

La Duchesse de Bracciano, qui depuis a pris le nom de Princesse des Ursins, étoit aussi alors à Rome, & j'allois tous les jours la voir, l'ayant connue en France. Elle étoit brouillée à outrance avec le Cardinal de Bouillon: j'en dirai en peu de mots l'origine, afin de faire voir que souvent les plus grandes querelles ne viennent que de sujets très-légers. Le Duc de Bracciano étant mort, le Cardinal qui étoit fort ami de la Duchesse, courut chez elle, afin d'empêcher que la Justice n'y pût mettre le scellé; car c'est à Rome un privilege des Cardinaux, que les Gens de Justice ne peuvent entrer dans les maisons où ils sont. Madame de Bracciano fit servir un grand dîner dans son anti-chambre, pour le Cardinal, lequel n'en voulut pas, prétendant devoir manger avec elle au chevet de son lit. Elle eut beau représenter que, le corps

(a) Il m'en reste un fils, qui naquit le 21 Octobre 1696, & à qui, en 1716, j'ai cédé le Duché de Liria en Espagne. Il s'est marié la même année à Dona Catarina de Portugal, sœur & unique héritiere du Duc de Veraguas.

de son mari étant encore dans la maison, ce seroit contre la bienséance; il s'en tint très-offensé, & le soir s'en retourna chez lui à jeûn. Peu de jours après, Madame de Bracciano voulut faire tendre ses appartemens de violet, ainsi qu'elle prétendoit qu'il étoit permis à la Maison des Ursins: le Cardinal, piqué de ce qui s'étoit passé auparavant, s'y opposa fortement, soutenant que c'étoit une distinction uniquement réservée aux Cardinaux. L'affaire fut décidée en faveur de Madame de Bracciano; & depuis, non-seulement ils ne se sont plus vus, mais ils ont cherché l'un & l'autre à se faire tout le mal possible. 1699.

Comme ami commun, je crus que je pourrois peut-être les raccommoder, d'autant qu'il n'y avoit réellement aucun sujet valable d'être ennemis irréconciliables. J'en parlai à l'Abbé de la Trimouille, depuis Cardinal, & frere de la Duchesse. Il me témoigna que cela lui feroit grand plaisir, d'autant que, malgré la brouillerie de sa sœur, il ne laissoit pas que d'aller très-souvent chez le Cardinal. Je n'eus pas grande peine à faire convenir les parties de se raccommoder, & de se voir, à condition de n'entrer dans aucun éclaircissement. Il n'étoit donc plus question que de la premiere visite. Le Cardinal, qui naturellement étoit l'homme du monde le plus glorieux, & qui se targuoit encore plus de sa naissance, que de sa dignité, insista sur ce que la Duchesse eût à lui faire la premiere visite: malgré tout ce que je pus lui dire, l'assu-

1699 rant que je ne pouvois proposer pareille chose, que les démarches de civilité envers les Dames ne tiroient jamais à conséquence, & que les hommes se faisoient honneur de commencer à leur égard, il n'en voulut point démordre, & je cessai de travailler davantage à leur réconciliation.

La Duchesse, plus brouillée que jamais avec le Cardinal, remua ciel & terre, pour lui nuire, & il n'y donna que trop d'occasion par sa conduite dans l'affaire de l'Archevêque de Cambrai, qu'il soutint hautement, quoique le Roi Très-Chrétien ne l'eût envoyé à Rome, que pour en solliciter la condamnation. Le Roi, fâché de son procédé, y envoya le Prince de Monaco à sa place, & le rappella. Il ne voulut pas obéir, sous prétexte qu'étant absent de Rome, il perdroit le Décanat du Sacré College, prêt à vaquer. Le Roi, irrité de sa désobéissance, lui fit faire son procès, fit saisir tous ses revenus, disposa de la charge de Grand-Aumônier de France, & lui ordonna de remettre le Cordon de l'Ordre. Mais comme tout le reste n'est pas de mon sujet, je n'en dirai pas davantage, sinon que la Duchesse de Bracciano eut plus de part que personne à échauffer la Cour contre le Cardinal, qui ne cessa depuis de faire des folies. Au reste, son apologie a été imprimée, on peut la consulter.

Ma curiosité ne me porta pas à aller à Naples; ainsi, après avoir resté six semaines à

Rome, je retournai en France par les Etats du Grand-Duc, par Gênes, & par Turin. 1700.

Je me remariai, au mois d'Avril, avec Mademoiselle de Bulkeley, fille de Madame de Bulkeley, Dame d'honneur de la Reine d'Angleterre, & de M. Bulkeley, frere de Milord Bulkeley. Je restai tranquille cette année.

Charles II, Roi d'Espagne, mourut le 1er. du mois de Novembre, & déclara, par son testament, le Duc d'Anjou, second fils du Dauphin, son seul & unique héritier. Il avoit depuis long-tems consulté en secret la Cour de Rome sur cette affaire; & ce fut de l'avis d'Innocent XII, qu'il se détermina, espérant par-là empêcher les guerres, & conserver en son entier toute la Monarchie d'Espagne; car il ne pouvoit s'imaginer que toute l'Europe réunie pût, ou voulût même empêcher ou troubler cette succession, du moment que la France la soutiendroit, & d'autant plus que, par le choix qu'il faisoit d'un Cadet de la Maison de France, & par la dénomination des autres successeurs, en cas que celui-ci mourût sans enfans, il prévenoit la jonction des deux Royaumes sous un seul Chef.

Dès que l'Ambassadeur d'Espagne eût reçu ordre de la Régence de porter ce testament au Roi Très-Chrétien, il courut à Versailles: mais il fut bien surpris de n'avoir pour réponse qu'un, JE VERRAI. En effet, le Roi balançoit fort sur le parti qu'il avoit à prendre, ou d'accepter le testament, ou de s'en tenir au traité de partage, qu'il avoit peu

auparavant conclu avec le Roi Guillaume &
1700. la Hollande: le premier flattoit plus sa gloire, & la tendresse d'un grand-pere; mais le dernier étoit plus avantageux pour la France, attendu que, moyennant la cession de l'Espagne, des Indes, des Pays-Bas, & du Milanois à l'Archiduc, le Guipuscoa devoit appartenir à la France, & les Royaumes de Naples & Sicile au Duc d'Anjou, & à ses héritiers. Enfin, après quelques jours de conseil, le Roi déclara à l'Ambassadeur d'Espagne, qu'il acceptoit le testament, & aussi-tôt le Duc d'Anjou fut salué Roi: tous les Etats de la Monarchie d'Espagne le reconnurent; & ce nouveau Monarque partit à la fin de l'année pour Madrid

Les Hollandois faisoient difficulté de le reconnoître. Le Roi, son grand-pere, de concert avec l'Electeur de Baviere, oncle du jeune Roi & Gouverneur des Pays-Bas, fit entrer à même heure, & à même jour, les troupes de France dans toutes les places de Flandre, & se saisit des troupes Hollandoises, qui y étoient en garnison. Le Roi déclara en même temps, qu'il les relacheroit dès l'instant que les Etats Généraux reconnoîtroient le Roi d'Espagne; ce qu'ils firent au plutôt, aussi bien que le Roi Guillaume; & alors le Roi fit relâcher les troupes Hollandoises, faute des plus grandes; car par-là il mettoit les ennemis en état de lui faire la guerre; au lieu que, s'il les avoit gardées jusqu'à ce qu'il eût eu d'autres sûretés que des paroles, il au-

roit prévenu tout le sang que cette fameuse querelle a fait verser dans les quatre coins 1700.
de l'Europe. L'Empereur, qui avoit publiquement protesté contre le testament du feu Roi d'Espagne, se préparoit à la guerre : il résolut de la commencer par l'Italie, dont la possession l'a toujours beaucoup plus flatté qu'aucune autre partie de l'Europe. Le Roi Très-Chrétien, pour s'opposer à ses desseins, envoya au secours du Milanois quarante bataillons, & autant d'escadrons, commandés par le Comte de Tessé, & le tout aux ordres du Prince de Vaudemont, Gouverneur du pays. Il engagea le Duc de Savoie à joindre ses troupes avec celles des deux Couronnes, dont il fut déclaré Généralissime; il fit en même temps solliciter les Princes d'Italie, de faire entr'eux une Ligue, pour le maintien de la tranquillité de leur patrie, contre tous ceux qui entreprendroient de la troubler. Dans ces entrefaites, le Roi d'Angleterre résolut de m'envoyer à Rome, pour y faire un compliment au nouveau Pape Clément XI, qui avoit succédé, cette année, à Innocent XII, & veiller à ses intérêts, dans cette nouvelle scene des affaires de l'Europe. J'avois aussi ordre principalement d'offrir, de la part du Roi d'Angleterre, mes services au Saint Pere, pour commander l'armée que la France le pressoit de lever; & le Roi Très-Chrétien souhaitant fort que mon offre fût acceptée, ordonna au Cardinal de Janson, de faire sur cela tout ce qu'il pourroit.

1701. Je partis de Saint-Germain au mois de Janvier, & me rendis d'abord à Turin, où j'eus plusieurs conférences avec le Duc de Savoie, sur les affaires d'Angleterre. Le Prince d'Orange venoit de proposer un acte au Parlement, pour exclure de la Couronne tout Catholique, & établir la succession dans la famille d'Hanovre. C'étoit un tort manifeste que l'on faisoit à plus de quarante Princes, dont le droit étoit antérieur; & la Duchesse de Savoie étoit la premiere lésée, comme héritiere immédiate de cette Couronne, après les enfans du Roi d'Angleterre. Je représentai au Duc de Savoie, que son silence, dans cette occasion, pourroit être regardé comme un consentement, & qu'il ne pouvoit convenir, ni à son honneur, ni à ses intérêts, d'acquiescer à un acte, qui détruisoit les droits incontestables de sa famille. D'abord il me fit de grandes difficultés, tant sur ce qu'il s'attiroit par-là de très-puissans ennemis, que sur l'inutilité de la chose en soi-même; mais lui ayant représenté que le Roi Très-Chrétien approuveroit fort les démarches qu'il feroit sur cela, & que j'avois ordre de le lui dire de sa part, il consentit à ma proposition & ordonna à son Ministre à Londres, de faire une protestation publique contre cet acte. En effet, ce Ministre alla au Parlement avec un Notaire, & en fit la signification. Cela n'empêcha pourtant pas l'acte de passer, & la Princesse Sophie, Douairiere d'Hanovre, fut déclarée héritiere de la Couronne, en cas que le Prin-

ce d'Orange & la Princesse de Danemarok mourussent sans enfans. 1701.

De Turin, j'allai à Modene, où j'eus plusieurs conversations avec le Duc de ce nom, sur les affaires présentes. Je lui fis voir le danger évident pour l'Italie, si la guerre s'y allumoit; car, outre les petits désordres & les dégâts inévitables, les petits Souverains se trouveroient à la merci du vainqueur, quel qu'il fût; qu'ainsi il étoit de leur intérêt commun de s'unir ensemble, pour tâcher de prévenir la guerre. A la fin, après lui avoir fait naître beaucoup de crainte, je l'engageai à me dire qu'il feroit ce que le Pape voudroit; & qu'il me prioit d'en assûrer Sa Sainteté de sa part. De là je me rendis à Rome, où d'abord j'eus quelque difficulté sur le cérémonial; car je prétendois qu'on me donnât un tabouret à l'Audience du Pape, ainsi qu'on l'avoit fait à feu M. de Turenne, & ainsi que le prétendoient les Grands d'Espagne, à qui pour le moins je ne me croyois point inférieur. Après quinze jours de négociation, j'acceptai un *Mezzotermine*; savoir, qu'après avoir fait mes génuflexions ordinaires, & baisé la mule du Pape, il m'embrasseroit, & se levant de son fauteuil, il se promeneroit avec moi dans sa galerie, & dans ses appartemens. A la premiere audience que j'eus, après l'avoir assûré du respect & du zele du Roi d'Angleterre pour le Saint Siege, je lui dis que, pour en donner une preuve, ce Prince m'avoit chargé de lui offrir mes services, & que

même il trouveroit moyen de lui envoyer
1701. des troupes Irlandoises. Le Pape me répondit par beaucoup de complimens & de marques de tendresse; mais il n'entra nullement dans la proposition que je lui fis. Il étoit timide, & naturellement irrésolu; il voyoit bien la nécessité d'avoir des troupes, pour n'être pas exposé aux insultes des deux parties; mais il craignoit d'irriter l'Empereur, pour qui les Italiens ont toujours de grands égards: & quoiqu'on ne lui proposât pas de se déclarer contre ce Prince, mais seulement contre l'agresseur, il ne voulut jamais prendre d'autre parti que celui de lever quelques mauvais régimens, qui lui coûterent beaucoup d'argent, sans aucun profit. Il trouva même moyen, par cette conduite, de désobliger la France & l'Empire, & dans la suite de le payer bien cher. Il me dit plusieurs fois, en plaisantant, que les Prêtres n'étoient guere capables de régler les affaires militaires; il me pria même de vouloir examiner si les deux Généraux, qu'il venoit de nommer, étoient habiles: en effet, ces deux Messieurs vinrent me trouver, & j'appris d'eux leurs services. Le premier se nommoit le Comte Massimo, Gouverneur du Château Saint-Ange; il avoit autrefois servi en Flandre dans un emploi subalterne; mais depuis le siege de Dunkerque, il s'étoit retiré en Italie. Le second étoit le Comte Paulucci, frere du Cardinal du même nom, qui ne put se vanter que d'avoir été Capitaine de Cavalerie, pen-

dant un an ou deux, dans l'Etat de Milan, en temps de paix. 1701.

Le Cardinal de Janſon, qui étoit chargé des affaires de France à Rome, fit de ſon côté tout ce qu'il put, pour déterminer le Pape; mais il n'en put jamais venir à bout. Après ſix ſemaines de ſéjour, j'appris que le Roi d'Angleterre avoit eu une attaque d'apoplexie, & qu'il devoit aller aux eaux de Bourbon; ſur quoi je pris incontinent congé du S. Pere, & m'en retournai en toute diligence en France.

Je trouvai le Roi un peu mieux, & l'accompagnai à Bourbon; mais ces eaux, au lieu de lui faire du bien, lui ayant cauſé un crachement de ſang, il fut obligé de les quitter, & de regagner Saint-Germain.

La guerre paroiſſant inévitable en Italie, le Roi y envoya le Maréchal de Catinat, avec une augmentation de troupes; mais cela n'empêcha pas le Prince Eugene, Général de l'Empereur, d'y deſcendre par le Trentin, à la tête d'une armée de ſoixante mille hommes.

Tout étoit tranquille ſur les frontieres d'Alſace; mais, comme les Hollandois faiſoient de grands préparatifs en Flandre, le Maréchal de Villeroit fut nommé pour commander ſur la Sarre & la Mozelle, & le Maréchal de Boufflers fut envoyé en Flandre, où j'eus ordre d'aller ſervir. De part & d'autre, on ne fit aucun acte d'hoſtilité: chacun ne ſongeoit qu'à voiturer du canon & des munitions de guerre dans les places, & à y faire des magaſins de vivres.

quand nos partis se rencontroient, les Officiers
1701. se faisoient de grands complimens; car le Roi ne vouloit point absolument être l'agresseur.

Au commencement de Septembre, le Roi d'Angleterre eut encore une attaque, & je retournai au plutôt à Saint-Germain, où je le trouvai dans un état désespéré. Les remedes le tirerent de la léthargie, mais sans donner plus d'espérance: il s'affoiblissoit à vue d'œil; son bon sens & la connoissance lui resterent presque jusqu'au dernier soupir. Il employa tout ce temps en prieres & en méditations. Jamais on ne vit plus de patience, plus de tranquillité, plus de joie même, lorsqu'il songeoit à la mort, ou qu'il en parloit. Il prit congé de la Reine, avec une fermeté extraordinaire, & les pleurs de cette Princesse désolée ne firent sur lui aucune impression, quoiqu'il l'aimât tendrement: tout ce qu'il lui dit, pour retenir ses larmes, fut: *Songez, Madame, que je vais être heureux à jamais.* Le Roi T. C. étant venu le voir, l'assûra qu'il auroit pour son fils les mêmes égards que pour lui; & qu'il lui rendroit les mêmes honneurs. Le Roi d'Angleterre le remercia en peu de mots, des marques passées de son amitié, & de ce qu'il venoit de lui promettre; puis l'ayant embrassé, le pria de ne pas rester plus long-temps dans un endroit si triste. Toute la Cour de France vint aussi à Saint-Germain, & fut témoin de la piété & de la sainteté de ce Héros Chrétien. Le Prince de Conti voulut y rester tout le temps, & m'avoua que cette mort le surprenoit & le touchoit

infiniment. Il sembloit que Dieu vouloit qu'on n'en pût ignorer toutes les circonstances; car, pendant tout le temps de sa maladie, les portes de sa chambre ne furent plus gardées, de maniere que tout le monde y entroit; & comme ses rideaux furent toujours ouverts, on le voyoit dans son lit, où d'ordinaire il tenoit les yeux fermés, pour être plus recueilli: enfin, le 16 Septembre, à trois heures après midi, il expira *; & dans l'instant nous allâmes chez le Prince de Galles le saluer Roi: les Rois de France & d'Espagne le reconnurent comme tel, & ce fut un des motifs dont le Prince d'Orange se servit, pour engager le Parlement d'Angleterre dans la guerre contre les deux Couronnes. 1701.

Mort du Roi Jaques 2.

* Voy. la note n. 4.

Vers le commencement de cette année, le Prince d'Orange mourut *; & la derniere chose qu'il fit avant que d'expirer, fut de signer l'acte d'abjuration du jeune Roi d'Angleterre.

* Voy. la note n. 5.

Mort du Roi Guillaume 3me

Quelque raison que j'aie pour ne point aimer la mémoire de ce Prince, je ne puis pourtant lui refuser la qualité de Grand Homme, &, s'il n'avoit pas été usurpateur, celle de Grand Roi. Il avoit su dès sa jeunesse se rendre presque le maître de sa République, malgré le crédit & l'autorité des De Wits. Il avoit infiniment d'esprit, étoit habile politique, & ne se rebutoit jamais dans ses projets, quelque obstacle qu'il se présentât. Il étoit très-févere, mais naturellement point cruel. Il étoit très-entreprenant, mais point Général. On le soupçonnoit de n'avoir pas beaucoup de 1702.

courage ; toutefois on peut dire que du moins
1702. il étoit brave jusqu'au dégaîner. Son ambition a paru dans tous les maneges qu'il a faits, pour détrôner un Prince qui étoit son oncle & son beau-pere ; & cela ne peut avoir réussi, que par nombre de voies aussi opposées au devoir d'un honnête homme, que contraires au Christianisme.

Peu de temps après la paix de Riswick, le Roi Très-Chrétien avoit proposé au Roi d'Angleterre, que, s'il vouloit laisser le Prince d'Orange jouir tranquillement du Royaume, il en assûreroit la possession, après sa mort, au Prince de Galles. La Reine, qui étoit présente à la conversation, ne donna pas au Roi son mari le temps de répondre, & dit qu'elle aimeroit mieux voir son fils mort, que possesseur de la Couronne au préjudice de son pere : ainsi le Roi Très-Chrétien changea de discours. Il y a apparence, que ce qu'il en disoit avoit été concerté avec le Prince d'Orange ; & ce fut, si je l'ose dire, une grande imprudence de refuser une pareille offre.

Dès que le Prince d'Orange fut mort, la Princesse de Danemarck fut proclamée Reine, sans aucune opposition. Le Roi Jacques se contenta de publier un Manifeste par voie de protestation, pour établir ses droits contre ceux de la Reine Anne sa sœur.

L'on trouvera le reste de ces Mémoires plus détaillé, à cause que j'ai commencé cette année à écrire réguliérement tout ce qui se passoit.

Mon-

Monseigneur le Duc de Bourgogne fut nommé pour commander l'armée de Flandre, ayant sous lui le Maréchal de Boufflers. J'eus ordre d'y servir, & me rendis à Bruxelles en même temps que ce Prince. Nous y apprîmes que le Maréchal de Boufflers, ayant assemblé partie de l'armée de l'autre côté de la Meuse, avoit marché, pour attaquer le Comte de Tilly à Santen. Dès que les ennemis virent arriver l'armée de France, ils décamperent avec précipitation, & eurent le bonheur de faire leur retraire, sans être en aucune façon inquiétés, ni suivis. On blâma fort le Maréchal, car il auroit pu aisément battre Tilly, qui étoit de la moitié plus foible que lui. Il est facile d'imaginer quelle auroit été la conséquence d'un heureux succès, au commencement de la campagne & de la guerre; outre que la levée du siege de Keyserwert s'en seroit infailliblement ensuivie, cela auroit donné aux troupes de France une supériorité, & une réputation infinie. 1702.

Ce coup manqué, & Monseigneur le Duc de Bourgogne arrivé à Santen, avec quelques troupes d'augmentation, tout le monde s'attendoit avec raison, que nous ne demeurerions pas les bras croisés, vû que partie de l'armée ennemie étoit occupée au siege de Keyserwert, de l'autre côté du Rhin, & que le reste étoit en trop petit nombre, pour s'opposer à nos entreprises (car, pour ce qui étoit des troupes Allemandes, elles ne pouvoient joindre les

Alliés, de plus de six semaines); mais par la
1702. timidité du Maréchal ou par une fatalité malheureuse, nous demeurâmes tranquilles à Santen, pendant presque tout le siege de Keyserwert: il n'est pas fort difficile de dire quelles entreprises on auroit pu former. La commodité de la Meuse offroit d'un côté le siege de Grave, si l'on ne vouloit pas attaquer Maestricht: Cologue étoit une ville en deçà du Rhin, sans autres fortifications qu'une simple muraille. La conquête en eût été aussi facile, qu'utile & éclatante: Juliers se pouvoit attaquer, & nous auroit été très-commode pour la communication de la Meuse au Rhin; outre cela, on auroit pu passer le Rhin, soit à Bonn, ou près de Rhinberg, & marcher au secours de Keyserwert. La seule objection qu'on eût pu faire à cette derniere proposition, étoit que le Roi ne vouloit pas que les armées passassent le Rhin, crainte de donner un prétexte à l'Empire de se déclarer contre la France; mais, pour les autres projets, il ne tenoit qu'à nous de les exécuter.

Le Comte de Tallard étoit sur les bords du Rhin, avec dix-huit bataillons & trente escadrons. Il eut ordre d'incommoder les ennemis dans leur siege, & de rafraîchir la place de temps à autre, d'autant qu'elle n'étoit point investie de notre côté du Rhin, & par conséquent on y entroit par eau, tant que l'on vouloit. Le Comte de Nassau Sarbruck, qui commandoit au siege, avec dix-huit mille hommes, trouva beaucoup de difficultés, tant

par rapport à la vigoureuse défense des assiégés, que par rapport au mauvais temps. Il avoit ouvert la tranchée du côte du Rhin : la pluie inonda partie de sa tranchée, & la garnison nettoya le reste, de maniere qu'il fut obligé de recommencer de nouveau ses attaques. M. de Tallard mit quelques pieces de canon en batteries, pour incommoder leur nouvelle tranchée ; mais l'éloignement étoit trop grand, pour faire beaucoup de mal. 1702.

Pendant que nous étions à Santen, l'on trouva moyen de faire sonder l'Electeur de Brandebourg, qui se trouvoit alors à Wesel, On lui envoya plusieurs fois le sieur Bielck, Colonel Allemand, & l'Electeur parut assez porté à faire un traité avec la France. Nous l'espérions d'autant plus qu'il avoit tout lieu d'être mécontent des Hollandois, au sujet de la succession du Prince d'Orange, & qu'il avoit fort à cœur de se faire reconnoître Roi de Prusse ; titre qu'il venoit de prendre du consentement de l'Empereur ; mais que beaucoup de Princes refusoient de lui donner. Nous comptions, qu'en cas que le traité avec le Brandebourg réussît, il joindroit trente mille hommes de ses troupes, avec l'Electeur de Baviere, qui en avoit vingt-cinq mille, & que par-là l'Empereur se trouvant fort embarrassé, & l'Empire n'osant prendre parti, nous passerions en même temps le Rhin, & portant la guerre en Hollande, nous obligerions les Etats

Généraux à demander la paix, aux conditions
1702. qu'il nous plairoit. Ces vues étoient grandes, & il étoit fort raisonnable de les suivre; mais malheureusement l'Electeur de Brandebourg n'agissoit pas de bonne foi; & dans les négociations il n'avoit d'autre but que celui de nous amuser, pendant que nous étions dans son Duché de Cleves, & par-là nous obliger à avoir des ménagemens pour son pays. Nous lui fîmes offrir toutes les conquêtes que nous ferions sur le Rhin, sur le Val, en Hollande, ou dans le pays de Juliers, laissant au Roi d'Espagne celles dont nous ferions la conquête en Flandre. Il parut être flatté de ces espérances, mais ne se détermina pas, avouant que, s'il n'étoit question que des Hollandois, il ne balanceroit pas; mais qu'à l'égard de l'Empereur, il ne savoit comment manquer aux paroles données, & aux traités faits avec lui, tant que ce Monarque en exécuteroit de son côté toutes les conditions.

Pendant que tout ceci se passoit en allées & venues, le Maréchal de Boufflers résolut d'attaquer le Comte d'Athlone, Général des Hollandois, qui se trouvoit campé à Clerebek derriere Cleves. Pour cet effet, nous nous mîmes en marche le 18 de Juin, & allâmes à Nogernok, où l'on passa la nuit sans camper. Notre armée étoit composée de trente-sept bataillons, & de cinquante-neuf escadrons, outre le corps de M. de Tallard, qui n'étoit plus que de dix bataillons & de trente escadrons, & celui de Caraman, qui avoit neuf

bataillons & onze escadrons. Athlone n'a-voit que vingt-sept bataillons & soixante-deux escadrons. Le Marquis d'Alegre fut détaché, avec quelque cavalerie, pour reconnoître la situation des ennemis, &, en les amusant, nous donner le temps d'arriver sur eux. Ils ignoroient totalement notre marche, & s'imaginoient que c'étoit tout au plus un gros parti qui rôdoit; mais le soir ils furent informés de la vérité par un Courier que leur dépêcha l'Electeur de Brandebourg. Ils résolurent aussitôt de se retirer vers Grave, & décamperent à huit heures du soir; mais comme il y avoit des défilés pour sortir de leur camp, qu'il falloit que leurs troupes, leur artillerie & équipages passassent tous par le même chemin, & que c'étoit la nuit, leur marche fut lente & fort embarrassée. Le Marquis d'Alegre se trouva en présence à cinq heures du matin, & fit ce qu'il put pour les amuser; mais ils continuerent toujours leur marche. A six heures, notre aîle gauche arriva, & fut bientôt jointe au grand galop, par l'aîle droite. Les ennemis ne voyant pas de possibilité à gagner Grave, car nous arrivions sur le flanc de leur marche, & ne trouvant d'autre retraite que Nimegue, ils en prirent le chemin, & avec une telle diligence, que notre cavalerie ne put, ni les arrêter ni les charger, d'autant que leur infanterie étoit mêlée avec leur cavalerie, & que notre infanterie n'étoit pas encore arrivée. Il n'y eut que cinq escadrons de battus par les régimens du Roi & de Duras, qui prirent

1702.

1702. un étendard, un Lieutenant-Colonel, & quelques Cavaliers. De cette maniere, les ennemis se retirerent en bon ordre, jusqu'à environ une portée de canon de Nimegue, où ils firent mine de tenir ferme, à l'abri de quelque infanterie qu'ils jetterent dans des maisons & derriere des haies qui s'y trouverent. Notre cavalerie alors se mit en bataille; & cependant les bataillons ennemis s'étant jettés dans le chemin couvert, leur cavalerie se mit sur le glacis, la croupe des chevaux aux palissades: notre infanterie arriva, nous nous approchames d'eux à portée du mousquet, l'on auroit pu charger la cavalerie dans cet instant; mais on ne le fit pas, j'en ignore la raison. L'on fit avancer du canon qui tira dessus, sans qu'elle fit aucun mouvement; mais enfin, nos Grenadiers s'étant approchés à la portée du pistolet, elle se débanda; partie se jetta dans le chemin couvert, comme elle put, & partie, en longeant le glacis, gagna les bords du Val, & par-là entra dans la ville. Cependant le canon de la place tiroit sur nous, & commençoit à nous incommoder beaucoup; ainsi on se retira hors de sa portée. Nous eûmes environ trois cents hommes de tués, ou de blessés. On jugea que la perte des ennemis montoit à mille. Nous prîmes deux cents charrettes d'artillerie, trois cents autres charrettes, & mille chevaux. Cette action, quoique peu considérable, ne laissa pas d'être aussi brillante, que singuliere; car c'est une chose sans exemple, qu'une armée

en ait couru une autre pendant deux lieues, & l'ait culbutée dans le chemin couvert d'une place, presque sans coup férir. L'on s'étonnera peut-être qu'on ne les ait point chargés, ayant été si long-temps en présence; mais les gens du métier comprendront aisément, que dans un pays de plaine, sans fossé, ravine ni ruisseau, il n'est pas facile de joindre un ennemi, qui a mille pas d'avance, que lorsqu'il arrive au défilé; & de plus notre infanterie n'étoit pas encore arrivée. A la vérité, si de Norguenou, où nous passâmes la nuit, nous nous étions mis en marche deux heures plutôt, nous aurions trouvé l'armée ennemie sortant du défilé de Cranembourg, & elle n'auroit pu nous gagner du pied, ni par conséquent éviter la bataille. Quelques personnes proposerent d'attaquer l'armée ennemie dans le chemin couvert, attendu que de la place on n'oseroit tirer sur nous, crainte de tuer également amis & ennemis, & que, si nous les y battions, ils auroient tous été tués ou pris; peut-être même que dans la confusion nous eussions entré pêle-mêle avec eux dans la place; mais on fut si long-temps à délibérer sur cette proposition, qu'il n'y eut plus moyen de l'exécuter; car de pareils coups se doivent faire dans l'instant, & sans donner le temps à l'ennemi de se reconnoître. 1702.

Nos Soldats se répandirent dans tout le pays, où ils trouverent un butin considéra-

1702. ble : car les habitans se croyant en sûreté n'avoient rien emporté.

Le lendemain 12, nous vînmes camper à Donsbruck, auprès de Cleves. Le Comte de Tallard & Caraman, qui n'auroient pu arriver à temps, si nous avions eu bataille, camperent dans notre voisinage, & Athlone se plaça de l'autre côté du Val. Peu de jours après, Keylerwert se rendit, après avoir fait une très-belle défense, & coûté beaucoup de monde aux ennemis. L'Electeur de Brandebourg, qui étoit allé à la Haye, nous voyant encore plus avant dans son-pays, nous fit sonder par deux Gentilshommes, qui se rendirent à Cleves, pour savoir si on étoit toujours dans l'intention de traiter avec lui, & qu'en ce cas il consentiroit à une neutralité : quoique nous dûssions avoir pour suspect tout ce qui venoit de sa part, après ce qui s'étoit passé, on ne laissa pas de répondre affirmativement ; sur quoi les deux émissaires envoyerent un Courier à la Haye, & eurent, par le retour, des lettres de créance. La Cour de France envoya aussi un plein pouvoir à M. le Maréchal de Boufflers ; mais tout cela n'aboutit à rien, car dès qu'on tomboit d'accord de quelque article, l'Electeur proposoit quelque chose de nouveau : aussi ne cherchant qu'à nous amuser, il alongea la négociation jusqu'à ce que nous fussions sortis de son Duché de Cleves, & alors il rompit tout à fait avec nous.

Les fourrages devenant rares, & voulant

d'ailleurs être plus à portée d'obſerver les mouvemens des ennemis, qui ſe raſſembloient derriere Nimegue, nous allâmes camper dans la plaine de Goch; nous fîmes auſſi faire deux ponts ſur la Meuſe, afin de fourrager de l'autre côté, & de pouvoir paſſer, s'il en étoit beſoin. 1702.

Vers le 15 de Juillet, M. de Marlborough*, à qui les Hollandois avoient donné le commandement de leurs armées, ainſi qu'il l'avoit des troupes Angloiſes, vint camper auprès de Grave, d'où le 26 il paſſa la Meuſe; ſur quoi nous décampâmes de Goch, paſsâmes la Meuſe à Ruremonde, & allâmes camper à Bray. Nous avions, par ordre de la Cour, envoyé un détachement en Alſace, de maniere que le Comte de Tallard compris, & tous les autres corps ayant rejoint, nous n'avions que ſoixante-ſix bataillons, & cent quatorze eſcadrons. Les ennemis avoient ſoixante-cinq bataillons, & cent trente eſcadrons, outre une douzaine de bataillons & une vingtaine d'eſcadrons à portée de les joindre en vingt-quatre heures. De Bray nous nous avançâmes à Lonoven, d'où nous allâmes à Beringhen. Monſieur de Marlborough propoſa de marcher à nous, en paſſant le défilé de Péer, moyennant quoi la bataille étoit inévitable ſur les bruyeres; mais les Députés des États Généraux n'y voulurent jamais conſentir, non plus qu'à nous attaquer dans notre camp de Lonoven: ce qui fut fort heureux pour nous; car nous étions poſtés de maniere que nous

* Voy. la note n. 1.

aurions été battus ſans pouvoir nous remuer,
1702. notre gauche étant en l'air, & notre droite enfoncée dans un cul-de-ſac entre deux ruiſſeaux.

Après avoir paſſé la Meuſe, nous aurions dû reſter du côté de Bray, ou d'Ath, au lieu de nous aller promener dans les Bruyeres; par là nous aurions mis Ruremonde & le Brabant à couvert, d'autant que les ennemis ne pouvoient rien entreprendre ni ſur l'un, ni ſur l'autre, ſans nous avoir auparavant battus ou chaſſés de là. Notre unique intention étoit donc d'empêcher les ennemis de tirer des convois de Bois-le-Duc, & par-là les obliger de ſe rapprocher de leur pays, faute de vivres; parce que nous ne comptions pas qu'ils puſſent en tirer ſuffiſamment de Maëſtricht: ainſi nous allâmes camper à Rythouen, d'où je fus détaché avec ſix bataillons, ſix cents Grenadiers, treize eſcadrons, & douze pieces de canon pour occuper Endouen, à deux lieues de notre gauche ſur la Dommel. J'appris, à mon arrivée, qu'il étoit parti un convoi conſidérable de Bois-le-Duc, & je vis M. de Tilly qui venoit de l'armée des Alliés pour aller à ſa rencontre. Au lieu de faire paſſer le convoi par l'autre côté de la riviere d'Aa, il ſe campa à la franquette ſur la Bruyere à Geldrop, à cinq quarts de lieues de mon camp: il avoit environ trente eſcadrons, & une douzaine de bataillons.

J'envoyai à dix heures du ſoir en avertir le Maréchal de Boufflers, & lui propoſai en

même temps de me faire joindre par l'aile gauche de l'armée; moyennant quoi, nous pourrions à la pointe du jour tomber sur M. de Tilly: le Courier ne rendit ma lettre qu'à quatre heures du matin, de maniere que l'aile gauche ne pût se mettre en marche qu'à six. Le Maréchal me manda que Monseigneur le Duc de Bourgogne & lui seroient aussi de la partie, & que je pouvois toujours m'avancer avec mes troupes sur l'ennemi: ce que je fis aussi-tôt en passant la Dommel, & le ruisseau de Tongrelope, & me mis sur le bord de la Bruyere à une petite demi-lieue de M. de Tilly. Le Maréchal étant arrivé, ne jugea pas à propos d'attaquer, craignant que l'armée ennemie ne vînt droit sur Endouen, pendant que nous serions aux prises avec M. de Tilly, & ne coupât notre retraite; mais cette appréhension étoit frivole, vû qu'il y avoit trois lieues de là à l'armée ennemie, & que nous aurions eu le temps de battre M. de Tilly, détruire le convoi, & repasser la Tongrelope & la Dommel, avant qu'il fût possible à M. de Marlborough d'arriver; & quand même il auroit pu arriver, notre retraite se pouvoit faire en longeant de l'autre côté de la Tongrelope & puis passant la Dommel au-dessous d'Endouen. De plus, comme nous cherchions les occasions de batailler, il n'y avoit qu'à faire marcher toute l'armée; & si l'ennemi s'avançoit, le combattre dans ces belles plaines. J'eus donc ordre de repasser la Tongrelope, & de me mettre en bataille sur la

1702.

1702. Bruyere, de l'autre côté du pont d'Endouen, ce que j'exécutai. Tilly se mit en marche, & se plaça à couvert de l'Aa. L'armée ennemie ayant appris ce qui se passoit, se mit d'abord en mouvement pour venir au secours du convoi; mais sur la nouvelle de notre rétrogradation, elle rentra dans son camp, d'où quelques jours après elle alla à Péer: nous prîmes le même chemin par la Bruyere, & ayant su que M. de Marlborough se portoit vers Helectren, nous marchames à lui à dessein de l'attaquer. Dès qu'il nous vit paroître, il fit halte, & se mit en bataille; mais comme nous avions nombre de défilés à passer il étoit près de quatre heures après midi, avant que nous pussions également nous y mettre: ainsi, comme il ne nous restoit pas assez de jour pour reconnoître la situation des ennemis, & les attaquer, le reste de la journée se passa en canonnade de part & d'autre. Nous eûmes une trentaine d'Officiers, & deux cents Soldats de tués. Les ennemis en perdirent, je crois, plus; car leur droite étoit fort exposée, & notre artillerie mieux servie que la leur. Le lendemain 24 Août, dès la pointe du jour, Mgr. le Duc de Bourgogne fit appeller tous les Lieutenants-Généraux, pour savoir leur sentiment: nous avions tous été la veille reconnoître la position des ennemis. Leur droite étoit appuyée à des haies, où ils avoient mis un très-gros corps d'infanterie, & étoit couverte en avant par un ruisseau marécageux: leur gauche étoit appuyée au ruisseau de Béringhem,

& couverte par les censes de Sphippelback, qu'ils avoient pareillement farcies d'infanterie. 1702.
Leur front étoit sur une hauteur, qui régnoit de la droite à la gauche; & en avant à la demi-portée du canon, se trouvoient plusieurs marais & flaques d'eau; ce qui nous auroit obligés à défiler, & il ne nous auroit pas été facile de nous réformer si près de l'ennemi, qui pouvoit tomber en bataille sur nous.

Derriere leur armée se trouvoit le ruisseau d'Hélectren, lequel étant bon, nous ne pouvions les tourner. Les choses ainsi reconnues & expliquées, tout le monde décida que le poste des ennemis étoit inattaquable; & ainsi il fut décidé, que ne pouvant, faute de pain & de fourrages, rester où nous étions, l'on se retireroit à l'entrée de la nuit par le même chemin, par où nous étions venus; ce qui fut exécuté, sans que les ennemis nous inquiétassent. Le lendemain ils nous firent suivre par quelques troupes; mais le tout se passa en escarmouches. L'armée de Mgr. le Duc de Bourgogne étoit alors de soixante-dix bataillons, & de cent quatorze escadrons; celle des ennemis, de quatre-vingt douze bataillons, & de cent cinquante escadrons.

Le Duc de Marlborough, après toutes ces marches & contre-marches, se trouvant entre nous & les places de la Gueldre, ne songea plus qu'à en faire la conquête. Il commença par le siege de Venloo; sur quoi le Duc de Bourgogne fit encore assembler les Officiers Généraux, pour voir ce qu'il y avoit à faire.

1702. Il fut réſolu qu'on ne pouvoit préſentement s'oppoſer aux progrès des ennemis de ce côté-là ; & voici les raiſons qu'on eut.

Pour ſecourir la Gueldre, il falloit ou battre les ennemis, ou arriver auprès des places : à l'égard du premier point, tout homme de guerre ſait que ce n'eſt pas choſe facile de battre des gens qui ont eu le temps de ſe placer, & qui ont des poſtes excellens. Si l'on avoit voulu tourner les ennemis, ils n'auroient auſſi qu'à ſe tourner par leur droite à couvert de la Neze, qui tombe dans la Meuſe, entre Ruremonde & Venloo ; ou par leur gauche, s'appuyer au château de Stacken d'un côté, & à des marais & bois de l'autre. A l'égard du ſecond, ſavoir d'arriver aux places de le Gueldre, il n'y avoit que deux chemins à prendre, celui de Ruremonde & de Steventwert, ou celui de Liege, pour y paſſer la Meuſe, & ſe porter par l'autre côté. Pour ce qui étoit d'aller à Ruremonde ou Steventwert, les ennemis nous en barroient le chemin, par la poſition qu'ils avoient priſe. Reſte donc à aller à Liege : le tour étoit ſi grand, qu'il falloit preſque autant de temps pour le faire, que pour prendre Venloo ; mais, quand même cela n'auroit pas été, dès que nous aurions eu paſſé la Meuſe, les ennemis en auroient fait autant, & ſe ſeroient mis toujours entre nous & la place aſſiégée ; ou s'ils euſſent voulu, ils n'avoient qu'à quitter leurs entrepriſes ſur la Gueldre, & marcher droit à Bruxelles, Louvain & Malines ; en un mot, pren-

dre tout le Brabant : de plus, nous étions si fort gênés par nos vivres, que nous ne pouvions nous en écarter, sans courir risque de faire périr l'armée ; outre que les ennemis avoient vingt bataillons de plus que nous, & que chacun de leurs bataillons avoient au moins cent hommes de plus que les nôtres. Il fut donc déterminé que nous ne songerions pas au secours de la Gueldre, mais qu'on tâcheroit de faire quelque diversion en Flandre. 1702.

Pour cet effet, M. d'Usson, Lieutenant Général, fut détaché avec quelques troupes, pour aller joindre le Marquis de Bedmar, Gouverneur des armes dans les Pays-Bas. Celui-ci marcha à Hultz, & d'abord il se rendit maître de quelques redoutes ; mais le Commandant de la place ayant lâché les eaux, il fallut abandonner l'entreprise. On auroit dû l'avoir prévu, & ne point exposer les troupes des deux Couronnes à une retraite honteuse & précipitée. Il nous en coûta cinq cents hommes.

Le Roi, voyant le mauvais train que prenoit cette campagne, fit revenir de l'armée Mgr. le Duc de Bourgogne, afin qu'il n'eût pas le déshonneur d'être uniquement spectateur des conquêtes de M. de Marlborough.

Les ennemis, ayant ouvert la tranchée & fait breche au fort de Saint-Michel, le prirent d'assaut. Venloo se rendit au bout de dix jours de tranchée ouverte ; Steventwert dura très-peu, & Ruremonde capitula le cinquieme jour de tranchée. Nous nous étions avancés à Ton-

gres, pour observer les ennemis, & faire
1702. semblant de vouloir les empêcher de s'avancer davantage. Le Comte de Tallard avoit été détaché avec dix sept bataillons & vingt-cinq escadrons, pour aller retirer de Bonn l'Electeur de Cologne. Il le fit, & laissa dans la place onze bataillons, & quelques escadrons aux ordres de M. d'Alegre. Ensuite l'Electeur s'approcha de Cologne: cette ville craignant le bombardement, fit un traité de neutralité, & s'engagea à n'avoir que huit mille deux cents hommes de garnison, & cela seulement des troupes de Westphalie, à permettre le commerce, & à chasser un Officier qui avoit fait tirer du canon contre l'Electeur. Pour montrer leur bonne foi, les Magistrats firent dans l'instant sortir de la ville deux bataillons Hollandois, qui y étoient en garnison. De Cologne, Tallard marcha à Luxembourg, puis à Treves, & prit ensuite Traërbach. M. de Marlborough nous voyant si foibles & si peu d'humeur à nous opposer à ses entreprises, résolut de profiter du temps & de l'occasion, & proposa aux Députés des Etats Généraux le siege de Liege. D'abord ils s'y opposerent; car les Hollandois naturellement ne vouloient point d'action dont le sort pouvoit être douteux, sachant que les batailles décident des Etats, & les peuvent dans un instant culbuter. Ils craignoient donc que, rassemblant toutes nos forces, nous ne vinssions les attaquer; mais Marlborough leur ayant fait voir clairement, que le détachement que nous avions envoyé

envoyé en Allemagne, & celui de M. de Tallard, qui étoit allé sur la Moselle, nous avoient tellement affoiblis, que nous n'oserions hasarder un combat; les Députés enfin consentirent à l'entreprise. 1702.

Cependant le Maréchal de Boufflers se trouvoit dans un embarras terrible; quoique brave de sa personne, il craignoit les ennemis, & d'un autre côté il savoit les discours qu'à la Cour & à l'armée on tenoit sur son compte. Il n'avoit pas assez de troupes pour chercher à livrer bataille, n'ayant que soixante-deux bataillons, & quatre-vingt-six escadrons. D'un autre côté, il ne lui étoit plus possible maintenant de couvrir Liege & le Brabant. Il falloit donc opter, & c'est ce qui l'affligeoit; en effet, quelque parti qu'il prît, il étoit toujours sûr de faire quelque perte considérable, & par conséquent d'être blâmé; à la vérité, s'il avoit voulu prendre ses mesures dès qu'il eut abandonné la Gueldre, il auroit pu faire un bon camp retranché sous Liege, ainsi que les ennemis l'avoient pratiqué la derniere guerre, moyennant quoi, en y laissant trente ou trente cinq bataillons, la place auroit été en sûreté; avec le reste, il se seroit tenu derriere les Gettes, ce qui auroit couvert le Brabant, mais il n'en avoit plus le temps; ainsi il se contenta de jetter huit bataillons dans les châteaux & citadelle de Liege. Le 13 Octobre, les ennemis arriverent devant la ville, qui leur ouvrit les portes; les batteries commencerent à tirer le 20 con-

tre la citadelle. Ils en attaquerent le 23 le
1702. chemin couvert, & y trouverent si peu de résistance, que voyant une breche faite au corps de la place, & le fossé peu profond, ils monterent à l'assaut, & emporterent la citadelle. Le sieur de Violaine, qui y commandoit, ne put jamais excuser sa négligence; il n'avoit fait aucune disposition, & ne parut à la tête des troupes, que lorsque les ennemis étoient déjà maîtres de la place. Dès que nous apprîmes cette triste nouvelle, nous rentrâmes dans nos lignes à Jandrin, mettant notre droite près de Boneff, sur la Méhaigne, & notre gauche au ruisseau de Josse.

Prise de Liege par les Alliés

La Chartreuse de Liege ne fit pas une plus longue défense que le reste. Dès que le canon commença à tirer, la garnison capitula; après quoi les ennemis ne songerent plus qu'à se séparer, ce qu'ils firent dans les premiers jours de Novembre, à notre grand contentement; car dans le train où nous étions de laisser tout faire, ils n'auroient trouvé de notre part aucun obstacle à leurs entreprises. Notre armée fut aussi renvoyée dans les quartiers d'hiver.

Le Maréchal de Villeroi, qui étoit prisonnier en Allemagne, revint cet hiver à la Cour. Voici son aventure en peu de mots. Vers la fin de la campagne de 1701, le Roi, peu content de la conduite du Maréchal de Catinat, l'avoit envoyé commander l'armée d'Italie, sous les ordres du Duc de Savoie, Généralissime des deux Couronnes. Il y donna le

combat de Chiari, où nos troupes furent repoussées & très-mal menées; ensuite ayant mis, pendant l'hiver, son quartier général à Crémone, & cette ville ayant été surprise par le Prince Eugene, il y fut pris & emmené en Allemagne. Jamais peut-être il n'est rien arrivé à la guerre de plus singulier. Une armée surprend une ville, y prend le Général; & toutefois les troupes qui s'y trouvent, quoique beaucoup inférieures en nombre, dispersées dans différens quartiers, sans chef & sans ordre, ont la fermeté de courir de toute part sur les ennemis, & enfin de les rechasser totalement de la ville. 1702.

Le Roi, qui aimoit tendrement le Maréchal de Villeroi, fit tant sollieiter l'Empereur, que celui-ci le relâcha, & aussi-tôt il fut nommé pour Général de l'armée de Flandre, ayant sous lui le Maréchal de Boufflers, dont la Cour n'étoit que médiocrement satisfait. Je servis encore dans cette armée. 1703.

Dès les premiers jours de Mai, les troupes commencerent à s'assembler, & le septieme nous campâmes en front de bandiere à Tirlemont, avec cinquante bataillons & cent escadrons. Le dessein du Maréchal de Villeroi étoit de tâcher de surprendre quelques quartiers des ennemis, dispersés le long du Demer & du Jarre, & de profiter de l'absence du Duc de Marlborough, qui dans ce temps-là faisoit le siege de Bonn.

Nous marchâmes le 9 Mai par la grande

chaussée, & investîmes tout à-coup Tongres,
1703. où il y avoit deux bataillons.

M. d'Owerkerque, Général des Hollandois, qui commandoit dans l'absence de M. de Marlborough, ayant appris que nous nous assemblions, avoit résolu de venir se camper, avec ce qu'il pourroit ramasser de troupes, sur les hauteurs de Tongres, mettant sa gauche à la ville, & la droite tirant vers Hasselt, moyennant quoi il auroit été dans un poste excellent, & nous auroit barré l'entre-deux du Demer & du Jarre : mais notre diligence rompit ses mesures : ainsi il fut obligé de se camper auprès de Maestricht, pendant que nous attaquâmes Tongres. Nous n'y observâmes pas grande cérémonie, la ville n'ayant pour toute défense qu'une muraille flanquée de quelques méchantes tours. On planta du canon, qui tira le même jour. Le lendemain, comme il commençoit à y avoir breche, la garnison se rendit à discrétion ; nous y prîmes les équipages du Duc de Virtemberg, Général des Danois, & du Major Général Herbo. Nous nous campâmes ensuite, la droite à Bedoé sur le Jarre ; & la gauche sur les hauteurs tirant vers Hasselt, & nous laissâmes Borkloën derriere nous.

Le Maréchal de Villeroi voulut ensuite faire une tentative sur les ennemis ; pour cet effet, nous fîmes une marche de nuit, & arrivâmes le 14 à huit heures du matin en présence ; nous les trouvâmes en bataille, la droite à Pétersem, & la gauche à Maestricht ;

mais peu de temps après, avant que notre infanterie fût arrivée, ils rehaufferent leur droite: nous reconnûmes leur situation, pour voir la maniere dont il faudroit faire les dispositions de la bataille; mais après avoir bien examiné, nous jugeâmes que le poste étoit inattaquable. Leur droite étoit appuyée à Lonaken, village très-fort, situé sur une hauteur qui dominoit toute la plaine; & leur front étoit couvert par un chemin creux, qui va de Lonaken à Maëstricht. Leur armée étoit de trente-cinq à quarante bataillons, & d'environ soixante-dix escadrons. Le Maréchal de Villeroi ayant trouvé les avis de Messieurs les Officiers Généraux conformes aux siens, remarcha le même jour à son camp, près de Tongres. 1703.

Le Duc de Marlborough, ayant pris Bonn, où le Marquis d'Alegre fit une très-belle défense, revint joindre Owerkerque. Son armée se trouva composée de soixante-cinq bataillons, & de cent vingt escadrons. Il passa le Jarre auprès de Maëstricht, & se campa à Outem; sur quoi nous mîmes notre gauche près de Tongres, & la droite vers le bois d'Hernous, nous étendant le long du Jarre. Les ennemis marcherent ensuite par leur gauche, & nous par notre droite, & cette manœuvre dura le reste du mois. Mais avant que de continuer à faire le détail de cette campagne, il est à propos de faire quelques raisonnemens sur les projets & desseins des ennemis. Ayant vu que l'année précédente

Prise de Bonn par les Alliés

nous nous étions opposés aussi foiblement
1703. qu'inutilement à leurs entreprises, & sachant d'ailleurs que pendant l'hiver nous avions envoyé sur le Rhin un nombre considérable de troupes, ils ne douterent pas que leur supériorité sur cette frontiere ne fût si grande, qu'ils n'auroient qu'à se déterminer sur le choix des conquêtes; & sur ce pied, ils firent les préparatifs nécessaires pour l'exécution de leurs projets: dès que Bonn seroit pris, Anvers & Ostende devoient être les premieres villes attaquées; la premiere au profit des Hollandois, & l'autre pour les Anglois, qui avoient fort insisté sur cela pendant l'hiver, & qui n'avoient même consenti au siege de Bonn qu'à cette condition. Ils étoient tous persuadés que nous ne pouvions mettre vingt mille hommes ensemble; aussi furent-ils bien surpris, quand ils nous virent enlever Tongres, & leur présenter la bataille auprès de Maestricht: toutefois ils ne furent pas encore détrompés, s'imaginant à la vérité que nous avions plus de troupes qu'ils n'avoient cru, mais aussi qu'excepté ce qu'ils voyoient, nous n'avions plus rien dans tout le pays. C'est sur ce principe que M. de Marlborough, dès qu'il fut arrivé, passa le Jarre, afin de nous attirer sur la Méhaigne, & par-là nous éloigner de la Flandre, vers où il faisoit par les derrieres filer des troupes, ne doutant point qu'en nous tenant de ce côté-ci en échec, il ne pût, sans obstacle, faire exécuter les desseins projettés. Sa surprise fut des plus grandes,

quand il ſut que le Marquis de Bedmar aſſembloit un corps conſidérable près d'Anvers, & qu'on formoit encore deux camps près de Gand & de Bruges. Réſolu de voir s'il ne nous embarraſſeroit pas, il fit embarquer du canon à Maeſtricht, comme pour attaquer Huy; il en fit autant à Berg-op-Zoom, & même en Hollande: il fit deſcendre des troupes par eau à Lillo, au Sas de Gand & à l'Ecluſe, afin de nous donner jalouſie pour toutes les places de Flandre. Mais voyant que rien ne nous ébranloit, il fut à ſon tour aſſez embarraſſé; car, d'un côté, il avoit fort envie de faire quelque choſe, & ne voyoit pas trop jour à le pouvoir; & de l'autre côté, il étoit fort preſſé par l'Empereur de lui envoyer un ſecours conſidérable, ſans quoi ce Prince déclaroit qu'il ne pouvoit réſiſter aux François & Bavarois, qui venoient ſe joindre au centre de l'Allemagne. Ce dernier motif le détermina à faire marcher au-delà du Rhin quelques troupes, & à continuer de voir s'il pourroit nous entamer de quelque côté. 1703.

Il faut obſerver qu'outre les ſoixante-cinq bataillons, & les cent vingt eſcadrons que les ennemis avoient dans leur camp, ils avoient une trentaine de bataillons, & autant d'eſcadrons, diſperſés depuis Breda juſqu'à l'Ecluſe, indépendamment de dix bataillons, & quelque cavalerie, qui bloquoient la ville de Gueldres. Nous avions alors dans notre armée ſoixante-trois bataillons, & cent un eſcadrons; le Marquis de Bedmar avoit à ſes ordres, tant

1703. auprès d'Anvers que du côté de Gand, Bruges, Ostende & Damm, quarante bataillons & vingt-sept escadrons; je ne comprends ni ce qui étoit dans nos garnisons, ni dans celles de nos ennemis.

Pour revenir aux mouvemens qui se firent de part & d'autre, le 9 Juin, les ennemis remarchant par leur gauche, se vinrent camper la droite à Timecourt, & la gauche près de Warfusé; sur quoi nous remontâmes par notre droite jusqu'au delà des sources du Jarre, & nous nous plaçâmes dans l'entre-deux du Jarre & de la Méhaigne, afin de barrer le chemin aux ennemis; notre droite étoit près de Breff, sur la Méhaigne, & notre gauche à Drion, sur le Jarre. Comme il n'y avoit plus de ruisseau qui séparât les deux armées, qui n'étoient éloignées que d'une lieue & demie, nous mîmes beaucoup d'infanterie dans Tourine, village situé très-avantageusement, au centre de notre camp: l'on fit aussi quelques redoutes le long de notre front, & l'on retrancha Drion. Les ennemis ne jugerent pas à propos de nous attaquer; ainsi il n'arriva aucune action considérable, seulement quelques petites escarmouches, à l'occasion des fourrages que nous fîmes près de leur camp.

Le Duc de Marlborough, qui voyoit qu'il ne pouvoit rien entreprendre de considérable qu'en déplaçant notre armée, ou du moins les différens corps que nous avions à portée de nos principales places, ordonna à M. de Cohorn de tenter une irruption dans le pays

de Waës, afin d'y attirer le Marquis de Bedmar, qui se tenoit campé sous Anvers: si 1703.
Bedmar quittoit son poste, Obdam qui étoit avec un gros corps, près de Lillo, auroit dans l'instant marché sur Anvers, & se seroit placé derriere la Skene; Cohorn l'auroit joint en diligence, & toute l'armée y auroit marché à tire d'aile. Selon les apparences, ayant leur dessein formé, ils y seroient arrivés avant nous, & en ce cas Anvers étoit perdu.

Cohorn fit quelques mouvemens, & prit même quelques postes dans le pays de Waës.

Marlborough décampa le 27 Juin, passa le Jarre au dessus de Tongres, étendant sa droite vers Borckloën, Comme nous jugions qu'il avoit dessein de passer le Demer, nous nous portâmes entre Avesnes & Lewes.

Les ennemis le lendemain s'étendirent à Bilsen; sur quoi nous nous rapprochâmes de Diest, afin de pouvoir nous placer derriere le ruisseau de Beneguen, & barrer aux ennemis le chemin de Lierre & d'Anvers; mais comme nous vîmes que les ennemis n'avoient pas encore passé le Demer, & que nous apprîmes que M. d'Obdam étoit venu camper à Ekeren à une lieue d'Anvers, en deçà de Lillo, le Maréchal de Boufflers fut détaché avec trente escadrons, dont la moitié étoient de Dragons, & trente compagnies de Grenadiers, pour aller, conjointement avec le Marquis de Bedmar, attaquer Obdam. Ce Général ennemi ne fut en aucune façon averti de cette marche, de maniere que la premiere nou-

velle qu'il en eut, fut lorſque ſes gardes avan-
1703. cées lui annoncerent l'arrivée de nos troupes ſur eux: ce qui eſt encore fort ſurprenant, c'eſt que nos gens eurent toutes les peines du monde à trouver l'armée ennemie, quoiqu'on ſût qu'elle étoit campée à Ekeren: l'on fut très-long-temps à la chercher avant que de la pouvoir découvrir, tout comme quand un piqueur cherche à détourner dans un bois un cerf, ou un ſanglier; ce qui fut cauſe qu'on n'arriva que vers les quatre heures apres midi. D'abord notre Cavalerie & nos Dragons, qui avoient pris les devants, pouſſerent quelques troupes ennemies juſqu'auprès de leur camp, mais leur infanterie les fit retirer. La nôtre étant enſuite arrivée, on chaſſa les ennemis du village d'Ekeren, & alors ils ne ſongerent plus qu'à ſe retirer à Lillo; cela ne ſe pouvoit que par une chauſſée, à cauſe que tout le pays eſt coupé par des watergans, des foſſés & des haies. On eſſaya d'inquiéter leur retraite; mais ils la firent en bon ordre, & repouſſerent vivement ceux qui les approchoient. Quelques brigades de nos troupes ayant chargé, furent battues à plate couture, & ſe retirerent même en déſordre dans les lignes d'Anvers. Durant que cela ſe paſſoit à la gauche, nos Dragons & quelques bataillons s'étoient emparés d'un village qui ſe trouvoit vers le milieu de la digue, entre Ekeren & Lillo, de maniere que ſi nos gens s'y étoient maintenus, choſe très-facile, au moyen d'une coupure ou retranchement ſur la digue, qu'on

auroit pu faire en un quart-d'heure, les ennemis eussent été obligés de se rendre, n'y 1703.
ayant point moyen de se sauver par ailleurs; mais ceux qui se trouverent chargés de cette commission ne firent rien du tout, en sorte que les ennemis qui n'avoient d'autre ressource, attaquerent avec tant de furie, que nos gens leur laisserent le passage libre. Quelques troupes les suivirent; mais le grand feu qu'ils firent, le bon ordre qu'ils observerent, & la nuit, mirent fin au combat. Cependant la plus grande partie de nos gens croyoient avoir perdu la bataille, si bien que, durant l'obscurité, l'on se retira sur la Bruyere, auprès de la cavalerie qui y étoit restée. Le jour venu, on envoya reconnoître; & comme l'on vit que les ennemis s'étoient entiérement retirés, on fit retourner les troupes sur le champ de bataille, avec un grand bruit de tambours, tymbales & trompettes. L'on prit quatre pieces de canon, deux gros mortiers, & quarante petits, toutes les munitions de guerre, tout le bagage, quelques drapeaux, & l'on fit environ huit à neuf cents prisonniers, avec la Comtesse de Tilly, habillée en Amazone, laquelle étoit venue ce jour-là dîner au camp. M. d'Obdam, Général de cette armée, voyant qu'on marchoit pour l'attaquer, se crut si bien battu, qu'il se sauva à toutes jambes à Berg-op-Zoom, où il annonça tout perdu. Le Lieutenant Général Shulembourg resta avec les troupes, & acquit, par sa belle manœuvre, autant de répu-

tation, que son Chef en recueillit de honte.
1703. L'on ne peut dire combien les ennemis perdirent de monde; mais de notre côté la perte montoit au moins à deux mille hommes.

Combat d'Ekeren

Autre chose extraordinaire, c'est que, quoiqu'il n'y eût que neuf lieues de Dieſt à Ekeren, & que l'action se fût passée le 30, nous n'eûmes avis de cette affaire, que le 2 de Juillet. L'on peut juger de l'inquiétude où nous étions tous, & sur-tout le Maréchal de Villeroi, dont le fils aîné, Lieutenant Général, étoit du détachement. Nous avions entendu le feu du combat, & le silence de M. le Maréchal de Boufflers & du Marquis de Bedmar, joint aux mauvais rapports de quelques Officiers blessés, nous faisoient avec raison appréhender quelque catastrophe.

Ayant appris que les ennemis avoient passé le Demer à Hasselt, & étoient venus camper à Beringhen, nous ne jugeâmes pas à propos, attendu le détachement que nous avions fait, de nous exposer en plaine; ainsi, au lieu d'aller à Béverlo, comme d'abord nous en avions eu intention, nous passâmes le Demer, une demi-lieue au dessous de Sickem, & allâmes le 1er. de Juillet nous camper auprès d'Arscot, derriere les lignes qui alloient d'Arscot à Lierre. Quelques jours après, le Maréchal de Boufflers nous ayant rejoint, comme aussi quelques autres troupes du Marquis de Bedmar, nous sortîmes de nos lignes, afin de faire croire aux ennemis que nous ne demandions pas mieux que de nous battre;

mais nous n'avions pourtant intention que de faire bonne contenance, de tècher de différer 1703. la jonction des troupes de Cohorn; avec celles d'Obdam, sans quoi nous étions bien assûrés que le Duc de Marlborough ne nous attaqueroit pas, & d'ètre toujours en situation de couvrir toutes nos places, tant en deçà qu'au delà de l'Escaut. Après plusieurs marches & contre-marches, faites de part & d'autre, enfin nous nous campâmes à S. Job; la droite à la Skene, & la gauche dans la plus belle plaine du monde.

Le 23, les ennemis vinrent camper à une lieue & demie de nous. L'après dîné, le Duc de Marlborough vint avec tous les Officiers Généraux, pour nous reconnoître; sur quoi plusieurs personnes, qui avoient déjà proposé au Maréchal de Villeroi de se retirer dans ses lignes, le presserent de le faire, dès le soir même, pour ne point s'exposer à y entrer trop précipitamment; manœuvre toujours dangereuse, & peu honorable: mais le Maréchal n'y voulut point consentir, alléguant, pour raison, qu'il falloit cacher, le plus longtemps qu'on pourroit, l'ordre qu'il avoit de ne point combattre; & qu'ainsi, tant que le camp de Lillo ne seroit pas à portée de joindre les ennemis, il falloit faire mine de les attendre de pied ferme, d'autant que, lorsque nous verrions la jonction prête à se faire, & même les ennemis commencer à déboucher sur la bruyere, nous serions encore à temps de rentrer dans nos lignes, dont nous n'étions

Juillet

qu'à une lieue. Nous avions fait un si grand
1703. nombre d'ouvertures, pour y arriver, que dans une heure de temps nous y aurions été. Le terrein étoit aussi très-favorable pour la retraite, y ayant force haies que nous aurions farcies d'infanterie; de maniere que la cavalerie ennemie n'eût osé nous inquiéter; & pour ce qui est de leur infanterie, elle ne pouvoit jamais arriver à temps, ayant une lieue & demie de bruyere à traverser: on se contenta donc de renvoyer les gros bagages. Le lendemain 24, nous apprîmes par nos partis, que le camp de Lillo, fort de vingt-six bataillons, & d'autant d'escadrons, ayant marché de nuit, étoit arrivé le matin à Capelle, à une lieue & demie de notre gauche; nous entendîmes même le signal de son arrivée, par un coup de canon qu'on y tira. Nous vîmes, peu après, l'armée ennemie commencer à déboucher sur la bruyere, auprès de Westvesel; sur quoi nous nous mîmes en marche, & en moins de trois heures, l'armée & les bagages furent dans nos lignes, sans qu'il parût personne à notre arriere-garde. Les ennemis camperent la gauche à Westvesel, & la droite en arriere de Capelle; & nous la droite à Oleghem, & la gauche à Durem, avec soixante-six bataillons, & cent six escadrons. M. de Guiscard fut envoyé de l'autre côté de l'Escaut à Bork, avec dix-huit bataillons, & dix escadrons, pour couvrir le fort Sainte-Marie, & garder la digue de Calo, dans le pays de Waes.

Il feroit difficile de dire, fi les ennemis avoient véritablement intention de combattre. 1703.
L'on peut dire qu'ils y auroient moins rifqué que nous; car s'ils euffent perdu la bataille, nous n'aurions pu attaquer que Liege, au lieu qu'en la gagnant, ils nous auroient enlevé Anvers & tout le Brabant. Peut-être toutefois, que vu la répugnance qu'ont toujours eue les États-Généraux à rifquer une action décifive, le mouvement de M. de Marlborough n'étoit que pour fe joindre à Cohorn, & de là s'étendre fur l'Efcaut, afin de porter la guerre en Flandre, où, à caufe de leur infanterie, ils efpéroient avoir plus beau jeu. Quoi qu'il en foit, dès que nous fûmes dans nos lignes, ils ne firent aucun mouvement de douze jours. Le Maréchal de Villeroi, attentif à ne fe point laiffer gagner de marche d'aucun côté, & ayant pourvu à l'autre côté de l'Efcaut par le corps de M. de Guifcard, me détacha avec trente-huit efcadrons pour Lierre. Au commencement d'Août, les ennemis ne voyant aucune poffibilité de pouvoir rien faire du côté de Flandre, remarcherent vers la Meufe; nous les côtoyâmes toujours par dedans nos lignes, obfervant par nos alongemens d'être en état de ne pouvoir être devancés d'aucune part par une contre-marche: car quoi qu'ils publiaffent qu'ils alloient affiéger Huy, & qu'ils avoient pour cela tous les préparatifs néceffaires, ils efpéroient que, pour les en empêcher, nous irions nous placer à Vignamont; auquel cas ils s'en feroient retournés

Août

1703. en diligence pour attaquer nos lignes, & auroient tenté d'exécuter leurs premiers projets sur Anvers. Nous ne nous avançâmes donc qu'à mesure que les ennemis s'avançoient, & ainsi s'étant eux-mêmes campés à Vignamont, nous nous mîmes, la droite à Vasiege sur la Méhaigne, & la gauche à Josse. Alors le siege d'Huy se fit tout de bon, pendant lequel je fus détaché avec quinze bataillons & vingt-six escadrons, pour continuer nos lignes de Vasiege à la Meuse. M. de Tzerclaes fut envoyé dans le Condros pour contenir les ennemis de ce côté-là, & être à portée de pousser des troupes sur la Moselle, en cas qu'ils y en fissent marcher, après la prise d'Huy. Ce château se rendit le 25 Août. Les ennemis vinrent ensuite se camper à Hannuye, à deux petites lieues de nous : ils nous reconnurent plusieurs fois; mais ne jugeant pas à propos de nous attaquer, ils marcherent à Saint-Tron, d'où ils envoyerent vingt-cinq bataillons & quarante escadrons assiéger Limbourg.

Siege d'Huy

M. de Pracontal eut ordre, avec dix-huit bataillons & quinze escadrons, de les observer, d'autant que dans ce temps-là le Maréchal de Tallard, qui commandoit l'armée sur le Rhin, faisoit le siege de Landau; & la Cour avoit ordonné, qu'en cas que les ennemis envoyassent un détachement de Flandre pour le Rhin, Pracontal y marcheroit aussi. Pour cet effet il se campa à Marches dans les Ardennes; la garnison de Limbourg fut obligée de se rendre prisonniere de guerre le 27 Septembre.

bre. Le Duc de Marlborough, qui y étoit allé lui-même, revint ensuite à Saint-Tron re- 1703.
joindre son armée; mais dans les premiers jours d'Octobre il se retira à Tongres, & nous étendîmes notre armée à Dieſt, & le long du Demer. Le reste du mois l'on ne songea, de part & d'autre, qu'à s'amuser, pour s'empêcher d'envoyer des troupes en Allemagne: nous fîmes même embarquer du canon à Namur, où les Maréchaux se rendirent de leurs personnes pour y faire accroire que nous voulions rassiéger Huy. Mais enfin, un détachement des ennemis étant parti pour aller au secours de Landau, & M. de Pracontal le côtoyant, notre campagne prit fin le 2 de Novembre.

Au retour de l'armée, je me fis naturaliser François, en ayant demandé & obtenu la permission du Roi d'Angleterre.

Cet hiver, l'Empereur ayant, par le moyen des Anglois & des Hollandois, engagé le Por- 1704.
tugal à se déclarer pour la Ligue, résolut d'envoyer en Portugal son second fils, l'Archiduc Charles, afin de tâcher d'exciter, par la présence de ce Prince, les Espagnols à se déclarer contre Philippe V, d'autant que l'Amirante de Castille, qui s'étoit retiré à Lisbonne, avoit assûré que la nation Espagnole ne demandoit pas mieux, pour peu qu'elle fût soutenue. Sur ce principe, l'Empereur déclara l'Archiduc Roi d'Espagne, & le fit passer en Hollande, d'où il devoit aller en Portugal avec douze mille hommes de Troupes Angloises & Hollan-

doises : sur quoi le Roi fit marcher en Espagne
1704. dix-huit bataillons & dix-neuf escadrons, au secours de son petit-fils, & je fus nommé le Général de ces troupes. Puysegur, Maréchal de camp, & qui avoit, depuis nombre d'années, fait la charge de Maréchal des Logis de l'armée en Flandre, fut envoyé à l'avance à Madrid, afin de faire les arrangemens pour tout ce qui regardoit la guerre. Après avoir réglé avec Orry les endroits où se devoient faire les magasins, & donné les instructions pour tous les préparatifs nécessaires, il alla visiter les frontieres de Portugal ; afin de pouvoir, à mon arrivée, me rendre un meilleur compte de toutes choses. Mais à son retour il se plaignit très-vivement de ce qu'Orry l'avoit trompé, n'ayant rien trouvé de ce qu'on lui avoit assûré être déjà dans les magasins. Sur cela, grandes lettres furent écrites à Versailles. L'Abbé d'Etrées, Ambassadeur de France, ennemi juré de Madame des Ursins, & par conséquent d'Orry qui en étoit la créature & le conseil, se joignit à Puysegur ; le Roi & la Reine d'Espagne prirent le parti d'Orry, de maniere que le Roi ne sachant que croire, m'ordonna d'examiner cette affaire, & de lui mander la vérité de ce que j'aurois découvert sur cela, aussi bien que sur toutes les autres brouilleries de la Cour d'Espagne.

J'arrivai à Madrid le 15 Février, où d'abord S. M. Catholique me fit Capitaine Général de ses armées. Je fis aussi la cérémonie de me couvrir, ayant été introduit à l'audience par

le Duc d'Arcos, comme parrain, ſelon la coutume d'Eſpagne. Je commençai enſuite par 1704. examiner ce qui regardoit les magaſins, comme ce qui m'importoit le plus. Toute la tracaſſerie entre Puyſegur & Orry ne venoit que d'un mot mal entendu; car Orry avoit dit à l'autre, en préſence du Roi d'Eſpagne, que les magaſins ſeroient faits, & Puyſegur avoit cru qu'il l'avoit aſsûré qu'ils étoient faits. Orry faiſoit voir clairement que, comme on n'avoit pu déterminer les endroits des différens emplacemens, juſqu'à l'arrivée de Puyſegur, il n'avoit pas été poſſible, dans ce peu de temps, de faire les magaſins marqués, & qu'ainſi n'y ayant point de ſa faute, il ne pouvoit avoir été aſſez ſot pour vouloir, ſans aucune néceſſité, ni intérêt, en impoſer à un homme qui partoit dans l'inſtant, pour aller ſur les lieux en queſtion, & qui, au bout de trois jours, en découvriroit la fauſſeté. Le Roi d'Eſpagne, Prince véridique, m'aſsûra que ce qu'Orry diſoit, étoit la vérité.

Ce point éclairci, je voulus tâcher d'approfondir le ſujet des animoſités entre l'Abbé d'Etrées & Madame des Urſins. Voici en peu de mots ce que je découvris en être la premiere cauſe. Le Cardinal d'Etrées, qui avoit été envoyé en Eſpagne après le retour de S. M. C. de ſa campagne d'Italie, pour y être chargé des affaires de France, vouloit tout gouverner en premier Miniſtre: Madame des Urſins, Camariéra Major de la Reine, auſſi ambitieuſe & hautaine que le Cardinal,

Eſpagne

vouloit aussi de son côté être la maîtresse,
1704. ou du moins paroître l'être; ce qui ne tarda pas à refroidir l'amitié qu'ils avoient autrefois contractée à Rome. Orry, qu'on avoit envoyé de France, pour travailler sous l'Ambassadeur, à l'arrangement des Finances, crut que le caractere & la jalousie de ces deux rivaux lui pourroient fournir le moyen de s'ériger lui-même en Ministre. Pour cet effet, comme il trouvoit plus d'accès pour la flatterie dans Madame des Ursins, & que de plus celle-ci pouvoit être plus utile à ses projets, ayant la confiance de la Reine, & tout pouvoir sur son esprit, il s'attacha totalement à elle, & eut grand soin de lui faire remarquer les manieres du Cardinal; comme aussi de lui insinuer qu'il ne tenoit qu'à elle de gouverner entiérement cette Monarchie, & que pour lui il travailleroit de toutes ses forces, pour lui être de quelque utilité. Il n'est pas étonnant que de pareils discours fissent leur effet; ainsi ils concerterent ensemble tout ce qu'il falloit faire pour éloigner le Cardinal. A la sollicitation de la Reine, le Roi Catholique en écrivit à son grand-pere, avec tant d'instance, qu'il l'obtint.

L'Abbé d'Etrées, neveu du Cardinal, ayant fort envie de devenir Ambassadeur, fit sa cour autant qu'il put à Madame des Ursins, blâmant devant elle la conduite de son oncle, & enfin fit si bien, qu'à force de promettre qu'il ne feroit jamais que ce qu'il lui plairoit, & qu'il dépendroit totalement de ses volon-

tés, elle engagea S. M. Catholique d'écrire en France, pour que l'Abbé ſuccédât au 1704. Cardinal. Cela fut accordé, & en apparence le nouvel Ambaſſadeur vivoit dans une parfaite intelligence avec elle; mais la Princeſſe des Urſins, ayant eu quelque ſoupçon que l'Abbé n'agiſſoit pas de bonne foi, engagea le Roi d'Eſpagne à faire prendre à la poſte le paquet de l'Ambaſſadeur, pour M. de Torcy; elle y trouva l'éclairciſſement qu'elle cherchoit, car l'Abbé y décrioit ſa conduite, & ſe lamentoit de la diſſimulation qu'il étoit obligé d'avoir. Madame des Urſins, après avoir pris copie de cette lettre, & avoir mis ſur la marge de l'original ſes réponſes & ſes réflexions, l'envoya elle-même par un Courier au Roi, & ſe plaignit hautement de la perfidie & des calomnies de l'Abbé; mais auſſi ce qu'elle venoit de faire déplut fort à la Cour de France, qui conſidéroit cette action comme un attentat au Droit des Gens, les dépêches des Ambaſſadeurs devant toujours être ſacrées.

Il eſt aiſé de croire qu'après cet éclat, la haine entre les partis contendans, montée à un tel point, ne pouvoit être aſſouvie que par la deſtruction de l'un des deux. La Princeſſe des Urſins avec Orry étoit ſoutenue de la Reine: l'Abbé avoit pour lui M. de Torci, & la plupart des Miniſtres de la Cour de France, & tout ce qu'il y avoit d'Eſpagnols mécontens du Miniſtere de Madrid: Puyſegur s'étoit auſſi joint à ce dernier, fâché de ce

qu'Orry s'étoit justifié de l'accusation intentée contre lui. A mon arrivée, chacun voulut tâcher de me mettre de son côté; la Reine ne dédaigna pas de m'en prier, mais je parlai si franchement sur tout cela, & aux uns & aux autres, qu'ils virent bientôt que je n'entrerois pas dans leurs tracasseries, ayant d'ailleurs assez d'occupations importantes, pour ne me point embarquer dans des discussions aussi désagréables qu'inutiles aux affaires, dont j'étois principalement chargé. Je m'appliquai donc à régler tout ce qui pouvoit avoir rapport aux préparatifs, pour l'ouverture de la campagne. Je dois cette justice à Orry, qu'il n'obmit rien de ce qu'il pouvoit croire nécessaire ou utile; car, quoique sans caractere quelconque, il se mêloit de tout & faisoit tout.

1704.

Le Roi d'Espagne voulant commander son armée en personne, je le déterminai à partir de Madrid, le 4 de Mars, pour s'approcher de la frontiere. Il est vrai qu'il n'y avoit encore rien de prêt pour l'ouverture de la campagne; mais, comme l'Abbé d'Etrées avoit ordre de la Cour de presser le départ de S. M. Catholique, je crus devoir le seconder du mieux que je pourrois. Le Roi, qui étoit très-irrité contre Madame des Ursins, vouloit éloigner son petit-fils de la Reine, afin d'en obtenir plus aisément le renvoi de Madame des Ursins. Je n'avois nulle part à ce dessein, & qui plus est, je l'ignorois. J'accompagnai S. M. C. jusqu'à Placencia, où il fut déter-

miné qu'il resteroit jusqu'à ce que je lui fisse savoir que tout étoit prêt, & que, pour presser les affaires, je me rendrois à Alcantara. Je ne fus pas long-temps sans être obligé de faire un tour à Placencia. L'Abbé d'Etrées avoit reçu l'ordre de faire partir incontinent de Madrid la Princesse des Ursins, & avoit pour cet effet une lettre à remettre au Roi d'Espagne; mais comme l'on craignoit que l'Abbé, pour qui ce Prince avoit conçu une aversion étonnante, ne pût peut-être pas venir à bout tout seul de cette commission; j'eus ordre de l'appuyer, s'il étoit nécessaire, & d'employer même les termes les plus forts, pour engager S. M. C. à consentir à la volonté du Roi. Nous chargeâmes le Pere d'Aubenton, Confesseur de S. M. C. d'en faire premiérement l'ouverture à ce Prince, & malgré toute sa tendresse pour la Reine, son amitié pour la Princesse, il ne balança pas un instant à se conformer aux desirs du Roi: ainsi l'Abbé n'eut autre chose à faire qu'à donner sa lettre, & moi qu'à consoler le Roi d'Espagne, qui étoit pénétré du chagrin que ressentiroit la Reine de cette aventure. J'écrivis à Madame des Ursins, pour lui témoigner la part que je prenois à son malheur; mais en même temps pour lui conseiller, comme son ami, d'obéir avec toute la promptitude & la soumission possible; car, malgré le consentement de S. M. C. nous n'étions pas sûrs de ce que feroit la Reine, Princesse d'une vivacité, d'une sensibilité & d'une hauteur infi- 1704.

nies. Madame des Urſins ne balança pas ſur
1704. le parti qu'elle avoit à prendre, &, pour montrer ſon obéiſſance, elle partit de Madrid dès le lendemain qu'elle eut reçu l'ordre. La Reine fut outrée de rage & de douleur; elle jettoit feu & flammes contre les ennemis de la Princeſſe, & contre ceux qu'elle croyoit avoir contribué à ce changement, ou même en avoir été bien aiſes: & l'on ne peut pas dire qu'elle eût tort; car ils n'avoient pas eu pour elle les égards, ni le reſpect qui lui étoit dû. Rien n'étoit plus piquant pour une Reine, qui ſe ſentoit, que de ſe voir enlever une perſonne, en qui elle avoit une entiere confiance. Leurs Majeſtés Catholiques irritées de ce que l'Abbé d'Etrées venoit de faire, écrivirent ſi fortement au Roi contre lui, qu'ils obtinrent promeſſe qu'il ſeroit rappellé; & en effet le Duc de Gramont fut nommé, mais il ne put arriver que dans le mois de Juin: ainſi l'Abbé reſta à l'armée juſqu'à ce temps-là.

Mois de Mai —

Tous nos arrangemens faits, nous réſolûmes d'ouvrir la campagne le premier jour de Mai. Notre projet étoit que le Roi d'Eſpagne entreroit en Portugal par la droite du Tage, & ſe rendroit maître de Salvatierra, Monſanto, Caſtel-Branco, & de tout le pays, juſqu'à Villaveilla, qu'en même temps le Prince de Tzerclaès, marchant par l'autre côté du Tage, prendroit Caſtel-de-Vide, Port-Alegre, & ſe rendroit à Miſſa pour communiquer avec nous par le moyen d'un pont de

bateaux que nous devions faire à Villaveilla; que de là nous descendrions a Abrantes, d'où nous verrions ensuite le parti que nous aurions à prendre, cela dépendant des mouvemens que feroient les ennemis, de la position du pays que nous ne connoissions pas, & même de la saison qu'on nous avoit assûré ne pas permettre de rester campés au-delà du mois de Juin. Don Francisco Ronquillo, Gouverneur des armes de la vieille Castille, & sous lui Joffreville, Maréchal de Camp François, venoit aussi, pour faire diversion, d'entrer en Portugal du côté d'Almeyda, avec quinze escadrons. Le Roi d'Espagne s'étant rendu à Alcantara le 3 de Mai, son armée se mit en marche le lendemain; nous avions environ vingt-cinq bataillons & quarante escadrons. L'on investit Salvatierra, dont le Gouverneur, & la garnison composée de deux bataillons, se rendirent au bout de deux jours prisonniers de guerre: il nous en auroit fallu au moins douze, s'ils eussent voulu se défendre; mais le Portugais, qui, dès que nous parûmes, tira force coups de canon, se rendit prisonnier de guerre, dès que je le fis sommer au nom de Sa Majesté Catholique, en faisant même beaucoup d'excuses d'avoit tiré, ne sachant pas la présence de ce Prince, envers qui il n'avoit garde de manquer de respect.

1704.

Les châteaux de Segura & de Rosmarinos, se rendirent aussi de la même maniere. Nous envoyâmes un détachement, qui au bout de

trois jours prit le château de Monsanto, de
1704. là nous avançâmes à Castelbranco, qui ne se défendit que quatre jours. Il est assez surprenant que des endroits, qui pouvoient faire quelque résistance, se soumissent si facilement, tandis que les bourgs, les villages, & tous les lieux ouverts, par où nous passâmes, se défendirent, & par-là furent saccagés.

Fracas entre les Troupes Françaises & Espagnoles

Il pensa nous arriver à Castelbranco une aventure fâcheuse. Quelques François & Espagnols se querellerent au sujet de quelque butin; ils en vinrent aux mains, & il y en eut plusieurs de tués de part & d'autre. Les balles même vinrent dans un champ où le Roi d'Espagne faisoit sa halte; j'accourus dans l'instant, & par bonheur j'en imposai si bien aux deux Nations, que depuis ce temps il n'y eut rien de pareil.

Après la prise de Castelbranco, ayant su que le Général Fagel étoit campé avec deux bataillons Hollandois à sept ou huit lieues de nous, à mi-côte de la Sierra-Estraya, auprès de Sourcira, nous détachâmes le Marquis de Thouy, Lieutenant-Général, avec huit bataillons & quelques escadrons, pour tâcher de le surprendre.

Cela réussit à merveille, & les deux bataillons, qui se croyoient en sûreté par leur position, & par notre éloignement, furent à la pointe du jour enveloppés. Fagel se sauva tout seul, mais le Major Général Veldren, & tout le reste fut pris.

Le Prince de Tzerclaës, loin d'exécuter de

ſon côté ce dont nous étions convenus, étoit
reſté ſur la frontiere d'Eſtramadure, alléguant 1704.
pour raiſon, que le Duc de Schomberg, Général des Anglois, étant campé à Eſtremos avec un corps conſidérable, lui couperoit les vivres, & toute communication avec notre pays.

Tzerclaës avoit pourtant douze bataillons, dont quatre François, & trente eſcadrons, & Schomberg n'avoit en tout que trente compagnies de cavalerie. La timidité de Tzerclaës alla même à un tel point, qu'il fut pluſieurs fois prêt de retourner ſous Badajos, & il n'en fut empêché que par le Chevalier d'Asfeld, Maréchal de Camp François, que j'avois mis exprès auprès de lui. Voyant donc que malgré les ordres réitérés du Roi d'Eſpagne, il n'avançoit pas, nous fûmes obligés de paſſer le Tage à Villaveilla pour l'aller chercher. Nous laiſsâmes deux bataillons & un eſcadron pour la garde du pont, & à Caſtelbranco cinq bataillons & quinze eſcadrons, aux ordres de M. de Gaëtano, Maréchal de Camp Eſpagnol. J'avois voulu y laiſſer M. de Thouy, Lieutenant Général François; mais il s'en excuſa, par l'eſpèce de manie qu'il avoit de ne jamais vouloir ce qu'on lui propoſoit, s'imaginant toujours que c'étoit quelque ruſe de ſes ennemis, dont il croyoit, ſans raiſon, avoir un grand nombre, pour l'éloigner, ou pour lui jouer quelque piece. Nous allâmes à Miſſa, & de là à Port-Alegre, où enfin le Prince de Tzerclaës arriva en même temps que nous.

1704. Cette place qu'il avoit trouvée très-forte, & qui, pour la prendre, requéroit beaucoup d'artillerie, fut prise le lendemain de notre arrivée par le Chevalier d'Asfeld en six heures de temps: on avoit, pendant la nuit, fait monter du canon sur une hauteur qu'on croyoit impraticable: de là on découvroit dans la ville & dans les ouvrages, de maniere qu'après qu'on eut tiré quelque temps, les ennemis abandonnerent les ouvrages, dont nous étant emparés, la garnison, composée de deux bataillons Portugais & d'un Anglois, se rendit prisonniere de guerre.

Prise de Port Allegre

Pendant que nous étions occupés dans l'Alentéjo, le Marquis de Lasminas, Général des Portugais, avoit assemblé auprès d'Almeyda dix-huit bataillons, & autant d'escadrons. Il commença par piller le bourg de Guinaldo, & de là traversant la Sierra Estreja à Pena-Major, il attaqua Monsanto, qu'il reprit: sur cela M. de Gaetano, qui étoit campé à Castel-Branco, craignant qu'on ne lui coupât les vivres, qu'il tiroit de la Zarza, & que même les ennemis n'attaquassent Salvatierra, se replia à la Zarza, où se trouvoit M. de Ronquillo, Lieutenant Général, & Gouverneur des armes de la vieille Castille, qui, sur la marche de Lasminas, y étoit venu avec son petit corps. Me fiant très-peu au savoir-faire de ces Généraux Espagnols, j'envoyai M. de Joffreville en diligence pour les joindre: dès qu'il fut avec eux, il persuada à Ronquillo de marcher en avant sur les en-

nemis; mais comme il étoit à propos de les reconnoître avant que de se trop engager, il 1704.
laissa son infanterie, au nombre de huit bataillons, à un défilé, & s'avança avec quinze escadrons: il trouva toute l'armée Portugaise qui marchoit à lui; ainsi, jugeant que la partie n'étoit pas égale, il se retira. Les ennemis étoient si près, que cela ne se put faire qu'après avoir fait plusieurs charges; mais il se comporta avec tant de prudence & de valeur, qu'il culbuta toujours ce qui se présenta, & enfin repassa le défilé. Ensuite il marcha, sans être suivi, jusqu'à Salvatierra, vers laquelle place il avoit mandé à son infanterie de prendre les devants. Il y arriva une aventure assez bizarre: comme il avoit plu, plusieurs Cavaliers & Fantassins de l'arriere-garde ayant déchargé leurs armes, l'infanterie qui commençoit à camper auprès de la Zarza, s'imaginant que c'étoit les ennemis qui avoient battu la Cavalerie, prit tout-à-coup l'épouvante, & s'enfuit jusqu'à Alcantara. Les bagages furent pillés par ceux des Soldats, qui, moins saisis de peur, songerent à profiter du désordre où étoit tout le monde. Le lendemain toute cette infanterie, fort honteuse, revint à la Zarza rejoindre Ronquillo & Joffreville. J'avois détaché le Marquis de Risbourg, Maréchal de Camp, avec trois bataillons & six escadrons, pour aller par Villaveilla & Castel-Branco, renforcer le corps de Ronquillo, & Joffreville lui avoit donné pour le rendez-vous de leur jonction le défilé que j'ai mar-

qué ci-dessus. Risbourg ne sachant rien de
1704. l'affaire qui s'étoit passée, y arriva quelque temps après l'action, & découvrit facilement que les troupes qu'il y voyoit n'étoient pas les nôtres. Il ne laissa pas de faire si bonne contenance, que les ennemis, aussi peu avertis de sa marche que lui de la leur, n'oserent l'attaquer, ne sachant pas quelle étoit sa force; ce qui donna le temps à Risbourg de se retirer à Castel-Branco, où je le joignis le lendemain avec huit bataillons & quatorze escadrons, ayant laissé le Roi d'Espagne campé à Nissa avec le reste de l'armée.

Mon intention étoit d'aller au secours de Monsanto; mais ayant appris qu'il étoit rendu, je voulois marcher au Marquis de Lasminas. Pour cet effet, j'avertis Ronquillo de se trouver avec ses troupes à Duero, afin de me joindre, & le lendemain ayant avec les miennes passé la riviere de Pont-Sul, j'y allai camper.

Les ennemis, qui ignoroient mon arrivée, marcherent par l'autre côté du Pont-Sul, sur le chemin de Castel-Branco, dans le dessein d'aller rompre notre pont sur le Tage. Ma jonction étant faite, je remarchai à la pointe du jour par le même chemin, & ayant repassé le Pont-Sul, je campai près de Castel-Branco, avec intention de marcher le lendemain aux ennemis; mais ceux-ci, pour le coup, avertis que j'y étois avec un gros corps, se retirerent dans l'instant vers la montagne, & se placerent sous Pena-Major. Voyant donc

qu'il n'y avoit plus moyen de les attaquer, je laissai au Comte d'Aguilar, Lieutenant Général, le commandement de ce camp, & retournai de ma personne rejoindre Sa Majesté Catholique. Dans ce temps-là, le Marquis de Villadarias, Capitaine Général d'Andalousie, s'étoit approché de nous, avec dix bataillons & quelques escadrons. Il eut ordre de faire le siege de Castel-de-Vide, & nous lui envoyâmes le Chevalier d'Asfeld, avec huit bataillons François. La place de soi-même n'étoit pas bonne, mais toutefois, comme outre l'enceinte de la ville il y avoit un bon & grand château, nous aurions eu de la peine à nous en rendre maîtres, tant par rapport à notre médiocre artillerie, mal fournie de tout, que par rapport aux chaleurs qui étoient devenues excessives. Mais par bonheur, au bout de quatre jours de siege, notre canon ayant commencé à égratigner la muraille, le Gouverneur Portugais demanda à capituler, & envoya en otage un Colonel Portugais & un Anglois. On leur proposa d'être prisonniers de guerre : sur quoi l'Anglois se mit à jurer & tempêter : disant qu'il n'y consentiroit jamais ; mais nous trouvâmes moyen d'intimider le Gouverneur, en l'assûrant que, s'il se défendoit, nous passerions tous les hommes au fil de l'épée, tandis que les femmes se trouveroient nécessairement exposées à la brutalité des Soldats ; au lieu que se rendant maintenant, nous laisserions à lui & aux Officiers tous leurs équipages, & qu'on

1704.

s'engageroit à empêcher tout pillage & dé-
1704. ſordre dans la ville.

Il conſentit donc à ſe rendre priſonnier de guerre, & les Anglois n'y voulant point acquieſcer, les Portugais nous introdiſirent dans la ville. Sur cela les Anglois voulurent ſe ſaiſir du château; mais le Gouverneur, pour leur ôter le moyen de ſe défendre, avoit fait jetter dans le puits toute la poudre; en ſorte que les Anglois furent contraints de ſubir le ſort du reſte de la garniſon, qui conſiſtoit en deux bataillons Portugais, & un Anglois.

Pendant le ſiege de Caſtel-de-Vide, le Duc de Gramont, nouvel Ambaſſadeur, arriva au camp de Niſſa, & l'Abbé d'Eſtrées, deux jours après, prit congé de S. M. C., bien joyeux de ſortir avec honneur d'un emploi où il ne recevoit que les dégoûts: le Roi, quelque temps auparavant, lui avoit envoyé le Cordon-bleu, pour marque publique de la ſatisfaction qu'il avoit de lui; choſe d'autant plus agréable, qu'il y avoit peu ou point d'exemple qu'on l'eût donné à un Eccléſiaſtique qui n'étoit ni Evèque, ni Cardinal.

Les chaleurs étant devenues ſi inſupportables, qu'il n'étoit plus poſſible de tenir la campagne, nous décampâmes de Niſſa le 1er. de Juillet, & retournâmes ſur terres d'Eſpagne, pour prendre des quartiers de rafraîchiſſement.

Le Roi Catholique s'en retourna à Madrid, le Prince de Tzerclaës à Badajos; & le Marquis

quis de Villadarias, après avoir pris le château de Marveon, rasé Port-Alegre & Castel-de-Vide, reprit le chemin d'Andalousie; 1704.
quant à moi, je me rendis à Ciudad-Rodrigo, & le Comte d'Aguilar, après avoir rasé Castel-Branco, revint à Alcantara. La raison pourquoi nous fimes raser toutes nos conquêtes, à la réserve de Marveon, de Salvatierra & de Segura, c'étoit le grand éloignement de ces places, la difficulté de les ravitailler, & le nombre de troupes qu'il auroit fallu pour les garder; ce qui auroit trop affoibli notre armée, déja extrêmement diminuée par les maladies. Le Marquis de Lasminas, voyant que nous avions séparé l'armée, marcha de Pena-Major, pour se rendre à Almeyda, & de là pareillement mettre ses troupes en quartier; mais, comme pour la commodité du chemin il effleura notre frontiere, cela m'obligea de rassembler les quartiers voisins, crainte qu'il n'eût dessein d'attaquer Ciudad-Rodrigo, qui n'avoit pour toute fortification qu'une simple muraille, & qui par conséquent auroit été pris avant que de pouvoir être secouru. Mais dès que les ennemis eurent passé le Coa, & réparti leurs troupes, j'en fis autant des miennes, que j'étendis derriere Ciudad-Rodrigo, entre le Duero & la Sierra de Gata. Ainsi finit cette premiere campagne, dont le succès auroit dû être plus considérable; mais la timidité & l'imbécillité du Prince de Tzerclaes nous fit perdre, (ainsi que je l'ai dit,) un

mois tout entier de deux que nous avions, 1704. & par-là nous empêcha d'aller jufqu'à Abrantes, à quatorze lieues au deffous de Villaveilla, & à quatorze feulement de Lisbonne. Nous aurions pu nous y établir, y faire defcendre notre pont, & peut-être même que la feconde campagne, nous aurions pu aller jufqu'à Lisbonne: mais le retardement de l'exécution de ce projet donna le temps aux ennemis de s'accommoder dans les grandes montagnes, qui féparent Villaveilla d'avec Abrantes.

Le Duc de Schomberg ne fit pas un meilleur perfonnage, car il refta toujours les bras croifés à Eftremos, ou Elvas, fans jamais fonger à nous inquiéter en rien, ni même à nous obferver; de maniere que, tant que nous fûmes dans l'Alentéjo, nous ne vîmes pas un feul de fes partis: auffi fut-on en Angleterre fi mécontent de lui, que le Comte de Galway fut envoyé pour commander à fa place.

La grande faute des Généraux ennemis fut dans la difpofition de leurs troupes, avant l'ouverture de la campagne; car au lieu de les mettre à portée de fe pouvoir joindre en corps d'armée, pour nous faire tête, de quelque côté que nous allaffions, ils les répartirent, partie d'un côté, partie de l'autre du Tage, fans avoir feulement eu la précaution de faire un pont de bateaux, ni à Villaveilla, ni à Abrantes, pour leur communication. C'eft auffi ce qui nous détermina à marcher

tout droit en avant le long du Tage, afin de profiter de leur mauvaise situation, & de les 1704. empêcher de se joindre du reste de la campagne. Cela nous réussit, & auroit peut-être causé la perte du Portugal, si le Prince de Tzerclaës eût exécuté ce dont nous étions convenus, & si nous n'avions manqué de beaucoup de choses essentielles pour une entreprise de cette nature. Nous fûmes toujours dans une grande disette de pain, dont quelques gens vouloient rejetter la faute sur Orry, sans trop se soucier d'examiner si c'étoit la sienne ou non. Pour moi, qui dois le mieux savoir qu'un autre, & qui n'ai jamais eu d'amis, ni d'ennemis, que par rapport au bien du service, je me crois obligé d'excuser Orry en partie; en voici la raison. Puysegur, qu'on avoit envoyé dès le mois de Décembre, pour arranger les préparatifs de guerre, ayant réglé qu'on se serviroit de caissons à la maniere de France, Orry en fit aussi-tôt faire le nombre suffisant; mais malheureusement il se trouva que dans le pays où nous fîmes la guerre, & dont Orry avoit moins le temps que Puysegur de s'informer, les chemins étoient presque impraticables pour les voitures, en sorte que nombre de caissons se brisoient, & par conséquent le pain n'arrivoit jamais à temps, ni en la quantité requise; de plus, comme nous étions fort avant en Portugal, & qu'il falloit que nos convois vinssent de loin, les chaleurs gâtoient une partie du pain: à la vérité il y avoit en cela, beau-

1704. coup de la faute des Commis, qui, pour gagner davantage en donnant plus de poids au pain, ne le cuisoient jamais assez; ce qui contribuoit à le faire gâter plutôt. Orry ne pouvoit être lui-même par-tout à soigner toutes choses, & je lui dois cette justice, qu'il n'épargnoit point ses peines pour remédier à tous ces malheurs; mais aussi ses ennemis faisoient de leur côté tout ce qu'ils pouvoient pour le faire échouer, au hasard de tout ce qui en pourroit arriver de fâcheux pour nos maîtres. Nous n'avions aussi que très-peu d'artillerie, & encore moins de munitions de guerre; de maniére que, si quelqu'une des places que nous prîmes eût voulu se défendre, je doute que nous eussions eu de quoi la prendre. Le manque d'orge pensa faire périr toute notre cavalerie Espagnole, & nous autres Etrangers en fûmes causes, pour n'avoir pas voulu croire les gens du pays, qui nous assûroient qu'il falloit nécessairement donner de l'orge aux chevaux d'Espagne, sans quoi ils périssoient: nous étions accoutumés dans les autres pays à ne donner à la cavalerie, que les fourrages que l'on trouvoit sur terre. Cette expérience fit que dans la suite nous nous conformâmes à la maniere Espagnole: notre Cavalerie Françoise diminua aussi des deux tiers par les chaleurs. J'établis mon quartier général à Salamanca, où j'appris la victoire de M. le Comte de Toulouse dans la Méditerranée, sur la flotte combinée d'Angleterre & de Hollande;

j'en fis la réjouissance, quoiqu'intérieurement j'eusse une douleur vive, ayant appris en 1704. même temps par un Courier de la Cour, que le Maréchal de Tallard avoit été battu, & pris à Hochstet; nouvelle bien plus importante: car la premiere ne servoit qu'à retenir cette année les Catalans dans leur devoir, & à donner de la réputation au Comte de Toulouse, au lieu que la derniere nous chassoit totalement de l'Allemagne, & nous ramenoit à défendre nos frontieres d'Alsace.

Blenheim

Le Prince de Darmstadt débarqua cet été à Gibraltar, & s'empara de cette place, dont la garnison étoit très-foible, & le Gouverneur imbécille: sur cela le Duc de Gramont m'écrivit pour me représenter l'importance de reprendre cette place au plutôt, & pour me proposer d'y envoyer à cet effet un gros détachement. Je n'en jugeai pas comme lui, prévoyant que dans peu j'aurois toutes les forces du Portugal sur les bras; & ainsi, malgré tout ce qu'il m'écrivit par ordre du Roi d'Espagne, je refusai net. En effet, j'avois eu des avis réitérés que les ennemis, informés du mauvais état où la mortalité des hommes & des bêtes nous avoit réduits, se préparoient à profiter de notre foiblesse, & qu'en conséquence ils rassemloient devers Coïmbre & Aguarda toutes les troupes réglées du Portugal, ne laissant de l'autre côté du Tage, que des milices. Leur projet étoit bon, car, s'ils avoient voulu faire des efforts de l'autre côté du Tage, il ne leur auroit pas été fa-

Prise de Gibraltar par les Anglais

1704. cile de réussir en peu de temps: indépendamment des places qu'ils y auroient trouvées, comme Alcantara, Valencia, Marvéon, Alburkerque & Badajos, ce côté-là étoit fort éloigné de Madrid, & même, pour y aller, il falloit traverser un pays fort aride, & ensuite passer le Tage. Ils auroient pareillement trouvé des places entre la Sierra de Gata & le Tage, & de grandes difficultés pour les subsistances; ils auroient laissé Alcantara, & notre armée derriere eux: au lieu qu'entre le Duero & la Sierra de Gata, ils ne trouvoient que Ciudad-Rodrigo, (ville sans défense, ainsi que je l'ai marqué ci-devant,) & de là à Madrid, il n'y avoit que cinquante lieues, tout bon pays, très-abondant; & si ouvert, qu'il n'étoit guere possible d'arrêter un ennemi, qu'avec des forces à peu près égales. Je savois pour certain que l'armée des ennemis seroit composée de trente-sept bataillons, dont dix étoient Anglois ou Hollandois, & de cinquante escadrons. Je n'avois à leur opposer que dix-huit bataillons François réduits à rien, & trente-sept escadrons des plus foibles, sans compter cinq bataillons Espagnols de garnison à Ciudad-Rodrigo, ne faisant que cinq cents hommes. Le reste des troupes Espagnoles étoit en Estramadure aux ordres du Prince de Tzerclaës, dont l'infanterie étoit si diminuée, qu'il n'y avoit pas un bataillon qui passât cent hommes.

J'avertis la Cour de Madrid des mouvemens des ennemis, de leurs projets, & de

la néceſſité de m'envoyer au plutôt une augmentation de troupes, afin d'arrêter l'ennemi, ou ſi cela ne ſe pouvoit qu'en combattant, d'être en état de le faire avec un peu moins de déſavantage. 1704.

Le Prince de Tzerclaës, qui voyoit de ſon côté un grand mouvement, à cauſe des milices Portugaiſes qui alloient remplacer les troupes réglées, écrivit fortement ſur le danger où il étoit, diſant que Badajos alloit être aſſiégée, & que toute l'Eſtramadure ſeroit perdue, ſi on ne lui envoyoit du ſecours. Sur cela, on fit partir de Madrid les régimens des Gardes, infanterie & cavalerie, pour l'aller joindre. & l'on m'ordonna de lui envoyer auſſi des troupes. Non-ſeulement je refuſai de le faire, mais j'écrivis que les appréhenſions de ce Général étoient chimériques, & que je pouvois donner pour certain, que dans très-peu de temps le Roi de Portugal & l'Archiduc viendroient m'attaquer. L'on continua pourtant à ne faire nulle attention à toutes mes repréſentations; à quoi Puyſegur, qui ſe trouvoit alors à Madrid, aida beaucoup; car il ſoutenoit que les ennemis ne pouvoient raſſembler une armée ſuffiſante pour ſe préſenter devant moi; ainſi je fus traité de viſionnaire.

Cependant les Portugais continuoient leurs préparatifs à Almeyda, & leurs troupes ſe rendirent de toutes parts à Aguarda. Les Princes même étoient arrivés à Coïmbre avec les ſtatues de Saint Antoine de Padoue, & ils avoient déja

publié leur départ pour la frontiere. Je récri-
1704. vis encore si fortement, qu'à la fin on commença à croire que je pourrois peut-être avoir raison; ainsi l'on fit prendre la route de Salamanca aux Gardes à cheval, & l'on envoya ordre au Prince de Tzerclaes de faire avancer le Marquis de Bay, Lieutenant Général, avec quinze escadrons, auprès d'Alcantara, afin d'être à portée de marcher de son côté, ou du mien, selon le besoin. Le premier de Septembre je me campai à Castras, à quatre lieues en arriere de Ciudad-Rodrigo, avec dix bataillons les plus éloignés; je plaçai à une lieue de moi à San-spiritus la cavalerie Espagnole, & ordonnai au reste des troupes d'être prêtes à marcher au premier ordre. Le 13, j'eus avis que les ennemis commençoient à s'assembler sous Almeyda: sur cela, ne doutant plus qu'ils ne se missent bientôt en mouvement, je me mis en marche dès le même soir avec la cavalerie, pour aller me poster à Felices-el-Chico, qui n'est qu'à trois lieues d'Almeyda, & sur la riviere d'Agueda, dont j'avois résolu de disputer le passage. Cette riviere prenoit sa source dans la Sierra de Gata, devers Pedrosin, au milieu de montagnes difficiles & couvertes de bois; de là elle couloit par des fonds, dont les bords étoient assez escarpés, & venoit en passant auprès de Ciudad-Rodrigo traverser toute la plaine, en deçà de la Sierra de Gata, puis elle alloit se jetter dans le Duero: à la vérité, il y avoit beaucoup de passages, & si peu d'eau durant l'été, qu'elle ne couloit presque plus;

mais les bords, comme j'ai déjà dit, étoient très-escarpés en beaucoup d'endroits. Toute 1704.
mon infanterie se rendit le lendemain à Felices-el-Chico, & je me fis joindre en peu de jours par la cavalerie Françoise, & par le Marquis de Bay. La Cour de Madrid, avertie de ce qui se passoit sur la frontiere, commença à avoir une si grande frayeur, qu'elle m'envoya ordre de rester sur la défensive, & sur-tout de ne point risquer une action. Je répondis qu'il falloit nécessairement défendre l'Agueda, ne connoissant point d'autre poste où je pusse arrêter les ennemis, & les empêcher d'aller à Madrid. Sur cela, l'on me récrivit encore qu'absolument l'on me défendoit une action, & qu'ainsi j'eusse à me retirer à mesure que les ennemis avanceroient. Malgré tous ces ordres si positifs du Roi d'Espagne, je crus qu'il y alloit de sa Couronne de n'en rien faire, & je résolus de défendre l'Agueda, au hasard de tout ce qui en pourroit arriver, étant convaincu que, si je ne le faisois, l'Espagne étoit perdue; ainsi qu'il valoit mieux risquer la bataille avec quelque espérance de succès, que de tout abandonner, & de tout perdre sans coup férir, manœuvre honteuse & infâme. Vers la fin du mois, les ennemis décamperent d'auprès d'Almeyda, & se camperent à une lieue de moi. Ayant reconnu mon poste, qu'ils trouverent inattaquable, ils longerent par leur droite le long de la riviere, & j'en fis de même par ma gauche, campant toujours vis à-vis d'eux. Au bout de quelques jours de marche, ils se cam-

perent à une petite lieue de Ciudad-Rodrigo.
1704. Auprès de cette ville, la riviere faisoit un coude, ou demi-cercle, & les ennemis s'étoient placés au centre de ce demi cercle, également à portée de tenter les passages, qui étoient au dessus & au dessous de la ville. Cette situation m'obligea de faire une manœuvre que la seule nécessité pouvoit excuser. Je séparai mon armée en deux, de maniere qu'une moitié étoit éloignée de l'autre d'une grosse demi-lieue, la ville se trouvant dans l'entre-deux. Toutes les troupes que j'attendois m'ayant alors joint, j'avois six mille cinq cents hommes de pied & trois mille cinq cents chevaux; les ennemis avoient dix-huit mille hommes de pied bien effectifs, & cinq mille chevaux. Cette grande supériorité rendoit encore ma séparation plus dangereuse; mais c'étoit un parti forcé, & il n'y avoit pas moyen, sans cela, de disputer le passage de la riviere, mon unique ressource. De l'autre côté de la riviere, à moitié chemin du camp ennemi, il y avoit une hauteur qui régnoit fort loin, toujours parallele à la riviere; nous l'occupions par nos Gardes de Cavalerie, de maniere que les ennemis ne pouvoient reconnoître notre situation sans avoir auparavant chassé nos gens; & c'est ce qu'ils balançoient à faire, ne voyant pas ce qui étoit derriere pour les soutenir. Au bout de deux jours, comme je me promenois sur les hauteurs vis-à-vis de ma droite, je vis qu'environ deux mille Fantassins & mille chevaux sortoient de la droite du camp ennemi, pour aller

vers les hauteurs devant notre gauche. Le Marquis de Thouy, qui commandoit, ayant vu ce mouvement, fit avancer quelques troupes du piquet pour soutenir nos Gardes; & comme je vis que les ennemis tâtonnoient fort, je m'ébranlai avec deux cents chevaux que j'avois menés avec moi. Pour les faire paroître plus en nombre, je les partageai en dix troupes, & longeai toujours par la crête de la hauteur, comme si je voulois aller tomber sur le flanc des détachemens ennemis. Cela réussit; les Généraux Portugais firent halte, & reprirent ensuite le chemin de leur camp.

1704. Octobre

Les ennemis résolurent de ne plus s'amuser à nous tâter par détachemens, mais de marcher avec toute l'armée; ainsi le 8 Octobre, ils décamperent à la petite pointe du jour, & se mirent en marche, par leur droite, vers notre gauche. Dès que je vis qu'ils se portoient tous de ce côté-là, j'y fis, dans l'instant, marcher ma droite. Voici ma disposition: comme l'on ne pouvoit, à moins de remonter près de trois lieues, traverser la riviere d'Agueda au dessus de Ciudad-Rodrigo, que fort près de l'Abbaye de la Charité, où il y avoit un gué à passer six escadrons de front, j'appuyai la droite de mon infanterie à ce Couvent, & étendis le reste jusqu'à une petite maison, sur un terrein élevé qui dominoit la plaine, par où les ennemis devoient déboucher en sortant du gué. A la gauche de cette maison, je mis sur deux lignes l'aile gauche de cavalerie, à l'exception de six escadrons que M. de Joffre-

ville porta ſur une hauteur plus encore à gau-
1704. che, à deſſein de tomber ſur le flanc des ennemis, dès qu'au ſortir de l'eau ils voudroient ſe former. J'y plaçai auſſi quatre pieces de canon, & le reſte de mon artillerie étoit diſperſé le long de notre front, dans les endrois d'où l'on découvroit mieux l'eau & la plaine. A la droite de l'Abbaye je mis en bataille mon aile droite de cavalerie, & derriere le centre de l'infanterie je plaçai deux régimens de Dragons.

Vers les neuf heures, nos Gardes s'étant retirées des hauteurs de l'autre côté de la riviere, les ennemis s'y formerent, ayant leur centre vis-a-vis du gué. Ils commencerent enſuite à nous canonner; mais notre canon leur répondit ſi vivement, que leur artillerie ſe tut au bout de deux heures. Ils firent deſcendre des détachemens ſoutenus de quelques bataillons, pour approcher de la riviere; mais notre canon les fit bientôt rebrouſſer chemin. Enfin, après nous avoir bien regardés, & vu que notre contenance n'étoit pas de gens qui vouluſſent les laiſſer paſſer impunément, ils ſe remirent en marche vers les trois heures après midi, & retournerent au camp, d'où ils étoient partis le matin. A meſure qu'ils ſe retiroient, nos Gardes reprenoient leurs anciens poſtes, & notre droite retourna à ſon camp au deſſous de Ciudad - Rodrigo.

Pendant que les deux armées étoient en préſence, & ſe canonnoient, je reçus deux Couriers; l'un m'apportoit la permiſſion du Roi d'Eſpagne de combattre, & l'autre, l'ordre

du Roi de m'en retourner en France, dès que le Maréchal de Tessé, nommé pour me succéder, seroit arrivé à Madrid, & que la campagne seroit finie. Un homme à qui je dis le contenu des lettres, me conseilla de ne point balancer à aller attaquer les ennemis; mais je ne crus pas, qu'en honneur & en conscience je pusse, pour une pique particuliere, hasarder mal-à-propos l'affaire générale, & qu'il suffisoit pour ma gloire d'avoir fait échouer les grands projets des ennemis. J'expliquerai ci-après les raisons de mon rappel. 1704.

Les ennemis resterent encore deux jours dans ce camp; mais, comme ils y souffroient beaucoup faute de vivres, nos partis rôdant continuellement entre Almeyda & leur armée, & que d'ailleurs, malgré toutes les belles promesses de l'Amirante, ils ne voyoient pas un seul Espagnol passer de leur côté, ils résolurent de reprendre le chemin de Portugal; ce qu'ils exécuterent le 12 Octobre. Je m'avançai avec ma cavalerie, pour tâcher d'attaquer leur arriere garde; mais ils se retirerent en si bon ordre, qu'il ne nous fut pas possible de les entamer. Ils prirent leur route plus en arriere, afin de s'éloigner plus de nous, & d'être moins inquiétés. En trois marches ils arriverent à Almeyda, où ils demeurerent jusqu'à la fin du mois, que les pluies continuelles étant survenues, ils se séparerent entiérement; sur quoi nous en fîmes autant.

Pendant tous ces mouvemens que je viens de raconter, les ennemis, pour faire diver-

Madrid vinrent à l'appui de la boule, peut-
1704. être autant par mauvaise volonté pour le service de Sa Majesté Catholique, que par l'aversion qu'ils ont toujours eue pour ceux qui leur tiennent tête, ou qui ne veulent pas faire aveuglément leurs volontés. A toutes les raisons qu'on avoit données au Roi d'Espagne, on ajouta qu'il étoit du bien du service, que le Général fût Maréchal de France, afin que les Généraux Espagnols ne fissent aucune difficulté de lui obéir : prétexte frivole; puisque le grade de Capitaine Général, étant le premier en Espagne, étoit, par rapport à la guerre, égal à celui de Maréchal de France. M. de Villadarias le soutint au Maréchal de Tessé, lorsqu'il alla pour commander au siege de Gibraltar. Le Marquis de Bay en a fait de même envers moi, en 1706.

Quoi qu'il en soit, si l'on avoit été content de moi, & qu'il ne m'eût manqué que le Bâton de Maréchal de France, rien n'étoit plus facile : car, lorsqu'on veut bien confier à un homme le commandement de ses armées (ce qui est l'essentiel de cette haute dignité), on ne doit pas se faire beaucoup prier pour joindre les titres au pouvoir.

La Reine d'Espagne agissoit contre moi, par un autre motif; elle espéroit que, par le moyen du Maréchal de Tessé, qui étoit fort bien avec sa sœur la Duchesse de Bourgogne, elle pourroit obtenir le rappel de Madame

des

des Urſins ; choſe qu'elle n'eſpéroit pas que je vouluſſe tenter. 1704.

Enfin le Roi d'Eſpagne, perſécuté ſur mon chapitre, écrivit au Roi ſon grand-pere, pour le prier de me révoquer, & d'envoyer un Maréchal de France, ſans toutefois s'expliquer davantage : la lettre fut ſi preſſante, que le Roi ne crut pas pouvoir refuſer ſon petit-fils.

Quand le Maréchal de Teſſé, qui étoit fort de mes amis, fut arrivé à Madrid, il demanda naturellement à la Reine, ſi elle n'avoit pas lieu d'ètre contente de la campagne que je venois de faire. Elle répondit que l'on m'eſtimoit fort, & que j'avois rendu de grands ſervices. Il lui fit encore d'autres queſtions à mon ſujet, auxquelles la Reine répondoit toujours d'une façon avantageuſe pour moi ; ſur quoi le Maréchal lui dit : Mais, pourquoi donc l'avez-vous fait rappeller ? Que voulez-vous que je vous diſe, répondit cette Princeſſe, c'eſt un grand diable d'Anglois, ſec, qui va toujours tout droit devant lui.

Le Duc de Gramont, en me faiſant ôter le commandement de l'armée, avoit eu intention de faire mettre à ma place quelqu'un de ſes amis, dont il pût être le maître ; mais l'expédient qu'il avoit imaginé pour établir ſon pouvoir, lui caſſa le col : car la Reine, qui ne l'aimoit point du tout, à cauſe des diſcours qu'il lui avoit tenus contre Madame des Urſins, eut grand ſoin de faire envoyer

un Général tel qu'elle le souhaitoit: aussi
1704. deux jours après l'arrivée du Maréchal de Tessé, le Duc de Gramont fut brouillé avec lui; & Leurs Majestés Catholiques firent si bien qu'on le rappella. M. Amelot fut choisi de la main de Madame des Ursins, pour lui succéder. Elle retourna ensuite triomphante à Madrid, & y ramena Orry, que le Duc de Gramont avoit fait congédier dès le mois de Juillet.

A mon retour à Versailles, le Roi, après beaucoup de discours obligeans, me demanda pour quelle raison son petit-fils lui avoit écrit, pour me faire ôter d'Espagne. Je répondis, que puisque Sa Majesté ne le savoit pas, j'étois satisfait; car cela me prouvoit qu'elle n'étoit point mécontente de ma conduite.

L'on m'envoya commander en Languedoc
1705. à la place du Maréchal de Villars, que le Roi destinoit pour l'armée de la Moselle. Je me rendis à Montpellier au mois de Mars: j'y trouvai les affaires assez tranquilles en apparence; mais pourtant, dans le fond, les Huguenots ne respiroient qu'après des occasions de recommencer la révolte. Le Maréchal de Montrevel, au moyen d'une véritable armée, les avoit battus en 1703. Le Maréchal de Villars, qui lui avoit succédé, avoit trouvé moyen, par la négociation, de désunir les Chefs & de disperser les membres; mais le mal restoit toujours enraciné dans les cœurs, de maniere qu'il n'y avoit

qu'une grande attention & une grande sévérité qui pût empècher le feu de se rallumer. 1705.
Aidé des lumieres & des conseils de M. de Basville, homme des plus sensés qu'il y eût en France, je m'appliquai à prévenir tout ce qui pouvoit causer des troubles; & je déclarai que je ne venois, ni comme persécuteur, ni comme missionnaire, mais dans la résolution de rendre justice également à tout le monde; de protéger tous ceux qui se comporteroient en fideles sujets du Roi, & de punir, avec la derniere rigueur, ceux qui oseroient y contrevenir.

Le même jour que j'entrai dans la Province, l'on prit un nommé Castanet, Prédicant, lequel fut roué à Montpellier, convaincu de toutes sortes de crimes énormes, & non pour fait de Religion, comme on a affecté de le publier dans les pays étrangers.

Au retour d'une tournée que je fis dans les Cevenes, étant une fois chez M. de Basville, Intendant de la Province, un espion nous vint avertir qu'il y avoit, dans Montpellier, nombre de Chefs des Camisards, lesquels y étoient venus à dessein de concerter un nouveau soulévement. Mous fimes ce que nous pûmes pour savoir de lui dans quelles maisons ils pouvoient être, pour les arrêter; mais, malgré nos menaces & nos promesses, cet espion, fanatique lui-même, ne voulut jamais nous en dire davantage. Je fis donc assembler, dans l'instant, la milice bourgeoise de la Ville, que l'on distribua dans tous

les quartiers, & puis je fis faire la visite de
1705. toutes les maisons. Je défendis que le lendemain on ouvrît les portes que je ne l'ordonnasse, bien résolu de ne point laisser échapper les Camisards: vers la pointe du jour, le Lieutenant du Prévôt trouva, dans une chambre, trois inconnus, qui se mirent d'abord en défense, de maniere qu'il y en eut un de tué; les deux autres furent légérement blessés. Un de ceux-ci, qui étoit Génevois, déserteur du régiment de Courten, Suisse, me dit que si je voulois lui sauver la vie, il me découvriroit tout; & sur ce que je lui promis, qu'en cas que ce qu'il savoit méritât cette grace, je la lui accorderois; il me raconta qu'ils étoient venus à Montpellier, pour y exécuter un projet formé contre M. de Basville & moi, ce qui devoit être le signal de la révolte générale; que tous les Chefs des Camisards étoient à Nismes pour y régler leurs affaires, & qu'ils avoient de toutes parts fait provisions d'armes & de munitions: il offrit de plus, de nous montrer les maisons où ces gens-là se tenoient à Nismes; ainsi je le fis partir en poste, avec des Gardes, pour s'y rendre plus diligemment. En effet, l'on y arrêta Ravanelle, Jonquet, du Villar & beaucoup d'autres. M. de Basville & moi, nous y arrivâmes peu d'heures après, & sachant que Catinat étoit dans la ville, je fis tant de peur aux habitans, que celui chez qui il étoit, l'obligea de sortir de sa maison, crainte d'être pendu, ainsi que je l'avois fait

publier à ſon de trompe. Ce Catinat fût donc pris dans les rues; & comme il demanda à me parler, on me l'amena. Il me dit qu'il ſouhaitoit de me voir en particulier, ayant quelque choſe d'important à me communiquer: je le fis entrer dans ma chambre, les mains liées derriere le dos, & alors je voulus ſavoir ce qu'il avoit à me dire; il me répondit que c'étoit pour m'avertir que la Reine d'Angleterre, dont il avoit la commiſſion, feroit au Maréchal de Tallard, priſonnier à Nottingham, le même traitement que je lui ferois. On n'a peut-être jamais ouï parler d'une pareille effronterie; auſſi le renvoyai-je ſur le champ à M. de Baſville, qui, par une Commiſſion particuliere de la Cour, faiſoit le procès á tous ces miſérables. 1705.

Il y en eut environ une trentaine de convaincus & de mis à mort. Ravanelle & Catinat, qui avoient été Grenadiers dans les troupes, furent brûlés vifs, à cauſe des ſacrileges horribles qu'ils avoient commis. Du Villar & Jonquet furent roués; le premier étoit Lieutenant de Dragons, fils d'un Médecin de Saint-Hyppolite, garçon bien fait, qui paroiſſoit avoir de l'eſprit, & qui, à cauſe de la facilité qu'il avoit d'entrer chez nous, s'étoit chargé d'exécuter le projet formé contre M. de Baſville & moi; il l'avoua, & ſembloit même s'en faire gloire.

Pour montrer juſqu'où va le fanatiſme, je dirai ce que ce du Villar répondit à M. de Baſville lorſqu'il le jugeoit: lui ayant été re-

1705. présenté qu'il étoit étonnant comment un homme comme lui s'étoit associé de si grands scélérats, il s'écria: Ah, Monsieur, plût à Dieu que j'eusse l'ame aussi belle qu'eux !

Je sais qu'en beaucoup de pays l'on a voulu noircir tout ce que nous avons fait contre ces gens-là ; mais je puis protester, en homme d'honneur, qu'il n'y a sortes de crimes dont les Camisards ne fussent coupables ; ils joignoient à la révolte, aux sacrileges, aux meurtres, aux vols & aux débordemens, des cruautés inouies, jusqu'à faire griller des Prêtres, éventrer des femmes grosses & rôtir les enfans. C'est aussi cette horrible conduite qui fut cause qu'il n'y eut jamais parmi eux que la lie du peuple ; s'ils avoient vécu en Chrétiens, & qu'ils se fussent seulement déclarés pour la liberté de conscience & la diminution des impôts, ils auroient engagé dans la révolte, non-seulement tous les Huguenots du Languedoc, dont on prétend que le nombre monte à deux cent mille, mais il y a apparence que la contagion se seroit communiquée aux Provinces voisines, & peut-être même que beaucoup de Catholiques, ennuyés de payer les impôts, se seroient aussi joints à eux. Il est étonnant que les Anglois & les Hollandois, qui fomentoient sous main cette révolte, ne leur envoyassent pas des Chefs capables de mieux conduire les affaires, ou du moins ne leur donnassent pas de meilleurs avis.

Cette expédition faite à Nismes, nous retournâmes à Montpellier, où l'on avoit aussi

arrêté plusieurs complices, qui furent pareillement exécutés. 1705.

Nous trouvâmes par les papiers pris sur les Camisards, & par leur confession, qu'il y avoit dans le canton de Berne, deux cents fanatiques prêts à venir en Languedoc, & que du Villar, dont j'ai ci-devant parlé, devoit être le Chef de toute la révolte; nous découvrîmes aussi les marchands par qui se faisoient les remises d'argent, & ils furent pendus. Nous arrêtâmes dans la suite plusieurs gens qui couroient les champs, & qui commettoient des désordres, & à force d'exécutions, en un mois de temps, le calme fut rétabli; toutefois de temps en temps on voyoit paroître quelques bandes de Camisards, qui étoient d'abord pris & dissipés par les troupes que j'avois dispersées par pelotons dans tous les endroits les plus dangereux.

Pendant cet été, les ennemis se rendirent maîtres de la Catalogne; mais ce fut moins par la force que par la défection des habitans, & par la négligence des Cours de Versailles & de Madrid: rien n'étoit plus facile que de l'empêcher, & l'on n'a reconnu, que trop tard, les conséquences de cette perte: pour la réparer il en a coûté, aux deux Couronnes, un nombre infini d'hommes & bien de l'argent; le Roi d'Espagne même en a pensé être détrôné. La principale cause de ce malheur vint de ce que le Ministre le plus accrédité, sur qui rouloient ces sortes d'affaires, n'avoit, ni le talent de prévoir le mal, ni le

sens d'y remédier ; aussi, par son incapacité,
1705. a-t-il mis la France au bord du précipice, d'où elle ne s'est tirée que par miracle.

Pour revenir au fait présent, dès le mois de Mai j'avertis M. de Chamillard des menées qui se formoient dans cette Principauté par les émissaires de l'Archiduc ; que même il y avoit déjà un commencement de révolte aux environs de Vic, & que l'on y publioit hautement que ce Prince devoit incessamment arriver sur la flotte Angloise. En effet, j'avois eu avis qu'il s'étoit embarqué à Lisbonne, avec dix-sept bataillons & quelque cavalerie. Je représentois que la perte de la Catalogne entraîneroit celle de l'Arragon & de Valence, que le Roi d'Espagne se trouvant attaqué en même-temps par le côté du Portugal, auroit de la peine à se soutenir, & seroit en grand danger d'être chassé de l'Espagne ; ce qui finiroit honteusement une guerre que le Roi avoit si glorieusement soutenue jusqu'alors ; que de plus, la Catalogne perdue, l'on seroit obligé d'envoyer un corps d'armée dans le Roussillon, pour couvrir cette frontiere des incursions des ennemis, outre que les réfugiés pourroient tenter de faire par-là une irruption en Languedoc. Je proposois, pour remede, que le Roi mît garnison Françoise dans Roses & Gironne, & que pour cet effet l'on fît passer incontinent, en Catalogne, quelques bataillons & quelques régimens de Dragons, afin de contenir les Catalans dans le devoir, & pouvoir, en cas de descente de la part de

l'Archiduc, former une armée de dix ou douze mille hommes, pour s'oppoſer à ſes entrepriſes : il étoit de plus néceſſaire de ſoutenir M. de Velaſco, Vice-Roi de Catalogne, ſujet fidele, mais homme de peu de courage. Il avoit, à la vérité, dans Barcelone, quatre mille hommes de troupes réglées, mais il n'oſoit en envoyer hors de la Ville, crainte que les Bourgeois, qu'il ſavoit être mal intentionnés, ne ſe rendiſſent maîtres de la place. Ainſi la préſence d'un corps François y auroit ſuppléé, auroit encouragé les ſujets fideles, & contenu les ſéditieux. Je fis voir que ma propoſition ſe pourroit exécuter, ſans toucher aux armées que le Roi avoit ſur différentes frontieres ; car mon projet étoit que l'on prît en Provence, quatre mille hommes des troupes de la Marine, quatre bataillons de la Comté de Nice, quatre du Languedoc, & quatre du Rouſſillon ; on les auroit remplacés par les Milices, leſquelles auroient ſuffi pour la garde du pays & des places, vu l'éloignement des ennemis, aſſez occupés ailleurs. 1705.

Nous avions trois régimens de Dragons, à portée de marcher avec nous, & cent Officiers Irlandois réformés à cheval ; il y avoit à Perpignan un train d'artillerie en bon état, & M. Dupont d'Albaret, Intendant du Rouſſillon, ſe chargeoit de me fournir tout le néceſſaire pour les vivres ; de maniere qu'en trois ſemaines nous aurions été en état de former une armée capable d'écraſer les Catalans rebelles, & de faire tête à l'Archiduc lorſqu'il au-

roit voulu débarquer. J'écrivis ſur cela des
1705. lettres très-fortes & très-preſſantes; j'envoyai même des couriers, mais je ne pus jamais faire comprendre au Miniſtre l'importance de l'affaire. A la fin, laſſé de mes importunités, il me marqua que le Roi n'étoit pas aſſez puiſſant pour fournir une armée pour la défenſe de chaque Province de la Monarchie Eſpagnole. Le beau raiſonnement! quand je lui faiſois voir qu'il s'agiſſoit de toute l'Eſpagne, & que, ſans rien déranger ailleurs, le Roi n'avoit qu'à ſe ſervir des troupes qui étoient alors inutiles où elles ſe trouvoient, & à portée des lieux ménacés, qu'il étoit ſi important de mettre en ſûreté. L'on ſera peut-être étonné de ce que je me mèlois d'une affaire qui ne me regardoit pas, & l'on croira volontiers que le motif d'être de quelque choſe & à la tête d'une armée, étoit principalement ce qui me faiſoit agir. Je ne puis nier que peu content d'être oiſif en province dans un temps de guerre très-vive, j'aurois ſouhaité de me retrouver dans mon élément naturel; mais le bien de la cauſe commune que je voyois viſiblement péricliter, par les nouvelles que je recevois & par la connoiſſance que j'avois de l'Eſpagne, y avoit la plus grande part. Quoi qu'il en ſoit, la ſuite a fait voir que j'avois raiſon. La flotte Angloiſe arriva devant Barcelone, le 22 Août, au nombre de ſoixante-ſix vaiſſeaux de guerre, treize galiotes à bombes, & cent bâtimens de tranſport. Sur cela je redoublai mes inſtances, d'autant qu'il n'é-

toit plus douteux que les ennemis n'en voulussent à la Catalogne, où il y avoit déjà huit 1705.
à dix mille Miquelets sous les armes pour l'Archiduc, & qu'ainsi l'on ne pouvoit avoir aucune inquiétude pour Toulon. Les réponses furent toujours sur la négative. Je ne me rebutai pourtant pas d'abord, tant la chose me paroissoit de conséquence; mais jamais M. de Chamillart ne voulut rien écouter, quoique les Gouverneurs Espagnols de toutes les places de Catalogne joignissent leurs représentations aux miennes: tout ce que je pus obtenir après maints couriers, fut un ordre à M. de Quinson, Commandant en Roussillon, d'envoyer un secours d'hommes & de munitions au Gouverneur de Roses; ce qui préserva cette place. Cependant l'Archiduc avoit débarqué auprès de Barcelone, dont il forma le siege. Velasco, qui craignoit encore plus le dedans que le dehors, se trouvoit fort embarrassé. Le château de Montjouy pris, & les batteries dressées contre la ville, l'on fit, le 4 Octobre, une espece de capitulation, mais qui fut très-mal observée; car les Miquelets, profitant des pourparlers, entrerent dans la place, & ouvrirent les portes aux ennemis. Le Prince de Darmstadt avoit été tué au Montjouy, & Milord Peterborough restoit seul Général auprès de l'Archiduc.

Barcelone pris, non-seulement toute la Catalogne se déclara contre le Roi d'Espagne, mais aussi le Royaume de Valence. L'Arragon ne branla pas encore, craignant d'être

1705. châtié à cause du voisinage des troupes Castillanes. Les places de Gironne, Lérida, Méquinença, Monçon, Tortoze, Tarragone & Cardonne, furent ou rendues de gré, ou surprises par les ennemis, n'y ayant que peu ou point de garnison.

Vers le milieu d'Octobre, je reçus ordre du Roi d'aller faire le siege de Nice. Cette place étoit une des plus fortes qu'il y eût en Europe; c'étoit l'ouvrage de tous les Ducs de Savoie, qui en avoient consécutivement augmenté les fortifications. M. de Chamillart n'avoit déterminé cette entreprise, que pour se disculper d'avoir, par le vain projet du siege de Turin, qu'il vouloit faire faire à son gendre le Duc de la Feuillade, sans toutefois avoir aucuns des préparatifs nécessaires, d'avoir, dis-je, par-là empêché M. de Vendôme de rien entreprendre pendant cette campagne.

L'on ne me donna qu'une très-médiocre armée; &, si je n'avois engagé M. de Vauvré, Intendant de la Marine à Toulon, & nommé pour être mon Intendant à ce siege, à me donner le double d'artillerie de ce qui étoit porté dans l'ordre de la Cour, je ne sais si j'aurois pu réussir. Je partis le 20 d'Octobre, & fus droit à Toulon, où je pressai le départ du Chevalier de Bellefontaine, qui devoit transporter par mer à Villefranche toute notre artillerie. Il y avoit pour la Comté de Nice un traité de suspension d'armes, qui devoit durer jusqu'au 30 du mois; & il étoit même

ſtipulé qu'on s'avertiroit réciproquement dix jours d'avance, en cas de rupture, ou qu'on ne voulût pas prolonger l'armiſtice. J'écrivis donc à M. Paratte, Maréchal de Camp, qui commandoit à Villefranche, pour qu'il en avertît le Marquis de Carail, Gouverneur de Nice. Le 31, je paſſai le Var, & me rendis devant la place: mon armée étoit compoſée de quinze bataillons très-foibles, & d'aſſez mauvaiſe qualité, outre un bataillon de la marine. Je n'avois pris avec moi que deux cents Dragons, à cauſe de la rareté des fourrages. La garniſon conſiſtoit en trois régimens d'Infanterie, & trois compagnies de Camiſards, faiſant en tout deux mille hommes. J'établis mon quartier à Simiers, tant à cauſe du voiſinage de la ville, que parce que ce couvent ſe trouvoit au centre de la circonvallation, & que j'y étois plus à portée d'occuper le poſte de la Trinité, par où les ennemis pouvoient venir au ſecours.

1705.

Les vents contraires empêcherent notre flotte d'arriver, & les pluies continuelles groſſirent tellement toutes les rivieres, que je me trouvai, pendant pluſieurs jours, entre le Var & le Paillon, ſans pouvoir avoir commerce, ni avec Antibes, ni avec Villefranche. Enfin, le temps s'étant remis au beau, Bellefontaine parut, & je fis toutes les diſpoſitions néceſſaires pour le ſiege. Il falloit commencer par la ville, qui n'étoit pas forte; mais toutefois, comme il y avoit des baſtions revêtus, je fus obligé d'y aller dans les formes. Le 4 au ſoir, je me ſaiſis du couvent de Saint-Jean.

Baptiste, dans le fauxbourg, qui étoit fort
1705. près de l'endroit par où je voulois attaquer la ville. L'on commença aussi-tôt à travailler à une batterie de quatre pieces, & l'on fit des tranchées de communication, nécessaires pour y aller en sûreté; mais le canon ne put y être placé, que le 13 au soir: le 14, je fis sommer la ville. Le Marquis de Senantes sortit, & la capitulation ayant été faite, la garnison monta au château, & nous fîmes entrer des troupes dans la ville. Jusqu'alors les ennemis ne tiroient point sur nos gens, & je défendois qu'on tirât sur eux: car, faisant travailler à quelques batteries de canon & de mortiers contre le château, j'étois bien aise de le faire tranquillement. Le Marquis de Senantes, fils du Marquis de Carail, au bout de deux jours, me revint trouver pour me déclarer de la part de son pere, que, si dans l'instant je ne renouvellois l'armistice, il alloit faire tirer sur nous. Je lui répondis que mon ordre n'étoit point d'entrer dans aucun traité, & qu'ainsi il pouvoit faire ce qu'il voudroit. Sur cela le feu commença de part & d'autre: il étoit même extraordinaire que le Marquis de Carail eût tant tardé.

Je n'avois pu, avant la prise de la ville, bien reconnoître le château, ni me déterminer par où je l'attaquerois. Nous employâmes donc quelques jours à tout examiner avec le sieur Filey, Maréchal de Camp, & Ingénieur en Chef.

La place avoit trois fronts, l'un du côté de

la ville, un autre du côté de Simiers, & le troisieme du côté de Montalban. Nous trouvâmes que celui de la ville se montroit le plus : mais il étoit difficile d'y conduire du canon, & de le placer ; de plus, les ouvrages étoient sur des rocs vifs, cachés par une chemise de maçonnerie, sur lesquels le canon n'auroit rien fait. Le Duc de Vendôme, qui, pendant la derniere guerre, avoit commandé dans la ville, étoit cependant pour cette attaque. Celui de Simiers avoit pareillement ses difficultés, par rapport à l'emplacement des batteries ; mais il y avoit de plus une trop grande quantité d'ouvrages, une double enceinte, un fossé taillé dans le roc, double chemin couvert miné de par-tout, ce qui, vu la saison & le peu de troupes que nous avions, qui ne faisoient que cinq mille hommes, auroit rendu cette attaque des plus longues & des plus douteuses. Le Maréchal de Vauban vouloit absolument que j'attaquasse le château par cet endroit : le Roi m'en avoit envoyé, par un Courier, le projet & le plan qu'il en avoit faits ; mais, par les raisons susdites, je ne le voulus pas. Le Maréchal de Catinat, qui, en 1691, avoit attaqué par-là, ne l'auroit pas pris, si par bonheur une bombe n'eût fait sauter le magasin, & détruit le puits.

1705.

Il ne restoit donc que l'attaque du côté de Montalban, que nous trouvions la seule praticable, tant à cause de la commodité d'y conduire du canon, que par le manque d'ouvrages que l'on avoit négligé d'y faire, dans la sup-

1705. position que l'escarpement empêchoit d'y pouvoir monter.

Etant ainsi déterminés, nous commençâmes, dès le 16 Novembre, à faire travailler à nos batteries : comme c'étoit par le canon que je comptois de réussir dans ce siege, je ne voulus point qu'aucune piece tirât, que toutes ne fussent prêtes pour tirer à la fois, afin d'éteindre plus promptement le feu des ennemis, & d'ouvrir tellement la place, qu'elle fût obligée de se rendre. Nous établîmes cinquante pieces de gros canon, pour battre en breche du côté de Montalban, & vingt sur la hauteur de S. Charles, pour battre le rempart à revers, outre seize mortiers. Les Chiourmes des galeres monterent le canon de Villefranche jusqu'à la hauteur de Montalban, & de là le traînerent dans les batteries. Le Chevalier de Roanez, qui commandoit nos galeres, se donna pour cela des soins continuels.

Nous ne fîmes point de tranchées réglées, mais seulement des boyaux, pour conduire aux batteries. Pendant que nous y faisions travailler, les assiégés firent plusieurs sorties dans lesquelles ils furent toujours repoussés avec perte. Le mauvais temps, le mauvais terrein & le peu de travailleurs que notre petite armée pouvoit fournir, furent causes que nos batteries ne purent commencer à tirer, que le 8 de Décembre. Ce fut alors un beau spectacle ; car les ennemis répondirent par cinquante pieces de canon à nos soixante-dix, & à nos seize mortiers : l'artillerie de part & d'autre

d'autre tiroit comme la mousqueterie ; & le bruit & la fumée étoient tels qu'on ne pouvoit 1705. ni voir, ni s'entendre. Nous eûmes ce jour-là le sieur de Filey & un Brigadier d'Ingénieurs tués d'un même coup de canon.

La bonté de la maçonnerie, & l'éloignement de nos batteries qu'il n'avoit pas été possible de placer plus près, que de deux à trois cents toises, à cause d'un grand fond qui se trouvoit au pied du glacis, retarderent de beaucoup les breches, qui ne se trouverent en état que dans les premiers jours de Janvier. J'avois trouvé moyen, quelque temps auparavant, de me rendre maître de l'ouvrage à cornes, qui couvroit le fond du côté de Simiers, & dont nos batteries avoient ouvert les branches, & par ce moyen je comptois de faire couler, par le chemin couvert, quelques détachemens pour monter à une des breches ; car nous en avions trois. J'avois résolu de donner l'assaut général, le 6 au matin, & mes dispositions étoient faites ; mais le Marquis de Carail, ne jugeant pas à propos de 1706. s'exposer à être emporté, fit battre la chamade le 4 au soir. La capitulation fut réglée dans l'instant, & le lendemain matin le régiment Dauphin prit possession d'une porte, ou, pour mieux dire, comme elle étoit si bouchée qu'on ne put l'ouvrir, il entra dans le château par la breche. Nous accordâmes au Marquis de Carail tous les honneurs de la guerre, & cela d'autant plus volontiers, que j'avois grande impatience d'être maître de la place ; je savois que le Duc de Savoie avoit déterminé de la

secourir, & qu'actuellement le Comte de Thaun
1706. étoit arrivé à Tendes, en deçà des Alpes, à neuf lieues de Nice, avec trois mille hommes de troupes réglées, & autant de milices; mais dès qu'il sût la prise du château, il se retira en Piémont. J'envoyai le sieur de Grimaldy, Brigadier, avec quelques bataillons, du côté de Jospel & de Breglia, & tout le Comté se soumit ensuite. Je disposai les troupes en quartiers d'hiver, & retournai en Languedoc, ayant laissé à M. de Paratte le commandement de Nice & du Comté.

Prise du Château de Nice.

Nous ne perdîmes à ce siege, que six cents hommes, & les ennemis environ autant. Nous y fîmes une prodigieuse consommation de poudre; elle se montoit à près de sept cent milliers. Le Roi avoit ordonné qu'on rasât totalement le château; ce qui fut si bien exécuté, qu'il ne paroît plus qu'il y en ait jamais eu dans cet endroit. Nous trouvâmes dans la place près de cent pieces de canon, & beaucoup de munitions de guerre.

Le Château Rasé.

Le Roi, imbu de l'opinion que l'escarpement rendoit l'approche inaccessible par le côté de Montalban, m'avoit mandé qu'il craignoit fort, qu'après avoir perdu beaucoup de temps & consommé bien des munitions, je ne fusse obligé d'en revenir à l'attaque proposée par M. de Vauban. Pour faire voir que je ne m'étois point trompé, je montai à cheval avec cinquante Officiers, jusqu'au haut de la breche.

Dès le commencement du siege, j'avois représenté que la plus grande difficulté que je trouverois dans l'entreprise, seroit, le peu

de troupes que j'avois, & qu'ainsi il me falloit nécessairement envoyer un renfort. Sur les instances que je fis, l'on ordonna au Maréchal de Villars, qui commandoit sur le Rhin, de m'envoyer trente-deux Compagnies de Grenadiers; mais elles n'arriverent point à mon camp, ayant été arrêtées à Antibes pendant quelques jours par le mauvais temps. 1706.

A mon arrivée devant Nice, ayant visité le pays, je fis faire au delà de mon camp, des redoutes sur les hauteurs, afin de barrer l'entre-deux du Var & du Paillon: mon intention, en les construisant, n'étoit autre que de prévenir toute surprise, & me donner le temps de rassembler mes troupes; car n'ayant qu'une très-petite armée, & beaucoup de terrein à garder, j'étois foible de par-tout, & par conséquent hors d'état de résister à un corps considérable, qui seroit tout d'un coup tombé sur moi. J'avois donc résolu, en cas de l'approche d'un secours, de ne laisser que ce qui auroit été nécessaire pour la garde des batteries, & de marcher avec le reste au devant des ennemis, pour les combattre le plus diligemment que je pourrois. Il est étonnant que le Duc de Savoie n'y ait pas songé d'abord, ayant, par le Col de Tende, si peu de chemin à faire; car vu la situation des quartiers en Italie, l'expédition auroit été faite avant que le Duc de Vendôme ou le Duc de la Feuillade en eussent pu être informés, & sans même qu'ils pussent, en aucune façon, l'empêcher, & m'être d'aucun secours.

1706. Au mois de Février 1706, le Roi me fit Maréchal de France, & m'ordonna, en même temps, de me rendre en Espagne, pour y commander l'armée contre le Portugal. Le Roi d'Espagne avoit résolu d'aller en personne faire le siege de Barcelone; & pour cet effet menoit avec lui les troupes Françoises, hors quatre escadrons qu'il laissoit en Castille, aux ordres de M. de Joffreville.

Le Comte de Toulouse, Amiral de France, devoit aussi se rendre devant Barcelone, avec une escadre de vingt vaisseaux de ligne, & y porter toute l'artillerie, & les munitions de guerre nécessaires pour le siege.

Le Maréchal de Tessé n'approuvoit nullement ce projet, par bien des raisons. Il considéroit les difficultés qu'il y avoit à traverser cinquante lieues de pays ennemi, rempli de défilés, de montagnes, de rivieres, & sans autre secours de vivres que ce que l'on meneroit avec soi: l'incertitude de la mer pour fournir tout le nécessaire quand l'on seroit devant Barcelone, & l'apparence que la flotte combinée pourroit peut-être arriver au secours avant la prise de la place, le faisoit trembler pour la réussite d'une entreprise; qui ne pouvoit échouer sans que l'on courût risque de perdre, en un instant, toute l'Espagne. L'armée que Sa Majesté Catholique pouvoit mener, ne lui paroissoit pas assez considérable, n'y ayant que trente-huit bataillons & soixante escadrons; de plus, il craignoit que pendant l'éloignement du Roi & des troupes, les Por-

tugais ne se servissent de l'occasion pour aller droit à Madrid, & se rendre maîtres de toute 1706.
la Castille. Malgré tout ce que le Maréchal put dire, le Roi d'Espagne demeura ferme dans sa résolution; mais pour obvier à ce dernier inconvénient, il pria le Roi, son grand-pere, d'envoyer un Général pour commander sur les frontieres de Portugal.

Ce fut donc sur moi que le choix tomba. Dans la dépêche de M. de Chamillart, il m'y faisoit une grande énumération des troupes Espagnoles qui devoient composer mon armée, & me marquoit que le Roi alloit faire marcher quinze bataillons François pour me joindre. J'ai pourtant appris depuis qu'il n'avoit jamais eu en pensée d'exécuter ce dernier article, & qu'il ne me l'avoit écrit que pour m'engager plus aisément au voyage d'Espagne. Dès que j'eus reçu le courier de la Cour, j'en dépêchai un à Madrid à M. Orry, pour lui dire que j'y serois incessamment; mais que, pour ne pas perdre un temps précieux dans des conjonctures si importantes, je le priois de faire envoyer incontinent les ordres en Andalousie & en Galice, pour faire marcher, sur le Tage, toutes les troupes qui ne seroient pas absolument nécessaires pour la garde des places, de maniere que les trouvant dans le centre de la frontiere, je pusse, à mon arrivée, en former une armée, & faire tête aux Portugais.

Je partis de Montpellier, le 27 de Février, & me rendis, le douze Mars, à Madrid, où je trouvai que M. Orry n'avoit rien exécuté de

ce que je lui avois mandé, ne m'alléguant
1706. d'autre raiſon, ſinon qu'il m'attendoit avant d'envoyer aucun ordre. Cette faute penſa coûter cher; car les ennemis s'étant, peu de temps après, mis en campagne, il n'y eut plus moyen de raſſembler aucune armée; & ſi j'avois eu à faire à des gens un peu entendus & vifs, l'Eſpagne étoit perdue.

Après avoir fait avec la Reine d'Eſpagne les arrangemens convenables, je partis pour Badajos, où j'arrivai le 27. Les ennemis ayant aſſemblé leur armée, qui conſiſtoit en quarante-cinq bataillons & cinquante-ſix eſcadrons, étoient venus, dès le 25, camper entre Elvas & Campo-Major. Si les troupes d'Andalouſie & de Galice m'avoient joint, j'aurois campé dès-lors ſous Badajos, dans un poſte que je reconnus pouvoir être facilement mis hors d'inſulte; mais le Duc d'Icar, Vice-Roi de Galice, ſous divers prétextes, avoit gardé ſes troupes; & le Marquis de Villadarias, loin d'exécuter les ordres qu'il avoit reçus, avoit fait marcher les ſiennes du côté de Cadix, ſous prétexte qu'il craignoit pour cette place, à cauſe de quelques vaiſſeaux ennemis qui y paroiſſoient. Il étoit clair que Villadarias ne pouvoit croire ce qu'il avançoit: car, quelle apparence que dans le temps que l'Archiduc étoit menacé d'être attaqué dans Barcelone, il ſongeât à faire le ſiege de Cadix, qui eſt une très-bonne place? De plus, l'armée Portugaiſe n'y pouvoit aller qu'en pénétrant dans l'Andalouſie, ce qu'elle ne pouvoit faire qu'après avoir pris

Badajos, c'étoit donc Badajos qu'il falloit sauver, & pour cela il falloit avoir une armée. 1706.

Cette quantité de Généraux indépendans, dans l'étendue d'une même frontiere, étoit pernicieuse; chacun vouloit avoir une armée, & aucun ne pouvoit seul en avoir une assez considérable pour s'opposer aux entreprises d'un ennemi, qui réunissoit ensemble toutes ses forces. J'ai aussi su depuis, que les ordres envoyés de Madrid n'avoient point été assez positifs; car des Ministres, quoique très-ignorans dans notre métier, vouloient pourtant toujours agir à leur tête; & c'est ce qui rendoit ma situation plus difficile, ayant autant à combattre Madrid que les ennemis.

Je retournai le lendemain 28 camper à Talaverra, à trois lieues de Badajos, avec vingt-sept escadrons pour toute armée. Je mandai au Comte de Fiennes de me venir joindre le plus diligemment qu'il pourroit avec dix escadrons. Joffreville devoit suivre avec ce qu'il pourroit ramasser en Castille; mais cela se réduisit à trois escadrons de Dragons.

Les ennemis ayant marché par leur gauche, prirent la route d'Alcantara; sur quoi je marchai par Caserés & Arroyo-del-Puerco, à Brocas, qui n'est qu'à trois lieues d'Alcantara, où je fis entrer huit bataillons, outre les deux qui y étoient déjà en garnison. Les ennemis étant arrivés sur la riviere de Salar, ne crurent pas devoir s'aller placer devant Alcantara, tant que je serois à Brocas; ainsi ils marcherent à moi. Je fis d'abord bonne contenance;

mais voyant que toute leur armée y étoit, je
1706. songeai à la retraite. J'ordonnai à ma seconde ligne de s'aller poster de l'autre côté d'un grand ravin, à deux lieues de Brocás, & à moitié chemin d'Arroyo-del-Puerco, & avec la premiere je commençai à me retirer. Dès que les ennemis nous virent ébranler, ils s'avancerent tous en bataille le plus diligemment qu'ils purent, mais nous étions déjà entrés dans la forêt avant que d'être atteints. Je formai plusieurs lignes dans le bois, à quelque distance les unes des autres : la premiere fut d'abord chargée & rompue par le grand nombre d'ennemis, mais elle se rallia bientôt & rechargea ; il y eut ensuite nombre de charges, dans lesquelles nous avions quelquefois de l'avantage ; mais comme nous ne songions qu'à nous retirer, le désordre se mit dans nos régimens, qui s'en allerent au grand galop. Les ennemis, toutefois étonnés de me voir choisir un bois pour donner un combat de cavalerie, ne s'avançoient qu'en ordre, ne doutant pas qu'il n'y eût de l'infanterie dans ce bois ; cela joint à la bonne contenance de quatre escadrons François, commandés par le Comte de Fiennes, qui s'étoit formé en arriere des Espagnols, arrêta totalement les ennemis, qui n'oserent s'avancer davantage.

Je ralliai ma cavalerie de l'autre côté du ravin, où j'avois ordonné à ma seconde ligne de se placer, mais où je ne la trouvai pas ; car Dom Domingo Canal, Maréchal de Camp, qui la commandoit, n'avoit point compris

l'ordre que je lui avois donné ; & au lieu de se former derriere le ravin, il s'étoit mis un quart de lieue plus bas dans une prairie, qui lui parut fort commode pour repaître. L'on peut aisément croire, que, ne trouvant pas cette seconde ligne, mon embarras n'eût pas été petit, si les ennemis m'avoient poussé avec vigueur. J'eus bien de la peine à découvrir où étoit Canal, & je ne le sus qu'après que les ennemis se furent tout-à-fait retirés à Brocas. Nous perdîmes, à cette action, environ une centaine d'hommes ; je crois qu'il en coûta du moins autant aux ennemis, avec le Comte de Sanvicenté, Officier Général Portugais. 1706.

Les ennemis firent ensuite le siege d'Alcantara, pendant lequel je restai à Arroyo-del-Puerco. La place, en soi, étoit très-mauvaise, n'y ayant, ni fossé, ni chemin couvert, ni ouvrage extérieur ; toutefois comme elle avoit des bastions, que les assiégeans n'avoient que très-peu d'artillerie & fort peu d'expérience dans l'art militaire, elle eût pu tenir long-temps, si le sieur Casco, Maréchal de Camp, qui en étoit Gouverneur, eût fait son devoir. Je lui avois marqué, dans ses instructions, qu'il devoit se défendre le plus long-temps qu'il pourroit, que quand il y auroit breche il eût à faire une capitulation honorable ; que si les ennemis alors ne lui en vouloient pas accorder d'autre que de se rendre prisonnier de guerre, il eût à sortir, avec sa garnison, par l'autre côté du Tage. Il auroit pu facilement se faire un passage, car le corps

ennemi, qui y étoit, ne consistoit qu'en deux
1706. régimens de Cavalerie : la nature de ce pays, plein de broussailles & de ravins, étoit très-favorable à ce dessein, & il auroit pu, pendant la nuit, couler le long de la Lagon, & remonter vers la Moraléja : la cavalerie ne pouvoit l'inquiéter par-là, & avant que les ennemis eussent pu être avertis de sa marche, & qu'ils eussent pu détacher de l'infanterie pour le suivre, il auroit eu au moins deux heures d'avance. S'il ne pouvoit exécuter ce que je viens de dire, je lui ordonnois positivement de soutenir l'assaut, plutôt que de consentir à être prisonnier de guerre.

Il ne fit rien de ce que je lui marquois, il n'attendit pas même qu'il y eût breche pour battre la chamade, & il se rendit prisonnier de guerre. Je m'étois avancé, avec ma cavalerie, à Las-Ventas, à quatre lieues d'Alcantara, pour faciliter la capitulation, & tâcher de faire croire aux ennemis que je songeois à secourir la place ; mais inutilement, car Gasco consentit à tout ce qu'ils voulurent, sans le moindre
Avril débat, & livra la place le 14 Avril. Il ne donnoit pour excuses, que l'envie de sauver au Roi la garnison, comme si, n'y ayant point de cartel, nous pouvions la ravoir quand nous voudrions. Dans la situation des affaires, il valloit mieux courir le risque dêtre emporté ; car au bout du compte l'on ne pouvoit forcer par une petite breche, de dix toises au plus, un corps de cinq mille hommes de pied, sans qu'il en coûtât bien du monde, & cela auroit

pu déranger ou retarder les autres projets des ennemis. Je ne voulus point répondre aux lettres que m'écrivit Gasco, ne convenant point d'avoir commerce avec un homme qui avoit manqué si essentiellement à son honneur, à son devoir, à son pays, à son Roi & à son Général. J'avois été trompé dans l'opinion que j'avois conçue de lui, dès la premiere campagne que j'avois commandée en Espagne; & je l'aurois préféré à tout ce qu'il y avoit d'Officiers Généraux Espagnols. 1706.

Alcantara & sa garnison perdue dès l'entrée de la campagne, me jettoit dans un furieux embarras, d'autant que, par la faute du Conseil de Madrid, & par la désobéissance des Capitaines Généraux, j'étois hors d'état de pouvoir opposer un corps suffisant aux ennemis, lesquels se trouvant alors à cheval sur le Tage, étoient maîtres de se porter où bon leur sembleroit, & par conséquent nous donnoient également jalousie de toutes parts, sans que, d'aucun côté, on pût leur résister. J'aurois donc fort souhaité qu'ils eussent pris le parti d'aller assiéger Badajos, d'autant que cela les auroit éloignés de Madrid, les auroit peut-être occupés jusqu'aux grandes chaleurs, & auroit pu donner le temps d'arriver, aux secours que nous attendions de France après l'expédition de Catalogne.

La Cour de Madrid, qui jusqu'alors sembloit ne rien appréhender, & regardoit même ce que je mandois comme une crainte chimérique, ouvrit enfin les yeux sur le danger où

elle étoit. Orry résolut de former dix bataillons
1706. de Milices, & me proposa, dès qu'ils m'auroient joint, de livrer bataille; mais cela ne suffisoit pas pour tenter fortune. Je crus donc qu'il valoit mieux disputer le terrein autant que l'on pourroit, jusqu'à ce que j'eusse un corps de bonnes troupes suffisant pour les grandes aventures.

Les ennemis passerent le Tage à Alcantara le 20 Avril, sur quoi je le passai aussi au pont Cardinal, ayant déja fait prendre les devants à M. de Joffreville avec douze escadrons.

Comme j'appris que les ennemis venoient droit à Placentia où je m'étois campé, je ne doutai plus que leur dessein ne fût d'aller à Madrid; ainsi je dépêchai un Courier pour en avertir la Reine d'Espagne, & lui représenter que si les ennemis continuoient leur marche, elle n'avoit point d'autre parti à prendre que celui de venir se mettre à notre tête. Les raisons que je lui donnois étoient, qu'elle y seroit plus en sûreté, que sa présence contiendroit les troupes, animeroit les Provinces éloignées & voisines à se maintenir dans leur devoir; au lieu que, se retirant ailleurs, elle sembleroit abandonner la partie, & que la plupart des peuples étant déja saisis de peur, l'on verroit dans l'instant une révolution générale.

Je voulois qu'en même temps que la Reine viendroit me trouver, elle écrivît des lettres circulaires, pour exhorter tous les bons sujets de la venir joindre à son camp. Vû le génie de la Nation & la singularité de l'action,

il y avoit lieu de croire que de tous côtés un nombre infini de personnes seroient accourues sous l'étendard de cette Princesse, dont les manieres nobles & caressantes les auroient engagées à se sacrifier pour le maintien de la cause de son mari. 1706.

La Princesse des Ursins & M. Amelot n'approuverent pas ma proposition ; & l'endroit le plus éloigné du péril, étoit celui qu'ils avoient résolu de préférer. Orry m'avoit aussi proposé de me faire joindre par les garnisons Françoises de Pampelune, Fontarabie & Saint-Sébastien ; mais je n'avois garde d'y donner les mains : car il étoit de la derniere importance de ne pas nous dessaisir de ces places, dont la perte auroit totalement bouché l'entrée aux secours que nous espérions de France.

Les ennemis continuerent leur marche jusqu'à Placentia, d'où je me retirai, trois lieues en arriere, à la Massagona, sur la riviere de Tiétar. J'y avois placé huit bataillons, qui étoient mon unique infanterie ; & j'avois fait retrancher les principaux gués, afin de faire croire aux ennemis, que je voulois garder ce poste ; & peut-être, par là, les obliger de prendre un autre chemin, & ainsi gagner du temps ; ce qui étoit ce que je cherchois. Les ennemis, après avoir resté trois jours à Placentia, vinrent droit à moi, avec toute leur armée. Comme je les vis tout de bon songer à me chasser de là, je ne crus pas qu'il convînt de hasarder une affaire, d'autant que la riviere étoit fort basse, & mes

1706. retranchemens trop étendus ; ainsi je fis marcher en arriere mon infanterie ; je restai avec la cavalerie jusqu'à midi, & puis me retirai en bataille, au travers des bois ; car c'étoit le terrein qui me convenoit le mieux pour cacher ma foiblesse & mes manœuvres. Joffreville fit l'arriere-garde avec douze troupes de Cavalerie, & par sa bonne contenance empêcha les ennemis, pendant une heure & demie, de passer la riviere, quoiqu'ils fissent un feu continuel de leur artillerie & de leur infanterie sur lui & sur un détachement de Dragons, qui gardoient les retranchemens. Dès qu'il se fut retiré, les ennemis passerent & le suivirent pendant une demi-lieue, sans oser le charger ; de maniere que cela se passa en escarmouches. Leur armée se campa sur les bords de la riviere de notre côté, & y resta un jour entier. Le 3 Mai, ils s'avancerent à Cassa Texada, d'où je me retirai à leur approche ; & le 4 ils camperent à Almaras, & moi auprès de la Peralada, à trois lieues de là.

Mai

La lenteur de la marche des ennemis provenoit de l'incertitude où ils étoient sur ce qu'ils avoient à faire : ils ignoroient aussi bien que nous ce qui se passoit à Barcelone, dont le Roi d'Espagne faisoit le siege ; car ils n'en pouvoient avoir des nouvelles que par mer, ce qui étoit très-long ; & comme nous n'avions nulle communication par terre avec le camp de S. M. C., nous ne pouvions non plus en recevoir des lettres, que par des ba-

timens qui les portoient de la rade de Barcelone à Colioure, & de là par Bayonne à Madrid. Les ennemis donc craignoient de s'avancer trop avant, de peur que, Barcelone pris, le Roi d'Espagne ne revînt tout-à-coup avec toute son armée, avant qu'ils en fussent informés, & qu'alors ayant tout le pays contre eux, ils n'eussent grande difficulté à regagner le Portugal; ce qui les détermina à rester à Almaras quelque temps: mais au bout de huit jours, n'ayant aucunes nouvelles, ils prirent le parti d'aller faire le siege de Ciudad-Rodrigo, qui ne pouvoit les occuper long-temps, & ensuite s'avancer à Salamanque, afin d'y attendre le succès de Barcelone. Ils décamperent le 11 Mai, & reprirent le chemin de Placentia & de Coria, afin d'être plus à portée de leurs convois qu'ils tiroient de Portugal. Le 20, ils investirent Ciudad-Rodrigo. Cette ville (on ne peut l'appeller place) n'avoit ni dehors, ni fossé, ni chemin couvert, ni flancs; une simple muraille en faisoit l'enceinte: toutefois, quoiqu'il n'y eût qu'un bataillon, & quelques milices, elle se défendit jusqu'au 26 au soir, & ne se rendit, que la breche faite: elle obtint même une capitulation honorable. Je m'étois tenu à S. Martin del Rio, jusqu'après la prise de Ciudad-Rodrigo, ensuite de quoi je me repliai à Salamanque.

1706.

J'y appris, le 1er de Juin, par un Courier de France, le malheureux dénouement du siege de Barcelone. Le Roi d'Espagne, après avoir pris le Mont-Jouy, avoit conduit de ce

côté-là ses attaques contre la ville, qu'il avoit
1706. battue pendant plusieurs jours ; mais avant que d'avoir fait une breche suffisante, la flotte ennemie arriva : ainsi le Comte de Toulouse, inférieur en nombre, étant obligé de se retirer à Toulon, il ne fut pas possible au Roi d'Espagne de continuer le siege, attendu qu'il n'avoit plus de vivres ; outre que la flotte portoit à l'Archiduc un secours de douze bataillons. Il ne fut donc plus question que de savoir par où l'armée se retireroit. Les Espagnols vouloient que ce fût par le même chemin qu'on étoit venu ; mais le manque de vivres fit choisir le plus court, pour arriver en pays ami, dont nous étions les maîtres : ainsi il fut déterminé qu'on gagneroit le Lampourdan ; ce qui se pouvoit aisément, en quatre ou cinq jours, au lieu que par Igualada & Lérida, il en falloit au moins dix avant que d'arriver en Arragon, outre que la fidélité des Arragonois étoit fort ébranlée, & que le pays, par où il falloit passer, étoit beaucoup plus difficile que l'autre, tant par les montagnes & défilés, que pour le passage des rivieres.

Sa Majesté Catholique décampa le 11 Mai, & fut obligée d'abandonner toute sa grosse artillerie & ses munitions de guerre, n'ayant ni le temps, ni les bêtes nécessaires pour l'emmener : les malades & blessés resterent pareillement. Il faut dire, à la louange de Milord Peterborough, qui commandoit les troupes de l'Archiduc, qu'il eut toute l'attention possible pour empêcher les Miquelets de les égorger.

Les

Les ennemis suivirent les premiers jours l'armée du Roi d'Espagne; mais dès qu'elle eut passé le Ter, se trouvant en sûreté & à portée des vivres, elle fit quelque séjour, en attendant les ordres de la Cour. Le Roi d'Espagne regagna le Roussillon, pour se rendre par Bayonne à Madrid, le plus diligemment qu'il pourroit, & le Chevalier d'Asfeld eut ordre de prendre les devants, & de se rendre à Bayonne, afin d'y régler tout ce qu'il falloit, tant pour le passage de S. M. C., que pour celui des troupes. 1706.

Dès que je fus informé de la résolution du Roi d'Espagne, de venir à Madrid, je dépêchai un Courier, pour supplier la Reine de l'en détourner; car, vû la situation des ennemis, & notre foiblesse, il étoit impossible de les empêcher d'y aller: ainsi il me paroissoit que S. M. C. devoit s'épargner la honte d'être obligée de s'enfuir de sa capitale, huit jours après y être retournée. Je proposois que ce Prince vînt en droiture à Burgos, où il se trouveroit plus à portée de rentrer en Castille, si nous en étions chassés; sa présence y auroit animé les Castillans, & le bruit de son arrivée faisant peut-être croire aux ennemis que la tête des troupes arrivoit, ils auroient été bride en main; ce qui étoit ce que nous devions principalement souhaiter. Je comptois de me replier sur le Duero, & y rassembler le plus de troupes qu'il me seroit possible, pour en défendre le passage aux ennemis; en tout cas, après les avoir amusés à mon ordinaire, je me

ferois retiré sur Burgos & Victoria, jusqu'à ce
1706. que les trente bataillons, & vingt escadrons François, qui devoient venir, m'eussent joint. Je ne voulois nullement me retirer du côté de Pampelune; car c'étoit me mettre dans le coin de l'Espagne le plus reculé, d'où j'aurois eu de la peine à ressortir à cause du passage de l'Ebre; outre que nous y aurions eu plus de difficulté pour nos subsistances, au lieu que par Burgos, nous ferions d'abord au centre de la Castille, dans le pays du monde le plus abondant.

Je mandai la même chose à M. d'Asfeld, afin qu'il en parlât au Roi d'Espagne, à son passage à Bayonne; mais le Roi avoit une telle impatience d'être avec la Reine, qu'il n'écoutoit rien, & alloit toujours en avant. Il prit donc le chemin de Pampelune, comme le plus court, & se risqua sans escorte au travers de la Navarre, effleurant l'Arragon qui s'étoit révolté dès que le siege de Barcelone eut été levé.

La Reine & son Conseil ne lui avoient pas écrit comme je les en avois suppliés; car en dépit de mes avis, ils faisoient cent mille choses de leur tête, & d'ordinaire c'étoient des fautes auxquelles j'avois ensuite la peine de remédier.

Les ennemis eurent nouvelle de la levée du siege de Barcelone, le même jour que moi. Milord Peterborough avoit dépêché un Courier, par mer, au Marquis de Lasminas & au Comte de Gallway, pour leur en donner avis, &

leur faire savoir que l'Archiduc alloit bientôt s'approcher de Madrid, où il comptoit que l'armée Portugaise se rendroit aussi, afin de se joindre tous, & de nous chasser totalement d'Espagne. 1706.

Sur cela, le 3 Juin, les ennemis se mirent en marche d'auprès de Ciudad-Rodrigo, & arriverent le 6 à Salamanque; je m'en étois retiré la veille, me tenant également à portée du chemin de Madrid, & de celui de Valladolid; car il étoit encore incertain lequel ils prendroient. Le bruit de leur armée étoit pour le premier; mais je craignois plus le second, attendu que par-là ils nous chassoient de Madrid sans y aller, & que par les contradictions que j'éprouvois de la part du Ministere, je n'avois pas encore eu le tems de faire les arrangemens nécessaires pour la jonction des troupes derriere le Duero.

Le 12, les ennemis décamperent de Salamanque, & prirent le chemin de Penaranda; ainsi il n'y eut plus à douter qu'ils n'allassent à Madrid. L'on me proposa encore de défendre le passage de Guadarama; mais je n'y voulus point consentir, d'autant que l'on pouvoit passer par-tout, à droite & à gauche; & qu'ainsi les ennemis se trouvant tout-à-coup derriere moi, m'auroient ôté toute communication avec la France & Madrid; & quand même j'aurois arrêté l'armée Portugaise, l'Archiduc arrivant par l'Arragon, je me serois trouvé entre ces deux armées sans ressource, ni retraite. Je suppliai seulement la Reine, d'or-

donner que les troupes qu'on venoit de for-
1706. mer à Madrid y campassent; que M. de Las-Torres, qui arrivoit de Valence avec quinze escadrons & quelques bataillons, se mît à portée de nous joindre quand il en seroit besoin; que Leurs Majestés Catholiques fussent prêtes à partir d'un moment à l'autre, & que l'on eût soin d'avoir à Guadalaxara, & sur la route de Burgos, des farines pour notre subsistance. Je renvoyai à Badajos six bataillons, afin de ne pas laisser l'Estramadure totalement dégarnie: quant au peu d'infanterie qui me restoit, je la fis marcher vers Ségovie; ensuite, avec ma cavalerie, je me retirai à mesure que les ennemis avançoient. Sur ces entrefaites, nous eûmes la triste nouvelle de la défaite du Maréchal de Villeroi à Ramilly; ce qui donna lieu au Duc de Marlborough de se rendre maître, sans coup férir, de Bruxelles, & de la plus grande partie de la Flandre.

Le 17 Juin, les ennemis étant venus camper à la Bajos, je détachai Joffreville avec quinze escadrons, pour aller, par Ségovie, au Puerto-del-Paular, afin d'observer ce qui pourroit se passer de ces côtés-là, & empêcher que les ennemis ne pussent envoyer des partis sur le chemin que la Reine devoit tenir en allant à Burgos. J'ordonnai à mon infanterie de marcher de Ségovie à Somo-Sierra sur le chemin de Madrid, & à Arranda-de-Duéro, où je comptois tenir ferme le plus long-temps que je pourrois; & je mandai à M. de

Las-Torres de nous attendre à Torréjon. Je passai, avec le reste de ma cavalerie, le Puerto-de-Guadarama, que je fis garder par un détachement de Dragons, & de quatre compagnies de Grenadiers; afin d'obliger les ennemis, que je connoissois pour gens de grande prudence, d'y venir en cérémonie. En effet, ils ne passerent le Puerto que le 23; je m'étois retiré, le 20, au Pardo, & le lendemain le Roi d'Espagne me joignit à Funcaral, à deux lieues de Madrid. La Reine avoit pris la veille le chemin de Burgos, où elle se rendit sans être en aucune façon inquiétée.

1706.

Juin

Madame des Ursins & les courtisans, qui se trouvoient avec elle, firent tout ce qu'ils purent pour la faire aller à Pampelune; mais M. Amelot & moi l'empêchâmes, en représentant au Roi d'Espagne, que, si elle alloit en Navarre, ce seroit confirmer tout le monde dans la croyance que Leurs Majestés Catholiques avoient dessein de se retirer tout-à-fait en France; au lieu que la Reine allant s'établir à Burgos avec les Conseils, toutes choses reprendroient bientôt le train ordinaire, & les peuples se rassûreroient.

Nous allâmes, le 22, camper à Torréjon, où M. de Las-Torres nous joignit; ainsi nous avions cinquante-cinq escadrons, y compris Joffreville qui côtoyoit alors la Sierra, pour couvrir la marche de la Reine, & observer les ennemis; j'avois aussi laissé le Comte de Fiennes, avec huit cents chevaux, pour les amuser, & faire la même manœuvre que j'avois

faite jusques-là, la présence du Roi d'Espagne
1706. ne me le permettant plus.

Le 24, les ennemis arriverent à Las-Rozas, à quatre lieues de Madrid; le Comte de Fiennes y eut quelques escarmouches avec leur avant-garde, & se retira en très-bon ordre.

Juin. Le 25, ils camperent auprès de Madrid: nous nous retirâmes à Alcala, de là à Guadalaxara, & puis à Sopetran, afin de nous mettre hors de portée de pouvoir être surpris. Comme la désertion commençoit à se mettre dans la cavalerie Espagnole, & que les partisans de la Maison d'Autriche avoient soin de publier que le Roi d'Espagne vouloit abandonner la partie, Sa Majesté Catholique alla à la tête de ses troupes, qu'on avoit mises exprès en bataille; il les harangua, escadron par escadron, pour les assûrer qu'il étoit résolu de rester en Castille, & qu'ainsi il espéroit qu'ils ne l'abandonneroient pas; qu'il attendoit dans peu, les troupes de France, & qu'alors il marcheroit aux ennemis pour les combattre. Ce discours fit son effet, & depuis ce jour, la désertion cessa. En marchant à Sopetran, nous avions envoyé M. de Joffreville à Somo-Sierra, pour couvrir le pays de ce côté-là, & nous procurer des subsistances. Nous étions sur ce point fort embarrassés; Orry n'ayant pris aucune mesure pour nous en procurer, quoique je lui en eusse écrit dans toutes mes lettres, & qu'il n'eût point d'autre affaire à songer: mais, comme j'ai déjà dit, jamais il ne voulut seulement imaginer que les enne-

mis pussent venir à Madrid, & n'en convint
que lorsqu'ils y furent. 1706.

Nous avions aussi un autre embarras auquel nous ne pouvions remédier que par le secours de la France; savoir, le manque d'argent: ce qui nous détermina à faire partir Orry en poste pour Paris, afin d'y représenter nos besoins, & de tâcher en même temps d'emprunter quelque argent sur les pierreries de la Reine, qu'il porta avec lui. Ce fut M. Amelot qui m'en fit premiérement la proposition: & d'abord je m'y opposai, par la raison que je ne savois à qui m'adresser pour tous les détails, outre qu'il étoit le seul au fait des finances d'Espagne, dont il avoit toujours caché avec soin la connoissance à qui que ce fût; mais enfin la nécessité où nous étions, & l'impossibilité de trouver des ressources ailleurs, me fit consentir à son voyage, à condition qu'il reviendroit au plutôt. Dès que les Espagnols le virent parti, ils se mirent à se déchainer si publiquement contre lui, que je me crus obligé de m'opposer autant à son retour que j'avois été contre son départ. En effet, il étoit de la justice & de la bonté de S. M. C. d'avoir quelque complaisance pour le goût d'une Nation qui venoit de lui donner des preuves si éclatantes de son attachement pour sa personne, & à la fidélité de laquelle il étoit uniquement redevable de la conservation de sa Couronne.

M. Amelot avoit eu de la peine à se rendre à mes raisons, craignant de déplaire à la Reine

& à Madame des Urſins ; mais enfin ſon bon
1706. ſens & les diſcours qu'il entendoit tenir devant lui le déterminerent, & nous écrivîmes conjointement en France, pour qu'on y gardât Orry : j'envoyai à ce dernier & à la Princeſſe des Urſins, copie de ma dépêche au Roi afin qu'ils viſſent que je n'agiſſois point par des ſouterrains. La Cour de France goûta nos raiſons, & Orry eut ordre de reſter à Paris.

Orry étoit homme de beaucoup d'eſprit, très-éloquent, & d'un travail infini ; mais il vouloit trop entreprendre, ce qui faiſoit qu'il ne pouvoit trouver aſſez de temps pour finir aucune affaire : ſon imagination étoit ſi vive, qu'elle lui fourniſſoit des expédiens pour tout, mais auſſi dès qu'il avoit projeté quelque choſe, il s'imaginoit & aſſuroit hardiment qu'elle étoit faite : il excelloit principalement dans la connoiſſance & le maniement des finances ; & je doute que perſonne y eût mieux réuſſi, s'il avoit travaillé ſous un homme habile & poſé, qui lui eût fait tenir pied à boule, & l'eût empêché de ſe mêler d'autre choſe : ſes vues pour la politique & pour la guerre étoient preſque toujours fauſſes ; mais la bonne opinion qu'il avoit de lui-même les lui faiſoit ſoutenir comme bonnes : ſes manieres dures, & le changement total qu'il avoit fait dans les Coutumes d'Eſpagne, lui attirerent la haine de toute la Nation : ſes ennemis l'accuſoient d'avoir beaucoup volé ; mais je lui dois cette juſtice d'aſsûrer que, quoique je l'aie ſouvent oui dire, perſonne ne m'a ja-

mais pu citer un fait; s'il a pris, il l'a fait avec adresse. 1706.

Le Marquis de Ribas, qui étoit Secrétaire du Despacho Universal, à la mort de Charles II, & qui avoit dressé & fait signer à ce Prince le fameux testament par lequel il déclaroit le Duc d'Anjou pour son successeur, étoit tombé depuis en disgrace par cabales de Cour, de manière qu'il resta à Madrid, lorsque nous l'abandonnâmes, & même assista aux Conseils convoqués au nom de l'Archiduc.

Le Marquis de Lasminas & Milord Gallway crurent qu'ils pourroient faire un usage merveilleux de ce Ministre; ainsi ils lui proposerent de donner une déclaration comme quoi le testament étoit supposé; mais quoiqu'il eût manqué à la fidélité qu'il devoit à son Roi, il ne voulut jamais faire ce qu'ils lui demandoient, malgré toutes leurs promesses & toutes leurs menaces, alléguant qu'il avoit quitté le parti de Philippe V, parce qu'on l'avoit chassé; mais qu'il ne pouvoit en honneur signer une fausseté: cette circonstance connue de peu de personnes est assez remarquable; aussi ce fut en cette considération que, lorsque nous retournâmes à Madrid, le Roi d'Espagne se contenta de l'exiler dans sa terre, à deux lieues de là, sans lui faire d'autre mal; même l'année d'après, à l'occasion de la naissance du Prince des Asturies, il eut permission de reparoître à la Cour.

Les ennemis resterent auprès de Madrid, jusqu'au 5 de Juillet, c'est-à-dire, jusqu'à ce

qu'ils eussent nouvelles certaines de la marche
1706. de l'Archiduc. Ce Prince ne devoit partir de Barcelone que le 21 de Juin; d'abord il avoit résolu de passer par le royaume de Valence; mais la révolte de l'Arragon lui fit prendre le chemin de Sarragosse. Les Généraux ennemis, pour faciliter sa marche à Madrid, se camperent sur le Carama auprès de Torréjon, & avancerent un petit corps à Alcala, sur quoi nous nous retirâmes à Xadraqué. Nous avions alors en tout cinquante-cinq escadrons & dix-neuf bataillons Espagnols; nous renvoyâmes partie de ces derniers à Siguenza & Atienza sur nos derrieres, afin d'être plus libres dans nos mouvemens. L'Andalousie cependant faisoit des merveilles pour le Roi d'Espagne: elle levoit quatre mille chevaux & quatorze mille hommes de pied. Pareillement les Peuples de la vieille & nouvelle Castille envoyoient de tous côtés faire à Sa Majesté Catholique des protestations de leur zele & de leur fidélité, l'assurant qu'au premier signal ils prendroient les armes & courroient sur les ennemis. En effet, ils assommoient tout ce qui s'écartoit de leur armée, & ils arrêtoient tous les Couriers; par ce moyen j'étois réguliérement instruit d'avance de tous leurs desseins. Les ennemis, en arrivant à Madrid, avoient envoyé un détachement à Tolede, où la Reine Douairiere fit proclamer Roi l'Archiduc, son neveu, & arbora son étendard au haut du Palais; mais les Habitans; au bout de quelques jours, prirent les armes, saisirent tout ce qu'il y avoit

de gens affectionnés au parti contraire, arracherent l'étendard, proclamerent Philippe V, & mirent des gardes chez la Reine Douairiere, qu'ils traiterent pourtant toujours avec respect, quoiqu'ils la tinssent prisonniere. Les Peuples de la Manche se mirent en même temps en campagne, & se saisirent des passages sur le Tage, afin d'empêcher que les ennemis ne puissent venir sur eux. 1706.

Les Généraux voyant que les Peuples leur étoient unanimément contraires & qu'ils ne pouvoient se dire maîtres que du terrein où ils campoient, & craignant qu'à la fin notre armée grossissant & la leur diminuant, ils ne se trouvassent dans de grands embarras, écrivirent à Lisbonne, pour que les troupes Portugaises de l'Alentéjo eussent ordre de les venir joindre par le pont d'Almaraz; mais la prise des Couriers empêcha qu'on ne pût savoir en Portugal rien de positif sur l'état des affaires en Espagne, & par conséquent qu'on y pût prendre aucunes mesures. Nous apprîmes, le 15 Juillet, par des lettres interceptées du Comte de Noyelles, des Envoyés d'Angleterre & de Portugal, au Marquis de Lasminas & à Milord Galwai, que l'Archiduc devoit arriver le 12 à Sarragosse, où le Comte de Noyelles étoit déjà; nous apprîmes en même temps que pour favoriser le passage de ce Prince, les ennemis avoient marché à Guadalaxara; sur quoi ne voulant plus rien risquer jusqu'à l'arrivée de nos troupes, que j'attendois dans huit jours au plus tard, &

Juillet

dont on ne pouvoit plus empêcher la jonc-
1706. tion, je priai le Roi d'Eſpagne d'aller à Atienza, & je me plaçai derriere l'Hénarez à Sirouetté, environ à une lieue de Xadraqué, pour obſerver plus sûrement les mouvemens des ennemis, & être même à portée de tomber, par une marche forcée, ſur l'Archiduc, s'il effleuroit de trop près la frontiere de Caſtille. Toutes nos troupes Françoiſes arriverent le 28 à Sirouetté, en ſorte que nous avions alors quarante-neuf bataillons, & ſoixante dix-huit eſcadrons: à la vérité nos trente bataillons François n'avoient pas trois
9000 cents hommes chacun, l'un portant l'autre. Les ennemis, à cauſe des troupes qu'ils avoient laiſſé à Alcantara & à Ciudad-Rodrigo, n'avoient plus que quarante bataillons, & cinquante-trois eſcadrons; mais ils attendoient encore dix à douxe bataillons, & une vingtaine d'eſcadrons, qui leur devoient venir avec l'Archiduc & Milord Peterborough.

Juillet J'avois réſolu de marcher, le 29, en longeant l'Hénarez, pour me rendre dans la plaine de Marchamalo, afin de combattre les ennemis, & de les obliger à quitter la Caſtille; mais le même jour 29, nous commençâmes à voir la tête de leur armée, qui venoit droit ſur Xadraqué; ce qui me détermina à reſter à Sirouetté, attendu que, par la difficulté du pays, & la proximité des ennemis, il auroit été dangereux de faire cette marche en plein jour. Ils furent long-temps ſur les hauteurs, avant que d'oſer deſcendre dans la plaine de Xa-

draqué, où étoit le Comte de Fiennes, avec cinq cents chevaux, & ce ne fut qu'avec de grandes précautions, & après avoir tiré du canon sur lui, qu'ils s'y déterminerent. A six heures du matin le Roi d'Espagne nous joignit, & vers les quatre heures du soir les ennemis, qui ignoroient totalement l'arrivée de nos troupes, & croyoient n'avoir à faire qu'à notre cavalerie Espagnole, firent les dispositions pour attaquer le pont sur l'Hénarez, où nous avions mis quatre cents hommes d'infanterie. Pour cet effet, leurs Dragons à pied, & deux bataillons soutenus de six escadrons, descendirent en bataille vers la riviere; mais aux premiers coups de canon qu'on lâcha au milieu de ces troupes, elles se retirerent en confusion. Le reste de la journée se passa en escarmouches & en canonnades, dont nous ne pouvions être que difficilement incommodés à cause des hauteurs qui nous couvroient. 1706.

Le lendemain, les ennemis firent encore de grands mouvemens, & voulurent se former en bataille sur la hauteur, vis-à-vis de nous; mais notre artillerie les fit bientôt retirer: ils avoient aussi fait couler quelque infanterie dans les haies proche du pont, que nos gens en chasserent dans l'instant. Voyant que les ennemis balançoient sur le parti qu'ils avoient à prendre, je résolus de passer la nuit la riviere de Conomarez, qui étoit sur notre droite, pour aller nous poster sur le flanc gauche des ennemis, entre Espinosa & Xadraqué, & par-là leur couper la communication

avec Guadalaxara. J'allai donc reconnoître
1706. moi-même notre marche, & j'avois déjà donné tous les ordres néceſſaires pour un mouvement qui demandoit de grandes précautions ; mais à l'entrée de la nuit, comme nous étions prêts à nous ébranler, j'appris que les ennemis avoient décampé. La crainte que nous ne gagnaſſions leurs derrieres, ainſi que c'étoit notre deſſein, les y détermina. Ils n'avoient appris la jonction de nos François, qu'après être arrivés à Xadraqué, & cela par nos Déſerteurs ; encore d'abord ils n'en vouloient rien croire, & s'imaginoient que le grand nombre de tentes, & la grande étendue de terrein que nous occupions, étoit une ruſe de guerre, pour leur faire accroire que nous avions beaucoup de monde. Il étoit pourtant étonnant, que nos troupes étant venues par la Navarre, & ayant longé la frontiere d'Arragon, pendant quarante lieues de pays, ils n'en euſſent point été informés : cela ne donne pas une bien haute idée de la capacité, ni de la prévoyance de leurs Généraux.

Si au lieu de s'amuſer à Madrid, à y faire proclamer l'Archiduc, & à y attendre de ſes nouvelles, ils euſſent marché tout de ſuite après moi, ils m'auroient infailliblement chaſſé par-delà l'Ebre, avant l'arrivée des ſecours, & alors j'aurois eu bien de la peine à remarcher en avant, outre que l'Archiduc & Milord Peterborough auroient eu le temps de les joindre en toute ſûreté.

Voyant donc que les ennemis avoient dé-

campé, & la ſituation du pays ne permettant pas de les attaquer dans leur retraite, nous ne nous mîmes en marche que le lendemain 31, & fûmes camper à Eſpinoſa. Les ennemis ne s'arrèterent pas qu'ils n'euſſent paſſé l'Hénarez, entre Ita & Guadalaxara. Les partis que nous avions lâchés après eux joints aux payſans, tuerent plus de trois cents traîneurs, & en prirent deux cents. 1706.

Le lendemain, 1er. du mois d'Août, nous nous mîmes en marche un peu après minuit, pour aller droit aux ennemis, qui avoient campé, la même nuit, à Jonquera, à deux lieues de nous; mais à cauſe d'un très-grand défilé, nous ne pûmes déboucher dans la plaine, que vers les dix heures du matin. Les ennemis s'étoient mis en marche dès la pointe du jour, pour aller à Marchamalo; leur camp étoit marqué, & partie de leurs troupes y étoient déjà entrées.

Nous marchâmes ſur quatre colonnes, ayant à l'avant-garde huit troupes de Carabiniers ſoutenues de trois régimens de Dragons, que commandoit M. de Cilly, Maréchal de Camp. Les ennemis avoient laiſſé auprès de Jonquera ſix troupes de Cavalerie, pour faire l'arriere-garde; on lâcha ſur eux à toutes jambes deux troupes de Carabiniers qui les culbuterent, & en prirent ou tuerent une cinquantaine. Dès que les ennemis virent que nous venions droit à eux, ils tirerent un coup de canon pour avertir les fourrageurs &

maraudeurs, qu'ils alloient décamper; mais
1706. n'osant s'aventurer au travers de la grande plaine, ils passerent avec grande précipitation l'Hénarez, & se camperent sur les hauteurs de l'autre côté: comme nous vîmes qu'il n'étoit pas possible de les joindre, & que l'armée étoit fort fatiguée, tant à cause de la longueur de la marche qu'à cause du chaud excessif, nous campâmes ce jour-là à Fontanar, à une lieue de Guadalaxara, & le lendemain nous nous avançâmes à Marchamalo. Ayant reconnu que le poste des ennemis étoit excellent, d'autant que leur droite étoit appuyée à Guadalaxara, leur gauche à un grand ravin, & qu'ils avoient devant eux l'Hénarez dont les bords étoient très-escarpés, nous ne songeâmes qu'à nous placer de maniere à leur couper le chemin de Madrid, & en même temps assûrer nos convois, qui ne nous pouvoient venir que d'Atienza; pour cet effet nous nous mîmes sur une seule ligne, la gauche tirant vers Fontanar & la droite près de la Loubera, ce qui faisoit deux lieues d'étendue.

Août

Nous détachâmes, après midi, M. de Legal, Lieutenant Général, avec mille cinq cents Fantassins, mille cinq cents chevaux & trois pieces de douze, pour aller s'emparer d'Alcala, à deux lieues de notre droite, & par où les ennemis pouvoient uniquement avoir communication avec Madrid. M. de Legal ne trouva aucune résistance à Alcala, que les ennemis abandonnerent à son approche pour

se

ſe retirer à leur armée: il les ſuivit, & les ayant atteints, ils ſe jeterent dans le château de San-Tolcas, où, après quelques volées de canon, lâchés de notre part, ils ſe rendirent priſonniers de guerre, au nombre de quatre cents fantaſſins & quarante chevaux. Un Lieutenant-Général Portugais, nommé Dom Antonio Aracuer les commandoit: l'on prit auſſi un grand convoi qui alloit à l'armée ennemie. 1706.

Le Roi d'Eſpagne fit partir, le même jour, Dom Antonio Delvallé, pour aller avec huit cents chevaux, prendre poſſeſſion de Madrid; ce qu'il exécuta, le 4 Août, jour marqué pour l'arrivée de l'Archiduc dans cette capitale. Environ trois à quatre cents hommes, Officiers ou Miquelets, voulurent ſe défendre dans le palais du Roi; mais faute de vivres, au bout de deux jours, ils ſe rendirent.

Les ennemis ignoroient ſi abſolument, & l'arrivée des ſecours de France, & notre marche, que l'on prit nombre de Seigneurs Eſpagnols, qui venoient à notre armée, la prenant pour celle de l'Archiduc. On les envoya à Pampelune, auſſi bien que les priſonniers qu'on avoit faits dans le Palais.

Il eſt à remarquer que le Marquis de Laſminas avoit donné cinq cents piſtoles pour faire nettoyer le Palais, & en effet nous les y fîmes employer.

Nous trouvâmes les pontons des ennemis, & beaucoup d'attirails de guerre & mu-

1706. nitions de bouche, qu'ils avoient laiſſés à Madrid.

Les Habitans de Ségovie, apprenant ce qui ſe paſſoit, prirent les armes & forcerent la garniſon Portugaiſe qui étoit dans le chateau de ſe rendre. La capitulation portoit, qu'elle ſortiroit avec armes, & ſeroit conduite en Portugal, à condition de ne point ſervir de ſix mois.

Les peuples de la partie de l'Eſtramadure, entre le Tage & la Sierra de Gata, ſe mirent ſous les armes, & reprirent la Moralejà & Coria. Ceux de Salamanque, après avoir proclamé Philippe V, & mis en priſon quelques Portugais & Caſtillans du parti de l'Archiduc, avoient déterminé de tomber ſur un grand convoi, qui partoit de Ciudad-Rodrigo pour Madrid; mais les Portugais en étant avertis, ne le firent pas partir; toutefois pour punir cette ville de ſon audace, ils aſſemblerent un corps de quatre à cinq mille hommes, & marcherent quelque temps après à Salamanque, qui fut obligée d'ouvrir ſes portes au bout de deux jours de ſiege, & de ſe racheter du pillage pour une ſomme de cinquante mille piſtoles. Le 6 l'Archiduc arriva au camp de Guadalaxara avec trois bataillons & ſix eſcadrons, & le lendemain, Milord Peterborough avec trois bataillons & dix eſcadrons. Le Marquis de Bay, Capitaine Général de l'Eſtramadure, y ayant laiſſé pour Commandant le Marquis de Risbourg, nous joignit avec un régiment de cavalerie.

Nous fûmes avertis que le 11 les ennemis devoient marcher le même soir, & qu'ils avoient déjà envoyé leurs équipages sur une hauteur à une lieue derriere leur camp. En effet, à l'entrée de la nuit, ils se mirent en mouvement; & comme il étoit important de gagner toujours les devants pour couvrir Madrid & Tolede, & leur barrer le retour en Portugal, le Chevalier d'Asfeld, Lieutenant Général, fut détaché à onze heures du soir avec vingt-cinq escadrons, dix bataillons & dix pieces de campagne, pour se rendre diligemment à Alcala: il fut suivi le matin par le reste de l'armée. Les ennemis, qui marcherent de nuit par un pays très-difficile, ne purent aller camper qu'entre Loranja & Aubité sur la Tajuna. Le 13 nous allâmes à Torrejon, & fimes passer la Xarama à M. d'Asfeld, afin d'être à portée d'avoir plus promptement une tête sur le Tage: car je savois qu'ils vouloient tâcher de gagner Tolede avant nous, afin d'être les maîtres de communiquer avec le Portugal, & même de se maintenir par ce moyen de l'autre côté du Tage.

1706.

Août

Le 14, les ennemis allerent se poster de l'autre côté de la Tajuna, la droite à Chinchon, & la gauche à Colmenar; sur quoi nous campâmes à Cienpozüelos, où l'on mit la gauche, & la droite s'étendoit devers le Tage au dessous d'Aranjuez. J'envoyai un détachement de cavalerie & d'infanterie à ce dernier lieu, pour aider les Manchegots, qui s'y étoient

1706. rendus au nombre de ſept à huit cents, pour garder ce poſte. Il nous étoit néceſſaire, tant pour avoir des nouvelles, ſi les ennemis vouloient paſſer le Tage, que pour nous mettre toujours entr'eux & Tolede.

Les ennemis ſe voyant, par nos mouvemens & manœuvres, dans l'impoſſibilité d'exécuter leur deſſeins, reſterent à Chinchon le plus long-temps qu'ils purent; mais ce fut toujours avec grande incommodité, à cauſe que nos partis & les payſans infeſtoient tellement les environs de leur camp, que tout autant qu'il en ſortoit, c'étoit autant de pris, ce qui rendoit leur ſubſiſtance très-difficile, & leur faiſoit perdre beaucoup de monde.

J'avois, environ dix jours auparavant, détaché Dom Juan de Zerecéda, Colonel de Cavalerie, avec cent cinquante Cavaliers ou Dragons, pour aller enlever un convoi qui venoit de Valence: il le trouva à Gueté, vingt lieues en arriere du camp des ennemis: il attaqua l'Eſcorte, qui conſiſtoit en cent cinquante Fantaſſins, & quarante Maîtres; il en tua ſoixante-dix ſur la place, & prit le reſte avec deux pieces de canon: il amena le tout au camp: l'équipage de Milord Peterborough s'y trouva malheureuſement, & fut pillé.

Le Général Windham, qui étoit en marche de Valence, avec cinq ou ſix bataillons pour joindre l'Archiduc, s'arrêta à Gueté, afin d'empêcher que nos partis n'y retournaſſent, & pour y préparer des vivres pour l'ar-

mée ennemie, qui dans peu feroit obligée de marcher de ces côtés-là. Milord Peterborough ne pouvant s'accommoder avec Milord Gallway, qui ne vouloit pas lui céder l'honneur du commandement, étoit reparti du camp de Guadalaxara pour Valence, d'où enfuite il retourna en Angleterre. 1706.

Le fieur Cavaloty, Lieutenant Colonel, ayant, avec deux cents chevaux, tombé fur un fourrage des ennemis auprès de Fuente Duegna, battit l'efcorte, tua trois cents hommes fur la place, en prit deux cents foixante-dix, & cinq cents chevaux. Le fieur Carillo, Colonel de Cavalerie, attaqua un pofte de trois cents hommes que les ennemis avoient mis à un moulin fur le Tage, & les tua ou prit tous. Sur les mouvemens des Portugais du côté de Salamanque, on envoya le Marquis de Bay dans la vieille Caftille, avec deux bataillons & trois efcadrons, auxquels fe devoient joindre quatre bataillons de Badajos, & neuf efcadrons.

Le Roi d'Efpagne, convaincu de la mauvaife conduite qu'avoit tenue la Reine Douairiere, crut qu'il ne convenoit pas à fes intérêts de la laiffer en Efpagne, durant la guerre: ainfi il envoya à Tolede le Duc d'Offonne, Capitaine des Gardes-du-Corps, avec un détachement pour la mener à Bayonne. Elle en fut très-mortifiée; elle auroit pourtant dû en être bien aife, puifque cela l'éloignoit des occafions de donner aucun foupçon, & d'être à l'avenir inquiétée.

1706. L'armée des ennemis décampa le 9 Septembre, & marcha à Fuente Duégna, où ils passerent le Tage; sur quoi nous allâmes camper auprès d'Arrânjuez, partie du côté de la riviere, & partie de l'autre, afin d'être également à portée de nous opposer aux ennemis, de quelque côté qu'ils voulussent aller. Le 10, ayant été avertis qu'ils prenoient le chemin de Barrajas, nous nous avançâmes à Ocagna. Le 11, je marchai à Santa-Cruz, avec vingt bataillons & cinquante escadrons, afin de pouvoir diligenter la marche des ennemis, & tomber sur leur arriere-garde, si l'occasion s'en présentoit; mais au bruit de ma marche, ils allerent se poster à Velez.

Comme je vis qu'ils s'éloignoient du chemin de Guété, & que de Velez ils pouvoient aller dans le Royaume de Valence, par un beau pays très-abondant, sans passer à Cuença, ou même qu'ils pourroient, en longeant par leur gauche, tâcher de gagner la Guadiana, & essayer par-là, de s'établir une communication avec le Portugal, je résolus de leur barrer l'un & l'autre chemin. Pour cet effet, je marchai de Santa-Cruz à la Caveza, afin de prendre le dessus des ruisseaux qui couvroient leur camp, & de pouvoir me mettre sur leur flanc gauche. Je fis prier Sa Majesté Catholique de marcher aussi à la Caveza, avec le reste de l'armée; ce qu'il fit: mais dès que les ennemis furent informés de nos mouvemens, ils ne voulurent pas risquer de nous attendre dans leur camp, où nous pouvions les attaquer avec

grande aiſance, n'y ayant plus de défilé, ni ruiſſeau entre nous : ainſi ils décamperent précipitamment, & voulurent d'abord prendre la route de Salicés, qui étoit plus commode; mais, comme ils virent par la pouſſiere de nos colonnes, que nous approchions, ils ſe replierent tout court en arriere, & paſſant une montagne très-difficile, ils reprirent le chemin de Cuenza. Nous campâmes à Velez, & ils ne ſéjournerent plus qu'ils n'euſſent paſſé le Xucar, riviere très-conſidérable. 1706.

La marche que nous venions de faire, nous avoit ſi éloigné de nos vivres, que nous étions fort embarraſſés, comment pouvoir aller plus en avant; toutefois il étoit néceſſaire de ne point donner le temps aux ennemis de ſe reconnoître: pour en mieux venir à bout, je crus qu'il falloit ſe débarraſſer d'une foule de perſonnes qui nous étoient à charge, & qui nous auroient pu contraindre dans nos mouvemens : ainſi je ſuppliai le Roi d'Eſpagne de s'en aller à Madrid, où d'ailleurs le bien des affaires demandoit ſa préſence.

Je me déterminai enſuite à une manœuvre aſſez ſinguliere : ce fut de faire prendre à chaque brigade d'Infanterie une route différente, & de leur donner rendez-vous, à vingt-cinq lieues de là, auprès de la Roda; outre que par là les troupes trouvoient plus aiſément de la ſubſiſtance, qu'en marchant en corps d'armée, je dérobois aux ennemis la connoiſſance de mon projet, qui étoit de paſſer le Xucar au deſſous d'Alarcon, & de tâcher de les joindre

1706. Septembre

dans la plaine avant qu'ils euſſent gagné le Gabriel. Je détachai M. de Legal avec mille chevaux, pour les ſerrer de plus près, & je ſuivis avec toute la cavalerie. Dès qu'ils eurent paſſé le Xucar, ils ſe crurent en ſûreté, & voulant ſéjourner aux camps de Villanueva & de Perale, je m'avançai à Picaſſo ſur le Xucar, pour leur faire accroire que je n'avois d'objet que de les obſerver de loin; mais quand je vis que, par la ſupputation des marches, mon Infanterie feroit un tel jour à la Roda, je m'y portai diligemment avec ma Cavalerie, & de là je marchai ſur le Xucar à Fuente Santa; où j'avois donné rendez-vous à toute l'armée. Le 24 Septembre au ſoir, nous paſſâmes la riviere, & arrivâmes au grand jour à Quintanar, où nous ſûmes par nos partis que les ennemis étoient en marche. En effet, étant inſtruits que nous paſſions le Xucar, ils avoient décampé & pris le chemin d'Inieſta, pour gagner le pont de Valdecona ſur le Gabriel. Nous redoublâmes notre marche, & tous nos Dragons ſe porterent en diligence ſur leur arriere-garde, qui étoit compoſée de vingt eſcadrons & dix bataillons; mais malgré tout ce que nous pûmes faire, on ne put les arrêter dans la plaine, & ils eurent le temps de ſe mettre en bataille de l'autre côté d'Inieſta, où ils appuyerent leur droite, & s'étendirent ſur une hauteur, ayant devant eux un ruiſſeau aſſez petit, mais difficile à paſſer pour la cavalerie. L'on culbuta quelques eſcadrons de l'arriere-garde, dont on tua ou

prit environ quatre cents, comme auſſi deux cents charrettes & pluſieurs équipages. La 1706. marche que nous venions de faire, étant de ſept grandes lieues, ſans eau, & par un très-grand chaud, notre infanterie ne put arriver qu'à quatre heures du ſoir; je voulus alors longer le ruiſſeau par ma droite, afin de le paſſer au deſſous de la gauche des ennemis, où il étoit plus praticable; mais la nuit ne nous donna pas le temps d'exécuter notre projet; ainſi il fallut reſter en bataille juſqu'au jour, pour manœuvrer. Pendant la nuit les ennemis ſe retirerent par les montagnes au pont de Valdecagna, dont ils n'étoient éloignés que de deux lieues & demie, & paſſerent le Gabriel à la pointe du jour. M. d'Auzeville, Brigadier, les ſuivit avec mille chevaux, fit nombre de priſonniers & prit beaucoup de bagages.

N'y ayant plus d'eſpérance de joindre les ennemis, j'allai camper à Terraſſon ſur le ruiſſeau de Quintanar, tant pour y trouver de l'eau & laiſſer repoſer les troupes que nos marches continuelles avoient extrêmement fatiguées, que pour être plus à portée d'arranger nos vivres, faire les diſpoſitions pour le reſte de la campagne, & voir ce que deviendroient les ennemis.

Ils avoient laiſſé dans Cuença trois bataillons & un détachement de mille hommes de pied, avec un régiment de Cavalerie. Je détachai M. de Heſſy, Lieutenant Général, avec ſept bataillons, vingt-cinq compagnies de Gre-

1706. nadiers, huit cents chevaux & trois pieces de douze, (notre unique grosse artillerie) pour en faire le siége. J'envoyai aussi M. de Pons, Lieutenant-Général, avec cinq cents chevaux & un bataillon à Molina d'Arragon, pour couvrir la Castille de ce côté-là.

Les ennemis craignant que nous ne trouvassions encore moyen de les aller chercher de l'autre côté du Gabriel, continuerent leur marche dans le royaume de Valence, se contentant de laisser garnison dans Requena; ainsi la Castille se trouva libre des troupes de l'Archiduc, les Portugais s'étant retirés en même temps de Salamanque, sur l'approche du corps que Sa Majesté Catholique y avoit fait marcher.

N'y ayant plus rien à craindre pour le secours de Cuença, à cause de la retraite des ennemis, je résolus de me porter du côté du royaume de Murcie, dont l'Evêque me crioit vivement au secours. Les Anglois avoient pris, dès le 4 Septembre, le château d'Alicante; ils s'étoient ensuite emparés d'Origuela, & de là avoient marché à Murcie, pour s'en rendre maîtres. Le manque de subsistances m'empêchant de marcher en corps d'armée, je fis avancer devers Villena M. de Joffreville avec dix bataillons & dix-huit escadrons; & je fis marcher en droiture à Murcie M. de Medinilla, Maréchal de Camp, avec quatre bataillons & neuf escadrons. Dès que les ennemis apprirent l'approche de ces troupes, ils leverent le siege de Murcie, & se re-

tirerent à Alicante. Medinilla ayant délivré l'Evêque de Murcie, alla attaquer Origuela, 1706.
qu'il prit, l'épée à la main, après quelques heures de résistance; il n'y avoit point d'Anglois dedans, les seuls Habitans animés par les Moines la défendoient, quoiqu'il n'y eût aucune sorte de fortification, ni même de murailles tout autour: aussi la ville fut-elle pillée, & quantité de Peuple & de Moines y périrent. Le Gouverneur d'Alicante envoya deux cents hommes, pour se jetter dans Origuela, dont le château étoit assez bon; mais un détachement de notre cavalerie tomba dessus, & les tua tous, hors quinze que l'on fit prisonniers.

Cuença se rendit le 9 Septembre, la garnison prisonniere de guerre: les sieurs de Humada, Maréchal de Camp Espagnol, & de Palm, Brigadier Hollandois, commandoient dans la ville. L'armée ennemie, après être entrée dans le Royaume de Valence, se porta devers la frontiere de Castille, de l'autre côté de Xucar, afin d'empêcher que nous ne pénétrassions par-là.

Ils se séparerent en plusieurs corps, & en différens endroits, pour la commodité des subsistances, mais à portée de se rejoindre, s'il en étoit besoin: le principal quartier étoit Xativa, où se tenoient les Généraux.

Je m'avançai donc à Villena avec le gros de l'armée, & je poussai M. de Joffreville vers Elché, où les ennemis avoient mis garnison, afin de nous en rendre maîtres. Le Colonel Bowles, Anglois, qui étoit dans Elché, avec

quatre cents hommes de pied, quatre cents
1706. Dragons, cent chevaux & nombre de Payſans, refuſa de ſe rendre à M. de Joffreville; mais y étant arrivé moi-même, deux jours après, il ſe rendit priſonnier de guerre. Il en coûta fort cher à cette ville, (des plus jolies & des plus riches qu'il y eût en Eſpagne): car, quoique malgré moi elle eût été en partie pillée, nous en tirâmes encore quatre-vingt mille ſacs de bled, & vingt mille piſtoles en or.

Elche Septembre

Les ennemis étant totalement rencoignés dans les montagnes de Valence, il étoit queſtion de voir ce que nous pourrions entreprendre.

Le manque d'artillerie étoit le principal obſtacle à des conquêtes; j'y avois pourtant pourvu autant qu'il dépendoit de moi, & des foibles moyens de la Cour d'Eſpagne: dans cette vue, après avoir, par l'arrivée des ſecours de France, repris la ſupériorité ſur les ennemis, j'avois fait donner les ordres pour que de Seville l'on nous envoyât quatre pieces de vingt-quatre. Elles furent long-temps en chemin, faute de charriots convenables & d'affûts; mais enfin, ayant avis qu'elles approchoient, & m'étant auſſi arrivé quatre pieces de ſeize, de Madrid, je me déterminai au ſiege de Carthagene, d'autant que je n'avois pas aſſez d'artillerie pour entreprendre celui d'Alicante.

Carthagene étoit une ville conſidérable par le nombre de ſes Habitans, par ſa richeſſe, & par la beauté de ſon port. De plus, ſe trouvant alors ſur nos derrieres, il étoit néceſſaire de

nous en rendre maîtres, pour la sûreté du pays & de nos quartiers. 1706.

Il me fallut quelque temps pour nos préparatifs; & même, chose assez singuliere, je fus obligé de faire provision de sceaux, par la raison que dans toute la plaine de Carthagene, il n'y a point d'autre eau que des puits; de maniere qu'il fallut faire distribuer tant de sceaux par bataillons & escadrons, sans quoi l'armée n'auroit pu boire.

J'arrivai devant la place le onze Novembre: après l'avoir reconnue, je la trouvai entourée de murailles, & bien flanquée, quoique sans fossé, ni chemin couvert; d'ailleurs pourvue d'une prodigieuse artillerie. Je fis d'abord occuper une hauteur, qui étoit assez près de la place, & le 13 j'y fis mettre quelques pieces de huit; mais elles furent bientôt réduites au silence par le gros feu des ennemis. Le soir, j'ouvris la tranchée, & dès le lendemain 14, nous travaillâmes aux batteries qui se trouverent en état, & tirerent le 17 au matin. La breche se fit très-aisément; ainsi la Ville capitula le même soir. Je ne leur voulus accorder d'autres conditions que celle d'être prisonniers de guerre. Il y avoit dans la place deux bataillons Valenciens, cent cinquante chevaux & trois mille paysans. Le sieur de Valere, Maréchal de Camp Espagnol, y commandoit. Trois galeres, qui se trouvoient dans le Port, se sauverent la nuit. Nous trouvâmes dans la place soixante-quinze pieces de gros canon & trois mortiers. Pendant les six jours de siege,

le feu de l'artillerie fut très-considérable ; nous
1706. ne perdîmes pourtant que deux cents hommes.

Cette expédition faite, & la saison étant fort avancée, je ne songeai plus qu'à séparer l'armée. Pour cet effet, j'établis dans Origuela M. de Hessy, Lieutenant Général, avec dix bataillons & huit escadrons, pour couvrir le Royaume de Murcie. J'envoyai à Yécla M. d'Asfeld, Lieutenant Général, avec quatre bataillons & quinze escadrons, pour y être à portée de Villena, contenir les ennemis, & les empêcher d'inquiéter les quartiers, que nous avions dans la Manche. Je fis aussi passer pareil nombre de troupes entre le Xucar & le Gabriel, pour la sûreté de ce côté-là, de la Castille, & pour assûrer notre communication avec Molina d'Arragon. Le quartier général fut mis à Albacété, à-peu-près dans le centre des quartiers & de la frontiere : après quoi je partis pour Madrid, où j'arrivai le 5 de Décembre.

Decembre

Ainsi finit cette campagne, des plus singulieres par les différens événemens. Les commencemens nous avoient fait envisager une ruine totale des affaires ; mais les suites devinrent aussi utiles que glorieuses aux armes des deux Couronnes. L'ennemi maître de Madrid, nulle armée pour l'arrêter, le Roi obligé de lever le siege de Barcelone ; & de se retirer en France, tout cela sembloit décider du sort de l'Espagne ; & sans contredit si nos ennemis eussent su profiter de la conjoncture, & pousser leur pointe, l'Archiduc en auroit été Roi,

ſans eſpérance de retour pour Sa Majeſté Catholique : mais les fautes groſſieres que commirent ſes Généraux, jointes à la fidélité ſans exemple des Caſtillans, nous donnerent le temps & les moyens de reprendre le deſſus, & de rechaſſer les ennemis hors de la Caſtille. 1706.

Les deux armées firent, pour ainſi dire, le tour de l'Eſpagne : elles commencerent la campagne près de Badajos, & après s'être promenées au travers des deux Caſtilles, la finirent aux Royaumes de Valence & de Murcie, à cent cinquante lieues de là.

Nous fîmes quatre-vingt cinq camps, & quoique tout ſe paſsât ſans action générale, nous en tirâmes autant d'avantage que ſi l'on eût gagné une bataille ; car de compte fait nous fîmes dix mille priſonniers.

Cette année fut remplie d'événemens malheureux pour la France & pour l'Eſpagne. La Flandre fut perdue par la bataille de Ramillies (*a*) : l'Italie par celle de Turin (*b*), & l'Eſpagne par la levée du ſiege de Barcelone, & par notre retraite de Madrid : nous fûmes les ſeuls qui eûmes le bonheur de nous relever de notre perte.

Je ne puis omettre une choſe des plus bizarres & des plus incompréhenſibles, concernant un Officier Général Portugais. Etant au mois

---

(*a*) Le Maréchal de Villeroi commandoit l'armée du Roi.

(*b*) Le Maréchal de Marſin, qui commandoit l'armée ſous le Duc d'Orléans, y fut tué.

d'Avril sur la frontiere de Portugal, il m'écri-
1706. vit par un Paysan un billet, pour me dire, que, quoiqu'il ne fût pas connu de moi, il avoit tant de respect pour Sa Majesté Catholique, qu'il me donneroit avis de tout ce qui se passeroit. Ce message me surprit fort; mais comme je crus que je ne courois point de risque en établissant un commerce avec cet homme, je lui répondis très-poliment, avec assûrance de mon estime & de mon amitié; aussi fut-il très-exact à me mander à l'avance tous les différens mouvemens que les ennemis devoient faire, & cela me fut de grande utilité. Pendant que nous étions campés à Cienpozuelos, & les ennemis à Chinchon, il me fit dire qu'il avoit grande envie de me voir; qu'il le pourroit facilement quand il feroit de jour, sous prétexte de visiter les gardes, & que si je voulois lui envoyer quelque Officier à un tel endroit, il s'y rendroit la nuit, & viendroit me trouver chez moi: en effet, le tout s'exécuta selon qu'il l'avoit proposé, & j'eus avec lui une conversation de deux heures, dont je fus très-content, par le compte exact & détaillé qu'il me rendit de l'état des ennemis & de leurs desseins. En prenant congé de moi, il me pria de vouloir bien contribuer à le faire retourner bientôt en Portugal, & me dit que, pour en venir à bout, il feindroit d'être extrêmement mal le matin que les ennemis décamperoient, & qu'il demanderoit à M. de Lasminas la permission de rester; qu'il m'enverroit un Trompette pour me prier de lui don-

donner une garde; qu'ensuite après s'être re-
posé quelque temps, pour faire semblant de se 1706.
remettre, je lui accorderois un congé pour
aller en Portugal. Il joua sa comédie à merveille. M. de Lasminas qui l'alla voir, le trouva tout couvert de sang, qu'il disoit avoir vomi, & lui permit de m'envoyer demander une sauve-garde: j'accomplis tout ce dont nous étions convenus; & ce qui est risible, j'en fis l'hiver suivant l'échange contre un de nos Officiers Généraux, prisonnier en Portugal. Ce visionnaire avoit en tête qu'il servoit le Roi son Maître par ce beau manege; car, disoit-il, il n'est point de son intérêt d'avoir la guerre avec l'Espagne; ainsi il faut que les mauvais succès lui ouvrent les yeux, & lui fournissent un prétexte pour abandonner les alliés. L'envie d'en parler avec les Ministres de Lisbonne, la plupart ses parens, étoit une des principales raisons qui lui faisoient souhaiter si ardemment de retourner en Portugal.

Les Anglois avoient, cette même campagne, projetté de faire une descente en Guyenne, & pour cet effet ils avoient embarqué à Portsmouth douze régimens d'infanterie, & trois cents Dragons montés: outre cela, ils avoient à bord un nombre suffisant d'Officiers François réfugiés, pour former six régimens d'infanterie, & quatre escadrons de Dragons; de plus, ils avoient beaucoup d'armes, d'outils, de munitions de guerre, une grosse artillerie, & une somme très-considérable d'argent: neuf bataillons & trois régimens de Dragons étoient

aussi campés à Cork en Irlande pour la même
1706. fin, & les vaisseaux de transports y étoient tout prêts. Le Comte de Rivers étoit le Général de cette expédition.

Toute cette flotte devoit venir vers l'entrée de la Garonne, & le débarquement se devoit faire entre Blaye & l'embouchure de la Charente. Ils devoient se saisir de Xaintes, afin d'empêcher qu'on ne pût venir sur eux avant qu'ils eussent le temps de se fortifier, & afin de pouvoir plus facilement faire couler les réfugiés vers le Quercy & les Cévennes. Selon ce que ceux-ci feroient, l'armée se détermineroit, & le moins qu'ils se proposoient, c'étoit de brûler les vaisseaux à Rochefort. Si par la révolte des peuples, ils trouvoient praticable de s'établir en Guyenne, ils y auroient pendant l'hiver fait passer un nombre plus considérable de troupes, afin d'y avoir une armée suffisante, pour s'y maintenir & faire la guerre.

J'ai cru devoir insérer dans ces Mémoires ce que je viens de rapporter, quoique hors de mon sujet, à cause que ce projet a été su de peu de personnes, & que j'en ai appris le détail par un des Ministres d'Angleterre sur qui tout avoit roulé.

Les vents contraires firent échouer ce projet, ainsi les troupes destinées pour cette expédition passerent par mer au Royaume de Valence.

Peu après mon retour à Madrid, nous y aprîmes que M. de Bay avoit surpris Alcantara, où il y avoit deux bataillons Portugais. Cette

nouvelle étoit de grande conséquence, par rapport à la frontiere de Portugal. 1706.

Environ le même temps, M. de Pons, Lieutenant-Général, que j'avois mis pour Commandant du côté de Molina d'Arragon, voulant se montrer homme entreprenant, se mit en campagne avec neuf escadrons, un bataillon de troupes réglées, & quelques milices, & s'avança à Calamoche en Arragon; les ennemis ayant rassemblé un corps de troupes, l'y surprirent & le battirent, il y perdit trois à quatre cents hommes: le sieur Grafton, Brigadier, y fut pris.

Comme je craignis que M. de Pons, naturellement un peu étourdi, ne fît encore quelques fautes, j'y envoyai M. de Joffreville, pour commander sur toute cette frontiere, & je lui donnai quatre régimens de Cavalerie d'augmentation.

Au commencement du mois de Janvier, je reçus du Roi une longue dépêche sur les projets de la campagne. 1707.

Le Duc de Noailles, qui cherchoit pratique, souhaitoit d'entrer par le Roussillon en Catalogne avec une armée pour y faire diversion, & dans la suite me joindre, s'il en étoit besoin; mais je trouvois que la premiere partie de sa proposition étoit dangereuse, par la raison que les ennemis qui se seroient trouvés précisément entre le Duc de Noailles & nous, n'avoient qu'à rassembler toutes leurs forces, & attaquer celui des deux qu'ils auroient voulu, sans que l'autre pût ni le secourir, ni sa-

voir même ce qui se passoit; de maniere que
1707. s'ils venoient à battre l'une des deux armées, ils pouvoient après cela retomber sur l'autre.

La seconde partie de la proposition du Duc de Noailles étoit, selon moi, impraticable, attendu que la communication qu'il prétendoit s'ouvrir par la Seu d'Urgel, le long de la Segre, avoit nombre d'obstacles presque insurmontables, tant par la longueur du chemin que par la nature du pays, rempli de défilés, de précipices & de montagnes très-rudes.

Mon sentiment étoit, qu'en fait de guerre, il falloit aller au plus sûr, & par conséquent faire entrer par la Navarre les vingt-quatre bataillons & vingt-trois escadrons que le Roi destinoit pour renforcer l'armée d'Espagne. Ces troupes auroient été toujours à portée de nous joindre ou d'être jointes par nous; chaque jour j'aurois de leurs nouvelles & je pourrois diriger leurs mouvemens, selon qu'il me paroîtroit convenir.

Je voulois d'abord qu'elles fissent la conquête de l'Arragon, après quoi, si l'ennemi se tenoit rencoigné derriere les montagnes du royaume de Valence, j'aurois assiégé Lerida très-commodément, en faisant venir de Pampelune le canon & tout l'attirail nécessaire.

Si l'armée des ennemis passoit en Arragon, pour s'opposer à nos entreprises, je m'y serois porté avec toutes nos troupes réunies. S'ils entroient en Castille par Villena, ou en Murcie par Origuela, je me serois opposé à

eux avec la plus grande partie de l'armée; mais j'aurois laissé de l'autre côté du Tage, 1707. un corps suffisant pour soumettre l'Arragon & même la Valence, si les ennemis s'en éloignoient trop.

Comme il n'étoit pas aisé d'expliquer bien clairement toutes choses par lettres, j'envoyai au Roi le Marquis de Brancas, Maréchal de Camp, pour en rendre un compte plus détaillé.

Après avoir donné tous les ordres nécessaires pour les préparatifs de la campagne, j'allai moi-même à Molina pour y visiter le pays & fixer mes projets sur la connoissance que j'en aurois. Pendant ce voyage je reçus un Courier de France, au sujet de la proposition que le Roi me fit, de faire passer en Espagne M. le Duc d'Orléans à la tête de vingt-quatre bataillons, & vingt-quatre escadrons, pour commander le corps du côté de la Navarre, si je le jugeois à propos.

Ce Prince souhaitoit ardemment de se trouver à la tête d'une armée, afin de réparer le malheur qui lui étoit arrivé en Italie, la campagne précédente: son courage & son ambition lui faisoient espérer qu'il en trouveroit des occasions; car il faisoit plus de cas de la vraie gloire, que de la grandeur de sa naissance.

Je retournai donc au plutôt à Madrid, pour déterminer ma réponse, de concert avec Leurs Majestés Catholiques, qui furent charmées d'apprendre qu'ils auroient leur oncle

pour Généralissime. Nous avions eu avis que
1707. les troupes aux ordres de Milord Rivers, arrivées quelque temps auparavant à Lisbonne, en étoient reparties, & qu'elles venoient à Alicante; cela nous obligea à faire une nouvelle répartition de nos forces, pour les armées du Portugal & de la Castille. L'Archiduc, après l'arrivée du secours, pouvoit avoir dans l'étendue de la Catalogne, de l'Arragon & de la Valence, soixante-neuf bataillons & quatre-vingt neuf escadrons; nous ne pouvions lui opposer, à cause des garnisons qu'il falloit laisser pour la sûreté de Cadix & autres places, que cinquante-cinq bataillons, & quatre-vingt dix-neuf escadrons: ainsi je proposois que l'on nous fît joindre incessamment par quatorze des bataillons nouvellement destinés pour l'Espagne; que les dix autres avec les vingt-trois escadrons s'assemblassent à Tudela, pour de là entrer en Arragon, en même temps que nous commencerions nos mouvemens. Quant à la personne de M. le Duc d'Orléans, je suppliois le Roi de l'envoyer en droiture me joindre, ne convenant pas que ce Prince fût ailleurs qu'à la tête du gros de l'armée, & j'assurois Sa Majesté que je n'omettrois rien pour contribuer à la gloire de son neveu, & d'un petit-fils de France. Je suppliois sur-tout le Roi de vouloir bien, sans perte de temps, faire passer à Pampelune le plus d'artillerie & de munitions de guerre qu'il seroit possible, afin que si nous gagnions la bataille, qui, selon toutes les apparences,

ſe donneroit à l'ouverture de la campagne, nous fuſſions en état d'en profiter. 1707.

Il ne reſtoit aux ennemis en Portugal, que douze bataillons, & autant d'eſcadrons; ainſi nous en donnâmes pareil nombre au Marquis de Bay, pour leur faire tête.

Le Roi approuva tout ce que j'avois propoſé, & m'ayant laiſſé la nomination de l'Officier Général pour commander le corps qui devoit agir en Arragon, je me déterminai en faveur de M. de Legal, l'ancien Lieutenant Général, d'autant que M. d'Arenes, qui marchoit avec ces troupes, étoit plus ancien que M. de Joffreville, ſur qui naturellement j'aurois dû jetter les yeux, tant par rapport à ſon mérite perſonnel, que parce qu'il commandoit déjà de ce côté là.

La flotte Angloiſe arriva à Alicante, au commencement de Février, & y débarqua les troupes qu'elle avoit à bord; ſur quoi les ennemis, qui ſe trouvoient trop reſſerrés dans leurs quartiers, s'étendirent à Elché, Elda, Novelda & dans pluſieurs autres endroits.

Comme j'appris qu'ils raſſembloient toutes les voitures de l'Arragon & de Valence, & qu'il paroiſſoit, par toutes leurs manœuvres, qu'ils avoient deſſein de ſe mettre bientôt en campagne, je partis de Madrid le 15 Février, pour me rendre ſur la frontiere. J'arrivai à Yécla le 23, & voyant que les ennemis étoient en grand mouvement, je fis rapprocher de San-Clementé les troupes qui étoient ſur les derrieres; & afin d'être plus en état de raſ-

1707. sembler toutes nos forces, je retirai d'Orihuela celles qui y étoient, me contentant de mettre un bataillon dans le château : je ne laissois pas que d'être embarrassé, attendu que nos recrues n'étoient pas encore arrivées ; que nos magasins n'étoient pas encore faits, & que les voitures, pour le service des vivres, nous manquoient. Je pressai tant que je pus le Munitionnaire général, & je tâchai de ramasser dans le pays de quoi aider à suppléer à nos besoins.

Fevrier. Quelques bataillons ennemis voulurent entrer dans la Oya de Castalla ; mais le Chevalier d'Asfeld y ayant envoyé cinq cents hommes, ils rebrousserent chemin ; toutefois, comme cette vallée étoit très-commode, ils y marcherent avec un corps de dix mille hommes, & s'y établirent.

J'avois placé en avant le sieur de Zérécéda avec son régiment de Cavalerie, comme l'officier de l'armée le plus propre à me donner de bonnes nouvelles. Il eut avis qu'il devoit sortir d'Alicante un gros convoi pour les troupes, qui étoient dans la Oya de Castella ; sur quoi il s'alla embusquer à une demi-lieue d'Alicante, avec quatre-vingt Maîtres choisis. Au lieu du convoi, il vit sortir de la ville un bataillon Anglois, qu'il laissa approcher à cinquante pas de lui ; s'appercevant alors que le bataillon marchoit en colonne, & les armes en bandouliere sans songer à lui, qui se trouvoit caché dans un fond entouré d'arbres, il

débusqua tout-à-coup, & entra à toutes jambes au milieu du bataillon, qui n'eut le temps 1707.
ni de se reconnoître, ni de se former; il en tua cent, & prit les autres quatre cents, avec leurs équipages. Il n'eut que quatre Cavaliers de tués ou blessés. Cette action étoit des plus hardies & des plus brillantes; mais aussi il prit si bien son temps, & sut si bien profiter de la négligence des ennemis, que l'on ne peut l'accuser d'avoir été téméraire: c'étoit le meilleur partisan qui fût peut-être en Europe, fort entreprenant, mais fort sage; il avoit de plus un talent merveilleux pour la connoissance du pays, & pour les marches & autres mouvemens de guerre: je lui trouvois tant de bon sens, tant de capacité & tant de vues pour notre métier, que je le consultois en tout, & que souvent je me suis repenti de n'avoir pas suivi ses conseils. Je dois ajouter une circonstance, qui fait voir le caractere de la nation Espagnole. Le sieur Zérécéda, dès qu'il eut fait son coup, détacha le sieur de Funbüena, Capitaine dans son régiment, avec vingt Cavaliers pour aller aux portes d'Alicante, observer ce qui en pourroit sortir, & lui en donner avis; car, avec le peu de troupes qu'il avoit, il étoit fort embarrassé de ses prisonniers. Funbüena lui manda que tout étoit tranquille, & que l'occasion étoit si favorable, que s'il vouloit lui envoyer vingt Cavaliers de plus, il se flattoit de prendre Alicante. Zérécéda, en m'en rendant compte, me don-

1707. noit la raison de cette proposition : *Porque todo le parecia pauco por su gran valor* (a).

Dès les premiers jours d'Avril les ennemis commencerent à camper à Xativa, & le 8 toute leur armée vint camper à Fuente la Ygueira, à quatre lieues d'Yécla; sur quoi je donnai les ordres pour faire assembler toutes nos troupes à Chinchilla, quatorze lieues en arriere d'Yécla. Le 12, les ennemis s'avancerent à Yécla, d'où le Chevalier d'Asfeld, que j'y avois laissé, me vint joindre à Montalegre, où j'étois campé avec une quarantaine d'escadrons. Les ennemis firent une marche de nuit pour nous y surprendre; mais nos troupes en ayant été averties à temps se retirerent à Petrola, & de là à Chinchilla, où j'étois résolu d'attendre de pied ferme; d'autant que c'étoit une belle plaine, & que je comptois y être joint à temps par le gros des troupes.

Les ennemis s'étoient hâtés de se mettre en campagne, afin de tâcher d'en venir à une bataille avant l'arrivée des secours qui venoient de France; mais voyant qu'à mesure qu'ils avançoient nous reculions, ils crurent qu'il leur étoit inutile & même dangereux d'avancer davantage, sans avoir préalablement pris Villena, & de plus qu'en l'attaquant cela me donneroit peut-être envie de marcher au secours, & à eux, par conséquent, occasion

---

(a) Parce que sa grande valeur lui faisoit paroître tout facile.

de batailler. Ils remarcherent donc le 16 de Montalegre, & se camperent le 18 devant Villena, où je n'avois laissé que deux cents hommes aux ordres du sieur Grossetête, Capitaine dans Charolois. Le château avoit de bonnes murailles flanquées par de grosses tours; les ennemis crurent que la ville s'étant rendue à leur arrivée, le château ne demandoit pas grande cérémonie; mais le Commandant les obligea à ouvrir la tranchée, & à faire des batteries; ainsi le siege traînoit en longueur. 1707.

Cependant toutes nos troupes étant arrivées à Chinchilla, je remarchai en avant le 18, & le 19 nous campâmes à Montalegre, où nous fûmes obligés, faute de vivres, de séjourner jusqu'au 23. Avril.

Comme je craignois pour Villena, je détachai deux mille cinq cents hommes de pied & quatre cents chevaux, pour aller attaquer Ayora à trois lieues de nous, afin d'échanger cette garnison contre celle de Villena, que je supposois devoir être prise. Le Comte de Pinto, Maréchal de Camp, qui commandoit ce détachement, fut obligé de faire des batteries contre le château; mais le 23, en arrivant à Almanza, ayant appris que le siege de Villena étoit levé, je ne doutai plus qu'ils ne vinssent à moi, ainsi je renvoyai en diligence chercher le détachement d'Ayora, qui ne rejoignit que le 25 au matin. En effet, ce même jour qui étoit le lendemain de Pâ-

ques (a), les ennemis parurent en colonnes
1707. vers les huit heures du matin, & se mirent en bataille vis-à-vis de nous dans la plaine, entre Almanza & Caudeté ; ils avoient mêlé cavalerie & infanterie : pour nous, nous étions rangés sur deux lignes à la maniere ordinaire. Le canon de notre droite commença à tirer à trois heures ; mais à peine eût-il tiré vingt volées, que les ennemis ayant passé un grand ravin, qui étoit devant leur gauche, occuperent, la hauteur où étoit cette batterie ; sur quoi j'ordonnai que notre armée s'ébranlât pour charger. Le combat commença par la droite ; notre cavalerie chargea la gauche des ennemis avec tant de valeur qu'elle la renversa ; mais l'infanterie ennemie fit un si grand feu sur nos gens qu'ils furent obligés de se retirer : toutefois notre cavalerie se rallia, & rechargea encore celle des ennemis, qui s'étoit réformée à la faveur de son infanterie : à cette charge les ennemis furent encore culbutés ; mais le feu des bataillons contraignit de rechef notre cavalerie à se retirer. Voyant qu'il seroit difficile sans infanterie de rien faire à cette droite, je fis avancer de la seconde ligne la brigade du Mayne, que commandoit M. de Bulkeley ; elle chargea l'infanterie ennemie & la défit entiérement ; notre cavalerie chargea en même temps ; & alors la gauche des ennemis fut totalement mise en déroute.

(a) Le Marquis de Lasminas, & Milord Galloway, étoient les Généraux.

Notre gauche, commandée par M. d'Avaray, avoit fait plusieurs charges; mais quoiqu'elle eût gagné du terrein, & qu'elle fût même soutenue de la brigade de la Sarre, elle n'avoit pu rompre les ennemis. Notre droite, après avoir tout battu devant elle, s'étant venu mettre en bataille sur le flanc gauche de la droite des ennemis, ils voulurent se retirer, mais nous les serrâmes de si près, que bientôt ils se débanderent, & se sauvant à bride abattue, leur infanterie fut toute taillée en piece. 1707.

Les affaires n'avoient pas eu un pareil succès dans le centre, où les ennemis avoient battu le gros de notre infanterie, & même deux de leurs bataillons, ayant pénétré nos deux lignes, s'étoient avancés jusqu'aux murs d'Almanza. Don Joseph Amézaga, Maréchal des Logis de la Cavalerie, y accourut avec deux escadrons d'Ordénes Viejo, les chargea & les défit. Le reste de l'infanterie ennemie, voyant que la nôtre se rallioit, qu'il y avoit des brigades qui n'avoient pas chargé, que leur aile gauche étoit battue, & que l'aile droite s'en alloit fort en désordre, voulut se retirer; mais dans la retraite plusieurs bataillons furent chargés & taillés en pieces. Le Comte de Dona, Maréchal de Camp, gagna une montagne couverte de bois avec treize bataillons, & le lendemain matin, se voyant investi sans espérance de se pouvoir sauver, il se rendit prisonnier de guerre.

Cette victoire fut complette; les ennemis y

eurent cinq mille hommes de tués: on leur fit
1707. près de dix mille prisonniers : on leur prit cent vingt drapeaux & étendards, toute leur artillerie & la plupart de leurs bagages, auxquels ils avoient fait prendre le matin la route de Fuenté la Yguerra. Parmi les prisonniers, il se trouva six Maréchaux de Camp, autant de Brigadiers & vingt Colonels. Milord Galloway, Général des Anglois, y perdit un œil; il devoit même être pris, mais il trouva moyen de s'échapper. Notre perte en tout montoit environ à deux mille hommes. Les sieurs d'Avila, de Polastron & de Sillery, Brigadiers, y furent tués; le Duc de Sarno, Maréchal de Camp, & le Marquis de Saint Elme, Brigadier, y furent blessés.

Le Duc d'Orléans, qui s'étoit arrêté à la Cour avant de partir, & qui, au lieu de venir en droiture à l'armée, ainsi que je le lui avois proposé, avoit voulu passer à Madrid pour y voir la Reine, sa niece, arriva le jour même de la bataille à Albaceté, à douze lieues d'Almanza, & nous joignit le lendemain 26. S. A. R. pour profiter de la victoire, prit la résolution d'entrer dans le Royaume de Valence, de l'autre côté du Xucar, avec trente-sept bataillons & cinquante escadrons. M. d'Asfeld avec treize bataillons & vingt-six escadrons, devoit marcher à Xativa, pour se rendre maître de tout le pays en deçà de cette riviere. Les troupes, venant de France, devoient entrer en Arragon & marcher droit à Sarragosse; après quoi, selon le projet que j'avois fait

l'hiver, nous devions entreprendre le siege de Lérida. 1707.

La difficulté des subsistances étoit notre plus grand embarras ; ainsi il fallut quelques jours pour nous arranger ; mais comme nous n'avions plus d'ennemis à craindre, nous crûmes que nous pourrions fonder nos espérances sur les vivres que nous trouverions dans le pays, où nous allions entrer, d'autant qu'il n'étoit pas possible d'en faire venir de Castille.

En conséquence, le 28, nous nous mîmes en marche, & après avoir passé le Xucar à Alcala del Rio, nous arrivâmes le 2 de Mai, devant Requena ; la garnison composée de deux bataillons se rendit prisonniere de guerre.

Avril

Nous continuâmes notre marche pour entrer par Bunnol dans le Royaume de Valence, sur quoi les ennemis se retirerent avec les débris de leur armée du côté de Tortoze. Dès que nous fûmes à Chesté à quatre lieues de Valence, nous fîmes sommer cette ville de se soumettre, afin d'éviter les malheurs d'un siege. Les Magistrats envoyerent des Députés, qui prêterent obéissance le huit, & aussi-tôt nous y envoyâmes le sieur Deluallé, Lieutenant Général, avec dix bataillons & sept escadrons pour en prendre possession. Tout le pays, à l'exemple de la Capitale, s'empressa de venir se soumettre.

S. A. R. voyant qu'il n'y avoit plus de difficulté dans la conquête du Royaume de Valence, repartit le 9 pour se rendre par Madrid en Navarre, & se mettre à la tête de l'armée qu'y

rassembloit le sieur de Legal. Ce Prince arriva
1707. à Tudela en peu de temps, & se mit aussi-tôt en marche pour Sarragosse. Le Comte de la Puebla, Lieutenant Général, qui y commandoit pour l'Archiduc, se retira à son approche, & tout l'Arragon se soumit dans l'instant.

Je ne dois pas omettre une circonstance singuliere. Le Comte de la Puebla, pour tâcher de contenir les Peuples le plus long-temps qu'il pourroit, & par-là retarder la marche du Duc d'Orléans, fit accroire aux habitans de Sarragosse, que les bruits que l'on faisoit courir d'une nouvelle armée, venant de Navarre, étoient supposés, & même que le camp, qui paroissoit, n'avoit rien de réel; que ce n'étoit qu'un fantôme formé par art magique; sur quoi le Clergé alla en procession sur le rempart, & de là, après beaucoup de prieres, exorcisa les prétendus spectres que l'on voyoit. Il est étonnant que le Peuple fût assez crédule pour donner dans une pareille imagination, dont il ne fut détrompé que le lendemain, lorsque les Hussards de l'armée du Duc d'Orléans, ayant poussé vivement une garde de Cavalerie de la Puebla jusqu'aux portes de la ville, y couperent plusieurs têtes. Alors la peur les saisit, & les Magistrats partirent au plutôt pour se soumettre à S. A. R. Je n'aurois pas cru ce que je viens de raconter, si je n'en avois été assuré à Sarragosse même, par tous les principaux de la ville.

Cependant après avoir amassé quelques farines à Valence, je m'avançai devers l'Ebre avec trente

trente bataillons & quarante escadrons, afin de pousser tout-à-fait les ennemis de l'autre côté de cette riviere, nettoyer totalement le Royaume de Valence, & ensuite joindre Mgr. le Duc d'Orléans. Le Marquis de Lasminas & le Comte de Galloway se retiroient devant moi, à mesure que j'avançois. 1707.

Je donnai au Chevalier d'Asfeld le commandement général du Royaume de Valence, & augmentai son corps de troupes jusqu'à vingt bataillons & trente six escadrons, afin qu'il fût en état de soumettre tout le pays, & de faire tête aux ennemis, s'ils vouloient y rentrer, lorsque je serois passé en Arragon.

Enfin, le 23, j'arrivai vis-à-vis de Tortoze; je chassai les ennemis d'un fauxbourg qu'ils occupoient en deçà de l'Ebre, & je donnai ordre pour qu'on attachât le mineur à un ouvrage qui couvroit le pont de bateaux, afin d'empêcher que les ennemis ne pussent repasser cette riviere & nous inquiéter. Ils défirent d'eux-mêmes le pont de bateaux; mais l'ouvrage ne fut pris qu'après mon départ. Mai

J'attendois l'arrivée du Chevalier d'Asfeld, avant que de quitter tout-à-fait le Royaume de Valence; il avoit assiégé Xativa, dont les Habitans, soutenus de six cents Anglois, se défendirent avec une opiniâtreté incroyable. L'on ne put jamais les engager à se rendre, de maniere que la brêche faite, & nos troupes s'y étant logées, il fallut y mener du canon pour ruiner les retranchemens qu'ils avoient faits en arriere: il fallut même attaquer rue par rue,

& maison par maison ; ces enragés se défen-
1707. doient par-tout avec une bravoure & une fermeté inouie : enfin, après quinze jours de siege & huit jours que nos troupes étoient dans la ville, on s'en rendit totalement maître, l'épée à la main. Nombre d'Habitans furent tués, & sur-tout des Moines ; ce qui se put sauver se retira derriere une premiere enceinte du château. M. d'Asfeld fit mettre du canon en batterie pour y faire brêche, sur quoi le Commandant Anglois demanda à capituler pour les Habitans ; mais comme on ne voulut point donner d'autres conditions que celles de se soumettre à la discrétion de S. M. C., l'Anglois se retira avec sa garnison dans l'enceinte intérieure du château, & les Habitans mirent bas les armes.

Pour imprimer de la terreur ; & prévenir par un exemple févere une pareille obstination, je fis totalement détruire la ville, n'en laissant uniquement que la principale Eglise, & je renvoyai en Castille tous les habitans, avec défense de jamais revenir dans leur pays. Le Chevalier d'Asfeld, ensuite de cette expédition, laissa le sieur de Mahony, Maréchal de Camp, pour bloquer le château & soumettre ce qui étoit de l'autre côté du Xucar ; puis il se rendit en diligence au camp, vis-à-vis de Tortoze.

Alcira, poste important par son unique pont sur le Xucar, & le château de Xativa, se rendirent peu après, à condition que leur garnison seroit conduite en Catalogne.

Je n'avois pu me mettre en marche que le 29

Mai, à cauſe des arrangemens de vivres qu'il me falloit néceſſairement tirer du pays, ne pouvant en faire venir de la Manche où étoient nos magaſins à ſoixante lieues de là. 1707.

Je traverſai auprès de Cherta les montagnes qui ſéparent la Valence de l'Arragon, afin de remonter l'Ebre & de me joindre à Mgr. le Duc d'Orléans. Les Soumettans du pays & les Miquelets ſe préſenterent derriere des coupures, qu'ils avoient faites dans les endroits les plus difficiles; mais nos Grenadiers les mirent bientôt en fuite. Dès que nous eûmes forcé ces paſſages, toutes les villes des environs vinrent à l'obéiſſance, & j'appris que S. A. R. s'étoit rendu maître de Sarragoſſe, le 25: ſur quoi je fis pluſieurs détachemens, tant pour donner de mes nouvelles à ce Prince, que pour trouver des grains & ramaſſer des bateaux à Caſpé, où je comptois paſſer l'Ebre. Les ennemis me côtoyerent d'abord, la riviere entre deux, & enſuite toute leur Cavalerie alla ſe camper auprès de Lérida.

J'arrivai, le 4, à Caſpé, & le ſix Juin je me rendis à Sarragoſſe, au moyen de relais que j'avois fait mettre, & après y avoir concerté toutes choſes avec S. A. R., je retournai le 8 à Caſpé. Juin.

Pour aller en avant il falloit s'aſſurer des vivres; & pour faire une entrepriſe, il falloit du canon & des munitions de guerre: c'eſt ce qu'il n'étoit pas facile de régler; car, malgré ce que j'avois écrit l'hiver à M. de Chamillart, l'on n'avoit point fait voiturer d'artillerie à Pampelune.

1707. Mgr. le Duc d'Orléans donna tous les ordres possibles, pour tâcher d'y remédier; mais il n'y avoit pas moyen d'en avoir de longtemps : ainsi nous résolûmes de nous avançer toujours avec l'armée, afin d'éloigner l'ennemi, & de bloquer Lérida, en attendant que nous en pussions former le siege. S. A. R. se détermina aussi à faire passer en Castille dix bataillons François aux ordres du Marquis de Brancas, afin de mettre le Marquis de Bay plus en état de reprendre Ciudad-Rodrigo, & de pousser la guerre vivement en Portugal.

Le 11 & le 12, je passai l'Ebre dans les bateaux que j'avois accommodés exprès, & le 14, je campai à Candasnos, où Mgr. le Duc d'Orléans me joignit le lendemain.

Nous marchâmes le 18 à Ballovar sur la Cinca, afin d'être en état de la passer, dès qu'elle seroit guéable; car la fonte des neiges l'avoit extrêmement grossie : les ennemis étoient campés de l'autre côté de la riviere, en plusieurs corps différens, vis-à-vis des principaux gués, sans aucune infanterie; mais il fallut prendre patience; ne pouvant faire de pont pour aller à eux, nous nous contentâmes de nous étendre depuis Fraga jusqu'à Estriché. Le sieur d'Arennes, Lieutenant Général, fut détaché pour assiéger la ville & château de Méquinença, qu'il prit au bout de quelques jours. Le château de Mirabet fut aussi obligé de se rendre, aussi bien que celui de Monçon.

Le 1er. de Juillet, M. de Legal, qui commandoit à Estriché, passa au gué, vis-à-vis de

ſon camp, & chaſſa les ennemis qui ſe retirerent en grand déſordre du côté de Lérida : il fit quelques priſonniers. Nous paſsâmes en même temps la Cinca à Fraga, dont on ſe ſaiſit; après quoi on y rétablit le pont que les ennemis avoient brûlé. 1707.

Le ſieur d'Arennes fit remonter la Segre aux bateaux que nous avions dans l'Ebre, & par ce moyen, ayant paſſé ladite Segre, au deſſous de ſa jonction avec la Cinca, il alla ſe camper à la Granja, & établit un pont ſur la Segre, auprès de Scarpé. Les ennemis, qui comptoient ſe maintenir de l'autre côté, ſe replierent ſous Lérida; mais, comme nous y paſsâmes avec la plus grande partie de l'armée, ils ne jugerent pas à propos de ſe laiſſer enfermer dans cette place, & ſe retirerent plus avant en Catalogne, nous abandonnant la plaine d'Urgel, d'où nous tirâmes des ſecours infinis par la prodigieuſe quantité de grains que nous y trouvâmes. Nous repaſsâmes enſuite la Segre, afin d'être plus tranquilles pendant les grandes chaleurs, d'autant que nous ne pouvions de très-long temps eſpérer d'avoir l'artillerie & les munitions néceſſaires pour un ſiege. D'abord le quartier général fut à Algoira; mais enſuite nous le tranſportâmes à Balaguier, où nous avions établi deux ponts ſur la Segre, pour la commodité des fourrages. Nous laiſsâmes des troupes à Algoira, à Alcatas, à Fraga & à Monçon, pour la ſûreté de notre communication avec l'Arragon.

Le Chevalier d'Asfeld avoit aſſiégé Denia,

ville située sur la mer; mais après avoir été
1707. repoussé par trois fois à l'assaut général qu'il avoit donné, il crut ne devoir pas s'opiniâtrer davantage & y faire périr ses troupes: ainsi le 20 de Juillet il leva le siege, laissant seulement quelques troupes pour contenir la garnison de cette place.

Les Généraux ennemis se plaignirent fort & menacerent de représailles de la part du Duc de Marlborough en Flandre, sur ce que nous fîmes faire un grand tour aux garnisons de Xativa & d'Alcira, composées de quinze cents hommes, au lieu de les faire passer par le plus court en Catalogne. Nous étions en droit de leur faire prendre tel chemin qu'il nous plaisoit, le contraire n'étant pas stipulé dans les capitulations; nous aurions même été en droit de les arrêter entiérement; car plusieurs Officiers & Soldats s'étoient jettés dans les montagnes de Valence, & s'étoient joints aux Miquelets qui nous incommodoient fort, ce qui étoit contre toutes les regles de la guerre.

Le 18 Août, je reçus ordre par un Courier du Cabinet de me rendre diligemment en Provence, afin d'y servir sous Monseigneur le Duc de Bourgogne, qui devoit marcher au secours de Toulon, que le Duc de Savoie assiégeoit. Le Maréchal de Tessé, qui commandoit sur cette frontiere, étoit campé auprès de Toulon avec partie de son armée, & nous devions concerter les moyens de rechasser les ennemis, dès que les secours, qui marchoient de tous côtés, seroient arrivés. Le sieur d'Aren-

nes avoit été détaché, quelques jours auparavant, pour s'y rendre avec douze bataillons, 1707.
& autant d'escadrons. Je partis le 19, & fis toute la diligence possible, passant par Sarragosse, Pampelune, Saint-Jean-Pié-de-Port, Pau & Toulouse. J'appris auprès de Béziers la levée du siege de Toulon; ainsi, après m'être reposé deux jours, les chaleurs étant excessives, je repris le chemin d'Espagne, & rejoignis Son Altesse Royale auprès de Lérida, dans le mois de Septembre. Malgré tous les soins que ce Prince s'étoit donnés pour tâcher de ramasser l'artillerie, & toutes les choses nécessaires pour un siege, il manquoit presque de tout; toutefois il vouloit absolument attaquer Lérida, & vouloit même ouvrir la tranchée, deux jours après mon arrivée. Sur les représentations que je lui fis, il différa jusqu'au retour des troupes du sieur d'Arennes & l'arrivée de six bataillons de Castille; car notre infanterie étoit si foible, qu'elle n'auroit pu fournir à relever la tranchée, & aux travailleurs. Outre le siege de la ville, nous avions encore celui du château, excellent par sa situation: nous n'avions que quinze pieces de canon, fort peu de poudre, & trois mille outils, de maniere qu'il étoit à craindre qu'après avoir achevé de ruiner l'armée, nous nous trouvassions sans Lérida, & sans avoir eu le temps d'accommoder notre frontiere de Valence & d'Arragon. Néanmoins Son Altesse Royale voulant absolument en courir tous les risques, nous ouvrîmes la tranchée à la ville, la nuit

du 2 au 3 d'Octobre. Il y avoit du côté de no-
1707. tre attaque deux enceintes bastionnées, qui se joignoient pourtant à l'angle auprès de la riviere. Il n'y avoit nulle part ni fossé, ni chemin couvert, ni ouvrage extérieur, hors une contre-garde, qui couvroit l'angle, où se joignoient les deux susdites enceintes. Nous dressâmes des batteries contre cet ouvrage, & ayant fait breche, aussi-bien qu'au corps de la place, nous y donnâmes l'assaut le 12 au soir. L'on s'y logea, malgré la vive résistance & le gros feu des assiégés; rien ne pouvoit alors nous empêcher d'entrer dans la ville; mais je conclus à attendre au jour, crainte qu'il n'arrivât quelque désordre, qui nous auroit pu faire perdre beaucoup de monde, & peut-être même courir le risque d'être rechassés, d'autant que vers le milieu de la ville il y avoit encore une enceinte. Pendant la nuit les ennemis attaquerent plusieurs fois notre logement; mais ils furent toujours repoussés avec perte.

Le Prince de Darmstadt, qui commandoit dans la place, fit une faute considérable, dont nous ne profitâmes pas, n'en ayant pas été instruits: il avoit fait sortir toute sa garnison entre la ville & la Segre dans un chemin couvert qui protégeoit ce côté-là, d'où il faisoit faire un feu terrible sur nos gens. Si nous avions poussé en avant, ou coulé le long du rempart, les ennemis se seroient trouvés pris comme dans un trébuchet, & le château n'auroit pu tenir, n'y ayant que cinquante hommes de

garde. Le sieur Wills, Maréchal de Camp Anglois, ayant représenté au Prince de Darmstadt le danger qu'ils couroient, sans pouvoir l'en convaincre, ramena ses troupes au château; sur quoi l'Allemand fut obligé d'en faire de même des siennes. Le jour venu, nos troupes entrerent dans la ville sans opposition, & le pillage fut immense; car tout le pays s'y étoit réfugié. Ce que le Prince de Darmstadt fit à l'égard des habitans, étoit chose inouie. Il auroit dû faire battre la chamade pour tâcher d'obtenir quelques conditions pour eux, & empêcher la sac. 1707.

Nous nous déterminâmes ensuite à attaquer le château par le côté de la campagne, & nous nous contentâmes, du côté de la ville, d'établir des postes pour empêcher les sorties. L'on ouvrit la tranchée le 16 Octobre, les batteries tirerent peu de jours après, & le 11 Novembre la place capitula.

Les ennemis avoient rassemblé une espece d'armée à Tarraga, pour faire semblant de vouloir secourir Lérida; sur quoi il y eut entre nous quelques contestations sur le parti qu'il y avoit à prendre. Son Altesse Royale vouloit laisser quelques troupes devant la place, & marcher avec le reste aux ennemis pour les combattre; mais je ne pouvois être de ce sentiment par bien des raisons: je soutenois que, selon toutes les apparences, les ennemis ne nous attendroient pas, & qu'ainsi il ne convenoit point, dans cette saison avancée, de perdre un instant de tems à pousser vigou-

reusement le siege ; que de plus l'on n'est ja-
1707. mais sûr de gagner une bataille ; que si nous la perdions, l'Espagne étoit perdue ; & que si nous la gagnions, nous n'en pouvions tirer d'autre profit que de prendre Lérida, attendu le manque de munitions de guerre & de bouche ; qu'ainsi, puisque nous étions maîtres de la ville, il valoit beaucoup mieux réunir toutes nos forces en deçà de la Segre, que les ennemis auroient de la peine à passer ; après quoi nous serions toujours les maîtres, ou de nous maintenir dans notre camp qui étoit très-fort, ou d'en sortir pour combattre, quand les ennemis seroient plus à portée de nous. Son Altesse Royale se rendit à mon avis, & nous repassâmes la Segre.

Les ennemis, peu de jours après, s'avancerent à la Borjas, à trois lieues de nous, avec une vingtaine de bataillons & soixante-dix escadrons : ils vinrent même le 1er. de Novembre avec toute leur cavalerie sur les hauteurs vis-à-vis de nous, pour nous reconnoître.

Le sieur de Cerezeda, qui avoit été détaché le matin avec cent cinquante chevaux, les ayant rencontrés, fit si bien par ses manœuvres, qu'il attira à une demi-lieue du gros deux cents chevaux, qui composoient leur avant-garde, & retournant tout-à-coup sur eux, les chargea, les battit, en tua cinquante sur la place, & en prit autant, après quoi il se retira tout doucement devant eux jusqu'au camp.

Dès que les ennemis apprirent la prise de Lérida, ils se retirerent à Cervera. Son Al-

teſſe Royale partit pour Madrid le 22 de Novembre. Elle auroit fort ſouhaité faire le ſiege de Tortoze avant la fin de la campagne, mais cela étoit impoſſible. Je ne ſongeai donc plus qu'à établir & aſsûrer les quartiers d'hiver. Pour cet effet, je détachai M. d'Arennes pour aller aſſiéger Morella : cette place, par ſa ſituation, & vu notre manque d'artillerie, n'étoit pas facile à prendre ; je fus même obligé d'y aller faire un tour, l'affaire tirant en longueur ; mais enfin, le 17 de Décembre, elle ſe rendit à M. d'Arennes. 1707.

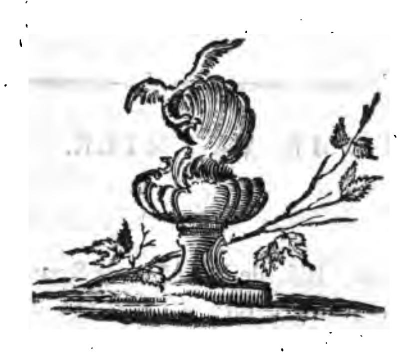
Je chargeai M. d'Asfeld de la garde du Royaume de Valence, & de tout le pays, entre la mer & les montagnes de Morella juſqu'à l'Ebre ; je laiſſai M. de Louvigny, Maréchal de Camp, à Lérida ; M. de Lègal, Lieutenant Général, à Sarragoſſe, pour commander dans l'Arragon, & je me rendis enſuite à Madrid pour y concerter avec Son Alteſſe Royale & les Miniſtres d'Eſpagne, les préparatifs pour la campagne prochaine. J'avois demandé permiſſion au Roi, d'aller, pendant l'hiver, faire un tour en France : S. A. R. l'avoit auſſi demandée pour elle, & cela nous fut accordé. Ainſi nous partîmes tous deux ; mais le Roi d'Eſpagne, alarmé de ſe trouver ſans Général pendant l'hiver, envoya un Courier à Verſailles, & par le retour j'eus ordre de reſter : en même temps M. de Chamillart me marqua, par une lettre particuliere, que le Roi avoit intention de m'employer ailleurs qu'en Eſpagne, la campagne d'après. Je

revins donc à Madrid, où je ne restai que
1707. quatre jours; puis je pris la route de Valence, afin d'y visiter les quartiers & la frontiere. Avant de me mettre en chemin, j'appris que le régiment de Louvigny, qu'on avoit placé, contre mon ordre, à Benavarry, en Ribagorze, avoit été enlevé par les ennemis. C'étoit dommage, car il étoit bien composé en Officiers & Soldats, tous Allemands.

Le Roi d'Espagne me donna, incontinent après la bataille d'Almanza, les villes de Liria & de Xerica avec toutes leurs dépendances. Il les érigea en Duché avec la Grandesse de la premiere Classe pour moi & mes descendans. Ces terres avoient été autrefois les apanages des seconds fils des Rois d'Arragon. Le Gouvernement de la Province du Limousin étant venu à vaquer par la mort du Comte d'Auvergne, le Roi me le donna dans l'instant, sans attendre que ni moi, ni mes amis eussent seulement le temps de le demander.

Après avoir visité la frontiere de Valence du côté de Tortose, où l'on avoit fait des lignes pour empêcher les irruptions des ennemis, je me rendis à Sarragosse où étoit le quartier général: de là j'allai à Lérida voir & ordonner des fortifications; puis ayant eu ordre de la Cour de retourner en France, dès que Monseigneur le Duc d'Orléans arriveroit, & cela sans prendre congé du Roi d'Espagne, ni même l'en avertir d'avance, de peur qu'il ne voulût me retenir, je me rendis à Pampelune vers le milieu de Février, sous prétexte d'al-

ler au devant de son Altesse Royale, & le lendemain qu'il y arriva, je partis pour 1707.
Bayonne, me contentant d'écrire à Sa Majesté Catholique, pour lui rendre compte des ordres que j'avois reçus. Je suis persuadé qu'on m'en a su fort mauvais gré à Madrid; mais je n'avois point demandé l'ordre que je venois de recevoir, & je ne pouvois le communiquer, sans manquer au secret que je devois au Roi.





NOTES
POUR LES
MÉMOIRES
DU MARÉCHAL
DE BERWICK.

TOME PREMIER.

N°. I.

M. HUME, Hist. de la Maison de Stuart, tom. 3, pag. 417, in-4. dit: „ Le Prince d'Orange „ avoit gardé, depuis son mariage avec la Princesse „ Marie d'Angleterre, *une conduite prudente, di-* „ *gne du grand fond de sens dont il étoit éminem-* „ *ment partagé*. Egalement éloigné de causer du „ mécontentement aux Factieux, & de donner de „ l'ombrage au Prince qui remplissoit le trône, son „ penchant ne le portoit pas moins que son intérêt, „ à s'employer avec une assiduité constante aux af- „ faires du Continent, sur-tout à susciter des obsta- „ cles à la grandeur du Monarque François, contre

„ lequel il avoit conçu depuis long-tems, par un „ mélange de raisons personnelles & politiques, la „ plus violente animosité. Cette conduite avoit flat„ té les préventions de toute la nation Angloise; „ mais étant contraire aux inclinations de Charles, „ qui cherchoit la paix pour plaire à la France, elle „ avoit beaucoup diminué pour lui la faveur & l'af„ fection de ce Monarque. Jacques, après la mort „ de son frere, s'étoit cru si intéressé à bien vivre „ avec l'héritier apparent, qu'il avoit donné au Prin„ ce quelques témoignages d'amitié, & de son côté, „ *le Prince avoit rempli tous les devoirs de respect „ & d'attachement pour le Roi.* A la premiere nou„ velle de l'invasion de Monmouth, il s'étoit hâté „ de faire passer la mer à six régimens de troupes „ Angloises, employés au service de la Hollande. „ Il avoit offert de prendre le commandement des „ troupes du Roi contre les Rebelles: & quoiqu'il „ désapprouvât beaucoup les maximes de l'adminis„ tration de Jacques, il ne s'étoit jamais permis „ d'en parler, ni d'autoriser par la moindre appa„ rence de faveur les sujets de plainte, qu'on s'ef„ forçoit de répandre dans toute la Nation; c'étoit „ à la priere du Roi même que le Prince avoit com„ mencé à prendre part aux affaires du Royaume. „

C'est ainsi que les meilleurs Historiens écrivent souvent d'imagination. On trouve tout le contraire de cela dans *les Mémoires de Jacques II, écrits de sa propre main*, dont M. Macpherson vient de publier des extraits en Angleterre, & aussi dans *les négocia-*

tions imprimées de M. le Comte d'Avaux. On y voit que le Prince d'Orange, depuis son mariage avec la Princesse Marie, eut toujours les yeux fixés sur le trône d'Angleterre; qu'il se lia avec tous les Factieux du pays, avec les Shaftsbury, les Monmouth, les Sidney, &c.; qu'il les encouragea dans tous leurs excès, espérant par ce moyen, non-seulement exclure le Duc d'Yorck de la succession à la Couronne, mais même parvenir à la Régence, du vivant du Roi Charles, en le forçant à une dépendance servile du Parlement. Après la mort de Charles II, il encouragea le Comte d'Argyle & le Duc de Monmouth dans les entreprises, qui les conduisirent sur l'échafaud: en voici les preuves.

Extrait des Mémoires du Roi Jacques, écrits de sa propre main, d'après le recueil de papiers originaux, imprimés par M. Macpherson, tom. I.

„ Le Prince d'Orange avoit toujours regardé le „ Roi actuellement régnant (Jacques II), & le Duc „ de Monmouth, qui prétendoit à la Couronne, „ comme deux obstacles à ses vues: c'est pourquoi „ Fagel, le Pensionnaire de Hollande, lui avoit „ conseillé autrefois de les commettre l'un avec „ l'autre, parce qu'à tout événement il seroit sûr de „ trouver son avantage: si le Duc de Moumouth „ réussissoit & venoit à bout de se mettre en selle, „ il seroit facile à lui, qui étoit Protestant, & en même

„ même temps héritier apparent par le droit de sa „ femme, de le désarçonner; que si au contraire „ le Duc de Monmouth succomboit, il se trouve- „ roit délivré d'un dangereux rival, & seroit joint „ par tout son parti; ce qui se vérifia dans la suite: „ ainsi il fit tout ce qu'il put pour enflammer l'am- „ bition & la fureur de ce jeune homme, & le „ poussa en avant comme une victime qu'il destinoit „ à la boucherie, jouant lui-même un jeu sûr. „

„ Le Roi (Jacques II) avoit été informé, du- „ rant la vie du feu Roi, par un nommé Maupou- „ leam, leur compagnon de table, de l'amitié & „ de l'étroite correspondance entre le Prince d'O- „ range & le Duc de Monmouth : le feu Roi en „ ayant été instruit, dit à cette occasion, qu'*il* „ *s'étonnoit comment deux hommes, qui visoient à* „ *la même chose, pouvoient être si bons amis & con-* „ *venir si bien ensemble.* Ibid.

„ Lorsque Monmouth fut pris, il écrivit, sur la „ route au Roi pour demander d'être admis en sa „ présence, disant qu'il avoit quelque chose à lui „ révéler, qui lui procureroit un regne heureux. „ Ralph (Radulphe) Sheldon fut envoyé pour lui „ parler. Le Duc lui demanda, qui avoit le plus la „ confiance du Roi? Sheldon répondit, que c'é- „ toit Sunderland. Monmouth alors se frappant la „ poitrine dans sa surprise, dit: *Comme j'espere en* „ *Dieu il promit de me joindre.* Il pria Sheldon d'en „ informer le Roi, & dit, qu'il lui nommeroit ses „ complices, puisqu'il voyoit que quelques-uns Ibid.

„ avoient sa confiance. Pendant que Sheldon, de
„ retour, en rendoit compte à Sa Majesté, Sun-
„ derland, sous prétexte d'affaires, entra dans le
„ cabinet: Sheldon s'arrêta tout court, & demanda
„ à parler au Roi en particulier : mais le Roi dit,
„ qu'il pouvoit tout dire devant ce Seigneur. Shel-
„ don fut très-embarrassé, mais se décida à faire
„ son rapport. Sunderland parut frappé d'abord,
„ mais se remettant aussi-tôt, il dit avec un éclat
„ de rire : si c'est là tout ce qu'il a à révéler, il
„ n'en tirera pas grand profit. „

Ibid. „ Plusieurs personnes, entr'autres la Reine Douai-
„ riere, appuyerent la demande du Duc de Mon-
„ mouth, & engagerent le Roi à consentir à le voir
„ contre son opinion ; ce qu'il n'auroit pas dû ac-
„ corder, s'il n'étoit pas dans l'intention de lui fai-
„ re grace : il desiroit l'entendre plus amplement au
„ sujet de ce que Sheldon avoit rapporté. Il est éton-
„ nant que Mylord Sunderland ne s'y soit pas oppo-
„ sé : on a dit depuis que sous main il donna des
„ assûrances au Duc de Monmouth de son pardon,
„ s'il persistoit à ne rien dire; & qu'après lui avoir
„ ainsi ôté toute créance, en l'engageant à se con-
„ tredire, il eut soin de le faire expédier le plutôt
„ possible. „

Ibid. „ Bentinck fut envoyé, de la part du Prince
„ d'Orange, pour féliciter le Roi sur la prise de Mon-
„ mouth. Il fut dans une agonie terrible, quand il
„ apprit que le Roi avoit consenti à voir Monmouth;
„ & quoiqu'il sût ensuite que le Duc n'avoit rien ré-

„ vélé, il n'eut de repos que lorsqu'il vit sa tête à „ bas. Cela fut si visible à tout le monde, que Mylord Dartmouth, revenant de l'exécution & en „ rendant compte au Roi, lui dit, qu'il étoit débarrassé d'un ennemi, mais qu'il lui en restoit un „ plus puissant & plus dangereux. „

Voyez aussi les Mémoires de M. le Comte d'Avaux, tom. 1, pag. 49, 63, 75, 157; tom. 2, pag. 90, 159; tom. 3, pag. 52; tom. 4, pag. 1, 17, 28, 31, 59, 105, 106, 113, 120, 131, 133, 146, 181, &c. Nous ne citerons que deux ou trois de ces textes pour la conviction de ceux qui peuvent n'avoir pas sous les yeux les Mémoires susdits.

„ Voilà ce qui s'est passé dans les Etats Généraux „ à l'égard de la France. Pour ce qui est de l'Angleterre, *on a vu le dessein que le Prince d'Orange a formé, depuis l'année 1679, d'usurper cette Couronne sur son beau-pere, & de se faire déclarer Régent du vivant du Roi Charles son oncle, & la négligence que le feu Roi d'Angleterre a eu là-dessus.* „ Tom. 4, pag. 1.

„ Comme j'étois persuadé qu'on ne pouvoit faire „ trop d'attention aux desseins du Prince d'Orange, „ & sur-tout à ceux qu'il formoit contre M. le Duc „ d'Yorck, qui ne pouvoient avoir que de très-fâcheuses suites; je mandai *pour la dixieme fois* „ au Roi, que le Prince d'Orange comptoit qu'il „ auroit infailliblement des démêlés avec le Duc „ d'Yorck pour la Couronne d'Angleterre; & comme il croyoit que, quelque chose qu'il fît pour Année 1688.

„ gagner les bonnes graces du Roi, Sa Majesté se-
„ roit toujours pour le Duc d'Yorck, qui étoit Ca-
„ tholique; cela le détournoit entiérement de pren-
„ dre aucune liaison avec Sa Majesté; & comme je
„ savois que le Duc d'Yorck étoit entiérement trom-
„ pé, j'écrivis au Roi le 29 Août 1680, ce que j'a-
„ vois déjà eu l'honneur de lui mander il y avoit
„ déjà du temps, que les Ministres d'Etat du Roi
„ d'Angleterre n'étoient pas au Duc d'Yorck comme
„ ce Prince le croyoit, & qu'ils étoient au contrai-
„ re absolument dévoués au Prince d'Orange; que
„ Mylord Sunderland faisoit une partie de ce que
„ sa femme souhaitoit, & que sa femme étoit gou-
„ vernée par M. Sidney, qui n'agissoit que par l'ins-
„ tigation de M. le Prince d'Orange; que Mylord
„ Hyde prenoit plus d'intérêt en sa niece la Princesse
„ d'Orange, qu'en ce qui regardoit M. le Duc
„ d'Yorck, & pour M. Godolphin, qu'il avoit été
„ de tout temps attaché à M. le Prince d'Orange;
„ qu'ainsi ces Messieurs n'agissoient que suivant ses
„ vues, & selon qu'il leur inspiroit. „ Tom. 1,
pag. 49.

26. Mai 1683. „ J'informai le Roi & M. de Barillon (Ministre
„ du Roi de France à Londres) que le Duc de Mon-
„ mouth avoit fait assidument sa cour au Prince
„ d'Orange dans le voyage que celui-ci venoit de
„ faire en Brabant, & qu'on parloit plus que jamais
„ de faire M. de Monmouth Général de la Cavalerie
„ à la place du Prince de Vaudemont; que le Prince
„ d'Orange n'avoit pas témoigné seulement par les

„ bons traitemens qu'il avoit faits au Duc de Mon-
„ mouth, son manque de respect pour le Roi d'An-
„ gleterre & pour M. le Duc d'Yorck; mais qu'il l'a-
„ voit marqué bien davantage par les caresses exces-
„ sives qu'il avoit faites contre son ordinaire à Mylord
„ Brandon (il étoit un des complices de la Conju-
„ ration de la Rye); que ce Mylord étoit arrivé le
„ 24 Mai au soir à la Haye; que M. Bentink l'étoit
„ allé voir aussitôt, lui qui ne rendoit aucune visi-
„ te bien loin de faire la premiere; qu'il lui avoit fait
„ mille amitiés; que le Prince d'Orange ne lui en
„ avoit pas moins témoigné le lendemain, & que
„ la Princesse d'Orange étant à Onslardick, on l'avoit
„ invité d'aller saluer cette Princesse. „ Tom. 3,
pag. 52.

„ Lorsqu'il vaque une place d'Echevin dans la ville
„ de Leyde, le Conseil de la ville en présente trois
„ au Prince d'Orange, & il en choisit un. Un de
„ leurs Echevins étant mort, ils envoyerent au Prin-
„ ce d'Orange à Diren le Bailli de leur ville, avec
„ deux de leurs Conseillers, pour lui porter la nomi-
„ nation de trois personnes. Ces trois Députés étant
„ entrés dans une chambre, le Prince d'Orange les
„ vint trouver; & sans attendre qu'ils lui parlassent,
„ il s'adressa au Bailli de Leyde, & lui dit, qu'il étoit
„ bien impudent d'oser se présenter devant lui après
„ l'infâme action qu'il avoit faite de livrer Armstrong,
„ (il étoit un des Conjurés de la Rye) au Roi d'An-
„ gleterre, & lui demanda s'il savoit bien qu'il n'é-
„ toit pas en sûreté à Diren, & que le Duc de Mon-

„ mouth y étoit, qu'il pouvoit se venger sur lui de
„ sa méchante action qu'il avoit faite: il le chassa
„ ensuite honteusement de sa maison, & lui défendit
„ de se présenter jamais devant lui„. Cette affaire
excita une grande fermentation dans la ville de Leyde, que le Pensionnaire Fagel & lui eurent bien de la peine à calmer: néanmoins il persista long-temps dans son refus, de nommer aucun des trois qui lui avoient été présentés, parce que pas un des trois ne voulut s'engager à donner sa voix pour mettre dans le Conseil de Ville de Leyde une de ses créatures, qui en avoit été chassée; sur quoi M. d'Avaux écrivoit au Roi en ces termes: „ Cependant je supplie
„ Votre Majesté de me permettre de lui faire obser-
„ ver le caractere de l'esprit de M. le Prince d'Oran-
„ ge, & combien il est peu capable de plier & de
„ prendre des expédiens propres à sortir des affaires,
„ qu'il se fait ici pour vouloir tout entreprendre avec
„ une autorité absolue: il appréhende extrêmement,
„ que Messieurs de Leyde ne portent cette affaire
„ dans l'Assemblée de Hollande; cette plainte pour-
„ roit en attirer beaucoup d'autres, & ce premier
„ pas fait enhardiroit Messieurs d'Amsterdam à faire
„ des propositions qui diminueroient notablement
„ son autorité; il ne tient qu'à lui de prévenir ce
„ coup en faisant l'élection; cependant il ne la veut
„ pas faire, *parce qu'il ne peut se vaincre, ni céder*
„ *en rien*.„ Tel fut cet homme, dont M. Hume & tous les faiseurs de portraits nous vantent *la haute sagesse*, & sur-tout *la modération*.

On voit dans d'autres endroits des mêmes Mémoires, " que le Prince d'Orange força toutes les
» troupes Angloises, au service de la République,
» de rendre au Duc de Monmouth, disgracié, tous
» les honneurs qu'elles rendoient au Prince de Wal-
» deck, leur Général, & cela contre les ordres
» précis du Roi d'Angleterre; qu'il lui fit rendre,
» dans toutes les Villes, des honneurs extraordinai-
» res & insolites, avec affectation. Il voulut que
» la Princesse d'Orange l'admît tous les jours à son
» dîner, bien qu'elle mangeât seule & en son par-
» ticulier; qu'il fût de toutes ses promenades: lorsque
» l'on dansoit, c'étoit le Duc de Monmouth
» qui menoit la Princesse, & on ne comprenoit pas
» comment le Prince d'Orange, qui étoit le plus
» jaloux de tous les hommes, souffroit tous les airs
» de galanterie dont tout le monde s'appercevoit
» entre la Princesse & le Duc; il sembloit même
» que le Prince d'Orange eût changé d'humeur, ou
» qu'il eût des desseins que l'on ne comprenoit pas;
» car lui, qui ne permettoit pas que la Princesse
» d'Orange reçût aucune visite particuliere, non-
» seulement d'aucun homme, mais même d'aucune
» femme, pressa lui-même le Duc de Monmouth
» d'aller les après-dîners chez la Princesse, pour lui
» apprendre des contre-danses. Il lui fit même jouer
» des personnages qui ne convenoient guere à une
» Princesse, ni même à une femme ordinaire; car
» le Prince d'Orange obligea la Princesse d'apprendre
» à aller en patins sur la glace, parce que M. de

„ Monmouth vouloit apprendre à y aller. C'étoit une „ chose fort extraordinaire de voir la Princesse d'O- „ range, avec des juppes fort courtes & à demi re- „ troussées, & des patins de fer à ses pieds, ap- „ prendre à glisser, tantôt sur un pied, tantôt sur „ l'autre. „

Voici encore deux traits, qui l'emportent sur tous les autres: „ Il obligea la Princesse d'aller au prêche „ de Jurieu; ce qui parut fort surprenant, non-seu- „ lement parce que ceux de la Religion Anglicane „ ne vont pas au prêche des Presbytériens, mais „ encore parce que Jurieu avoit écrit des livres fort „ insolens contre le Roi d'Angleterre; & qu'il avoit „ traduit en François & présenté publiquement au „ Prince d'Orange le livre, où le Duc d'Yorck étoit „ accusé d'avoir coupé la gorge au Comte d'Essex „ dans la prison. Le jour anniversaire du Roi Char- „ les I, la Princesse fut obligée de se parer, au lieu „ de prendre un habit de deuil: ensuite le Prince „ la contraignit d'aller dîner, quelques prieres & „ quelques instances qu'elle lui fit au contraire. Cet- „ te Princesse, qui dînoit toujours seule, fut obli- „ gée de souffrir qu'on lui portât tous les plats l'un „ après l'autre: il est vrai qu'elle en mangea peu, „ ou, pour mieux dire, point du tout; &, pour „ rendre public l'outrage qu'il a voulu faire en cela „ au Roi d'Angleterre, il mena la Princesse à la Co- „ médie, quoi qu'elle pût faire pour s'en ex- „ empter. „

Voilà comme le Prince d'Orange *remplissoit tous*

les devoirs de respect & d'attachement au Roi, son oncle, & au Duc d'Yorck, son beau-pere.

N°. 2.

Relation de la Bataille de la Boyne, & de la retraite du Roi Jacques II, d'après les Mémoires de ce Prince, écrits de sa propre main.

LE Roi quitta Dublin le 16 de Juin, & alla joindre cette partie de son armée qui s'étoit avancée jusqu'à Castel-Town-Bellew, près de Dundalk, sous le commandement de M. Girardin, un de ses Lieutenans Généraux: il campa là, ayant la ville à sa droite, devant lui une petite riviere qui se décharge dans la mer à Dundalk, & vis-à-vis de la montagne. Les François & la plupart de ses troupes se rendirent à ce camp.

Le Prince d'Orange, de son côté, ayant débarqué à Carickfergus, le 14 Juin, retira ses troupes de Belturbet, d'Inniskillin & des autres places, n'y laissant que très-peu de monde pour la garde du pays; & après avoir laissé reposer ses soldats & médité son projet de campagne, il marcha à Newry, où étant informé que le Roi étoit encore avec son armée à Dundalk, il y séjourna trois ou quatre jours pour attendre son artillerie, & pour délibérer sur le parti qu'il devoit prendre, ou de marcher droit à Dundalk, ou, en faisant un petit cir-

cuit, de prendre sa route par Armagh. Durant ce séjour, il envoyoit des partis journellement pour reconnoître les chemins, & on remarqua que toutes les nuits il en envoyoit un à un passage appellé Halfwaybridge, pour insulter une garde de Cavalerie & de Dragons que le Roi y avoit fait placer entre Dundalk & Newry : sur quoi Sa Majesté fit un détachement d'Infanterie & de Cavalerie, sous les ordres du Colonel Dempsy & du Lieutenant-Colonel Fitzgerald, & leur ordonna de se mettre en embuscade, & de tâcher, s'il étoit possible, de surprendre ce parti des ennemis. Cela fut exécuté très-heureusement : le parti, consistant en deux cents hommes de pied & soixante Dragons, donna dans l'embuscade à la pointe du jour, & fut presqu'entiérement détruit ou fait prisonnier, avec très-peu de perte du côté du Roi; le Colonel Dempsy fut blessé, & mourut trois ou quatre jours après. Ce petit succès anima les troupes & augmenta leur ardeur pour le combat; mais ne fit pas changer au Roi la résolution qu'il avoit prise, de l'éviter le plus long-temps qu'il seroit possible; de sorte qu'ayant appris que le Prince d'Orange avoit tout disposé pour sa marche, & devoit venir droit à lui, & ne jugeant pas que le poste, où il étoit, pût être défendu contre une armée si supérieure, il leva son camp & se retira le 23 à Ardée, où son artillerie le joignit. Là il apprit bientôt par ses partis & les déserteurs, que le Prince d'Orange avoit passé les montagnes entre Newry & Dundalk; en con-

séquence il se retira le 27 à Dumlane, & le jour suivant il arriva sur la Boyne, qu'il passa, & se campa vis-à-vis du pont, avec sa droite vers Drogheda, & sa gauche en remontant la riviere. Ce poste lui parut passablement bon, & le meilleur qu'il y eût dans le pays; il résolut de s'y arrêter & d'y attendre l'ennemi, quoique son armée ne fût pas de plus de vingt mille hommes, & celle du Prince d'Orange de quarante à cinquante mille. (a)

„ La raison, qui engagea le Roi à risquer un combat si inégal, fut qu'il se verroit sans cela obligé d'abandonner Dublin & toute la Momonie sans coup férir, & de se retirer derriere la riviere de Shannon dans la Connacie, province la moins fertile en bled de toute l'Irlande, & où n'ayant pas de magasin il ne pourroit subsister long-temps. D'ailleurs ses troupes avoient de l'ardeur pour le combat; & étant de nouvelle levée, elles auroient été beaucoup découragées par une retraite continuée; & ayant conçu de la méfiance, elles se feroient probablement dispersées; ou bien elles auroient

(a) Les troupes du Roi Jacques étoient de nouvelle levée, peu disciplinées, mal armées, & n'avoient qu'une très-foible artillerie; l'armée du Prince d'Orange, deux fois plus nombreuse, étoit composée d'Anglois, de Hollandois, d'Allemands, de Danois & de François réfugiés, tous vieux régimens, à qui il ne manquoit rien: elle étoit accompagnée d'une flotte en mer, qui fournissoit abondamment à tous leurs besoins; elle avoit un train prodigieux d'artillerie.

reproché au Roi le peu de confiance qu'il avoit en leur valeur ; & lui auroient soutenu qu'elles eussent fait des merveilles s'il les avoit mises à l'épreuve. Les François aussi s'ennuyoient beaucoup en Irlande, & étoient très-impatiens de s'en retourner chez eux. Ces raisons engagerent donc le Roi à disputer le passage de la Boyne ; mais ayant reconnu toute la difficulté de défendre le gué d'Oldbridge, il prit le parti, pour arrêter l'ennemi le plus qu'il feroit possible, de placer un régiment dans le village, & de l'y faire retrancher. Nous avions contre nous la hauteur du terrein, qui étoit à la rive gauche du côté des ennemis.

„ Le 30 au matin les ennemis parurent de l'autre côté, où la riviere étoit guéable presque partout : leur infanterie vis-à-vis d'Oldbridge, leur gauche vers Drogheda : leur aile de cavalerie se plaça sur une hauteur, si près de la riviere, que le Roi fit avancer quelques piéces de canon, qui l'obligerent de se cacher derriere l'éminence. Ce fut dans cette occasion que le Prince d'Orange eut l'épaule effleurée par un des deux premiers boulets, qui lui enleva la peau sans lui faire d'autre mal. A midi le canon des ennemis arriva, & sur le champ ils tirerent sur différentes parties de notre camp sans nous faire grand dommage, à cause de la trop grande distance, quoiqu'ils eussent au moins cinquante pieces, & quelques mortiers, qui tirerent aussi très-inutilement. Le Roi prévoyant qu'ils feroient marcher leur droite vers Slane, pour passer

la riviere en cet endroit, & qu'ils entreprendroient de forcer le gué d'Oldbridge, ordonna de charger le bagage, & d'être prêt à marcher, afin que le camp fût deblayé avant le matin, & il envoya à Slane le régiment de Dragons du Chevalier Neal O'neal, avec ordre de défendre le passage le plus long-temps qu'on pourroit, sans s'exposer à une entiere destruction. Il pensoit, comme on l'a dit, que l'ennemi tenteroit le passage en cet endroit; & après l'avoir exécuté, offriroit la bataille, ou marcheroit vers Dublin: ce qu'il auroit pu faire aisément du moins avec un détachement de Cavalerie & de Dragons, étant si supérieur, tant en cavalerie, qu'en infanterie.

„ Le premier Juillet on entendit battre la générale avant le jour dans le camp ennemi. Au lever du soleil leur aile droite se mit en marche vers Slane, suivie d'une ligne d'infanterie, le Roi aussitôt fit marcher sa gauche du même côté, & envoya à Dublin le bagage. Les Dragons du Chevalier Neal O'neal se comporterent très-bien à Slane, où ils disputerent le passage près d'une heure, jusqu'à ce que l'ennemi eût amené son canon, & se retirerent ensuite en bon ordre avec la perte seulement de cinquante hommes: leur Colonel eut la cuisse percée d'une balle, & ils eurent encore un Officier ou deux blessés.

„ Les ennemis, après avoir passé la riviere, s'étendirent sur leur droite, comme s'ils eussent projetté de nous prendre en flanc, ou de se placer entre

nous & Dublin ; ce qui engagea M. de Laufun à faire marcher fa gauche d'un pas égal vis-à-vis des ennemis, pour obferver tous leurs mouvemens : le Roi dans le même temps fe tranfporta à l'aile droite de fon armée, pour donner ordre à toutes les troupes de fuivre M. de Laufun, croyant que le centre des ennemis fuivroit leur aile droite. Il trouva le Duc de Tyrconnel avec la Cavalerie & les Dragons de l'aile droite, & les deux premieres brigades de la premiere ligne, en ordre de bataille, devant Oldbridge, & ne jugea pas à propos de les tirer de ce pofte, attendu que le bagage n'étoit pas encore affez avancé fur le chemin de Dublin. Le refte de l'infanterie marcha par fon flanc après M. de Laufun. Le Roi prit lui-même le corps de réferve, compofé des régimens d'infanterie de Purcel & de Brown, & s'avança avec eux jufqu'à ce qu'il eût joint l'arriere-garde de l'infanterie, qui fuivoit M. de Laufun. Il ordonna au Chevalier Charles Carny, qui commandoit cette réferve, de fe placer à la droite de la premiere ligne de ladite infanterie, afin de former là une forte d'aile. Il paffa enfuite le long de la ligne, & trouva M. de Laufun & la droite de l'ennemi, vis-à-vis l'un de l'autre en ordre de bataille à une demi-portée de fufil. Le Roi ne jugea pas à propos de charger encore, parce qu'il attendoit les troupes, qu'il avoit laiffées à Oldbridge. Mais pendant qu'il difcouroit fur ce fujet avec M. de Laufun, un Aide de Camp lui donna avis que l'ennemi avoit forcé le paffage d'Oldbridge, & que

l'aîle droite étoit défaite. Le Roi, fur cette nouvelle, dit tout bas à M. de Laufun, qu'il n'y avoit pas de temps à perdre, & qu'il falloit attaquer avant que les troupes fuffent ce qui s'étoit paffé à la droite, & tâcher par ce moyen de rétablir l'affaire. Il envoya M. de la Hoguette à la tête de l'infanterie Françoife, fit mettre pied à terre aux Dragons, les plaça dans les intervalles de fa cavalerie, & ordonna à M. de Laufun de marcher en avant. Mais comme ils commençoient à s'ébranler, Sarfefield & Maxwell, qui avoient été reconnoître le terrein entre les deux armées, rapporterent qu'il n'étoit pas poffible que la cavalerie pût charger, attendu qu'il y avoit entr'eux & l'ennemi deux doubles foffés avec des berges très-hautes, & un petit ruiffeau qui couloit dans la vallée, qui féparoit les deux armées. Dans le même moment, les Dragons ennemis monterent à cheval, & toute leur ligne commença à marcher par leur droite. Nous perdîmes bientôt de vue leur avant-garde, qui fe trouva cachée par un village : il paroiffoit feulement, par la pouffiere qui s'élevoit derriere, que leur deffein étoit de gagner la route de Dublin. Sur cela le Roi, puifqu'il étoit impoffible de les attaquer, jugea à propos de marcher auffi par la gauche vers la route de Dublin, & de paffer un petit ruiffeau à Duleck, n'y ayant pas de paffage plus haut à caufe d'un marais. A peine la marche étoit-elle commencée, que la défaite de l'aile droite ne fut plus un fecret; car, plufieurs des Cavaliers difperfés & bleffés fe mêlerent avec les troupes

avant qu'elles eussent gagné Duleck. M. de Lausun alors conseilla au Roi de prendre avec lui son régiment de Cavalerie, qui étoit de l'avant-garde de cette aile, & quelques Dragons, & de se rendre sans délai à Dublin, de peur que l'ennemi, qui étoit si fort en Cavalerie & en Dragons, ne fît des détachemens, & n'y arrivât avant lui; mais que si Sa Majesté y arrivoit avant eux, il pourroit, au moyen des troupes qu'il meneroit avec lui, & de la garnison qu'il y trouveroit, les empêcher de s'en rendre maitres, jusqu'à ce qu'on pût faire la retraite, qu'il prioit Sa Majesté de laisser à sa conduite. Il lui conseilla même de passer outre, & de se rendre en toute diligence en France, pour ne pas tomber entre les mains des ennemis; ce qui seroit non-seulement sa ruine, mais encore celle du jeune Prince son fils; que tant qu'il vivroit, il y auroit lieu d'espérer, & que s'il étoit une fois en France, on pourroit rétablir ses affaires, les François étant très-probablement les maitres de la mer; qu'il donneroit une de ses mains pour pouvoir avoir l'honneur de l'y accompagner; mais qu'il étoit de son devoir de faire la retraite le mieux qu'il pourroit, ou de mourir avec les François s'ils étoient battus. Ce conseil ne fut pas du goût du Roi; il hésita long-temps, malgré les instances de M. de Lausun, & ne se rendit que lorsqu'il apprit que toute l'armée ennemie avoit passé la riviere, & qu'il étoit de toute nécessité que les troupes, qui n'avoient pas même combattu, se déterminassent à la retraite.

» Quant à l'action qui se passa à Oldbridge, il paroit

roit que l'ennemi, s'étant apperçu que toute l'aîle gauche & la plus grande partie de l'infanterie s'étoient éloignées avec M. de Lausun, attaqua le régiment qui avoit été posté dans le village, avec un gros corps d'infanterie, tous étrangers, & qu'ils l'en chasserent bientôt; qu'alors les sept bataillons de la premiere ligne, qui étoient demeurés en ordre de bataille derriere une hauteur, pour se garantir du canon de l'ennemi, s'ébranlerent & avancerent courageusement, malgré leur feu continuel, jusques tout près d'eux; puisque M. Arthur, Major du premier bataillon des Gardes, passa sa pique au travers du corps de l'Officier qui commandoit le bataillon ennemi vis-à-vis de lui. Mais cette même infanterie s'appercevant que la cavalerie ennemie passoit la riviere, elle lâcha pied, malgré tout ce que Dorington & les autres Officiers purent faire pour les arrêter; ce qui coûta la vie à plusieurs de leurs Capitaines, à Arundel, Ashton, Dungan, Fitzgerald, & à deux ou trois autres. M. le Marquis d'Hocquincourt y fut aussi tué, avec plusieurs autres de sa brigade: Parker, Lieutenant-Colonel des Gardes; & Arthur, Major, furent tous deux blessés, & le dernier mourut le même jour. Le Duc de Tyrconnel essaya aussi en vain de les rallier. Malgré cette défaite de l'infanterie, l'aile droite de cavalerie & dragons s'avança, & chargea tout ce qui avoit passé la riviere, tant infanterie que cavalerie; mais Mylord Dungan ayant été tué, on ne put jamais engager les dragons à revenir à la charge: ceux de Clarc ne firent guere mieux. Néanmoins la cavale-

rie fit son devoir avec beaucoup de bravoure, & si elle ne put rompre l'infanterie ennemie, ce fut plutôt parce que le terrein lui étoit peu favorable, que faute de vigueur; car, après avoir été repoussée par l'infanterie, elle revint plusieurs fois à la charge contre la cavalerie, & la rompit chaque fois. Les régimens de Tyrconnel & de Parker souffrirent le plus en cette occasion. Powel & Vaudrey, tous deux Lieutenans des Gardes, avec la plupart des Exempts & Brigadiers des deux corps, furent tués; comme aussi le Comte de Carlingford, M. d'Amande, & plusieurs autres Volontaires qui s'étoient joints à eux. Nugent & Casanove furent blessés dans Tyrconnel; Major Omara, & le Chevalier Charles Tuke furent tués, & Bada blessé. Dans Parker le Colonel blessé, Green le Lieutenant-Colonel avec Doddington le Major & plusieurs autres Officiers tués; & des deux escadrons de ce régiment il ne resta que trente hommes sains & saufs. Sunderland fut blessé; mais son régiment ne souffrit pas beaucoup, n'ayant eu affaire qu'avec la cavalerie ennemie, qu'il eut bientôt pliée. Enfin, cette aile fut tellement accablée par le nombre, & tellement maltraitée, qu'elle fut obligée de céder: le Lieutenant-Général Hamilton ayant été blessé, fut fait prisonnier à la derniere charge; & le Duc de Berwick, ayant eu un cheval tué sous lui, fut culbuté au milieu des ennemis, où il fut foulé & meurtri, & ne se sauva qu'avec le secours d'un cavalier. Sheldon, qui commandoit la cavalerie (sous le Duc de Berwick), eut deux chevaux tués sous lui.

L'ennemi perdit aussi des hommes de marque, parmi lesquels étoit le Maréchal de Schomberg, (qu'on dit avoir été tué par le Chevalier Tuke, ou par Otool, Exempt des Gardes, dans le moment qu'il passoit le gué;) la Caillemote avec deux autres Colonels, & le Lieutenant-Colonel du régiment de Schomberg (a), lequel régiment & les Gardes-du-Corps du Prince d'Orange furent fort maltraités: mais cela fut de petite considération dans une armée si nombreuse, & c'est pourquoi les ennemis firent une grande faute, de n'avoir pas suivi plus vivement l'aile droite: s'ils l'avoient fait, ils auroient pu gagner Duleck avant l'aile gauche, où étoit le Roi, lui couper sa retraite, & remporter ainsi une victoire complette. A peine le Roi eut-il passé le défilé avec l'avant-garde de la gauche, & eut commencé sa marche vers Dublin, que Tyrconnel joignit Lausun dans le moment qu'il le passoit, & l'ennemi parut aussi & fit mine d'attaquer l'arriere-garde; mais l'infanterie Françoise & quelques troupes de cavalerie se retournerent sur eux, & firent si bonne contenance, qu'on les laissa passer le ruisseau tranquillement, & emmener avec eux cinq des six pieces de canon qu'avoit l'aile gauche; la sixieme resta embourbée dans un marais, & fut perdue. De-là ils gagnerent Néal, autre grand défilé, en bon ordre,

---

(a) Le Docteur Walker, Ministre presbytérien, qui contribua tant à la défense de Londonderry, & qui avoit continué depuis à porter les armes, fut tué à ce combat.

l'ennemi les ſuivant toujours, mais ſans les preſſer: toutefois cette terreur panique, qui avoit ſaiſi les troupes, les pourſuivit toujours, & auſſi-tôt que le jour fut tombé, la plus grande partie de l'infanterie Irlandoiſe ſe débanda; pluſieurs n'avoient pas attendu la nuit pour jetter leurs armes & abandonner leurs drapeaux, mais l'infanterie Françoiſe reſta en corps d'armée, & ſe retira en bon ordre.

„ Le Roi, ayant cédé enfin aux avis de M. de Lauſun, arriva à Dublin la nuit, & y trouva le Major Wilſon avec des lettres de la Reine, qui lui apprenoient la défaite complette du Prince de Waldeck à Fleurus par M. de Luxembourg. Cette bonne nouvelle le confirma dans ſon deſſein de retourner en France; mais, avant que de s'y réſoudre, il conſulta en particulier tous ceux de ſon Conſeil, en qui il avoit le plus de confiance, les deux Chanceliers, le Duc de Powis, Nagle, Secrétaire d'Etat, le Marquis d'Albeville, le Lord Baron Rice, & d'autres qui tous furent d'opinion unanime, qu'il ne devoit pas perdre un moment de temps, qu'autrement il couroit grand riſque de tomber entre les mains des ennemis, qu'on attendoit le lendemain à Dublin.

„ Vers minuit, un Aide-de-Camp vint, de la part du Duc de Berwick, pour informer le Roi qu'il avoit rallié ſept mille hommes de pied à Braſil, & pour lui demander quelques cavaliers & dragons pour le mettre en état de faire ſa retraite. Le Roi y envoya auſſi-tôt ſix compagnies de Dragons du régiment de Luttrel, & trois compagnies de Cavalerie de celui

d'Abercorn, c'eſt-à-dire tout ce qu'il avoit, à l'exception de ceux qui l'avoient eſcorté juſqu'à Dublin. Mais, quand le jour parut, le Duc le Berwick vit que les ſoldats s'étoient diſperſés de nouveau, & il en donna avis au Roi, qui, dans le même moment, reçut un meſſage du Duc de Tyrconnel par M. Taaf, ſon Chapelain, très-digne Eccléſiaſtique, qui le prioit de ne pas reſter un inſtant à Dublin, & de ſe rendre en France le plutôt qu'il lui ſeroit poſſible, & d'envoyer toutes les troupes qui étoient dans la ville, à Leſlip, au devant de M. de Lauſun & de lui, parce qu'ils ne comptoient pas aller juſqu'à Dublin, dans la crainte de ne pouvoir pas en retirer aſſez tôt leurs troupes fatiguées. En conſéquence de cet avis, le Roi donna ordre à Simon Luttrel de marcher à Leſlip avec toutes les forces qui étoient dans la ville, à l'exception de deux compagnies de ſon régiment de Cavalerie qu'il garda pour l'accompagner; &, cédant au conſeil de tous ſes amis, il ſe détermina à partir pour la France, où il crut que ſa préſence ſeroit plus utile pour ſes affaires, qu'en Irlande avec un corps de troupes ſi affoibli & ſi découragé.

„ Comme le Roi montoit à cheval, il fut abordé par quatre Gentilshommes, Meſſieurs de la Hoguette, Famechon, Chamarante & Merode, tous Colonels ou Officiers, qui lui dirent qu'ils avoient eu ordre de M. de Lauſun de le joindre, & le Duc de Tyrconnel, à Dunboin; & que, ne les y ayant pas trouvés, ils étoient venus les chercher à Dublin. Quand le Roi leur demanda ce qu'étoient devenus leurs hom-

mes, ils répondirent que la faim & la lassitude les avoient dispersés, & qu'il étoit inutile de les tenir assemblés, puisqu'ils avoient brûlé toutes leurs meches : ils dirent que les ennemis étoient très-près de la ville, & que Sa Majesté n'avoit pas de temps à perdre, si Elle vouloit pourvoir à sa sûreté: ils la prierent de leur faire donner d'autres chevaux, les leurs étant fatigués, afin qu'ils pussent l'accompagner. Le Roi, n'en ayant pas à leur donner, les laissa à Dublin; &, montant à cheval à cinq heures du matin, il s'éloigna doucement jusques à Bray, distant de Dublin de dix milles. Là, le Roi laissa deux compagnies, avec ordre d'y rester jusqu'à midi pour défendre le pont, en cas que quelque parti ennemi se présentât pour passer; & il continua sa route par les hauteurs de Wicklow, très-peu accompagné, jusqu'à la maison d'un Gentilhomme nommé Hacket, près d'Arclow, où il fit reposer ses chevaux, & ensuite continua sa route à Duncannon.

„ A peine eut-il fait deux milles, que les quatre Officiers François, qu'il avoit laissés à Dublin, l'atteignirent, & l'assurerent que, s'il ne se hâtoit pas davantage, il seroit infailliblement pris, parce qu'ils venoient d'être poursuivis par un parti ennemi pendant un mille, & que ce parti ne pouvoit pas être loin. Le Roi leur dit, qu'il avoit bien de la peine à le croire, & qu'il lui paroissoit impossible qu'un parti ennemi pût être si avancé, & qu'ils avoient pris probablement des gens du pays pour des soldats : à quoi ils répliquerent, qu'ils se flattoient que le Roi leur

rendoit la justice de croire qu'ils savoient discerner des gens de guerre quand ils les voyoient; qu'ils les avoient bien reconnus, & qu'ils formoient trois ou quatre petits escadrons avec un parti en avant; qu'ils avoient été poursuivis & qu'on avoit tâché de les couper, & que ces partis ne pouvoient être à plus d'un mille derriere eux. Sur ce rapport si positif, le Roi hâta le pas, & par leur avis, à l'entrée de la nuit, il laissa la Rue & un Brigadier des Gardes à la tête d'un pont pour arrêter l'ennemi, dans le cas qu'ils fussent suivis: ceux-ci, peu après, n'entendant pas parler des ennemis, suivirent le Roi, qui, ayant fait route toute la nuit, arriva à Duncannon à la pointe du jour.

„ M. de la Hoguette & ses compagnons allerent droit à Passage, où ils trouverent le Lausun, vaisseau Malouin de vingt canons, nouvellement arrivé avec une charge de bled & autres denrées pour l'Irlande; ils engagerent le Capitaine de mettre à la voile, & de descendre avec la marée jusques à Duncannon: ils vinrent trouver le Roi sur le midi, pour lui faire part de ce qu'ils avoient fait, & pour l'exhorter d'aller à bord de ce vaisseau pour se rendre par mer à Kinsale, plutôt que de passer par Waterford, le vent étant favorable & la côte libre; qu'il pourroit y être le lendemain matin. Le Roi goûta la proposition, s'embarqua aussi-tôt que le vaisseau fut arrivé, & passa la barre avant la nuit. Lorsqu'il fut en mer, ces mêmes Messieurs voulurent lui persuader d'aller en droiture à Brest, à quoi il n'acquiesça

pas, & entra le matin de bonne heure à Kinfale. Il y trouva M. Forar, commandant une efcadre de fept petits bâtimens, & quelques vaiffeaux marchands chargés de bled & de vins: il y trouva auffi M. Duquefne avec trois frégates.

Lettre de la Reine, du 27 Juin 1690.

„ La Reine d'Angleterre avoit obtenu ces vaiffeaux pour être aux ordres du Roi, & ils fe rencontrerent là très-à-propos. Elle s'étoit employée, avec fuccès, auprès de M. de Seignelay, Miniftre de la Marine, qui étoit devenu fort zélé pour la caufe du Roi. Il avoit, dans ce même temps, fait équiper une grande flotte, affez forte pour combattre les flottes combinées des Anglois & des Hollandois, comme il parut bientôt; de forte que fi le Roi avoit pu différer, feulement de quelques femaines, l'action décifive de la Boyne, il auroit vu cette flotte maîtreffe du canal de Saint-George, & en état, ou de le tranfporter avec fon armée en Angleterre, ou d'empêcher qu'il ne vînt d'Angleterre des fecours pour l'armée du Prince d'Orange; ce que le Miniftre fe propofoit principalement. Mais la vie du Roi, dans fes dernieres années, ne fut qu'une fuite de malheurs; de forte que les fuccès des François ne furent pour lui d'aucune utilité, au lieu que fes malheurs lui furent doublement funeftes, en diminuant fon crédit & fa réputation auprès de fes amis & de fes ennemis, comme il arriva particuliérement en cette occafion.

„ Le Roi, avant que de s'embarquer, écrivit à Mylord Tyrconnel, que, cédant à fes avis, à ceux de M. de Laufun & de tous fes amis, il partoit pour la

France, d'où il espéroit leur envoyer bientôt des secours considérables, & leur laissoit, en attendant, cinquante mille pistoles, c'est-à-dire tout l'argent qui lui restoit; après quoi il mit à la voile & entra dans le port de Brest le 20 Juillet (nouveau style) d'où il dépêcha aussi-tôt un courier à la Reine pour l'informer de son arrivée, & de son malheur dans le pays qu'il venoit de quitter. Il lui marqua qu'il savoit bien qu'on le blâmeroit d'avoir hasardé un combat si inégal, mais qu'il n'y avoit pas de poste plus avantageux où il pût le risquer; & qu'en reculant toujours, il auroit tout perdu sans coup férir, & se seroit vu poussé dans la mer.

„ Les actions de ceux qui sont malheureux, ont coutume d'être censurées en plus d'une maniere; ainsi quelques-uns blâmerent le Roi d'avoir trop hasardé; d'autres le blâmerent d'avoir hasardé trop peu, & d'avoir trop tôt abandonné l'Irlande. Cette résolution fut sans doute trop précipitée; & l'on ne conçoit pas sur quels fondemens Mylord Tyrconnel a pu presser le Roi avec tant d'instance de s'en aller, à moins que ce ne fût par affection pour la Reine, qu'il savoit être tellement affectée & livrée à des angoisses, que sa vie n'étoit qu'une agonie perpétuelle: elle lui avoit écrit plusieurs fois pour le conjurer de veiller à la conservation du Roi, & lui avoit mandé qu'à moins de voir dans son cœur, il ne se pouvoit faire aucune idée du tourment qu'elle éprouvoit, & qu'il ne devoit pas par conséquent s'étonner de ses instances réitérées..... Cette sol-

licitude pour le Roi étoit ſans doute pardonnable, & même louable dans la Reine; mais ceux qui devoient ſur-tout avoir à cœur ſon bien-être & celui de ſes ſujets, auſſi-bien que ſon honneur & ſa réputation dans le monde, n'auroient pas dû lui donner des conſeils ſi foibles & ſi décourageans, & l'engager à abandonner une cauſe à laquelle il reſtoit encore tant de vie. La perte de la bataille ne le contraignoit pas de prendre le parti que M. de Roſen & d'autres Officiers expérimentés avoient conſeillé il y avoit déjà long-temps, ſavoir, de tout abandonner. Il y avoit encore derriere lui les meilleurs ports & les places les plus fortes de l'Iſle: il pouvoit attendre pour voir s'il n'étoit pas poſſible de raſſembler les troupes diſperſées, dont le nombre étoit très-peu diminué dans la bataille: ſa préſence y auroit beaucoup contribué, au lieu que ſa fuite ne pouvoit que les décourager; il devoit être aſsûré que ſon peuple, & ſur-tout la Cour de France, ſeroient difficilement engagés à ſoutenir une guerre qu'il étoit le premier à abandonner. Mais d'un autre côté on ne peut guere s'étonner que le Roi ait cédé à la voix unanime de ſes Généraux, de ſes Miniſtres, de tous ceux qui l'environnoient. Cette terreur panique répandue ſi univerſellement, qui fit voir à des Officiers, à des Militaires qui avoient du ſervice, des phantômes de troupes, tandis qu'il n'y en avoit pas à vingt milles alentour, excuſent, ce ſemble, le Roi d'avoir pris un ſi mauvais parti.

« Tout ce que l'on vient de dire pour juſtifier le Roi, ne l'auroit pas engagé à prendre ſitôt ſa déter-

mination, s'il n'avoit pas regardé son voyage en France comme le moyen le plus sûr de rétablir ses affaires, suivant un certain projet dont il avoit alors l'esprit préoccupé, & qui avoit même été formé à la Cour de France. Le Prince d'Orange étoit en Irlande avec l'élite de l'armée Angloise : cette Isle, malgré l'avantage qu'il venoit de remporter, n'étoit pas à beaucoup près réduite sous son obéissance ; il ne pouvoit pas par conséquent en retirer ses troupes sans perdre tous les fruits de sa victoire ; les François, d'un autre côté, paroissoient être les maîtres de la mer, après avoir battu les Anglois à la Baye de Bantry ; il n'y avoit aucun doute qu'ils ne le fussent sur terre après l'entiere défaite du Prince de Waldeck à Fleurus.

„ Toutes ces considérations firent croire au Roi qu'il ne pouvoit arriver trop tôt en France, ne doutant pas qu'il ne convainquît aisément Sa Majesté Très-Chrétienne, que la maniere la plus efficace & la plus courte de le rétablir, & en même temps de rompre la ligue formidable, formée contre lui-même, étoit de le transporter avec un bon corps de troupes en Angleterre qui en étoit alors dégarnie, & où le peuple en général étoit très-disposé à réparer ses fautes & ses bévues, dont il commençoit à avoir honte ; d'envoyer en même temps une escadre dans le canal de Saint-George, pour empêcher le Prince d'Orange de faire repasser son armée en Angleterre, & pour transporter quelques troupes Irlandoises en Ecosse. Ce fut l'idée de ce projet, qui le détermina principalement à quitter si-tôt l'Irlande ; & la nouvelle de la

victoire signalée, remportée par les François sur les flottes combinées des Anglois & des Hollandois, & qu'il apprit à son arrivée à Brest, fit qu'il s'applaudit extrêmement du parti qu'il avoit pris de passer en France. Le Roi avoit été informé de la résolution prise par la Cour de France, de combattre les Anglois & les Hollandois dans le Canal, & que M. de Seignelay, qui étoit l'Auteur du projet, devoit envoyer vingt-cinq frégates légeres dans celui de Saint-George, pour brûler tous les vaisseaux qui ne seroient pas nécessaires pour transporter le Roi avec quelques troupes d'Irlande dans la Grande-Bretagne, & retenir de cette maniere le Prince d'Orange avec son armée en Irlande. Ce projet étoit bien concerté & bien préparé, & devoit infailliblement opérer le rétablissement du Roi; il en étoit persuadé : il quitta l'Irlande plein de cette idée, & voulut être à temps pour avoir part à l'exécution; mais lorsqu'il arriva à Saint-Germain, on lui dit que tout étoit fini, & qu'il n'y avoit plus rien à faire. De cette sorte la victoire des François n'eut point de suite, ni pour le Roi d'Angleterre, ni pour l'avantage de la France. La maladie de M. de Seignelay l'empêcha d'aller lui même à bord de la flotte, comme il se l'étoit proposé. M. de Tourville qui en avoit le commandement, battit l'ennemi, mais ne le poursuivit pas, & ne brûla pas ses vaisseaux, comme il lui avoit été enjoint. Lorsque M. de Seignelay lui en fit le reproche à son retour, il dit que les Anglois en levant les bouées, avoient rendu la poursuite trop hasardeuse, & qu'il n'avoit pas cru devoir

La Manche.

la tenter (a) M. de Seignelay, qui avoit épousé la cause du Roi avec ardeur, outré de dépit, dit à M. de Tourville, qu'il n'y avoit d'autre raison que sa poltronnerie qui l'eût empêché de ruiner la flotte Angloise, & de rétablir le Roi d'Angleterre. L'Amiral prit feu, & commençoit à donner un libre cours à son ressentiment, lorsque M. de Seignelay, pour adoucir ce qu'il venoit de dire, ajouta, qu'il ne révoquoit pas en doute sa bravoure; qu'il savoit que personne n'en avoit plus que lui, mais qu'il y a bien des gens, du nombre desquels il le mettoit, *qui sont poltrons de tête, quoiqu'ils ne le soient pas de cœur.*

„ Le lendemain de l'arrivée du Roi à Saint-Germain, Sa Majesté Très-Chrétienne vint le voir, & en termes généraux lui promit toutes sortes de bons offices & de secours; mais lorsque le Roi voulut s'ouvrir à lui du projet d'invasion de l'Angleterre, il reçut

(a) Les Anglois se retirerent parmi les Sables vers la Tamise, & allerent ancrer au Nore en grande confusion, ils firent lever toutes les bouées. Dans la premiere lettre que Mylord Torrington écrivit au Marquis de Caermarthen, Président du Conseil, immédiatement après le combat, il avoue que, s'il est suivi; tous les vaisseaux sont perdus. Il paroît, par d'autres lettres de l'Amiral Anglois, que l'après-midi il survint un calme, pendant lequel il jetta ses ancres, précaution négligée par l'Amiral François, qui fut conduit fort loin à l'ouest par le reflux & les courans. Le soir les Anglois profiterent aussi de la marée pour faire route à l'est. On reproche aussi à M. de Tourville, d'avoir poursuivi un ennemi battu en ordre de bataille.

la propofition avec froideur, & dit, qu'il ne pouvoit rien ftatuer là-deffus avant que de recevoir des nouvelles d'Irlande. Le Roi voulut lui remontrer, qu'il pouvoit fe convaincre fans cela que l'Angleterre étoit dégarnie, & qu'en y tranfportant des troupes il en feroit le fiege de la guerre, & couperoit tous les nerfs de la ligue formée contre lui, & il lui demanda une conférence à ce fujet. Mais Sa Majefté Très-Chrétienne, peu fatisfaite apparemment de la conduite du Roi en Irlande, & dégoûtée pour le moment de toute entreprife de cette nature, prétexta une indifpofition, & refufa de le voir pendant plufieurs jours. Jamais la patience du Roi ne fut mife à une fi cruelle épreuve durant tout le cours de fa vie: ni la révolte de fes fujets, ni la défertion de fes favoris, ni la perte de la bataille, ne lui avoient jamais fait perdre tout efpoir; mais quand il fe vit, dans un moment auffi critique, exclus de chez le Prince, qui étoit fon unique ami & foutien, il en fut entiérement accablé: c'étoit déclarer que l'on condamnoit fa conduite paffée, & que l'on étoit réfolu de ne plus rien hafarder pour lui. Son défefpoir fut d'autant plus grand, que fes efpérances avoient été, depuis les fuccès des François fur mer, & mieux fondées, & plus vives. Il demanda, quelque temps aprés, qu'il lui fût permis d'aller à bord de la flotte: on lui répondit que cela n'aboutiroit à rien fans troupes de terre, & qu'on n'en pouvoit pas donner, attendu que le Duc de Brandebourg menaçoit de joindre fes troupes à celles du Prince de Waldeck. Le Roi ne put obtenir feulement un petit

secours d'armes & de munitions pour les restes de son parti en Irlande : Sa Majesté Très - Chrétienne disoit, que tout ce qu'on y enverroit seroit autant de perdu. On ne songea donc qu'à y dépêcher quelques vaisseaux vuides pour ramener les François & ceux qui voudroient se joindre à eux ; & le Roi fut obligé, conformément à ces résolutions, d'envoyer au Duc de Tyrconnel un ordre de passer lui-même en France, & de nommer un Commandant à sa place, ou de faire avec l'ennemi la meilleure capitulation possible, s'il aimoit mieux rester dans le pays. « *Mémoires du Roi Jacques.*

Lettre du Roi Jacques, du 24. Juillet au Duc de Tyrconnel.

Ce que Louis XIV refusa d'entreprendre dans un moment si favorable, il le tenta deux ans après avec la perte d'une grande partie de sa marine. Pour mettre le Lecteur en état de juger si les espérances du Roi Jacques étoient bien fondées, nous nous contenterons de traduire quelques lignes d'une Histoire de la Grande - Bretagne, publiée depuis peu, & composée sur des pieces originales. « Quoique les François eussent eu par-tout les plus grands succès, néanmoins Louis XIV, *par une heureuse négligence*, ne voulut pas attaquer ses ennemis du côté où il pouvoit leur porter les coups les plus terribles. L'ignorance de la Cour de France par rapport à l'état intérieur de l'Angleterre, a souvent préservé ce Royaume du danger le plus imminent, mais jamais avec un bonheur aussi marqué que cette année. Les flottes victorieuses de France voguerent librement & en triomphe dans la Manche pendant plusieurs semaines ; elles

Macpherson Hist. de la Grande - Bretagne, tom. 1. pag. 675.

resterent à l'ancre, sans crainte d'un ennemi, dans cette baye même qui, vingt mois auparavant, avoit reçu la flotte du Prince d'Orange, à Torbay. S'ils eussent débarqué une armée sous le nom du Roi Jacques, la Couronne eût été transférée sans coup férir de la tête du Roi régnant sur celle du dernier Roi. Il n'y avoit pas de troupes réglées en état de faire face à un ennemi; le peuple étoit mécontent; le Conseil divisé par des factions; Jacques avoit conservé un très-grand nombre d'amis, & le Roi régnant avoit perdu plusieurs des siens. Mais, ou Louis XIV ne voulut pas mettre fin à la contestation pour le trône d'Angleterre, ou, par un effet assez ordinaire de sa vanité, content de jouir de la gloire de la victoire, il en négligea les avantages. Ce caractere indécis fut toujours le salut de ses ennemis; l'Angleterre lui dut sa constitution actuelle, & peut-être même son indépendance: Guillaume dut à son plus mortel ennemi son trône, & son affermissement sur le trône. »

On peut voir aussi dans M. Dalrymple quelle fut la consternation & la confusion en Angleterre. Il ajoute: « Véritablement dans un temps où l'armée se trouvoit dans un pays séparé de l'Angleterre, par des mers dont les ennemis étoient les maîtres; où la flotte, le boulevard de la Nation, étoit en fuite ou bloquée dans ses ports; où le Roi étoit absent; les rênes du Gouvernement entre les mains d'une femme, dont le conseil étoit divisé par deux factions implacables; à la veille d'une invasion, avec la rebellion déclarée dans un Royaume, & prête à éclater dans les deux

autres

autres; enfin avec la perspective du retour d'un maître exilé, qui reviendroit armé du pouvoir & de la vengeance : on peut dire que l'empire Anglois étoit ébranlé jusqu'au centre. "

Il est plus que probable que dans ce même temps le Prince d'Orange étoit agité des terreurs d'une invasion de la part de la France. Après avoir conduit son armée jusqu'à Carrick, dans le chemin de Limmerick, il la quitta subitement, au grand étonnement de tout le monde, pour aller à Dublin, se proposant de passer en Angleterre : mais ayant appris que les François, après leur victoire à Beachy-Head, s'étoient contentés de brûler un petit village dans la partie occidentale de l'Angleterre, & s'en étoient retournés chez eux, il rejoignit aussi-tôt son armée, bien content d'en être quitte à si bon marché. Il passa à la vérité deux mois en Irlande, mais dans des alarmes continuelles, & fut si impatient de se voir en Angleterre, qu'il s'embarqua par une tempête, & laissa l'Irlande à moitié réduite, & dans le cas de rentrer bientôt sous les loix de son ennemi.

Il paroît, par le récit du Maréchal de Berwick & par la relation ci-dessus de la bataille de la Boyne, que tous ceux qui jusqu'ici nous ont donné des histoires générales ou particulieres de la guerre d'Irlande, ont copié des Mémoires très-imparfaits & très-fautifs : M. de Voltaire, entr'autres, lorsqu'il a écrit : *Le Roi Jacques ne seconda pas en Irlande les secours de Louis XIV...... Les François combattirent à la journée de la Boyne ; les Irlandois s'enfui-*

rent. Leur Roi Jacques n'ayant paru dans l'engagement, ni à la tête des François, ni à la tête des Irlandois, se retira le premier. Il avoit toujours cependant montré beaucoup de valeur; mais il y a des occasions où l'abattement d'esprit l'emporte sur le courage.

Il sembleroit que la seule réputation d'une bravoure peu commune, que ce Prince avoit acquise sur terre & sur mer, auroit dû au moins faire suspendre un jugement assi précipité. Devoit-on croire si aisément qu'un Prince, qui s'étoit montré si brave en combattant pour les autres, pût manquer de valeur en combattant pour sa propre Couronne? La véracité du Roi Jacques & du Duc de Berwick est si connue; tous les détails des deux relations s'accordent si bien ensemble, & sont tellement circonstanciés, qu'il est impossible de douter de leur vérité. On sait donc que ce Prince se tint, tant que l'affaire dura, à la tête de son armée, & qu'il y ordonna tous les grands mouvemens qui se firent. Il étoit à la gauche vis-à-vis du Prince d'Orange, lorsqu'il apprit que sa droite étoit battue; ce fut lui qui, dans ce moment critique, prit la résolution hardie & peut-être téméraire d'attaquer, avec sa gauche, la droite des ennemis, comme le seul moyen de rétablir l'affaire: il n'en fut empêché, ayant même déjà fait ébranler les troupes pour charger, que sur le rapport qu'on vint lui rendre, qu'il n'étoit pas possible que sa cavalerie pût joindre l'ennemi, vu les obstacles que formoient deux doubles fossés avec des berges très-hautes, & un petit ruisseau qui couloit dans la vallée qui sépa-

roit les deux armées. Il fallut donc alors songer à la retraite : il fit passer à son armée le ruisseau de Duleck, & la mit en sûreté derriere ce ruisseau ; il ne se rendit ensuite à Dublin, avec un corps de cavalerie, que parce qu'il étoit de la plus grande importance d'y arriver avant les ennemis, & que l'on ne pouvoit les y primer que par une grande diligence. Si les Irlandois se sont montrés meilleurs soldats en France & en Espagne, qu'ils n'ont paru dans cette guerre, ne seroit-ce pas parce que les troupes du Roi Jacques étoient des nouvelles levées, à moitié armées & peu disciplinées ?

M. de Voltaire dit encore : *Il est à croire que la fortune eut peu de part à cette révolution depuis son commencement jusqu'à sa fin : les caracteres de Guillaume & de Jacques firent tout. Ceux qui aiment à voir, dans la conduite des hommes, les causes des événemens, remarqueront que le Roi Guillaume, après sa victoire, fit publier un pardon général, & que le Roi Jacques vaincu, en passant par une petite ville nommée Galloway, fit pendre quelques citoyens, qui avoient été d'avis de lui fermer les portes. De deux hommes qui se conduisent ainsi, il étoit bien aisé de voir qui devoit l'emporter.* Voilà un jugement sur le caractere de ces deux Princes, & sur les effets de leurs caracteres respectifs, bien mal établi. Le Roi Jacques, dans sa retraite, ne passa pas par Galloway : depuis la Boyne jusqu'à Dublin, & depuis Dublin jusqu'à Duncannon, où il monta sur un vaisseau, tout le pays lui étoit soumis ; il ne trouva nulle part de l'opposi-

tion, & ne fut pas dans le cas d'exercer aucune févérité. A l'égard de la conduite du Prince d'Orange, nous allons en inftruire le Lecteur d'après un Hiftorien, qui cite les meilleurs garants. „ Les premiers actes du Roi (Guillaume), après fon arrivée à Dublin, furent contraires à toute bonne politique, & peut-être à toute juftice. Il publia une Déclaration, par laquelle il promit pardon & protection à tous ceux d'entre le menu peuple, qui, dans un temps limité, livreroient leurs armes: mais *il excepta la Nobleffe*, réfolu de l'abandonner à toute la rigueur du droit de la guerre & de conquête; &, *quoiqu'il n'y eût pas de Cour de Judicature ouverte pour procéder d'une maniere légale, il profcrivit & donna ordre de faifir toutes leurs terres & leurs effets.* L'avidité de fes adhérens pour ces forfaitures, étouffa tout fentiment de juftice; les Commiffaires exécuterent fes ordres avec une rigueur extrême, ils ruinerent un pays qu'ils prétendoient s'approprier. La perfécution, la mifere publique & la confufion regnerent par-tout; le Roi lui-même, ou peu fincere dans fes offres de pardon faites à la multitude, ou n'ayant pas affez d'autorité pour contenir la licence de fon armée, *permit qu'on n'eût aucun égard à fa Déclaration, & qu'on violât toutes fes promeffes.* L'avarice, la vengeance, la cruauté gratuite & fans frein, méconnurent toute bonne foi & toute décence. Le défefpoir pouffa les Irlandois à de nouvelles hoftilités, puifque la foumiffion ne produifoit qu'injuftice, oppreffion & ruine.

Mac-pherfon, Hift. de la Grande-Bretagne, Liv. 1, p. 664.

Douglas pourſuivit ſa marche meurtriere à Athlone, pillant le pays, maſſacrant des infortunés qui ſe repoſoient ſur la foi de la Déclaration du Roi, détruiſant les eſpérances de la moiſſon, brûlant les cabanes des pauvres payſans, & enlevant leur bétail, livrant à l'inſolence & à la barbarie d'une armée licencieuſe ceux qui venoient en foule dans ſon camp pour y chercher de la protection; enfin, faiſant de tout le pays une ſcene de miſere, de dévaſtation & d'horreur..... Après la levée du ſiege de Limmerick, les Proteſtans, pour ſe ſouſtraire au reſſentiment des Irlandois, ſuivirent le Roi Guillaume dans ſa retraite: il ne voulut, ou ne put les défendre. Ils trouverent dans leurs prétendus amis des ennemis cruels, qui leur ravirent tout ce qu'ils comptoient mettre à l'abri dans le camp: ſon armée étendit ſes ravages au loin, ſans garder aucune diſcipline. *Des excès d'une cruauté barbare ont été imputés au Roi lui-même, ſur des témoignages peut-être ſuſpects; mais ſon humeur a pu être aigrie par la réſiſtance qu'il éprouva à Limmerick & l'échec qu'il y eſſuya. Ces barbaries ſouillent les annales du temps, & il eſt difficile de décider ſi elles furent commiſes en conſéquence de ſes ordres, ou par une licence qu'il n'eut pas l'autorité de réprimer.* ».

Dès cette année même, le Parlement d'Angleterre ſtatua, le 17 Octobre, qu'une partie des ſubſides accordés au Roi Guillaume, juſqu'à la concurrence d'un million ſterling, ſeroit levée ſous l'hypotheque, ou par la vente des biens confiſqués en Irlande. « La bonne intelligence, dit le même Auteur, qui avoit Ibid. p. 677.

ſubſiſté jusqu'à un certain point entre le Roi & ſon Parlement, faillit être interrompue à l'occaſion des forfaitures en Irlande. Les ſerviteurs de la Couronne, particuliérement les amis du Roi, s'étoient adjugé les biens des Rebelles, & ils n'étoient pas d'humeur à ſacrifier leur intérêt perſonnel au ſervice du Public. Il y eût donc de grands débats; mais enfin l'affaire fut ajuſtée entre les amis de Guillaume & ceux de la Nation: il fut arrêté qu'une troiſieme partie des forfaitures ſeroit à la diſpoſition du Roi, & qu'il auroit de plus le pouvoir d'accorder telles conditions, ou capitulation, aux Rebelles ſoumis, qu'il jugeroit convenables. „ Remarquez que *les Rebelles*, traités avec tant de rigueur par les Anglois, étoient *le Roi*, *le Parlement*, *&* *le peuple d'Irlande.*

N°. 3.

A l'occaſion du projet d'invaſion en 1692.

M. DE VOLTAIRE témoigne le plus grand étonnement de ce que Louis XIV perſiſta ſi longtemps à donner des ſecours à ſon Allié détrôné, & il penſe que, quand même le débarquement en Angleterre, dans cette occaſion ou dans toute autre, ſe ſeroit effectué, le Roi Jacques n'auroit jamais recouvré ſa Couronne. Mais, c'eſt que M. de Voltaire paroit avoir ignoré quelle étoit alors la diſpoſition des eſprits. Dans la révolution qui précipita Jacques du

Trône, comme dans presque toutes les affaires de la vie, les hommes furent plutôt menés par les événemens, qu'ils ne les dirigerent. Lorsque les Anglois inviterent le Prince d'Orange à passer dans leur isle; lorsque, pour se rendre dans son camp, ils déserterent leur Souverain, pas un peut-être d'entr'eux, ne songeoit à créer ce Prince Roi d'Angleterre. La Duchesse de Marlborough, dans ses Mémoires, proteste que la pensée ne lui en étoit jamais venue, d'où on peut conclure qu'elle n'étoit venue, ni à son mari, ni aux amis de son mari. Le Prince d'Orange lui-même avoit pour objet direct & avoué d'obliger le Roi de convoquer un Parlement, qui lui feroit la loi, & d'engager ce Parlement dans une ligue contre Louis XIV. C'étoit-là la vue de tous les Alliés, du Pape Innocent XI, de l'Empereur, du Roi d'Espagne. Les Etats-Généraux donnerent copie à tous les Ministres Etrangers, de la résolution qu'ils avoient prise en faveur du Prince d'Orange. Elle portoit en substance, „ qu'ils avoient jugé devoir l'assister, parce que Jacques II empiétoit sur les loix fondamentales de sa Nation, laquelle il vouloit réduire sous un Gouvernement arbitraire, par l'établissement de la Religion Catholique & la destruction de la Réformée; & qu'il étoit de l'intérêt & de la gloire de leur Stadhouder de l'empêcher, aussi-bien que de rétablir une bonne correspondance entre le Roi & ses Sujets; que c'étoit pour cela qu'il passoit dans la Grande-Bretagne, non pas, comme il l'avoit déclaré à Leurs Hautes-Puissances, avec la moindre intention d'envahir ce Roy-

D'Avrigny, Mémoires pour l'Histoire.

aume, ou d'ôter le Roi de dessus son Trône, *beaucoup moins pour s'en rendre le maître, ou pour renverser & apporter quelque préjudice à la succession légitime*, mais uniquement pour secourir la Nation, maintenir les Loix, la Religion & la liberté, en assemblant un Parlement libre, où l'on prendroit de justes mesures pour se garantir des maux dont on étoit menacé. „ Le Manifeste du Prince contenoit à-peu près les mêmes choses. Il ajoutoit seulement, qu'il y avoit des soupçons que le Prince de Galles n'avoit pas été mis au monde par la Reine, & que le Parlement, qui seroit convoqué, feroit la recherche de sa naissance. La retraite du Roi jetta les Anglois dans un grand trouble, & les força à tenir une Assemblée extraordinaire & inconstitutionnelle de Seigneurs & de Notables, sous le nom de Convention, à laquelle le Prince d'Orange donna la loi impérieusement, en leur déclarant qu'il seroit peu satisfait du titre de Régent, & que, s'ils ne faisoient pas quelque chose de plus pour lui, il retireroit ses troupes & les livreroit à la vengeance de leur Roi outragé, & de son Allié le Roi de France. Ils se virent donc dans la nécessité de le prendre pour leur Souverain, & tous leurs débats sur le contrat original, sur la vacance du Trône, sur l'abdication de Jacques, furent dès-lors ridicules, & ne servoient qu'à montrer qu'ils ne savoient plus où ils en étoient; & qu'ils le prenoient pour leur Roi malgré eux. Quand ensuite la Convention fut changée, de l'agrément du nouveau Roi, en parlement, sans

nouvelle élection de la part du peuple, plusieurs s'opposèrent à ce changement, & refuserent de siéger dans un Parlement si illégal. Enfin ces Communes, qui avoient montré plus d'unanimité & plus de zele que les Lords, pour mettre Guillaume sur le Trône, prirent des mesures pour retenir leur Monarque dans leur dépendance : ils décernerent, que le revenu du dernier Roi avoit cessé avec son pouvoir; &, lorsqu'on leur fit connoître que l'Irlande étoit menacée d'une invasion, ils n'accorderent que quatre cent vingt mille livres sterling de subsides, somme aussi disproportionnée aux besoins du Gouvernement, qu'elle étoit au dessous de l'attente de leur Roi. La Chambre montra la même parcimonie dans ses autres largesses.

Après la guerre d'Irlande, le nombre des partisans du Roi Jacques augmenta en Angleterre : plusieurs tenoient encore pour le droit héréditaire; ç'avoit été de tous temps la doctrine de l'Eglise Anglicane & des deux Universités, que ce droit est *divin & indéfaisable*; en conséquence l'Archevêque de Cantorbery avoit évité de se trouver au couronnement du Roi Guillaume, & y avoit été suppléé par l'Evêque de Londres. Tous les Evêques, à l'exception de huit, avoient refusé de prêter le serment de fidélité au Gouvernement actuel : leur exemple avoit été suivi par un très-grand nombre du second Ordre. Le dégoût des Anglicans augmenta, lorsqu'ils virent le presbytérianisme devenir en Ecosse la religion dominante & nationale, & que le Roi Guillaume faisoit

tous ses efforts pour mettre en Angleterre tous les Protestans Dissidens sur le même pied que les Episcopaux. Les nobles frustrés dans leurs espérances, piqués de se voir exclus des charges les plus honorables de la Cour, dont ils voyoient des Hollandois revêtus, comparoient les manieres ouvertes & nobles de Jacques, ses dispositions vertueuses, son amour pour son peuple, avec les qualités peu séduisantes du Prince régnant, & ils étoient honteux de ce qu'ils avoient fait : ils avoient craint Jacques dans sa prospérité, ils le plaignoient sincérement dans son malheur. Le peuple avec cette légereté, à laquelle il est par-tout & toujours livré, ennuyé bientôt d'un Maître étranger, qu'il voyoit entouré d'étrangers à sa Cour, gardé par une armée d'étrangers ; de plus, ne voyant aucune fin à la guerre & aux impôts nécessaires pour la soutenir, soupiroit après un second changement, qui remettroit les choses dans leur ordre naturel : ils voyoient que le regne de Guillaume n'étoit, ni heureux, ni brillant : la guerre d'Irlande, après avoit été trop négligée, fut conduite avec peu de jugement, & terminée sans gloire : il en avoit coûté dix-huit millions sterling à la nation, outre les arrérages dus à l'armée : la flotte, ce boulevard de la nation, étoit dans un état déplorable, réduite à se cacher dans les ports & entre les sables de la Tamise ; c'étoit avoir acheté bien cher l'avantage d'avoir le Stadhouder de Hollande pour Roi. On le sentit vivement, & cependant on ne prévoyoit pas de fin aux maux. Tout tendoit

ſi évidemment à une nouvelle révolution, que le Marquis d'Halifax & d'autres, qui avoient tant contribué à l'établiſſement actuel, déclaroient publiquement, que ſi Jacques vouloit ſe rapprocher des Proteſtans, on ne pourroit le tenir éloigné ſeulement quatre mois. Ils en furent ſi convaincus, qu'ils commencerent à ſe lier avec les Jacobites, & à les flatter d'un rétabliſſement prochain. Les partis différens étoient alors ſi peu attachés à leurs principes politiques, que les Presbytériens en Ecoſſe, à qui le Roi Guillaume avoit donné quelque dégoût, entrerent auſſi-tôt dans un complot contre lui, & les Whigs en Angleterre prirent part à une conjuration pour défaire leur ouvrage. Guillaume les avoit irrités en caſſant ce Parlement, qui, ſous la forme ou le nom de Convention, l'avoit mis ſur le trône, & en voulant étendre la prérogative royale. Les Agens ſubalternes de parti & de faction, qui s'étoient donné tant de mouvement pour Guillaume, s'employoient avec une égale ardeur pour Jacques: le Chevalier Jean Cochran, Ferguſon, Wildman, entretenoient une correſpondance réglée avec la Cour de Saint-Germain: les ſecrets même du cabinet furent trahis par le Comte de Monmouth, & communiqués à Wildman, qui les tranſmettoit à Jacques, du moins on le crut. Le Duc de Bolton, le Marquis de Wincheſter, le Comte de Devonshire, le Lord Montague, furent pareillement ſoupçonnés.

Dalrymple, app. Stuart, papers.

Lettre de Caermarthen à Guillaume, Juin 13 1690.

Marie à Guillaume 1690

Caermarthen à Guillaume, 1690.

Le Comte de Marlborough, peu content de Guillaume, & ſe rappellant peut-être ſes grandes obli-

gations à Jacques, écrivit à ce dernier une lettre,
Jan. 10, 1691. où il exprimoit dans les termes les plus forts son repentir: il demanda pardon au Roi & à la Reine, & l'obtint; il se fit l'agent du Roi Jacques, son chargé d'affaires; il gagna le Comte de Shrewsbury; il intrigua avec Caermarthen (Danby); il promit de
10 Mai, 1691. ramener la Princesse de Danemarck à son devoir; il entreprit en quelque sorte de débaucher l'armée; il pressa le Roi Jacques de faire une descente en Angleterre avec vingt mille hommes. Le Roi ne lui accorda jamais une confiance entiere: il pouvoit pourtant être sincere, du moins il effectua en partie ce qu'il avoit promis La Princesse de Danemarck, excitée par ses avis, & sentant un retour d'affection pour son pere, peut-être aussi poussée par le ressentiment contre le Prince & la Princesse d'Orange, qui la
Déc. 10. 1691. traitoient mal, fit sa paix avec le Roi Jacques, lui demanda humblement pardon de ses fautes, & promit de le joindre aussi-tôt qu'il paroitroit en Angleterre. L'Amiral Russel entra dans les mêmes cabales, & Marlborough exhorta le Roi d'accepter ses offres de service. Godolphin y entra aussi, offrit de
Mém. de Jacques II, 1692. Avis de Marlborough. Mss. 1694. se démettre de sa charge de Trésorier, & la garda par ordre du Roi. Le Marquis de Caermarthen, malgré tout le zele qu'il témoignoit en public pour la révolution, prêtoit l'oreille en secret aux suggestions des Jacobites.

Pendant que les Grands prenoient ainsi d'eux-mêmes des engagemens avec Jacques, ce Prince ne négligeoit pas d'entretenir le zele de ceux d'un or-

dre inférieur. Fergufon ne s'endormoit pas, & de cette Imprimerie fecrete, d'où étoient parties tant d'invectives autrefois contre Jacques, Duc d'Yorck, fe répandoient alors autant d'écrits en fa faveur. Nous apprenons par des pieces originales, qu'il y eut dans ce même temps une confpiration formée par les Jacobites dans la Cité, de s'emparer par furprife de la Tour de Londres, d'attaquer les gardes du Prince & de la Princeffe d'Orange, & de fe faifir de leurs perfonnes. Les mefures fecretes de Jacques, s'étendoient aux délibérations du Parlement, & jufques à la nomination des ferviteurs de Guillaume. Le délai que la Chambre des Communes apporta à donner au Roi régnant, les fubfides demandés en 1692, la facilité avec laquelle l'affaire paffa enfuite, furent l'effet des intrigues des Jacobites; quelques-uns, en refufant tous fecours, voulurent laiffer Guillaume dans l'embarras, & le Royaume expofé à une invafion; d'autres vouloient bien confentir à une taxe fur les Aides, mais c'étoit dans la vue que Jacques pût en jouir après fon retour, fans être chargé de l'odieux de l'avoir établi. Ils entreprirent, fous le mafque de patriotifme, de mettre en caufe les Evêques de Salisbury (Burnet) & de Saint-Afaph, & de les flétrir pour avoir ofé foutenir qu'on pouvoit prêter au Roi Guillaume le ferment de fidélité, comme au Conquérant de l'Angleterre. On voulut dans le même temps éloigner du Miniftere le Marquis de Caermarthen, à qui on ne pouvoit trop fe fier, en le citant en jugement pour avoir eu la témérité de

Voyez le Recueil de Macpherfon.

Mém. de Fergu- son, M. ff. Octob. 1691.

dire, que tant que l'acte *habeas corpus* auroit force de Loi, il seroit impossible de régner sur les Anglois. Jacques devoit décider celui qui le remplaceroit, & il y eut concurrence entre le Marquis d'Halifax & le Comte de Rochester.

En Ecosse, tout étoit encore plus favorablement disposé. Les Montagnards se tenoient toujours prêts à entrer en action : leurs mouvemens, depuis la révolution, avoient été dirigés par le Roi Jacques; ils avoient fait la guerre quand il le leur avoit ordonné, & ce fut lui qui leur ordonna de cesser les hostilités, & de faire une sorte de treve avec le Gouvernement actuel : il y eut un projet d'envoyer dix mille hommes, sur-tout de troupes Irlandoises, sous la conduite du Duc de Berwick & du Comte de Dumbarton, qui devoient aussi être commandées par le Marquis d'Athol, le Comte d'Argyle & le Comte d'Hume, en qualité de Lieutenans-Généraux. Ces Seigneurs consentoient de prendre les commissions du Roi Jacques: le Comte d'Arran, fils aîné du Duc d'Hamilton, l'ami fidele & constant de Jacques, disoit, qu'il répondoit corps pour corps, pour le Marquis d'Athol & pour le Comte d'Argyle.

Telles étoient les dispositions des Grands & du Peuple, tant en Angleterre qu'en Ecosse, vers le temps de l'invasion projettée en 1692. Pour prouver au Peuple que la Religion Protestante ne couroit aucun risque, les Ecclésiastiques, qui avoient refusé de prêter au Prince régnant le serment de fidélité, devoient joindre le Roi à son arrivée, & le suivre

dans sa marche, pour inculquer à tous les devoirs indispensables, qui les lioient à leur Souverain légitime.

Ce fut la connoissance certaine que Louis XIV eut de tous ces mouvemens, qui le détermina à former cette grande entreprise. Après le combat fatal de la Hogue, les pratiques des Jacobites ne discontinuerent pas; ils gagnerent les plus distingués parmi les Nobles, ceux qui avoient été les plus grands ennemis de Jacques : toute la Nation paroissoit dans l'attente de son retour, & le souhaiter. La déclaration que ce Prince publia en 1693, & qui fit tant de peine aux Catholiques & à quelques Royalistes ardens, fut dictée à Mylord Middleton, par les Shrewsbury, les Caermarthen, les Godolphin, les Churchill, par l'Amiral Russel, &c. On peut bien douter de la sincérité de plusieurs d'entr'eux, & de leur degré de zele; mais il est évident qu'ils regardoient le retour du Roi comme possible, même comme probable; qu'à tout événement ils étoient bien aise de prendre leurs précautions, en faisant leur paix avec le Monarque détrôné, & qu'ils n'auroient pas montré beaucoup d'opposition à son rétablissement.

Il paroit certain, que l'Amiral Russel en particulier n'avoit pas cherché à combattre la flotte Françoise. Il avoit fait au Roi Jacques deux propositions, dont il lui laissa le choix : l'une étoit de différer l'invasion jusqu'à l'hiver, disant qu'il profiteroit du délai pour congédier divers Officiers, & donner

leurs places à d'autres, mieux intentionnés pour lui; l'autre, que, si l'on ne vouloit pas remettre la partie, alors il fourniroit à la flotte Francoise le moyen de faire voile en Angleterre, en employant la sienne à faire une descente sur la côte de France; & en effet, il demanda à la Cour de Londres la permission de faire une descente à Saint-Malo, que l'on ne jugea pas à propos, ou qu'on n'osa lui accorder: mais dans toute sa correspondance il ne cessa de prier le Roi Jacques d'empêcher la rencontre des deux flottes, & l'avertit, que, comme Officier & comme Anglois, il ne pourroit se dispenser de faire feu sur le premier vaisseau François qu'il trouveroit, quand même il verroit le Roi sur le tillac. Une circonstance singuliere, ajoute M. Dalrymple, c'est qu'à cette époque Jacques ne se fioit point à la sincérité des gens, sur les assûrances desquels il régloit ses démarches, & que Guillaume se servoit de quelques-uns, dont la dissimulation lui étoit connue. Quand Jacques venoit à considérer combien les informations, qu'il recevoit de Marlborough, étoient exactes, il croyoit que ce Seigneur lui étoit véritablement attaché; mais lorsqu'il réfléchissoit sur la vanité de quelques-unes de ses promesses touchant la révolte de l'armée, il le soupçonnoit d'avoir envie de le trahir une seconde fois. Tantôt il pensoit que les vues de Russel étoient moins de le servir, que de suivre ses principes républicains, & de dégrader la Monarchie dans sa personne; car, il n'étoit jamais content des Déclarations que le Roi projett

projettoit & en demandoit de plus claires, & de plus amples pour la sûreté & la liberté des sujets ; & tantôt il le soupçonnoit de se ménager la double ressource de se faire un mérite auprès de lui, s'il manquoit la flotte Françoise, & de s'en faire un auprès de son rival, s'il la rencontroit. De l'autre côté, nous savons que Guillaume n'ignoroit pas la correspondance de plusieurs de ses Ministres, comme de Shrewsbury & de Godolphin. Voyez *les Mémoires de Dalrymple & de Macpherson, avec les Lettres originales, qu'ils ont publiées comme pieces justificatives.*



N°. 4.

Mort & caractere du Roi Jacques II.

LE Roi pardonna publiquement à tous ses ennemis. Un peu avant que d'expirer, il nomma à haute voix le Prince d'Orange, la Princesse de Danemarck & l'Empereur, & dit qu'il desiroit qu'ils en fussent informés. Il avoit souvent déclaré, qu'il devoit plus au Prince d'Orange qu'à tout le monde ensemble. Le Roi de France le vint voir plusieurs fois pendant sa maladie, & descendit toujours à la porte du château, sans faire entrer son carrosse dans la cour ; dans sa troisieme visite, il déclara qu'il reconnoîtroit le Prince de Galles pour Roi d'Angleterre. Il avoit long-temps hésité : Monseigneur le Dauphin, Monseigneur le Duc de Bourgogne, &, en général, tous

les Princes étoient bien décidés, & disoient que ce seroit manquer à la dignité de la Couronne de France, de ne pas reconnoître ce titre dans le Prince de Galles. Sa Majesté instruisit premiérement la Reine, & ensuite le jeune Prince de ses intentions; puis s'approchant du lit du Roi, il dit: *Monsieur, je viens savoir comment Votre Majesté se trouve aujourd'hui.* Le Roi Jacques ne l'entendit pas & ne fit pas de réponse; sur quoi un de ses serviteurs l'ayant averti que le Roi de France étoit là, il dit: *Où est-il?* Le Roi dit aussi-tôt: *Je suis ici, & je viens savoir comment vous vous trouvez?* Le malade le remercia de toutes ses faveurs; le Roi l'interrompit, en disant: *Ce que je fais est peu de chose, ce que je vais vous apprendre est de plus grande conséquence.* Tout le monde commençoit à sortir de la chambre, lorsque le Roi dit: *Que personne ne se retire. Je viens, Monsieur, pour vous dire, que, lorsqu'il plaira à Dieu de vous retirer de ce monde, je prendrai votre famille sous ma protection, & traiterai votre fils, le Prince de Galles, de la même maniere que je vous ai traité, & le reconnoîtrai pour Roi d'Angleterre, comme il le sera alors véritablement.* Tous ceux qui étoient présens, François & Anglois, fondirent en larmes à l'instant: quelques-uns se jetterent aux pieds de Sa Majesté; d'autres, par des gestes, infiniment plus expressifs que les paroles, témoignerent leur sensibilité & la vivacité de leur reconnoissance pour une résolution si généreuse. Le Roi en fut si ému qu'il pleura lui-

même : le malade, pendant cette scène attendrissante, faisoit des efforts inutiles pour parler & se faire entendre : Sa Majesté Très-Chrétienne prit congé de lui, & s'en alla. En montant dans sa voiture, il appella l'Officier qui étoit de garde, & lui ordonna de faire, après la mort du Roi, le même service auprès du fils qu'il avoit fait auprès du Roi, & de lui rendre les mêmes honneurs.

Le jour suivant, le Roi d'Angleterre se trouva mieux, & l'on permit au Prince de Galles de le voir : comme on s'étoit apperçu que le Roi ne voyoit jamais son fils sans une grande émotion, que l'on jugeoit pouvoir être préjudiciable à sa santé, cette permission ne lui étoit accordée que rarement. Aussitôt que le jeune Prince parut dans la chambre, le Roi étendit ses bras pour l'embrasser, & lui dit : *Je ne vous ai pas vu depuis que Sa Majesté Très-Chrétienne a été ici, & a promis de vous reconnoître après ma mort. J'ai envoyé Mylord Middleton à Marly pour la remercier.* Le lendemain, ses forces diminuerent considérablement ; il eut des convulsions ou tremblemens continuels dans les mains, & le jour suivant, (un Vendredi 16 Septembre) il expira.

Il étoit un peu au dessus de la taille moyenne, bien fait, très-fort & nerveux ; il avoit le visage un peu long, le teint clair, & une physionomie ouverte & douce. Son port extérieur étoit un peu contraint & roide, ce qui rendoit son abord moins gracieux que courtois & obligeant. Il étoit affable,

d'un accès facile, & ne fut jamais cérémonieux, quoique personne ne connût mieux que lui l'étiquette, & ne l'observât plus ponctuellement lorsqu'il le falloit. Dans sa conversation, il cherchoit moins à s'exprimer avec élégance qu'à convaincre par de bonnes raisons: &, ayant un peu d'embarras dans la langue, son discours avoit plus de solidité que de grace. Il avoit en horreur la duplicité du Courtisan; il étoit fidele dans ses professions d'amitié, & ne trompoit jamais par de vaines espérances ceux qu'il ne pouvoit servir. Il étoit d'un tempérament vif & colere; mais, dans les dernieres années de sa vie, sa vertu l'avoit entiérement subjugué, &, dans sa jeunesse, il ne lui fit jamais commettre des actions indignes de son rang: son feu & sa vivacité n'éclaterent guere que dans les combats. A l'égard de ses ennemis personnels, il n'eut jamais la foiblesse de les flatter, toujours assez de générosité pour leur pardonner, & communément assez de prudence pour ne s'y pas livrer. Il faut pourtant convenir que, dans le temps où il étoit plus essentiel pour lui de suivre invariablement ces principes de conduite, il donna sa confiance à quelques personnes qui l'avoient déjà trahi, & il éprouva, par une malheureuse expérience, que sa clémence & ses bienfaits n'étoient pas capables de les changer.

Il aimoit l'exercice, particuliérement la promenade & la chasse: ces divertissemens cependant, ni aucun autre plaisir, ne le détournerent jamais de ses occupations plus sérieuses. Son application aux

affaires fut telle, dans tout le temps de sa vie, qu'elle sembloit être le principal de ses amusemens: ce fut dans sa plus grande jeunesse, durant son exil, dans le temps qu'il n'avoit pas de demeure fixe, qu'il suivoit les camps, qu'il vivoit dans la plus grande dissipation, exposé aux séductions de tout genre; ce fut, dis-je, dans ce temps qu'il commença ces Mémoires de sa vie, qu'il a depuis continués jusqu'à sa mort: aucun autre Souverain n'a jamais laissé un Recueil aussi complet des événemens arrivés dans le siecle où il a vécu.

Le Roi Charles II trouva toujours un lui un frere affectionné, un conseiller sincere & fidele, un sujet soumis: il n'en prit jamais de l'ombrage, chose rare entre deux freres, dans les conjonctures surtout où ils se trouverent, & dans une Cour remplie d'esprits remuans & factieux. On a remarqué que tant d'infortunes, tant de cuisans chagrins, dont sa vie a été remplie, ne lui ont jamais arraché une larme; il n'en a versé qu'une fois en sa vie, & ç'a été à la mort d'un frere, qui lui ouvroit l'héritage de trois Royaumes.

Il fut toujours bon mari, malgré quelques égaremens de sa jeunesse; dans ses dernieres années surtout, il répara pleinement ses torts par l'affection la plus tendre & la plus constante pour la Reine, & par son respect pour son mérite & ses vertus. Il fut le meilleur des peres, quoique peu fortuné dans quelques-uns de ses enfans; le meilleur maître, quoique toujours très-mal servi; l'ami le plus conf-

tant, quoique jamais Roi en ait moins trouvé dans ses besoins. Lorsqu'à son retour de Salisbury il apprit que la Princesse Anne s'étoit aussi éloignée, il parut pénétré de la douleur la plus vive d'un tel traitement de la part d'une fille chérie; néanmoins, oubliant aussi-tôt l'indignité d'une telle conduite & le préjudice qui devoit en résulter pour ses affaires, il ne témoigna plus que des alarmes pour sa santé, & de la crainte qu'un voyage, entrepris dans le temps d'une grossesse avancée, ne lui occasionnât une fausse couche. Il fut toujours sourd aux avis, qui lui furent donnés contre son Ministre Sunderland & d'autres Serviteurs, parce que leur ayant pardonné leurs fautes passées, les ayant comblés d'honneurs & de bienfaits, ayant même sauvé la vie à quelques-uns, la droiture de son ame ne lui permettoit pas d'entretenir la moindre suspicion de leur infidélité; ils purent ainsi vendre & trahir à leur aise un maître, qui ne pouvoit pas mal penser d'eux: ses vertus furent le piége où ils le prirent; la défiance & les atrocités d'un tyran l'auroient sauvé; sa clémence, sa douceur, sa confiance, furent sa ruine; & il pouvoit dire avec César: *Mene bos servasse, ut essent qui me perderent?*

Il parvint au Trône, âgé de plus de cinquante ans, avec toutes les connoissances, toute l'expérience, toutes les qualités & toutes les vertus propres à rendre son regne illustre & son peuple heureux, si le malheur des temps, la jalousie de Religion, & l'ambition de quelques Grands n'en avoient

empêché l'effet. Il étoit capable de commander lui-même son armée & sa flotte. Sa jeunesse avoit été employée dans un continuel exercice des armes: depuis l'âge de neuf ans, qu'il se trouva avec son pere à la bataille d'Edgehill, jusqu'à l'âge de vingt sept qu'il rentra avec son frere en Angleterre, il avoit fait le métier de la guerre sous les deux plus grands Capitaines du temps, le Prince de Condé, & le Maréchal de Turenne. Le premier avoit une si haute idée de son courage, qu'il disoit que, s'il y avoit un homme au monde qui ne connût pas la peur, c'étoit le Duc d'Yorck; & le second lui portoit une affection si tendre, qu'ayant eu connoissance d'un projet de descente en Angleterre, il ne balança pas à lui offrir du secours pour en assurer la réussite. Sa valeur, qui avoit fait honneur à sa Nation parmi les Etrangers, fut employée, après son retour, avec utilité dans la guerre contre les Hollandois, où il montra la plus grande intrépidité: il s'en servit ensuite pour se soutenir dans cette persécution longue & cruelle, qu'il essuya de la part des factieux d'Angleterre, pour cause de sa Religion; les plus furieux assauts ne purent ébranler sa constance.

Il avoit une réputation bien établie de véracité, de justice, d'amour pour ses peuples, comme d'attachement pour leurs véritables intérêts, d'économie & d'application aux affaires; & cette opinion fut confirmée dans tous les esprits, par ses discours à son Conseil & à son Parlement.

Jamais Roi ne monta ſur le Trône avec un applaudiſſement plus général, & jamais la Nation ne fut plus heureuſe que de ſon temps. Il la fit jouir de toutes les douceurs & des avantages de la paix, & donna tous ſes ſoins à protéger & à étendre le Commerce. Cette réſolution d'éviter toute guerre, autant qu'il ſeroit poſſible, ne l'empêcha pas de mettre l'armée & la flotte ſur un pied plus reſpectable qu'elles n'avoient jamais été; de garnir les ports & les magaſins de tout ce qui eſt néceſſaire pour l'entretien d'une Marine formidable; de remplir les Forteresſes d'armes & de toutes ſortes de munitions: & ſon économie fut telle, que, ſans avoir recours à de nouveaux ſubſides Parlementaires, ce qui avoit été accordé pour la liſte civile lui ſuffit pour cela; &, quoiqu'il fût obligé de faire des dépenſes extraordinaires, quand il ſe vit menacé d'une invaſion, il laiſſa néanmoins 150000 livres ſterling dans l'Echiquier, & 400000 livres d'arrérages à recevoir.

Pourquoi donc ce Roi a-t-il été dépoſſédé après ſeulement quatre ans de regne? Il l'a été pour des cauſes, qui ne contrediſent en rien tout ce que nous venons de dire. On peut même aſſûrer qu'il l'a été ſans avoir encouru la haine de ſes ſujets. S'il étoit reſté parmi eux, ils ne ſe ſeroient probablement jamais portés à aucun outrage contre ſa perſonne; il n'étoit pas poſſible de ne pas reſpecter ſa vertu & la droiture de ſes intentions. La grande & la principale cauſe de ſon détrônement a été le refus conſtant qu'il a fait d'entrer dans la ligue d'Ausbourg, &

de feconder l'animofité de l'Empereur, du Roi d'Efpagne, du Prince d'Orange & d'Innocent XI contre Louis XIV. Il réfifta, parce qu'il crut qu'il n'étoit pas de la juftice de faire la guerre à un Prince fon parent & fon allié, & contre qui, ni lui, ni fon peuple n'avoient aucuns griefs, & parce qu'il regarda toujours la guerre comme le plus grand fléau d'une Nation. Ce refus engagea toutes les Puiffances liguées contre Louis XIV, à concourir, finon directement à fon expulfion, du moins à une entreprife pour le contraindre à entrer dans la ligue. Le Prince d'Orange qui fe voyoit bien près du trône par le droit de fa femme, & qui avoit depuis longtemps des vues d'ambition, fe chargea avec plaifir d'être l'exécuteur de leur volonté : fans fon invafion, les mécontentemens de fes fujets n'auroient pas opéré fon détrônement, comme fans les mécontentemens de la Nation, on n'auroit pas penfé à l'invafion.

Il y avoit donc des mécontentemens, & c'eft la feconde caufe de fon malheur. Ces mécontentemens ne venoient pas d'aucun acte de cruauté, ou d'injuftice, ou d'infraction aux loix fondamentales; ils étoient occafionnés par ce qu'on appelloit fa *bigoterie.* Il étoit fincérement attaché à la Religion Catholique, & il la regardoit comme la feule véritable; il avoit beaucoup fouffert durant le regne de fon frere, pour fe maintenir dans le droit de la profeffer; étant monté fur le trône, il crut pouvoir faire célébrer l'Office dans fa Chapelle Royale, fuivant

le rit Romain, avec toute la solemnité & toute la pompe qui convenoient au lieu. Il crut aussi, qu'il étoit de sa dignité de vivre en correspondance avec le Pape, Chef de sa Religion, comme faisoient tous les autres Rois Catholiques ; d'avoir un Ministre auprès de lui, d'en recevoir un de sa part. Il crut devoir tirer ses sujets Catholiques de l'oppression où ils étoient, & suspendre en vertu de sa prérogative Royale les Loix Pénales, portées autrefois contr'eux : il permit donc à quelques Catholiques de porter les armes dans ses troupes ; il en introduisit d'autres dans ses Conseils, en les dispensant du serment du Test : il ne persista dans cette pratique, qu'après un jugement du Banc du Roi, la Cour de Justice la plus accréditée, qui décida qu'il avoit le pouvoir dispensatif des loix Pénales ; jugement qui fut confirmé par le Chancelier & les douze Juges d'Angleterre, qui sont les interpretes des Loix. Il entreprit d'aller plus loin, & d'établir la liberté de conscience en faveur de presque tous les Diffidens : il y fut décidé, non-seulement par l'intérêt de sa Communion, mais parce que cette Loi lui parut juste en elle-même, la seule capable de réunir les esprits, & de les faire vivre en paix, d'augmenter les forces de l'Etat, en faisant concourir tous les bras au bien général, & à donner de la vigueur au commerce. En effet, la Déclaration fut reçue avec de grands témoignages de joie par les Presbytériens, & on en vit revenir en Angleterre des essains, qui s'étoient expatriés pour cause de Religion, & avoient

porté les Manufactures de laine à Leuwarden, à Lunenbourg & dans la Frise. On sait l'opposition qu'il trouva de la part de l'Eglise Anglicane, & comment il procéda par des voies juridiques.

Voilà à peu près à quoi se réduisent les entreprises, qu'on a tant reprochées à cet infortuné Monarque, & qui ont tant alarmé la Nation. Aussi y a-t-il apparence, que même les Protestans zélés seroient revenus de leurs terreurs, si l'ambition de quelques Grands ne se fût point mêlée à la Religion. Ceux-ci s'imaginerent, que les Catholiques Romains alloient absorber toutes les charges du Royaume, & détourner sur eux toutes les graces du Prince; qu'en peu de temps on ne verroit qu'eux dans les emplois considérables; que les Protestans en seroient exclus, & que les choses viendroient à un point, qu'il ne leur resteroit d'autre parti à prendre, que de se faire Catholiques, ou de vivre en hommes privés dans leurs maisons: c'est l'unique raison qu'apporte la Duchesse de Marlborough dans ses Mémoires, pour colorer la trahison de son mari & de ses consors; & il faut convenir que le Roi, dans son grand zele pour sa Religion, & entraîné par les conseils de Milord Sunderland, du Pere Peters & autres, ne donna que trop de sujets à ces alarmes.

On a coutume de reprocher au Roi Jacques, de n'avoir pas donné bataille au Prince d'Orange, avant que de quitter l'Angleterre, & d'avoir trop tôt abandonné la partie deux ans après en Irlande. Le Roi

lui-même dans ses Mémoires, se reproche d'avoir cédé trop facilement dans cette derniere occasion aux instances unanimes de ses Généraux, tant François, qu'Anglois ou Irlandois; mais ce n'étoit pas certainement par défaut de courage; c'étoit plutôt, comme il le dit, dans la vue de profiter des circonstances favorables pour faire une descente en Angleterre. A l'égard de sa conduite lors de l'invasion du Prince d'Orange, elle étoit évidemment forcée. La désertion non prévue de tous ses serviteurs les plus favorisés, de ses parens, de ses enfans, déconcerterent toutes ses mesures, & ne lui laisserent pas d'option: s'il s'étoit approché davantage du camp ennemi, il auroit vu les désertions se multiplier. Lorsque le Sénat de Rome porta contre César ses derniers décrets, & arma Pompée & les Consuls d'un pouvoir absolu, prévoyoit-il, pouvoit-il prévoir que Pompée, qui avoit une armée de Vétérans, qui avoit ordonné des levées par toute l'Italie, seroit obligé d'abandonner Rome & l'Italie même à son ennemi, & de se sauver en Grece avec tous les Grands de la République, & cela en moins de deux mois de temps? Labienus auroit-il déserté son Général, s'il l'avoit pu prévoir? Non certainement, & s'ils n'ont pas fait ferme contre l'ennemi de l'Etat, ce n'a pas été défaut de courage: l'affection des peuples pour César dans le nord de l'Italie, le peu de zele pour Pompée & le Sénat dans les parties plus méridionales, confondirent tous leurs projets; & César, parti de

Ravenne avec une ſeule légion, ſe trouva maître de tout ſans coup férir.

N°. 5.

Mort du Prince d'Orange, & ſon caractere.

GUILLAUME III. de Naſſau, Prince d'Orange, mourut le 8 Mars 1701, vieux ſtyle, (19 Mars 1702, nouveau ſtyle,) dans la cinquante-deuxieme année de ſon âge, dont il avoit régné treize ans en Angleterre. Deux jours auparavant, il avoit donné une commiſſion pour paſſer l'acte d'*abjuration*, ou d'excluſion de Jacques III; mais, ſe trouvant ſi foible qu'il ne pouvoit ſigner ſon nom, il appliqua une empreinte préparée à cet effet, en préſence du Lord, Garde des Sceaux, & des *Clercs* ou Secrétaires du Parlement. Le Comte d'Albemarle, arrivant de Hollande, conféra en particulier avec lui ſur la ſituation des affaires du Continent; ce que le Roi reçut avec une grande froideur, & lui dit: *Je tire vers ma fin.* Le ſoir, il remercia le Docteur Bidloo de ſes ſoins, & lui dit: *Je ſais que vous, & les autres habiles Médecins, avez fait tout ce que votre art pouvoit vous enſeigner pour me ſecourir; mais tout eſt inutile, & je me ſoumets.* Il fut aſſiſté à la mort par l'Archevêque de Cantorbery (Teniſon) & l'Evêque de Salisbury (Burnet), qui lui adminiſtrerent le Sacrement. Les Lords du Conſeil-Privé étoient dans l'appartement voiſin avec pluſieurs Seigneurs, aux-

Smollet, Hiſtoire d'Angleterre.

quels il parla en peu de mots. Il remercia le Lord Overkirk de ses longs & fideles services; donna au Lord Albemarle (Keppel) la clef de son cabinet & de son secrétaire, en lui disant, *qu'il savoit ce qu'il en devoit faire.* Il demanda le Comte de Portland (Bentinck;) mais, ayant perdu la parole avant l'arrivée de ce Seigneur, il lui prit la main, & la mit contre son cœur avec les marques de la plus tendre affection.

Il étoit de moyenne taille, le corps mince, & d'un tempérament délicat, sujet à l'asthme, & incommodé d'une toux continuelle depuis son enfance. Il avoit le nez aquilin, les yeux étincelans, le front élevé, avec un air de réserve & de gravité.

Hume, Hist. des Stuarts.

Il naquit à la Haye en 1650, & eut, par les soins de de Witt, Pensionnaire de Hollande, une excellente éducation. (D'autres ont écrit qu'il avoit eu une éducation très-négligée.) Ce Ministre de la République disoit, qu'en formant le jeune Prince aux affaires, il se proposoit de le rendre capable de servir son pays, s'il arrivoit que des conjonctures imprévues jettassent un jour l'administration entre ses mains. Cette conjoncture arriva en 1672. Louis XIV, ligué avec Charles II, ayant porté la guerre à l'improviste jusques dans le cœur de la Hollande, le Prince d'Orange fut élu, à l'âge de vingt-deux ans, Capitaine-Général des forces de la République, & Amiral de leur flotte. Les de Witt sont massacrés, la faction

Françoise écrasée, l'Edit perpétuel révoqué, le Prince d'Orange créé Stadhouder avec les mêmes prérogatives que ses ancêtres.

„ Tout ce que les efforts de l'ambition & de la „ prudence humaine peuvent préparer pour détruire „ une Nation, Louis XIV l'avoit fait: il n'y a pas, „ chez les hommes, d'exemple de petite entreprise „ formée avec des préparatifs plus formidables. " Le Roi eut sur pied, pendant cette guerre, au moins cent cinquante mille hommes; les Puissances voisines, par un aveuglement étrange, le secondoient dans son entreprise, & fournissoient entre trente & quarante mille hommes de plus. La République de Hollande néanmoins ne fut pas détruite, elle ne perdit pas une seule ville; & cette guerre, d'un autre côté, en procurant la destruction du parti de Louvestein & l'élévation du Prince d'Orange, en indisposant toutes les Puissances & tous les peuples contre Louis XIV, fut la vraie cause de toutes ses humiliations subséquentes, comme aussi de la ruine de la Maison de Stuart, qui concourut avec lui dans cette funeste invasion. C'est une grande leçon pour les Princes: il y en a tant d'autres de ce genre, sans sortir de l'Histoire de notre temps! Voltaire.

On voit, dans les Histoires générales, ce que le Prince d'Orange fit dans cette crise pour détacher l'Angleterre de l'alliance de la France, & pour liguer contre elle toutes les Puissances de l'Europe: on y trouve aussi ses exploits militaires, dont M. de

Feuquieres a fait une censure si rigoureuse, & peut-être si juste. Cette guerre finit, en 1678, par le Traité de Nimegue, conclu le 10 Août contre le gré du Prince d'Orange ; puisque quatre jours après, le 14 du même mois, il attaqua le Maréchal de Luxembourg à Saint-Denys près de Mons, & engagea un combat sanglant & opiniâtre, se faisant un jeu de sacrifier inutilement un très-grand nombre de braves gens. Il ne pouvoit ignorer la signature du Traité ; car M. de Luxembourg, qui ne devoit pas être mieux instruit de ce qui se passoit à Nimegue que le Stadhouder de Hollande, en avoit eu la nouvelle : on crut, dans le temps, qu'il en avoit une copie dans sa poche ; on a écrit même, qu'il ne le nioit pas, & que, lorsqu'on lui reprocha une telle conduite, il répondit froidement, *qu'il n'avoit pu se refuser cette derniere leçon de son métier.*

Il avoit épousé, l'année d'auparavant, la Princesse Marie, fille du Duc d'Yorck, depuis Jacques II. La hauteur, avec laquelle il en fit la demande, fut généralement remarquée. Il se lia aussi-tôt avec tous les factieux d'Angleterre, & il fomenta tous les troubles qu'il y eut pendant le regne de Charles II, dans la vue de lui succéder, en faisant exclure le Duc d'Yorck, & même dans l'espérance d'attirer à lui, dès ce moment, toute l'autorité, en forçant le Roi à une dépendance servile de son Parlement. Après la mort de Charles, il encouragea le Duc de Monmouth & le Comte d'Argyle dans ces entreprises

témé-

téméraires, qui les conduisirent sur l'échafaud. On voit tout cela dans les Mémoires de M. le Comte d'Avaux. On y peut voir aussi la continuation de ses intrigues sous Jacques II, & toutes les mesures qu'il prit en Hollande pour avoir une armée, une flotte, & l'argent nécessaire pour l'invasion de l'Angleterre. Tout cela prouve qu'il étoit grand *Politique*.

Le reste de sa vie est assez détaillé dans les Mémoires du Maréchal de Berwick. Il continua d'être presque toujours malheureux à la guerre, au point que le Parlement d'Angleterre, en 1712, en complimentant Milord Marlborough sur ses succès, le remercia *d'avoir réparé l'honneur de la Nation Angloise*. Ce que nous allons ajouter, sera donc pour faire connoître plus à fond son caractere & ses mœurs.

„ Ce Prince, dit M. de Voltaire, nourrissoit sous
„ le flegme Hollandois une ardeur d'ambition & de
„ gloire, qui éclata toujours dans sa conduite, sans
„ s'échapper jamais dans ses discours. Son humeur
„ étoit froide & sévere, son génie actif & perçant.
„ Son courage, qui ne se rebutoit jamais, fit sup-
„ porter à son corps foible & languissant des fati-
„ gues au dessus de ses forces. Il étoit valeureux
„ sans ostentation (a), ambitieux, mais ennemi du
„ faste; né avec une opiniâtreté flegmatique, faite
„ pour combattre l'adversité; aimant les affaires &

(a) Il paroît par ces Mémoires que l'on ne convenoit pas de sa bravoure.

„ la guerre; ne connoiſſant ni les plaiſirs attachés „ à la grandeur, ni ceux de l'humanité ; enfin, preſ- „ qu'en tout l'oppoſé de Louis XIV. " Il eut la gloire de jouer pendant trente ans le perſonnage le plus diſtingué de toute l'Europe, ſi on excepte Louis XIV. Il mit ſa félicité à contrecarrer ce Monarque, qu'il haiſſoit perſonnellement. Mais c'eſt à peu près à quoi ſe ſont réduites toutes ſes jouiſſances. Il n'eſtimoit, ni n'aimoit les Anglois, & s'embarraſſoit même fort peu de leur cacher ſes ſentimens : auſſi par un juſte retour, étoit-il peu eſtimé & aimé de ſes nouveaux ſujets. On peut voir dans toutes les Histoires du temps les mortifications qu'il eſſuya de leur part, lorſqu'après la paix de Ryſwick, on licentia la moitié des troupes contre ſon avis (& véritablement contre toute bonne politique, à cauſe de la mort prochaine & prévue du Roi d'Eſpagne), & lorſqu'on conclut malgré ſes ſollicitations au renvoi même de ſes Gardes Hollandoiſes. Il en conçut tant d'indignation, qu'après deux ou trois tours dans ſa chambre, les yeux fixés en terre, il s'arrêta, & dit : „ Pardieu, ſi j'avois un fils, elles ne me quit- „ teroient pas ". M. Dalrymple atteſte ce fait. On aſſûre auſſi qu'il prit la réſolution d'abandonner le Gouvernement, & qu'il avoit déjà écrit une harangue qu'il devoit prononcer aux deux Chambres, pour leur déclarer cette intention, mais qu'il en fut détourné par ſes Miniſtres & ſes Confidens. Auſſi paſſoit-il le plus ſouvent qu'il pouvoit à la Haye, pour

se consoler des chagrins qu'on lui donnoit à Londres : on a dit qu'il n'étoit que Stadhouder en Angleterre, & qu'il étoit Roi en Hollande.

Il eut toujours en Hollande un crédit absolu, parce que la populace l'idolâtroit, & qu'il prit toujours un soin particulier de faire nommer ses créatures à toutes les places. Après sa mort, le parti des zélés Républicains, à qui sa mémoire étoit odieuse, prit le dessus. Ils blâmoient d'une commune voix son humeur sombre, cachée, avare & nullement bienfaisante. Ils lui reprochoient de n'avoir usé des prérogatives, qui lui avoient été cédées par la République, que pour l'extinction de la liberté ; d'avoir travaillé toute sa vie à l'abaissement des anciennes familles du pays, & d'avoir introduit à leur préjudice dans la Magistrature des gens nouveaux, & sortis de peres inconnus ; d'avoir exclus ses compatriotes des emplois militaires, pour y placer des réfugiés François & d'autres étrangers, qui lui fussent uniquement dévoués. L'acharnement des Républicains contre la mémoire de ce Prince parut sensiblement par la permission qu'ils donnerent à leurs Comédiens d'Amsterdam & de la Haye, de le jouer publiquement sur leurs Théatres, travesti en tyran, dans une Tragédie allégorique, intitulée *Engelstant*; aux représentations de laquelle les Magistrats, la Bourgeoisie & les Païsans même, accoururent à l'envi. On y peignoit des plus noires couleurs, le Prince,

Relation MSS. de la Bliniere, dans le Supplément aux Mémoires de Torcy.

d'un naturel si sauvage, qu'il n'avoit, ni dans les grandes, ni dans les petites choses les procédés d'un Gentilhomme; & qu'elle pourroit remplir un volume du récit de ses brutalités. La Princesse de Danemarck crut devoir le féliciter sur la prise de Namur, le succès le plus éclatant qu'il ait eu dans toutes ses campagnes: elle lui adressa une lettre humble & remplie de complimens; il ne lui en accusa pas seulement la réception. Quand il fut question de faire la maison du Duc de Glocestre, il dit à la Princesse sa mère, qu'elle auroit la nomination de toutes les places, à l'exception de celles des Gouverneurs & des Précepteurs; & après qu'elle eut pris des engagemens, il voulut retracter sa promesse, & il fallut employer le crédit de Milord Albemarle, pour lui faire entendre raison: il nomma toutefois à trois des charges, trois personnes qui avoient été de la Maison de la feue Reine, uniquement pour épargner un peu d'argent, & n'eut pas d'autre motif pour se porter à une action si basse. Enfin, lorsque le Duc de Glocestre mourut, il envoya un ordre par le retour du courier, de congédier à l'instant toute sa maison, & il fallut des sollicitations pour l'engager à laisser aux Officiers seulement un quartier de leurs gages.

Mémoires de la Duchesse de Marlborough. *Ibid.* *Ibid.*

On ignore où M. de Voltaire peut avoir lu que le Roi Jacques vivoit à Saint-Germain d'une pension de 70000 liv., que la Reine Marie lui faisoit. Il n'est pas possible d'ajouter foi à cette anecdote. M. de

Voltaire nous dit lui- même que Louis XIV pourvoyoit à tous les besoins de son allié détrôné avec la plus grande magnificence. Le Roi Jacques auroit-il voulu consentir à recevoir une somme si modique, de sa fille usurpatrice de son trône, lui qui croyoit qu'elle avoit conseillé au Prince d'Orange son mari, de l'arrêter & de le mettre à la Tour de Londres? Le Prince d'Orange y auroit-il consenti? Lui qui, pour se faire donner par le Parlement une augmentation de 100000 livres sterling, insinuoit aux uns qu'il ne pouvoit se dispenser d'allouer 50,000 liv. pour la Maison du Duc de Glocestre, qui avançoit en âge; aux autres, qu'il falloit accorder pareille somme à la Reine d'Angleterre, femme de Jacques II; & qui néanmoins, après avoir obtenu cette addition à la liste civile, n'a jamais donné un sol de cet argent à la Reine d'Angleterre, & fit rester le Duc de Glocestre entre les mains des femmes plus long-temps que de coutume, & ne lui alloua dans la suite que 15000 liv. pour sa Maison, sur lesquelles il refusa d'avancer un quartier, pour meubler les appartemens du jeune Prince, & lui acheter de la vaisselle. La Duchesse de Marlborough a attesté ces faits, de son vivant, à la face de la nation. (Voyez ses Mémoires). M. Dalrymple dit: Qu'il a vu
„ une lettre originale de Milord Portland au Roi
„ Guillaume, écrite après la paix de Riswick, dans
„ laquelle il lui fait savoir, que se conformant à
„ ses ordres, il avoit offert au Roi Jacques une

„ pension annuelle de 50,000 livres sterling ". Il s'agissoit apparemment dans cette lettre des 50,000 liv. qui devoient être payées pour le douaire de la Reine, & que le Prince d'Orange retint, parce que le Roi Jacques refusa de sortir de France. Il pardonna aisément à son beau-pere de lui avoir fourni ce prétexte, tel quel, de garder l'argent. Il est vrai, ce Prince-là étoit en tout l'opposé de Louis XIV.

On n'entreprendra pas de peser les avantages & les désavantages qui ont résulté pour la nation Angloise de la RÉVOLUTION, dont il a été l'auteur. Les conséquences s'étendront à tous les siecles à venir, & qui peut percer une suite infinie de successions politiques: „ Soit qu'il pensât réellement, dit „ M. Smollet avec d'autres Ecrivains très accrédités, „ que les intérêts du Continent & ceux de la Gran-„ de-Bretagne fussent inséparables; soit qu'il n'eût „ en vue que d'engager l'Angleterre dans la Confé-„ dération comme une alliée utile pour sa patrie; „ il est certain qu'il embarrassa ses Royaumes dans „ des guerres étrangeres, qui devoient probable-„ ment entraîner leur ruine. Pour suivre son objet „ favori, il ne se fit aucun scrupule d'employer „ tous les moyens de corruption, qui altérerent tota-„ lement les mœurs de la nation: il procura la „ Sanction Parlementaire à une armée toujours exis-„ tante; ce qui semble à présent être devenu par-„ tie de la Constitution: il introduisit la pratique „ pernicieuse d'emprunter sur des fonds éloignés;

„ ce qui ne pouvoit manquer de former une multitude d'usuriers, de courtiers, d'agioteurs, qui alloient chercher leur proie jusques dans les parties les plus intérieures de leur patrie, qu'ils dépouilloient de leurs esprits vivifians; il chargea la nation d'une dette toujours grossissante, & y introduisit un systême de politique propre à la jetter dans la misere & le désespoir, & à la conduire à sa destruction ".

N°. 6.

Portrait du Duc de Marlborough.

C'EST ici le lieu de dire un mot de Mylord Churchill, Duc de Marlborough, qui va jouer un si grand rôle: ce que nous en dirons sera presqu'entiérement pris d'un MſT. intitulé, *la Cour d'Angleterre*, écrit en 1702, avant qu'il eût commandé les armées, & où le portrait suivant de ce Seigneur est attribué au Duc de Shrewsbury.

„ Jéan Churchill, Duc de Marlborough, Capitaine Général des troupes d'Angleterre, est fils du Chevalier Baronet Vincent Churchill, d'une bonne famille. La passion du Duc d'Yorck pour sa sœur, (dont il eut le Duc de Berwick & d'autres enfans) l'introduisit à la Cour, où la beauté de sa personne & ses manieres obligeantes gagnerent tellement la Duchesse de Cleveland, mai-

„ treſſe de Charles II, qu'elle l'y établit ſolide-
„ ment. Il accompagna le Duc d'Yorck, lorſqu'il fut
„ envoyé en Ecoſſe, & fut fait Lord ſous le titre
„ de Lord Aymouth, & bientôt après Baron d'An-
„ gleterre ſous le titre de Lord Churchill.

„ A l'avénement du Roi Jacques à la Couronne,
„ il continua d'être un de ſes favoris, fut fait Mem-
„ bre du Conſeil & Major-Général de l'armée ;
„ mais le progrès rapide du Papiſme le choqua :
„ ſon amour pour ſa patrie contrebalança ſa re-
„ connoiſſance pour les faveurs du Roi Jacques,
„ & le détacha de la perſonne de ce Prince,
„ pour l'attacher aux intérêts de ſon pays ; ce
„ qu'il marqua dans une lettre au Roi, où il juſ-
„ tifia ſa conduite, apportant les mêmes raiſons
„ que Brutus avoit autrefois employées contre Céſar.

„ Il contribua plus que perſonne à engager les
„ Officiers de l'armée dans la cauſe du Prince
„ d'Orange, & il fut fait à l'avénement de ce
„ Prince au trône, Comte de Marlborough, &
„ Capitaine Général de l'armée, dans lequel poſte
„ il ſervit quelques années avec l'affection géné-
„ rale des troupes. A l'occaſion d'un différend ſur-
„ venu entre le Roi & lui, qui eſt encore un
„ myſtere pour le public, il fut dépouillé de tous
„ ſes emplois ; la Princeſſe de Danemarck encou-
„ rut la diſgrace du Roi & de la Reine ſa ſœur,
„ pour avoir refuſé de l'abandonner & la Com-
„ teſſe ſa femme. Vers la fin du regne de Guil-

„ laume, il rentra en faveur, fut fait Gouverneur „ du Duc de Glocestre, un des Lords Justiciers „ & Plénipotentiaire en Hollande.

„ A l'avénement de la Reine Anne, il fut fait „ Capitaine Général de toutes les forces, Duc, & „ Chevalier de l'Ordre de la Jarretiere.

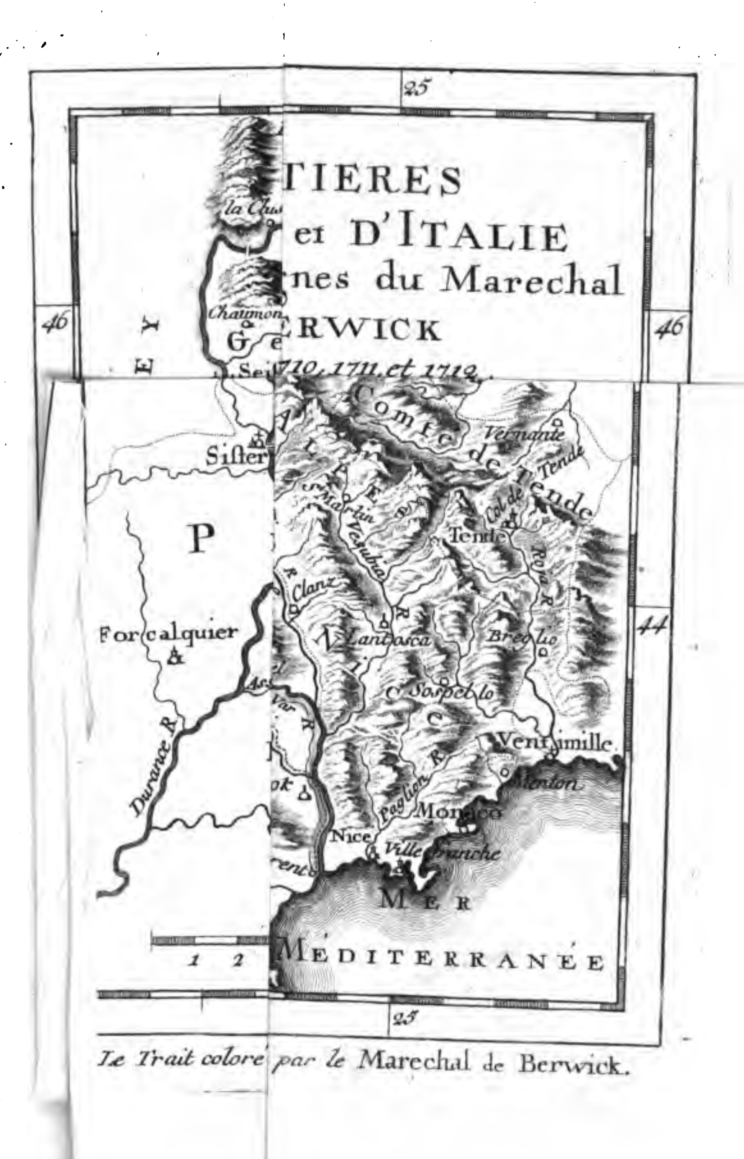
„ Il est grand & bel homme pour son âge, il „ a beaucoup de politesse, & des manieres très- „ engageantes; d'une présence d'esprit admirable, „ au point de n'être jamais troublé; d'une tête „ nette & d'un jugement sûr; hardi, jamais dé- „ couragé faute de succès; en toutes manieres „ capable de devenir un grand homme, si les „ faveurs dont sa Souveraine le comble, n'enflent „ pas son orgueil, & ne lui attirent pas le mépris „ de la Noblesse & l'envie du Peuple d'Angleterre." *Duc de Shrewsbury.*

„ Il succéda au Prince d'Orange, non-seulement dans le commandement de l'armée, mais comme Chef de *la Ligue*; il fut l'ame de *la grande alliance* contre la France; & n'étant qu'un homme nouveau, un particulier, un sujet, il acquit par ses talens & son activité une influence plus grande dans les affaires, que la haute naissance, une autorité reconnue, & même la Couronne d'Angleterre n'en avoient procuré au Prince d'Orange. Non-seulement toutes les parties de cette grande machine furent maintenues plus entieres & dans une union plus étroite, mais il l'anima & lui im-

prima un mouvement plus rapide & mieux soutenu. A des campagnes languissantes & désastreuses sous le Stadhouder de Hollande, succéderent des scenes de guerre pleines d'action : toutes celles où il eut part en personne, ou qu'il dirigea, furent couronnées par les plus brillans succès : il se montra peut-être le plus grand Général, & en même temps le plus grand Ministre de son temps. " *Bolingbroke.*

Avec tout cela il eut de grands défauts, des vices même, & on ne les cache pas dans ces Mémoires.

Fin du Tome Premier.



Le Trait coloré par le Marechal de Berwick.